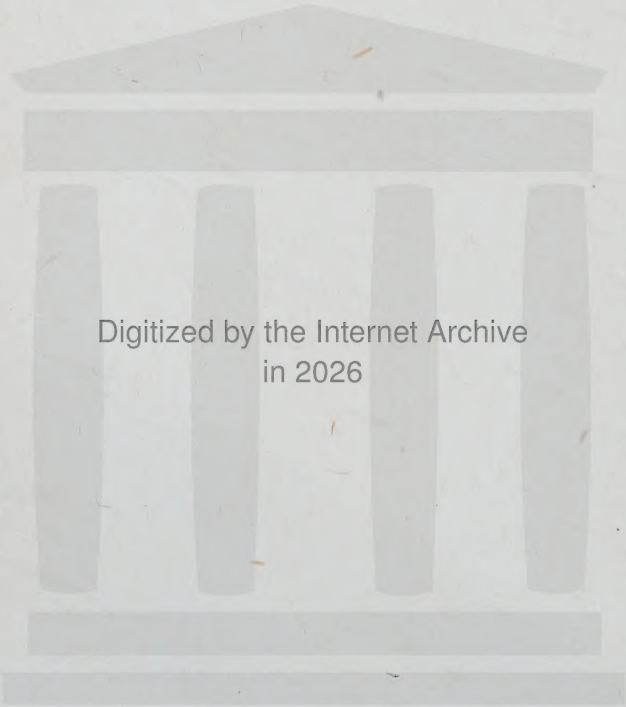
Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/meremariedejesus0000carm

MÈRE MARIE DE JÉSUS

FONDATRICE ET PRIEURE

DU CARMEL DE PARAY-LE-MONIAL

« *Mon Cœur te reçoit* »

(Parole de N.-S. à Mère Marie de Jésus)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

CARMEL DE PARAY-LE-MONIAL

MÈRE MARIE DE JÉSUS

FONDATRICE ET PRIEURE

DU CARMEL DE PARAY-LE-MONIAL

1853-1917

PRÉFACE PAR M. CH. SAUVÉ, S. S.

HUITIÈME MILLE

ALMA COLLEGE
270.05
LIBRARY
M338
Alma, California

MIGNARD FRÈRES
ÉDITEURS
38, RUE SAINT-SULPICE, 38
PARIS

CARMEL
DE
PARAY-LE-MONIAL
(SAÔNE-ET-LOIRE)

1922

22700

Nous déclarons vouloir nous conformer en tout aux décrets du Souverain Pontife Urbain VIII, en soumettant tous les faits qui sont racontés dans cette biographie, ainsi que tous les termes de vénération dont nous nous sommes servies, à l'autorité de la Sainte Église, à qui nous sommes pleinement obéissantes avec le plus filial amour.

Sancta Mater Theresia, respice de cœlo et vide, et visita vineam istam, et perfice eam, quam plantavit dextera tua.

A NOTRE MÈRE SAINTE THÉRÈSE

O ma Mère Sainte Thérèse, écoutez la prière aimante qui monte vers vous du cœur de vos filles.

Prenez entre vos mains très saintes cet humble livre qui a été écrit avec l'amour de votre nom, de votre œuvre immortelle, et de la Mère qui eut ici-bas pour nous quelques traits de votre ressemblance.

Recevez-le, ô très sainte Mère Thérèse, et offrez-le à la Reine des Anges, à celle qui est la Beauté, la Splendeur du Carmel : *Regina Decor Carmeli, ora pro nobis.*

IMPRIMATUR

Augustoduni 14° Januarii 1921

† Desideratus-Hyacinthus
Episcopus Augustodunensis.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Segreteria di Stato
di Sua Santità

Dal Vaticano, le 21 Avril 1922

Ma Révérende Mère,

C'est avec une bienveillance particulière que le Saint-Père a daigné agréer votre filial hommage de la ***Vie de Mère Marie de Jésus***, Fondatrice et Prieure du Carmel de Paray-le-Monial.

En retraçant avec une piété filiale éclairée la physionomie de celle qui fut si longtemps votre Mère, vous avez voulu faire, sans doute, œuvre de reconnaissance, mais en même temps œuvre d'apostolat.

Aussi bien, faites-vous ressortir, en un singulier relief évocateur, l'attrait conquérant de lumière et de bonté, de force et de tendresse puisées dans le Cœur Sacré du divin Maître, qui caractérisait Mère Marie de Jésus,

digne fille de la Séraphique Réformatrice de cet Ordre vénérable que Marie, Reine des Apôtres et Splendeur du Carmel, aimait à appeler « son Ordre » ; et, du même coup, vous donnez à beaucoup d'âmes l'occasion de recevoir la surnaturelle influence de son action et de son exemple.

Sa Sainteté vous en exprime Ses paternelles félicitations, et, comme gage des divines faveurs, Elle vous envoie de grand cœur la Bénédiction Apostolique, pour vous-même et pour les membres de votre pieuse communauté.

Avec mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous m'avez gracieusement fait remettre, recevez, ma Révérende Mère, l'expression de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

P. Card. GASPARRI.

APPROBATION

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR CHASSAGNON

ÉVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON

ÉVÊCHÉ
D'AUTUN

Autun, le 28 août 1922.

Ma Révérende Mère,

Je bénis de tout cœur la seconde édition de la « Vie de Mère Marie de Jésus », que mon vénéré prédécesseur, Monseigneur Berthoin, avait approuvée avec une joie si paternelle et avait présentée aux âmes chrétiennes avec tant d'autorité.

Je ne suis point étonné que cette « Vie » ait obtenu le plus vif succès ; elle le méritait.

Vous avez vu, en effet, votre chère Mère avec « les yeux illuminés du cœur » et vous l'avez montrée sous des traits si vivants, si attachants, vos pages la dépeignent avec tant de bonheur, que ceux qui les lisent aiment cette grande figure de Carmélite et, ravis par son charme surnaturel, la font connaître et aimer autour d'eux.

Votre glorieuse Mère pourrait dire avec Sainte Thérèse : « O Jésus, qu'elle est puissante l'action qu'exerce une âme embrasée de votre amour ! » Cette puissance, née de la charité divine, Mère Marie de Jésus l'a possédée pleinement. A ses sœurs, à ses filles, elle a donné « une certaine fleur de dilection, de délicatesse, de bonté » qui germe et s'épanouit naturellement dans son âme éprise de Jésus-Christ, et, grâce à vous, voici que cette

fleur du saint amour répand son parfum en dehors du cloître, dans le monde catholique.

Ce qui plaît particulièrement dans votre Vénérée Mère, c'est qu'elle rappelle et continue les leçons des Maîtres de l'ascétisme, elle est sœur de Saint Jean de la Croix et fille de Sainte Thérèse. Sa piété si forte, si élevée, si profonde, n'a pourtant rien d'amer ; cette piété est même toute pénétrée de paix souriante, de calme céleste, parce qu'elle s'appuie sur la divine Charité ; tant est juste cette parole de Saint Jean de la Croix : « L'âme embrasée d'amour ne se fatigue pas et ne fatigue pas. »

L'Église est vraiment glorifiée par les âmes ainsi nourries de la pure doctrine et qui l'expriment par des actes d'éminente sainteté.

Que la lecture de cette substantielle et si édifiante biographie suscite, multiplie ces âmes et développe de plus en plus parmi nous le renouveau de vie intérieure dont nous sommes les heureux témoins !

Je vous envoie, ma Révérende Mère, ainsi qu'à vos chères filles une paternelle bénédiction. Qu'elle vous assure les grâces que je désire pour vous et pour le cher Carmel de Paray-le-Monial !

† *HYACINTHE,*
Évêque d'Autun, Chalon et Mâcon.

APPROBATION

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR BERTHOIN

MORT ÉVÊQUE D'AUTUN LE 24 FÉVRIER 1922

ÉVÊCHÉ
D'AUTUN

Autun, le 14 janvier 1921.

Ma Révérende Mère,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et d'édification la vie de la Mère Marie de Jésus, dont vous m'avez communiqué les épreuves. C'est un vrai monument élevé à la fondatrice du Carmel de Paray-le-Monial.

On sent dès le début, mais plus particulièrement dans la dernière partie, que c'est une fille très aimante qui a voulu tracer le portrait de sa mère et partout c'est le cœur qui conduit la plume. Cela donne au récit un charme tout particulier.

J'ai beaucoup goûté l'histoire de la fondation du Carmel de Paray-le-Monial. La pauvreté extrême qui en a marqué les débuts, et la ferveur si grande qui y régnait, malgré, ou plutôt à cause même de cette pauvreté, rappellent les fondations de Sainte Thérèse, aussi bien d'ailleurs que les attentions de la Providence à l'égard de cette Communauté si dénuée des biens de ce monde, mais riche des biens du ciel.

Ces interventions sensibles de la Providence ont été d'ailleurs nombreuses dans la vie de Mère Marie de Jésus, et on en signale des traits fort touchants. C'était la récompense de l'abandon si entier et si joyeux qu'elle avait fait d'elle-même à l'accomplissement de la volonté de Dieu, quelle qu'elle pût être. Cet abandon, elle le renouvelait sans cesse et en retirait la force pour marcher à pas de géant dans la voie de la perfection.

En la voyant si consommée en sainteté, certaines âmes éprouveront peut-être l'impression que c'est là une perfection plus admirable qu'imitable. Mais d'abord, c'est un idéal dont la contemplation fait toujours du bien. Et puis, la main de Dieu qui a conduit Mère Marie de Jésus à ces sommets n'a pas perdu sa puissance. Avec son secours on peut aller beaucoup plus loin que l'on ne pense. Le tout est de commencer et de répondre fidèlement à la grâce que l'on possède. Les ascensions du cœur se préparent ainsi progressivement, et l'âme monte à des hauteurs insoupçonnées.

J'espère que ce sera le résultat de la lecture de cette vie. Ainsi Mère Marie de Jésus continuera après sa mort à parler aux âmes et à leur inculquer la pratique de l'amour de Notre Seigneur.

Je vous bénis bien cordialement, vous et toute la Communauté.

Votre bien dévoué dans le Sacré-Cœur,

† Désiré-Hyacinthe,
Evêque d'Autun.

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL DUBOIS

ARCHEVÊQUE DE PARIS

ARCHEVÊCHÉ
DE PARIS

Paris, le 24 juin 1921.

Ma Révérende Mère,

Quelle belle vie vous avez écrite en racontant simplement — avec votre cœur — l'histoire de la Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial !

C'est l'histoire d'une âme privilégiée, appelée par Dieu dans

des voies toujours plus parfaites de renoncement et d'union, sous l'admirable règle de Sainte Thérèse.

Vous la suivez dans toutes ses ascensions. Vous nous conduisez après elle jusqu'à ces hauteurs où la grâce l'avait élevée, là où elle conviait elle-même — avec quels accents ! — les chères filles dont elle était la mère et le modèle.

Sous votre plume, inspirée par l'amour filial le plus pur, la Mère Marie de Jésus nous apparaît pleinement parée des vertus qui font les Saints, riche de mérites acquis par une vie de labeur et de dévouement au service de Dieu.

Rien d'extraordinaire pourtant dans cette existence ; elle s'accommode, semble-t-il, aux horizons paisibles de la belle province où elle s'est écoulée tout entière.

Mais ce qui la distingue, c'est la place qu'y prend, sous l'action de la Providence, la fondation d'un nouveau Carmel aux lieux bénis où furent révélés à Sainte Marguerite-Marie les mystères et les grandeurs du Cœur de Jésus.

Où, mieux que sur cette terre sainte, peuvent germer et croître les vertus qui sont la caractéristique des Filles de Sainte Thérèse et dont la Mère Marie de Jésus a porté si loin la perfection ? Là — selon votre charmante devise — l'Agneau immaculé inonde les âmes de lumière : *Lucerna Agnus*, en même temps qu'il les attire avec lui sur les sommets du Carmel : *In verticem Carmeli.*

Votre Mère Fondatrice a connu ces hauteurs ; vous y avez vécu près d'elle et elle ne les a quittées que pour s'élever plus haut encore, nous en avons la pleine confiance, dans ce que l'Écriture appelle « les splendeurs des Saints » : *In splendoribus Sanctorum.*

Près de Dieu, elle poursuit son œuvre de maternité spirituelle ; elle continue de protéger ses chers monastères : celui de Dijon, qui fut le berceau de sa vie carmélitaine, celui de Paray qui en a connu et admiré l'expansion.

Puisse rayonner davantage encore son action féconde !

L'influence de telles âmes est un bienfait religieux et social.

A ce rayonnement, votre livre contribuera pour une large part. Respectueusement je vous en félicite et vous en remercie.

Veuiller agréer, ma Révérende Mère, l'expression de mes religieux et bien dévoués hommages.

† Louis, Cardinal Dubois,
Archevêque de Paris.

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERCIER

ARCHEVÊQUE DE MALINES

ARCHEVÊCHÉ
DE MALINES

Malines, le 29 mars 1921.

Ma Révérende Mère Prieure,

Malgré tout mon bon vouloir, je ne suis pas encore parvenu à trouver le temps de lire le beau volume que vous avez consacré à la Mère Marie de Jésus, Fondatrice et Prieure du Carmel de Paray-le-Monial. Mais je l'ai parcouru et j'en ai lu avec une respectueuse attention quelques pages saillantes.

J'ai pu suivre cette âme généreuse à travers les épreuves de la fondation qu'elle avait si courageusement entreprise et dont vous et vos filles recueillez maintenant le précieux héritage.

Je l'ai écoutée ensuite dans les conférences qu'elle faisait, au Chapitre, à sa famille spirituelle et j'ai admiré avec quelle constance de volonté elle faisait l'éducation de ses enfants, en leur enseignant, surtout, l'humilité, la charité et les profondeurs du silence de l'âme.

Dans l'exercice de son apostolat, elle s'était formée elle-même, élevée à cette liberté intérieure où l'âme n'a plus d'attention que pour Celui auquel elle s'est vouée. Combien j'aime cette parole si simple : « L'oraison, c'est le regard sur Dieu, sur Notre-Seigneur et surtout sur son Cœur, sur les choses que le Verbe chante dans l'âme du Christ. »

Avec votre évêque vénéré, je souhaite à votre écrit une large diffusion. Sans doute, l'idéal que vous offrez à vos lecteurs est haut placé ; mais, avec votre évêque aussi, je crois que l'âme, aidée du secours de Dieu, peut aller beaucoup plus loin qu'on ne le pense communément. Le tout est de se mettre résolument

à l'œuvre et de recueillir avec une impeccable fidélité les motions divines de la grâce.

Daigne la Trinité Sainte, à laquelle votre maison est dédiée, bénir l'entreprise de votre zèle et, conformément au pieux désir exprimé dans l'avant-propos de votre ouvrage, rapprocher de Dieu les âmes de vos lecteurs.

† D. J. Cardinal MERCIER,
Archevêque de Malines.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR CHOLLET

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

ARCHEVÊCHÉ
DE CAMBRAI

Cambrai, le 29 mars 1921.

Ma Révérende Mère,

C'est avec je ne sais quel sentiment de fraîcheur, de grâce immatérielle et de force vivante et agissante que j'ai lu la Vie de Mère Marie de Jésus. On sent circuler dans ces pages l'eau qui devient la fontaine jaillissante *in vitam æternam*. Dans ces récits qui mènent une Carmélite de la famille au couvent, de Dijon à Paray, l'au-delà paraît bien avoir la part principale : il est la substance qui se cache sous les apparences terrestres.

On est tout de suite en confiance, une fois la lecture commencée, car on s'aperçoit vite que celle qui tient la plume ne fait véritablement « qu'un cœur et qu'une âme » avec son héroïne, et que ce n'est pas en vain que l'une et l'autre ont reçu, au Carmel, le même nom. Et c'est en ne les dissociant pas que l'on redit avec conviction la parole de la page 168 : « Posséder la Mère Marie de Jésus, c'est une grâce pour un diocèse. » L'auteur

n'a pas seulement pénétré profondément l'âme de Mère Marie de Jésus, mais il s'est fortement alimenté du pain des Saintes Écritures dont le parfum de froment céleste emplit ses pages. Il est inutile de dire qu'il s'est entièrement identifié avec l'esprit du Carmel dont on retrouve partout le souffle et les ardeurs embrasées.

Le mouvement, l'œuvre, les consignes de Mère Marie de Jésus, sont les grands attraits de cette lecture.

L'âme de cette religieuse n'a garde de rester stationnaire. Elle sait que la vie est mouvement, et que la perfection religieuse est ascension. Elle monte sans jamais se dessaisir du terrain acquis : c'est une conquérante qui ne sait pas reculer. Deux virginités lui servent d'ailes : la virginité de la volonté qui a nom l'obéissance (p. 232), et la virginité de la souffrance (p. 52) ; son regard est sans arrêt fixé sur Jésus (p. 255) ; ses mains jettent sans cesse sur le brasier d'amour « les brins de jonc des sacrifices quotidiens » (p. 54). Les leviers qui lui servent à soulever les âmes et à les élever avec elle sont un charme pénétrant (p. 27), une inaltérable fraîcheur d'âme (p. 55) et une délicatesse de touche qui agit tout en ayant soin de cacher la main (p. 27).

Ces qualités font d'elle une recruteuse de premier ordre et une fondatrice admirable. Sous son impulsion, le Carmel de Dijon s'emplit à déborder, et il déborde en effet. Il va jusqu'à Paray édifier auprès du Sacré-Cœur, dans les pauvretés de la Ruelle au Loup d'abord, puis dans l'aisance d'une installation vaste, austère et bien conventuelle, une ruche bourdonnante de chants mystiques et ouvrière de cire et de miel. On pourrait s'étonner de voir une âme aussi intérieure devenir apte aux activités matérielles ou une âme aussi active garder de tels attraits pour la contemplation. Il suffit, pour cesser de s'étonner, de l'entendre répéter le *Dic illi ut me adjuvet* de Marthe à Jésus au sujet de sa sœur Marie. L'active demande le concours de la contemplative, la contemplative demande le concours de l'active, Marthe et Marie sont sœurs et s'entr'aident. Sainte Thérèse, la grande âme mystique, fut une incomparable suscitatrice de fondations. Plus on monte haut tout près de Dieu et plus la contemplation se montre active et entreprenante et plus l'action religieuse s'appuie sur la contemplation. Il devait en être ainsi chez Mère Marie de Jésus, dont la foi avait toutes les audaces. Celle qui donnait aux anciennes Mères défuntes

l'obédience d'avoir à faciliter l'enlèvement de leurs dépouilles mortelles, pouvait en son âme donner à Marthe et à Marie l'obédience de se porter un mutuel concours.

Du haut du ciel elle donne à ses filles de Paray une autre obédience, laquelle est en trois points et c'est son testament : « L'obéissance... les traditions de l'Ordre... l'union des cœurs. » Cette obédience fut l'âme de son gouvernement ; elle est le souffle qui anime votre ouvrage ; elle sera le principe de la prospérité du Carmel de Paray, de ce Carmel que vous avez décrit avec tant d'amour, élevé sur une colline au bas de laquelle « s'étend une large prairie, coupée de rideaux d'arbres, de boqueteaux, de haies en fleurs, et arrosée par les détours sinueux de la Bourbince. Un cercle de montagnes aux contours harmonieux borne la vue aux confins de cet océan de verdure » (p. 198). Ces sites sont gracieux et grandioses en même temps. Non moins gracieux et grandioses sont les sites surnaturels que votre plume a dépeints et qui appartiennent aux panoramas intérieurs de la vie de Mère Marie de Jésus ou de la vie carmélitaine. Toute cette poésie fait aimer le Carmel et les Carmélites, la Sainte Église et Jésus.

Avec mes félicitations et mes remerciements, veuillez, ma Révérende Mère, agréer l'hommage de mon religieux dévouement en J.-C. N.-S.

† Jean Chollet,
Archevêque de Cambrai.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR Mgr SAGOT DU VAUROUX

ÉVÊQUE D'AGEN

ÉVÊCHÉ
D'AGEN

Ma Révérende Mère,

Vous avez bien voulu m'offrir un exemplaire du beau volume que le Carmel de Paray-le-Monial vient de publier. Je vous prie d'accepter mes plus vifs remerciements. L'histoire de la Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure de votre Monastère m'a grandement intéressé et édifié. Sans aucun doute, l'impression a été la même, non seulement dans vos Communautés Carmélitaines, mais encore chez les personnes qui auront eu la bonne idée de vous lire. Mettre entre les mains de nos catholiques un pareil livre, c'est accomplir une œuvre excellente.

L'âme vénérable dont vous racontez la vie était profondément imprégnée de l'esprit de Sainte Thérèse. Par ses enseignements et ses exemples, la Mère Marie de Jésus rappelle avec une rare perfection la réformatrice de votre Ordre : comme cette femme incomparable, elle a l'intelligence droite et haute, le jugement exact et ferme, le cœur très large et très délicat, la volonté capable de toutes les énergies et de tous les dévouements. Ce qu'est en réalité l'amour du Maître divin, ses exigences, la nécessité et la douceur des sacrifices qu'il demande, la plénitude de vie dont il est la source, il serait impossible d'exposer mieux que votre Mère ces nobles et saintes choses. C'est bien ainsi que Sainte Thérèse pensait et parlait.

Mêmes ressemblances dans la manière de former les âmes. « Nous autres Carmélites, disait votre chère Prieure, nous nous faisons saintes par le regard. C'est à force de fixer les yeux sur

Jésus-Christ que nous l'aimons jusqu'à nous transformer en Lui. » Voilà bien la bonne méthode d'oraison, celle qui exerce une influence définitive sur la vie. En même temps et par voie de conséquence, l'effort vers le détachement délivre peu à peu les âmes des liens humains. « Défaites-vous, disait-elle encore, de toutes les petitesses. Le Seigneur porte la liberté avec Lui. Il élargit sa demeure, en ne permettant pas qu'elle soit occupée par des mesquineries. » La Carmélite doit sortir d'elle-même, s'oublier, s'émanciper du joug des misérables passions de ce monde. Elle peut alors s'unir à l'Époux de son âme et le suivre fidèlement partout où il daignera la conduire.

Telle est la doctrine de Sainte Thérèse, la doctrine du dépouillement austère, mais joyeux. Si la croix paraît lourde à la nature, l'œuvre que l'âme accomplit, en la portant avec Jésus, est trop belle, trop féconde pour ne pas rendre acceptables, même enviables, les plus rudes souffrances. Au Carmel, l'immolation est constante, mais jamais elle ne semble dure, puisqu'elle est seulement la condition de la vie, de l'amour.

La dévotion très simple de Mère Marie de Jésus à la Très Sainte Vierge est aussi un des traits caractéristiques de sa vertu, une vertu toute thérésienne. Je pourrais faire bien d'autres rapprochements également frappants et aimables.

Une Carmélite aussi parfaite était nécessaire à la fondation du Monastère de Paray-le-Monial. Vous racontez sur un ton ému ce labeur très difficile et d'une utilité incontestable. Créer un Carmel de plus, en pleine période de persécution légale, à la veille des événements qui menaçaient toutes les communautés françaises, c'était assurément très hardi. La confiance dans le Cœur adorable de Jésus a de ces audaces. Rien de plus suggestif dans tout votre livre que les négociations avec l'illustre et vénéré Cardinal Perraud. L'évêque prudent et sage par excellence reconnaît bientôt la volonté divine ; il l'accepte, il devient le plus encourageant et le plus dévoué des pères. La fondation est faite au moment même où des incidents imprévus semblent la frapper d'impuissance. Notre-Seigneur l'a bénie. Le Carmel de Paray se dresse maintenant sur une hauteur comme au sommet d'un Calvaire, mais il aime à se souvenir qu'il a vécu à Bethléem. Aujourd'hui comme hier, son honneur est de prier et de souffrir tout près du sanctuaire où le Sauveur adorable a révélé le Sacré-Cœur, au centre même de la dévotion la plus bienfaisante des

temps modernes. D'autres ambitions le font tressaillir d'espérance. Si elles se réalisent, l'union s'affirmera une fois de plus entre la colline où s'élève le temple du Vœu national et la modeste ville qui reste l'un des témoins les plus sûrs des inépuisables miséricordes de Jésus pour la France.

L'auteur de ce volume a fait justement l'éloge de la remarquable facilité que sa Mère Prieure avait reçue de Dieu pour exprimer les pensées les plus hautes. Ailleurs, il remarque avec non moins de vérité que le don d'écrire a été souvent accordé à son Ordre. « Au Carmel, on écrit sur les choses de Dieu avec un naturel charmant auquel ne manque presque jamais une veine de poésie. » Le livre que je viens de lire est une preuve nouvelle et très convaincante que le don divin n'a rien perdu de son efficacité. Il est très agréable de savourer le charme pénétrant qui s'en dégage sans cesse. C'est comme le parfum de la grâce et de la sainteté, et ce parfum se répand des premières aux dernières pages. Ardente admiration pour l'Ordre du Carmel, attachement filial à la vénérée Mère, joie de vivre sa belle vocation dans la ville du Sacré-Cœur, sentiments exquis. Ils se manifestent d'un bout à l'autre de cette histoire et la rendent singulièrement attrayante. Je n'en louerai pas le style. Je me contenterai de dire que l'écrivain manie avec une aisance distinguée cet instrument souvent peu docile ; il fait passer dans l'âme du lecteur quelque chose de ce que la religieuse qui a si noblement inspiré sa plume ressentait elle-même. L'ouvrage est fait de main d'ouvrier.

J'applaudis au succès de ce travail, ma Révérende Mère, et je vous prie de croire à mon très sincère et paternel dévouement.

† Charles Paul,
Évêque d'Agen.

Agen, le 16 juillet 1922, en la fête de Notre-Dame du Mont Carmel.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR MONNIER

ÉVÊQUE DE TROYES

ÉVÊCHÉ
DE TROYES

Troyes, le 14 mars 1921.

Ma Révérende Mère,

Vous avez bien voulu me communiquer les bonnes feuilles de la Vie de votre sainte fondatrice, Mère Marie de Jésus. Je vous remercie de l'édification et du pieux intérêt que m'a procuré cette lecture.

Je ne puis que m'unir de grand cœur aux félicitations et aux bénédictions de Monseigneur d'Autun.

Dieu, admirable dans ses Saints, a divinement préparé cette âme d'élite, vraie fille de Sainte Thérèse, et elle a merveilleusement correspondu aux grâces d'En-haut. Vous avez été une de ses filles privilégiées, vous avez été son héritière, et vous avez reçu ce « manteau d'Élie ». Mieux que toute autre, vous l'avez connue, et vous êtes à même de faire revivre cette grande figure.

Vous avez rappelé une belle page de l'histoire de l'Église, la fondation et la restauration du Monastère de Dijon.

Combien cette Mère fut bien choisie de Dieu pour recevoir l'essaim de nouvelles Novices qui se présentèrent alors, et en particulier cette Élisabeth de la Trinité, digne émule de la petite Sœur Thérèse de Lisieux !

Et ce priorat si rempli par l'invention et la translation des premières Mères....

Quel trésor renfermait ce cœur à l'amitié si suave et si féconde !

Mais que dire de son œuvre principale, la fondation de Paray, Paray vraiment fondé sur la Croix, Paray aux débuts si humbles et si pauvres, dans ce Bethléem de la Ruelle au Loup, où la

main maternelle de la divine Providence s'est admirablement révélée ?

Cette belle vie carmélitaine fut placée entre deux éminents protecteurs, le Cardinal Perraud et le Cardinal Amette.

Quel profit il y aura à contempler et à méditer les incomparables vertus de cette Mère, mélange harmonieux de suavité et de force, le soir de cette existence de vie intérieure et active ; la majesté de la mort où « cette âme toute faite de lumière et de bonté passa à la clarté qui ne défaut point, à l'éternel amour » !

J'en bénis Dieu par avance en vous renouvelant ma religieuse gratitude et mes dévoués hommages en N. S.

† Laurent,
Evêque de Troyes.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR MANIER

ÉVÊQUE DE BELLEY

ÉVÊCHÉ
DE BELLEY

Belley, le 19 mars 1921.

Ma Révérende Mère,

Je vous félicite d'avoir écrit la Vie de la Mère Marie de Jésus, pour obéir au désir qui vous a été exprimé de divers côtés et aussi à l'inspiration dictée à votre cœur par votre affection filiale. Vous avez mis dans ces pages d'un charme édifiant toute votre âme si intimement unie à celle que vous présentez dans sa surnaturelle beauté ; aussi sont-elles appelées, j'en ai la conviction, à prolonger le rayonnement lumineux et à perpétuer l'action féconde et sainte de la vénérée Fondatrice de votre Monastère ; elles aideront encore dans le monde les âmes qui veulent suivre les conseils évangéliques, à pénétrer plus avant dans la vie d'union avec Dieu.

Vous avez retracé en effet dans un relief saisissant la physionomie captivante de cette moniale d'élite, toute de bonté exquise, de foi simple et ardente, au sourire aimable qui exprimait sa charité ; vraie fille de Sainte Thérèse dont elle rappelait la vive intelligence, le caractère viril uni à la tendresse, la nature expansive et le zèle enflammé pour le salut des âmes, par l'apostolat de la souffrance expiatrice et par l'immolation quotidienne de la nature.

Il convenait pour la gloire de Dieu et l'édification des âmes de faire connaître le magnifique acte de foi d'où est né le Carmel de Paray. Témoin des principales phases de la fondation de votre Monastère, j'en ai lu le récit avec un intérêt charmé.

Cette fondation osée à l'heure où allaient être fermées tant de maisons religieuses paraissait, comme je l'ai entendu dire au Cardinal Perraud, une folie aux yeux de la sagesse purement humaine, elle était devant Dieu un sublime acte de confiance en sa Providence ; il toucha profondément le pieux Prélat et triompha de ses très compréhensibles hésitations à donner l'autorisation sollicitée.

Commencé dans la plus extrême pauvreté, le Carmel de Paray s'est développé avec une si rapide et si inespérée prospérité, qu'il se dresse sur la colline dominant la cité privilégiée, comme un signe de la protection du Sacré Cœur de Jésus.

En même temps qu'elle élevait l'édifice matériel, Mère Marie de Jésus animait son Monastère d'une intense vie religieuse par l'exemple de ses vertus et par ses leçons d'une sagesse élevée, nourrie de l'esprit de Dieu.

Vous avez recueilli avec un soin filial ses enseignements d'une doctrine mystique sûre et d'une connaissance approfondie des principes et de la pratique de la vie contemplative. C'est un trésor précieux et abondant que vous offrez aux filles de Sainte Thérèse et aux âmes intérieures ; il les aidera à apercevoir plus largement les horizons divins et à s'élever vers les cimes célestes. Vous avez accompli une œuvre des plus utiles ; j'appelle sur elle et sur vous la bénédiction de Dieu.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, la respectueuse expression de mon religieux dévouement.

† ADOLPHE,
Évêque de Belley.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR PENON

ÉVÊQUE DE MOULINS

ÉVÊCHÉ
DE MOULINS

Moulins, le 4 avril 1921, en
la fête de l'Annonciation
de la Très Sainte Vierge.

Ma Révérende Mère,

Très édifié par la vie de la Mère Marie de Jésus, Fondatrice et Prieure du Carmel de Paray-le-Monial, je me fais un devoir de vous adresser, avec mes remerciements pour l'envoi de ce beau volume, mes souhaits pour que ces pieuses pages aient tout le succès qu'elles méritent, et continuent non seulement dans les cloîtres, mais hors du cloître, parmi les fidèles, le bien que votre vénérée et regrettée Mère a opéré pendant sa vie.

On ne pourra les lire sans respirer vraiment ce parfum du cloître qui est dans toute la force du terme ce que saint Paul appelait *le parfum du Christ, bonus odor Christi*. On peut même penser et dire que c'est pour s'imprégner plus complètement et de plus près de ce parfum émané du Cœur de Jésus que la Mère Marie de Jésus fut amenée par des circonstances providentielles et malgré des difficultés qui semblèrent d'abord insurmontables, à fonder ce Carmel de Paray.

C'est donc de tout cœur et avec l'espoir de voir ces pages contribuer à l'extension du règne du Sacré-Cœur, que j'unis, selon le pieux désir que vous m'avez exprimé, mes humbles bénédictions à celles de votre Évêque vénéré, et que je recommanderai la Vie de la Mère Marie de Jésus au clergé, aux communautés religieuses et aux fidèles de mon diocèse.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'expression de mes sentiments bien dévoués en N. S.

† JEAN BAPTISTE,
Évêque de Moulins.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR QUILLIET

ÉVÊQUE DE LILLE

ÉVÊCHÉ
DE LILLE

Lille, le 31 août 1921.

Ma Révérende Mère,

Plusieurs mois se sont écoulés, depuis que vous avez daigné me faire hommage de *Mère Marie de Jésus*. Aussi ai-je eu le loisir de lire votre bel et bon livre en entier, et en tout repos d'esprit. J'ai donc vécu, de la sorte, en la compagnie de la sainte fondatrice du Carmel de Paray-le-Monial ; et il m'est agréable de vous exprimer ma profonde gratitude de m'avoir procuré une telle faveur.

Car, de vrai, ce me fut une grande joie et un précieux avantage spirituel de lire vos pages, d'en méditer plusieurs.

Toutes sont remplies de la doctrine la plus pure et la plus abondante. A vous suivre, l'on apprend, l'on voit comment Dieu se plaît à préparer une âme à sa vocation de sainteté personnelle et à sa mission apostolique. C'est ce qui d'abord apparaît en votre œuvre, le plus évidemment admirable.

Et puis, avec une simplicité et une distinction charmantes, vous étalez sous le regard du lecteur ravi le travail mystique, tel qu'il s'accomplit graduellement en l'âme de votre héroïque Prieure. On ne se lasse pas de la contempler réalisant, en silence et comme sans en avoir conscience, les ascensions quotidiennes qui conduisent aux cimes providentiellement marquées. Je ne sais spectacle plus attachant que d'observer ainsi pieusement une âme d'élection en marche. Rien ne semble pouvoir lui faire obstacle. Quoi qu'il se présente, son labeur de dépouillement

humain et d'abandon à Dieu se poursuit sans défaillance. Elle s'avance parmi la paix et la joie carmélitaines, le sourire aux lèvres, tandis que, parmi les épreuves les plus délicates, cette âme de choix sait toujours s'élever aux sommets d'où s'aperçoit la lumière réconfortante dans l'obscurité, et y recueille, pour l'action, l'assurance la plus ferme.

Ainsi se complète la divine sanctification de l'âme qui veut bien répondre aux appels de la grâce. Ainsi se prépare la sainteté des âmes qui seront demain confiées à cette activité féconde. L'une et les autres vivent en collaboration ininterrompue avec le Maître. Il n'est point pour elles comme une relique, précieuse sans doute, mais inerte. Il est personne vivante et aimée, uniquement aimée, toujours et pleinement aimée. Vers son Cœur adoré, elles s'élancent pour y prendre leur élan d'amour vers la Trinité Sainte. C'est bien ici-bas le réel commencement de la vie éternelle.

Je vous remercie, ma Révérende Mère, de m'avoir convié à cette splendide vision de l'action surnaturelle. Je vous suis plus reconnaissant encore de la puissante édification que j'y ai recueillie. Pour écrire ces pages si fidèles, il faut avoir scruté à fond son modèle. C'est ce qui vous est arrivé, ma Mère, et ce qui sera toujours la fierté et l'espérance de celles qui ont la joie d'être vos filles.

Je vous bénis, ma Révérende Mère. Daigne le Sacré Cœur de notre bon Sauveur réaliser tout ce que mon âme d'évêque dépose en cette paternelle bénédiction pour vous, vos filles et vos lecteurs !

† Hector Raphael Quilliet,
Évêque de Lille.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR RUCH

ÉVÊQUE DE STRASBOURG

ÉVÊCHÉ
DE STRASBOURG

Strasbourg, le 27 juillet 1922.

Ma Révérende Mère,

Au retour des tournées de Confirmation, — trop tard à mon gré, — j'ai parcouru la Vie de la Mère Marie de Jésus que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Vous ne serez point surprise que j'aie cherché d'abord les pages qui pouvaient me faire connaître l'âme de votre vénérée Mère et Fondatrice, celles où vous révélez les secrets de sa vie intime. Nul doute, Mère Marie de Jésus avait la passion de la sainteté, une passion rayonnante dont la flamme anime votre livre, qui doit brûler encore au Carmel de Paray et qui ne manquera pas de réchauffer et d'enflammer l'âme de plus d'un de ceux qui vous liront.

Écrit comme il l'est, avec une si légitime et si filiale vénération, et un si vif souci du bien des âmes — je ne dis rien à dessein de ses mérites littéraires — votre livre aura tout le succès que vous ambitionnez : il édifiera, il rapprochera de Dieu. D'autant plus qu'il vient admirablement à son heure. Aujourd'hui, dans le monde même, beaucoup d'âmes ont soif d'une vie chrétienne plus profonde et plus surnaturelle. Rien ne peut leur être plus bienfaisant que d'apprendre par des exemples contemporains, par des modèles aussi parfaitement réussis, combien Dieu est agissant, comme il est bon, comme il est grand dans le cœur de ceux qu'il sanctifie. Pour ces âmes, quelle rassurante surprise et quel stimulant de voir que malgré les accablants soucis de la fondation d'un couvent, Mère Marie de Jésus continue de vivre

avec Dieu dans l'union la plus intime ; que, toute passionnée qu'elle soit de sacrifice, d'humilité, d'oubli de soi, elle reste pourtant si simple, si naturelle dans sa façon de dire à ses amis du monde qu'elle les aime toujours. La marche en avant vers la sainteté n'apparaît plus si impossible. On se convainc que loin d'étouffer la nature, la grâce la transforme, qu'elle l'élève et l'épanouit.

Je vous suis moi-même bien reconnaissant, ma Révérende Mère, de la joie et de l'édification que j'ai goûtée dans la lecture de votre livre. C'est donc de très grand cœur que je vous promets de le faire connaître et de le recommander.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'hommage de mon religieux et bien profond respect, l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

† CHARLES,
Évêque de Strasbourg.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GENOUD

ÉVÊQUE DE LA GUADELOUPE

ÉVÊCHÉ
DE LA GUADELOUPE

Comme vous avez été bien inspirée, ma Révérende Mère, d'accéder aux pieux et légitimes désirs de nombreux amis du Carmel de Paray, vous demandant de ne pas restreindre aux seules Carmélites, déjà si privilégiées, de France ou d'ailleurs, la lecture de la Vie de Mère Marie de Jésus, de si sainte mémoire.

Le parfum exquis de la bonne odeur du Christ dont la bonne Mère était toute imprégnée, sera certainement goûté et justement apprécié par des âmes qui, tout en étant dans le monde,

s'appliquent néanmoins à vivre de la vie d'intimité avec le Bon Maître.

Pour ma part, et je le dis très haut, j'ai toujours considéré comme une grande grâce du ciel d'avoir été mis en relation avec cette sainte religieuse. J'en ai retiré pour moi tout d'abord et ensuite pour mon Diocèse d'inappréciables faveurs.

Avec son inlassable bonté, si prenante et d'un genre à part, ce qui m'avait le plus frappé en Mère Marie de Jésus, c'était son esprit de foi. La Foi, c'est croire en Dieu sur sa seule parole. Acte sublime qui grandit la nature humaine, puisqu'il lui donne, suivant l'enseignement de Saint Paul, de se mettre directement en rapport avec Dieu pour traiter avec Lui des grands intérêts de l'Éternité.

L'acte de foi de Mère Marie de Jésus, à l'encontre de ce qui se voit malheureusement trop souvent, même chez de bons chrétiens, n'avait rien de flottant et d'indécis. C'était, chez elle, l'adhésion absolue à la parole de Dieu, parole qu'elle trouvait, n'est-ce pas logique ? toute lumineuse dans les Livres Sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament.

C'est là qu'elle puisait lumière et force pour sa propre conduite et celle de ses religieuses. Elle était tellement pénétrée des vérités des Livres Saints qu'elle s'en servait avec un merveilleux à propos et une simplicité charmante pour traduire sa propre pensée, même en de familières conversations.

Avec ce don précieux de la Foi, qui fait tout voir et tout juger au juste point de vue, elle avait, on peut dire comme conséquence naturelle, celui de pénétration des esprits : ce dont j'ai été le témoin à plusieurs reprises et un jour l'heureux sujet.

Avant de partir pour de lointaines contrées, j'étais allé faire mes adieux au cher Carmel de Paray. Pendant la Sainte Messe, que j'avais dite dans la petite chapelle provisoire du couvent, je fus subitement saisi, mais péniblement, par la pensée que probablement je n'aurais jamais l'immense avantage de posséder dans mon Diocèse un couvent de Carmélites !... A la visite que je fis dans la matinée à la Mère Supérieure, que je ne devais plus revoir ici-bas, quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre me dire, les grilles à peine ouvertes : « Mais, mon Père, pourquoi vous tourmenter au sujet d'un Carmel ? J'ai réfléchi à la chose pendant votre Messe de ce matin, et la pensée m'est venue de vous offrir celui de Paray, en attendant les événements !... »

Et je termine en vous disant de vous hâter, ma Révérende Mère, de faire paraître les pages que vous avez admirablement écrites sur la vie de votre vénérée Supérieure.

Ces pages feront beaucoup de bien. Et pour cela, je vous bénis d'une bénédiction de reconnaissance.

† Pierre,
Evêque de la Guadeloupe.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR ROLAND-GOSSELIN

ÉVÊQUE DE MOSYNOPLE
AUXILIAIRE DE PARIS

Paris, le 31 mars 1921.

Ma Révérende Mère,

En souvenir du très vénéré Cardinal Amette, vous me demandez de bénir votre ouvrage : je le fais avec empressement et de plein cœur.

Comment pourrais-je demeurer indifférent à la publication d'un livre dont, lors de son voyage à Paray-le-Monial, quelques jours avant sa mort inopinée, le Cardinal Amette se déclarait, avec son exquise spontanéité, prêt à écrire la préface ?

D'une main délicate, avec une piété toute filiale, vous avez tracé le portrait de la Mère Marie de Jésus. Je ne crois pas m'abuser en affirmant qu'elle ressemble à Sainte Thérèse, comme une fille ressemble à sa mère. Impossible d'être plus Carmélite et de laisser transparaître davantage l'esprit d'union à Dieu. Personne n'a mieux compris qu'elle la valeur du silence « qui est de l'amour ou une précaution pour l'amour ».

Rien d'édifiant et de surnaturel comme la fondation de votre

Monastère de Paray-le-Monial. Quelle ténacité et quelle hardiesse pour triompher de tous les obstacles ! Quelle patience et quelle sérénité pour vaincre toutes les résistances !

Aussi bien, Mère Marie de Jésus avait entendu Notre-Seigneur lui dire distinctement, le 19 Mai 1901 : « Il y a mon Cœur qui vous reçoit. » Dès lors, rien ne peut l'arrêter. Qu'importe que le chemin soit rocailleux, s'il mène droit au but convoité ? « Il ne faut pas, répétait-elle, souffrir de souffrir. »

A vous lire, ma Révérende Mère, j'ai pénétré davantage l'âme du Carmel, et j'en ai goûté plus suavement la divine onction. Soyez bénie de m'avoir procuré cette douceur et ménagé ce profit.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

† Benjamin Octave,
Evêque de Mosynople,
Auxiliaire de Paris.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LE ROY

ÉVÊQUE D'ALINDA
SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Paris, le 17 mars 1921.

Ma Révérende Mère,

Je viens de lire rapidement quelques pages — me réservant d'y revenir bientôt — de la *Vie de la Mère Marie de Jésus, Fondatrice et Prieure du Carmel de Paray-le-Monial*, que vous avez eu la délicate pensée de m'envoyer. Et tout de suite, à

cette lecture, l'âme se trouve jetée en pleine atmosphère surnaturelle, avec les filles de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix, — atmosphère de paix, de douceur, de foi et d'amour, si différente de celle que l'on respire dans le monde, si pleine de Dieu !

Votre Carmel, ma Mère, c'est le « lieu saint » d'où part l'échelle lumineuse de Jacob, où montent et descendent les anges, et qui unit la terre au ciel....

Cette Vie est un enseignement. Offerte aux Religieux et aux Religieuses des Ordres contemplatifs, elle sera aussi une belle et forte leçon pour tous ceux qui, dans les travaux extérieurs de l'apostolat et sur les divers champs d'action où la Providence les a dispersés, sentent le besoin d'une vie intérieure profonde et sans cesse alimentée par l'exemple, la prière et les sacrements.

Aussi, ma Révérende Mère, en retraçant — avec quelle délicatesse et quel amour ! — les leçons que vous a laissées votre sainte et vénérée Prieure, vous n'avez pas seulement rempli un devoir filial et augmenté la gloire de votre grand Ordre ; vous avez aussi fait œuvre de zèle en projetant au dehors le rayonnement d'une vie à la lumière de laquelle beaucoup d'autres aimeront à marcher.

Et de tout ce bien que vous aurez fait ainsi, soyez remerciée et bénie !

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, avec mes vœux, le religieux hommage de mes sentiments très respectueux.

† Alexandre Le Roy,
Evêque d'Alinda,
Supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit.

LETTRE

DU

RÉVÉRENDISSIME PÈRE ABBÉ

DE LA TRAPPE DE N.-D. DE SEPT-FONS

Sept-Fons, par Dompierre-sur-Besbre
(Allier), 24 avril 1921.

Ma Révérende Mère,

Quel saisissant portrait de Carmélite vous présentez et quelles intéressantes et pieuses pages vous nous permettez de méditer, en nous donnant la vie de la « Mère Marie de Jésus, fondatrice du Carmel de Paray-le-Monial. »

C'est une figure sereine, touchante, admirable, que vous faites sortir de l'ombre du cloître pour servir à l'édification des âmes qui aspirent à la vie intérieure et tendent à la perfection.

Et combien vos lignes sont empreintes de tendresse filiale, d'affectueuse vénération, en même temps que de sincérité profonde.

Sobrement, mais avec un charme prenant, vous décrivez le milieu où s'est produite, où s'est répandue l'action si bienfaisante de la Mère Prieure du Carmel « le plus pauvre de France ». Et vous savez montrer comment cette action qui voulait se dissimuler sous la simplicité et la modestie, trouvait sa source — et entièrement — dans l'oraison, toute d'union à Jésus, et dans une joyeuse et permanente abnégation.

Votre ouvrage déterminera tous ceux qui auront le bonheur de le lire à vivre davantage dans l'intimité du Maître, par l'union affective et effective.

Je demande à Dieu d'accorder à votre travail sa meilleure bénédiction, afin de vous récompenser de l'avoir entrepris pour sa gloire. Agréez, ma Révérende Mère, mes religieuses et dévouées salutations en N.-D. du Sacré-Cœur.

Fr. J.-Baptiste Chautard,
Abbé de Sept-Fons.

LETTRE

DU

RÉVÉREND PÈRE VALLÉE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Ma Révérende Mère,

Vous allez publier la Vie de la vénérable Mère Marie de Jésus, fondatrice du Carmel de Paray-le-Monial. Je viens d'en lire les bonnes feuilles. J'en ai commencé la lecture avec joie, assuré que j'étais d'y trouver un portrait fidèle de votre chère et grande moniale à la foi si ardente, aux initiatives si audacieuses ; je l'ai finie dans l'action de grâces. La Mère est là vivante sous nos yeux, vous avez marqué d'un trait si juste, si pénétrant, sa douce et forte physionomie.

C'est à Dijon que je la connus. Dès ma première visite, je pus constater combien son cœur était fidèle à la tradition de respect mutuel et de services rendus, qui depuis Sainte Thérèse a lié nos deux Ordres. Nous causâmes longuement, joyeux des découvertes que, de part et d'autre, nous faisions, et déjà sous le sentiment que, si les heures douloureuses venaient à surgir, les deux foyers, que notre première rencontre révélait si proches l'un de l'autre et si fidèles au passé, nous permettraient de dominer la tourmente et peut-être de grandir par elle. Je la quittai tout réconforté, et le Carmel devint vite pour moi un lieu familial, auquel l'activité de ma vie ne me permettait que de rares visites, mais où les sources divines jaillissaient pour mon âme singulièrement abondantes. Le Christ était si bien pour votre Mère la « Sagesse » et la « Vertu » de Dieu : sa vaillance et son optimisme, que rien n'ébranlait, naissaient de là. Les événements graves qui allaient surgir en ont fait la preuve.

Elle avait déjà cette puissance d'attraction que vous avez connue souveraine au Carmel de Paray. Tout un groupe de postulantes assiégeait les grilles. L'une d'elles était Élisabeth

de la Trinité, plus que les autres déjà sous l'action divine, toute passionnée pour Saint Paul, et visiblement sous une grâce qui lui permettait d'en saisir les profondeurs. Avide d'être emmenée plus avant, elle venait souvent réclamer à la Mère le vibrant commentaire qu'elle savait en donner. Ce fut l'occasion pour moi de connaître cette âme privilégiée. Sur le conseil de Mère Marie de Jésus, elle vint un matin, si modeste, si simple, me demander l'explication d'un verset de Saint Paul. Devant cette enfant, aux traits si purs, au regard si profond, à l'intelligence si intuitive et si haute, je connus l'une des minutes les plus bénies de ma vie de Prêcheur. La contemplative s'éveilla en elle sous l'adorable et puissante parole de Saint Paul : on eût dit qu'une vague de fond montait vers son âme et l'ensevelissait toute en Celui que l'Apôtre lui révélait si magnifiquement.

C'est à ce moment que la Mère conçut le dessein d'oser, sous la tourmente qu'on sentait venir, entreprendre une fondation nouvelle. Elle s'y prépara, selon la tradition de sa Mère Sainte Thérèse, par beaucoup de sacrifice. Se rapprocher de son Maître crucifié, devenir, sous sa divine grâce, conforme à Lui, fut à ses yeux la meilleure préparation. Elle y mit cette loyauté et cette bravoure qui étaient sa note personnelle. Elle y mit aussi le sceau suprême d'un sacrifice qui lui coûta beaucoup. Élisabeth de la Trinité allait entrer au Carmel. On pressentait déjà la bénédiction que la sainte enfant devait y apporter. Il avait été convenu qu'elle suivrait la Mère dans la fondation nouvelle. Les larmes de Madame Catez dirent vite l'angoisse éprouvée et le déchirement nouveau que ce cœur maternel ressentait. Tout de suite la résolution de la Mère Marie de Jésus fut prise. Elle laisserait la fille de son âme au Carmel de Dijon.

Les commencements de Paray furent très humbles. Il y eut prise d'habit sous la présidence de son Éminence le Cardinal Perraud. Nous étions cinq ou six avec lui et la postulante dans cette chapelle. Sous ce gros chiffre, elle se trouva pleine à déborder. Les sœurs cachées sous leur voile durent se tenir dans un corridor qui longeait l'un des côtés. En sortant, le Cardinal nous dit avec un bon sourire et des yeux si joyeux : « Nous sommes un peu fous, n'est-ce pas ? » Et, grave, il ajouta : « Il faut aimer Dieu à la folie pour réussir. »

L'amour de Dieu à la folie fut en effet toute l'explication des

cinq années qu'allaient passer la Mère Marie de Jésus et ses filles à la Ruelle au Loup. Comment purent-elles vivre leur vie de silence, de prière, de cordialité mutuelle, de sérénité constante en ce milieu où l'espérance même plus d'une fois sembla menacée ? La foi de la fondatrice suffit à tout sauver. Mais quelle pitié de les sentir sans protection l'hiver sous la neige et le froid si glacial et si pénétrant, l'été sous les ardeurs torrides d'un ciel de feu ! L'énergie des volontés fut pourtant maintenue, et plus encore la sérénité des âmes et leur gaieté sous le sacrifice. Ce sont ces années si dures et si saintes, où les cœurs, fondus en un dans la charité du Christ, ne cessèrent de chanter leur cantique d'action de grâces, qui ont fait descendre sur le couvent de Paray les bénédictions comblantes qui sont toute son histoire depuis quelques années. « Ceux que le Christ garde sont bien gardés. »

On lira votre livre, ma Mère, et l'on comprendra la grâce qui fut sur votre sainte fondatrice, et avec quel absolu de fidélité elle répondit aux desseins de Dieu sur elle. On y verra à toutes les pages son âme si haute, à plein sous la vérité et la paix du Christ, divinement transformée par une volonté de sacrifice toujours en éveil, toujours héroïque, et si humble sous toute cette force divine accumulée en elle par sa fidélité et par la grâce de Celui qu'elle aimait ! Les recrues sans nombre vous ont dit au Carmel de Paray ce qu'était cette grâce. Puisse le Dieu « riche en miséricorde », le Dieu « du trop grand amour » vous continuer cette bénédiction avec cette surabondance qui est la forme habituelle de son merci à ceux qui lui sont fidèles !

Fr. I. G. Vallée,
des Fr. Prêcheurs.

LETTRE

DE

M. LE CHANOINE JARDET *

Ma Révérende Mère,

Vous avez bien voulu me communiquer les pages émues que vous avez consacrées à la Très Révérende Mère Marie de Jésus, Prieure et Fondatrice du Carmel de Paray-le-Monial. Vous m'avez exprimé en même temps le désir d'avoir mon humble avis concernant cette âme d'élite. Il m'est doux d'accéder à votre désir. J'acquitte ainsi une dette de reconnaissance autant que celle de mon cœur, pour le bien que m'a fait votre vénérée Mère et le parfum d'édification qu'elle m'a fait respirer.

Je remercie Dieu de m'avoir mis en rapport avec votre sainte Mère Fondatrice dès les premières années de son arrivée dans la cité du Sacré-Cœur. On n'entre pas en contact avec une foi aussi solide, une piété aussi communicative, une âme si fortement trempée et si éprise de l'esprit du Carmel, sans en ressentir un bien réel. La Mère Marie de Jésus a daigné m'honorer de sa confiance la plus entière, et peut-être plus que tout autre j'ai pu constater que le vrai et fécond mysticisme, au lieu de détruire le jugement et d'éteindre les facultés intellectuelles, ne fait que les aviver, lorsque la source en est vraiment surnaturelle. Il en était ainsi pour votre Mère. D'elle, on pouvait répéter ce que M. de Marillac disait de Madame Acarie : « Elle avait l'âme la plus claire dans ses idées, la plus nette dans ses expressions, la plus sage dans ses conseils, et personne ne lui parlait sans profit. » Tout cela avec une bonne grâce, une bonne humeur que rien n'assombrissait. On pouvait bien lui appliquer ce que la Sainte Écriture affirme de la Sagesse : « Sa conversation n'a

*Auteur de la *Vie de Saint Odilon* et de *La Femme catholique*, lauréat de l'Académie française.

ni amertume ni ennui ; elle est au contraire pleine de charmes et de douce gaieté. »

Il ne m'appartient pas d'entrer dans la vie intérieure de cette âme d'élite. Vous vous êtes pénétrée de son esprit, ma Révérende Mère, et vous l'avez fait revivre dans un récit d'une douce et pénétrante chaleur qui excite et nourrit la piété. Pour peu qu'on ait été en communication intime avec votre sainte Mère, on se demande où trouver un esprit plus net, un cœur plus tendre, une activité plus féconde et plus pratique ; où trouver surtout une volonté plus énergique et plus maîtresse d'elle-même, une charité plus profonde, la charité des Saints puisée au cœur de Dieu, et qui arrive aux âmes pleine de compatissance et de bonne tendresse maternelle.

Il ne faut donc pas s'étonner si le Carmel de Paray a trouvé dans la Cité du Sacré-Cœur, « la ville chérie du ciel », et ailleurs les sympathies les plus vives et les plus efficaces, et si on a pu voir de belles âmes tourner leurs regards et leurs pensées vers cette sainte montagne où Mère Marie de Jésus ne leur montrait d'autres séductions que celles du Calvaire et de la Croix, d'autres charmes que ceux de la pénitence et de l'austérité. Et de nos jours encore, que de jeunes chrétiennes à qui pèse l'atmosphère du siècle, rêvent la vie du Carmel, et s'élancent vers ses purs sommets : pareilles à ces oiseaux qui ont peur de souiller leurs ailes aux boues de nos cités, et s'envolent aux plus hautes cimes de nos montagnes, pour trouver une vie plus libre dans une atmosphère plus pure.

Puisse la Vie de votre sainte Mère Fondatrice, ma Révérende Mère, répondre à quelques-unes de ces angéliques aspirations ! Et qui sait si cette Vie ne sera pas comme une messagère envoyée par le Maître vers ces anges de la terre pour leur ouvrir la route vers la patrie à travers les ombres de l'exil ?

Chanoine P. JARDET.

LETTRE

DE

M. LE CHANOINE MOISSENET

DIRECTEUR DE LA MAÎTRISE DE LA CATHÉDRALE DE DIJON

Madame et très Révérende Mère,

Combien je vous suis reconnaissant de m'avoir communiqué la vie de votre Mère Fondatrice ! Vous avez fixé les traits sous lesquels elle restera présente à tous ceux avec qui elle a vécu. Tout en l'ayant connue à Dijon, je ne pouvais soupçonner la mesure de son action, de son influence et de sa fécondité. Elle s'est révélée à moi dans la fondation de Paray comme une âme puissante, capable de ces hardiesses de foi auxquelles Notre-Seigneur assure les grands résultats. Et cette foi, elle l'avait non seulement en Dieu, *fidem Dei*, mais aussi dans la vitalité de son Ordre, et lorsque les événements l'eurent amenée au projet de la fondation de Paray, nous l'avons vue vaillante, patiente, tranquille, surmonter tous les obstacles qui se dressèrent devant elle. Elle a soulevé des montagnes. Vous nous en donnez le récit intéressant, instructif pour tous, mais combien plus pour ceux qui ont vécu avec elle les heures si émotionnantes du départ de Dijon, de l'arrivée à Paray, de l'installation dans la maison de la Ruelle au Loup. Pauvre petite maison que n'oublieront pas celles qui l'ont habitée, et ceux qui les y ont visitées.

Vous avez dit avec vérité la grande estime en laquelle le vénéré Cardinal Perraud tenait votre Mère Fondatrice. Les nombreux voyages que j'ai dû faire à Autun m'ont donné l'occasion d'entendre de la bouche de Son Éminence le témoignage des sentiments qui l'animaient envers Mère Marie de Jésus, la joie qu'il avait de l'avoir accueillie lui-même à Paray ; et il m'en parlait avec un accent qui me touchait d'autant plus que mes premières démarches pour obtenir l'autorisation de fonder l'avaient

trouvé très réservé. J'y gagnai moi-même, je n'oserais pas dire l'amitié du Cardinal, mais du moins une bienveillance, une facilité d'accès, et la joie d'entretiens qui restent parmi les meilleurs souvenirs de ma vie.

Ce qui est nouveau pour moi, ce sont les chapitres qui contiennent les conférences faites à la Communauté. Je connaissais bien déjà la direction générale de la vie de votre Mère vers *la lumière*, mais l'exposé de la doctrine spirituelle du Carmel sous cette forme simple, familière, pittoresque souvent, a exercé sur moi un charme inattendu. D'autres le ressentiront aussi. Heureuses les religieuses qui ont reçu cette nourriture chaque jour pendant des années !

Me permettez-vous une réflexion pour terminer. Je me représente la joie que vous aurez toutes, lorsque vous verrez emporter pour toujours loin de vous les bois qui ont servi à échafauder votre construction achevée ! Ne pensez-vous pas qu'il aurait fallu faire de même pour d'autres échafaudages, qui devraient aussi, après l'usage que Dieu a voulu en faire, être écartés des souvenirs ? Et vous les gardez, et vous les couvrez même de fleurs ! Vous auriez peut-être mieux fait de les faire disparaître pour qu'on les oublie. Il vous resterait à vous, et je vous demande qu'il en soit ainsi, que vous priiez Dieu de daigner les conserver dans le grenier du paradis.

Je vous reste bien respectueusement reconnaissant et dévoué.

R. Moissenet.

A LA MÉMOIRE

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL AMETTE

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Pendant que nous imprimions ces pages, le grand et saint Cardinal Amette, depuis si longtemps le Père et l'ami de notre Monastère, est retourné à Dieu. Il nous avait promis de bénir ce livre, de le présenter lui-même au public chrétien ; il l'avait attendu avec la sollicitude d'un cœur qui nous fut infiniment paternel et bon.

Un vrai devoir de reconnaissance, une vraie profondeur d'affection, nous pressent de mettre son nom en tête de ces pages, là où nous avions espéré lire les lignes que lui dicteraient son dévouement pour notre Carmel et son attachement à notre Mère Fondatrice.

Notre petit Monastère a reçu, peu avant la mort du vénéré Cardinal, un des derniers témoignages de sa délicate bienveillance. Moins de vingt jours avant de retourner à Dieu, il venait encore parmi nous présider la prise d'habit d'une de ses filles spirituelles, et nous laissait embaumées du charme de sa bonté.

Nous étions alors en pleins travaux pour l'achèvement de notre future chapelle, et nous avions écrit à Son Éminence, nous excusant de ne pouvoir lui donner accès au sanctuaire que par un petit passage provisoire. Mais le bon Cardinal de nous répondre : « Ce chemin resserré, cette porte étroite du cher Monastère de Paray me sembleront le chemin et la porte du ciel. » *Quam*

angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam. Parole qui ne devait que trop se vérifier, hélas !... Cet acte de bonté, c'était bien sa dernière marque de dévouement à notre égard, avant le grand passage à l'éternelle vie.

Il nous aurait été impossible de publier ces humbles pages sans qu'un souvenir, une parole de gratitude, la demande d'une prière, ne s'y trouvassent pour le vénéré Cardinal.

Il sait, maintenant qu'il est en Dieu, que la reconnaissance du cœur de ses Carmélites de Paray lui demeure fidèle et dévouée par-delà la mort.

PRÉFACE

A l'égal des Vies de Thérèse de l'Enfant Jésus, d'Élisabeth de la Trinité, de Mère Marie Véronique [1] — et il en faudrait nommer d'autres encore, — la Vie de Mère Marie de Jésus paraissant à cette heure, nous semble providentielle.

Tout d'abord, sans doute, cette biographie est faite pour édifier profondément les Carmélites : l'âme qu'elle fait revivre est, en effet, si remarquable par le don de prière et de contemplation, par l'estime et l'amour de la Croix, par le saint travail, par l'attachement profond aux règles du Carmel, par le culte que cette grande Carmélite savait en inspirer à ses filles !

Oui, grande Carmélite, Mère Marie de Jésus l'a été dans sa vie intime, dans sa vie de relations avec toutes les âmes... dans son agonie et dans sa mort.

C'est bien ainsi que la jugeait le vénéré et saint Cardinal Perraud, austère mais si intelligent et si juste appréciateur des personnes et des choses, quand il disait : « Posséder la Mère Marie de Jésus, c'est une grâce pour un diocèse. » Voici que beaucoup d'âmes, en dehors du Carmel de Paray-le-Monial, vont la posséder un peu : les lecteurs des conditions les plus variées charmeront leurs loisirs, leurs travaux ou leurs heures de piété, avec ces pages aussi édifiantes et réconfortantes que belles et vivantes.

1. Fondatrice des Victimes du Cœur de Jésus.

Nous nous contenterons de signaler trois ou quatre des caractères providentiels de cette histoire.

***

Tout d'abord, nous songeons que beaucoup d'âmes ont soif aujourd'hui d'ascétisme et de mystique. Des grâces plus abondantes de vie spirituelle sont répandues par Dieu, non seulement dans les Ordres religieux et dans le Clergé, mais aussi dans une multitude d'âmes du monde : autrement on n'expliquerait pas ce fait que de graves témoins constatent : « Nous assistons, disent-ils, depuis quelques années, à un renouveau mystique étonnant [1]. »

Cela, sans doute, va devenir plus réel et plus sensible encore : d'immenses sacrifices appellent, en effet, d'immenses grâces. Et bien des âmes qui ont touché le fond de la douleur et de la vie, au lieu de se laisser aller à la frénésie qui en emporte d'autres vers les jouissances matérielles, sont éclairées d'une lumière plus haute, saisies de componction et d'amour. Elles aspirent vers la vraie vie ou même vers la perfection et pensent qu'il faut enfin répondre à Dieu qui parle si fort et agit si puissamment.

A ce renouveau de la vie spirituelle, à cette faim de beaucoup d'âmes, comment donner l'aliment le plus sûr ? Comment coopérer à cette action divine plus pressante ? En exposant la doctrine ascétique et mystique de l'Église catholique, sa doctrine spirituelle de toujours. Bien qu'immuable, elle peut prendre selon les temps, selon les personnes, un cachet spécial. Puisse Dieu nous donner, comme il en est plus besoin à notre époque, des âmes rayonnantes de vie, de bonté, de charité divine ; des âmes suavement et puissamment prenantes. Telle était Mère Marie de Jésus.

Je ne me souviens pas d'avoir rencontré jamais personne

1. *La Vie Spirituelle*, Janvier 1920, p. 281. Cette Revue des P. P. Dominicains et la *Revue d'Ascétique et de Mystique* des P. P. Jésuites sont des signes bien intéressants de ce renouveau.

plus « rayonnante », et cela sans y viser, sans y penser, sans le savoir peut-être, tant ce caractère avait pénétré sa nature et sa vie surnaturelle.

Rayonnante, elle l'était par ses dons innés, par sa fraîcheur d'âme toujours nouvelle, par sa candeur ravissante, par sa droiture expansive. Et comme elle l'est devenue toujours plus parfaitement sous l'action de la grâce par sa bonté, par son souriant courage, par sa belle et joyeuse confiance en la Providence, par cette charité envers Dieu et les âmes qui ne connaissait pas l'ombre d'une petitesse, d'un ressentiment humain, d'un resserrement ou d'une amertume !

Rayonnante, elle l'était pour les étrangers qui tout de suite tombaient sous le charme ; pour les ouvriers de la chapelle et des bâtiments qui, en parlant d'elle, disaient : « Notre Mère... »

Mais comme elle l'était plus encore dans sa famille du cloître par la maternité spirituelle la plus vraie, le dévouement profond envers ses novices, ses malades, envers toutes ses filles, qu'elle a tant aimées.

Rayonnante, elle l'était à un degré rare par la parole. Sa parole était la facilité même, nullement prétentieuse, simple toujours, et toujours vive et riche, jamais banale, combien personnelle et surtout combien remplie de Dieu [1] !

Rayonnante, elle l'était par ses relations, mélange de force et de suavité. Mère Marie de Jésus semblait faite pour charmer, conseiller, éclairer, consoler.

Comme elle était rayonnante dans la prière, dans la louange divine, pendant le saint Office ! Elle animait tout le chœur par sa voix et son exemple entraînants : « Traduisons au dehors, disait-elle, par une psalmodie généreuse, par des chants plus vivants, plus fondus, l'amour que nous avons pour la sainte liturgie et notre culte ardent pour le saint Office. » Et l'on va voir à quelles leçons ardentes et savantes

1. Il est bien désirable qu'on publie au moins les passages les plus choisis de ses notes.

elle eut recours pour rendre la psalmodie des Carmélites parfaitement correcte et vivante.

On l'a vue rayonnante de confiance pendant cinq ans, « dans la stricte et héroïque pauvreté ». Et dans ses angoisses, dans ses souffrances parfois cruelles, elle gardait son sourire si bon, si humble et si franc.

Nous serions bien étonné si sa biographie n'avait pas, à son tour, un rayonnement profond : il y a là une âme si donnée à Dieu et en même temps si aimablement dévouée au prochain !

Où puisait-elle cette charité toujours en éveil ?... Elle avait pénétré sa vie d'un mot qu'elle aimait à redire, le mot des habitants de Nazareth sur l'Enfant Jésus : « Allons à la Suavité. »

***

Les âmes ont plus que jamais besoin d'aller à Jésus en personne. Est-ce que le culte du Sacré-Cœur ne nous le dit pas ? Cette attraction, que Jésus a voulu rendre plus sensible à Paray, Il veut l'exercer par Lui-même et aussi par les créatures. Voici une vie où elle se traduit d'une manière singulièrement persuasive. Dès sa jeunesse, Mère Marie de Jésus avait eu cette vue de Jésus Ami. Et cette vue gagna toujours en elle, animant tout, transfigurant tout.

« Voilà, disait-elle à ses filles, tout le secret, toute l'âme de notre vie : c'est Lui que nous suivons. Cela, c'est emmenant ! Pour moi, ajoutait-elle avec simplicité, je méditerais bien longtemps sur l'humilité, j'avoue que cela ne me rendrait pas humble... tel est mon peu de vertu. Mais si je vois mon Seigneur naître sur la paille, mourir sur la Croix, se cacher pendant trente années dans l'obscurité d'une vie d'ouvrier, alors je comprends, j'ai faim et soif de Lui être semblable, et c'est Lui que j'embrasse avec amour à travers tous les abaissements, toutes les croix, toutes les soumissions. Je n'ai pas envie d'être pauvre, je n'ai pas envie d'être obéissante, j'ai envie d'être Lui. »

Parfois, sur ce grand sujet, la parole de Mère Marie de Jésus prenait une sainte véhémence :

« Si, disait-elle, vous reculez devant un acte d'humilité, mais vous n'avez donc pas encore vu Jésus-Christ, vous n'avez donc pas encore connu Jésus-Christ, vous n'avez donc pas encore aimé Jésus-Christ ! Si vous l'aviez vu, connu, aimé, on serait obligé de vous mettre une barrière pour vous empêcher d'aller aux extrémités du sacrifice et du mépris de vous-même. »

Que cette omniprésence d'amour de Jésus-Christ est désirable ! Il faut que Jésus ne soit pas seulement dans un coin des livres de piété, dans un coin de la prédication, dans un coin de la vie : Lui toujours, Lui partout.

***

Un autre caractère providentiel de cette biographie, c'est qu'elle raconte une vie nourrie de doctrine. Rien de plus nécessaire à nos temps que la doctrine. Des aumôniers militaires — et nous en avons entendu ici — se sont plaints vivement d'avoir compris trop tard que les âmes de nos soldats n'avaient pas seulement besoin de harangues patriotiques (dont sur la fin, d'ailleurs, ils ne voulaient plus).

Ce qu'il eût fallu surtout donner à ces magnifiques auditoires de plusieurs centaines de jeunes gens aux yeux avides, c'était de l'instruction.

Difficilement on trouverait une âme plus attirée par la doctrine, par le dogme, que Mère Marie de Jésus. Nous en savons quelque chose et nous n'avons reçu de personne des encouragements plus empressés, plus vifs, plus instants que les siens.

Un trait extrêmement intéressant montre bien sa méthode. Élisabeth de la Trinité, cette fleur ravissante développée par le Carmel de Dijon, a eu pour première Mère celle dont on va lire l'histoire. « Je l'ai formée, nous disait un jour Mère Marie de Jésus, surtout avec le dogme... » Quand la doctrine de

l'Église dans toute sa vérité s'unit à une grande générosité de l'âme, on peut attendre des merveilles. De là le cachet si lumineux de la piété en cette âme à qui Mère Marie de Jésus rendait, peu de jours avant le retour d'Élisabeth à Dieu, ce témoignage touchant et sublime : « Cette petite sœur est une vraie sainte ; elle parle de sa mort prochaine avec une simplicité ravissante, une sérénité et une paix toute joyeuse et vit dans l'attente du Bon Dieu, dans la voie de l'abandon et de l'amour. C'est une âme déjà entrée dans la retraite éternelle. »

L'enfant, en guise d'adieu à la Mère, lui dit : « Vous serez la première à savoir ma mort, et personne n'en sera averti plus tôt que vous. »

Et elle tint sa promesse.

***

Enfin, il nous semble que cette vie serait encore apte à faire saisir par des âmes de bonne volonté, égarées dans l'incrédulité ou l'hérésie, une des preuves les plus pénétrantes et les plus efficaces du Catholicisme. Le concile du Vatican [1] nous avertit de chercher dans l'Église même, dans sa vie, sa sainteté, sa fécondité, un argument à la fois décisif et proportionné à tous, en faveur du souffle divin qui l'anime.

La vie spirituelle de l'Église catholique peut toucher bien des âmes. Nous songeons ici à un exemple qui n'est pas étranger au Carmel. Celle qui devait être la vénérée Mère Louis de Gonzague, éminente Prieure du Carmel d'Autun, était née et avait été élevée dans une famille protestante hollandaise, fort attachée à la Réforme. Jeune fille, elle était très frappée par la pensée de la vie spirituelle qui fleurit dans l'Église catholique, très désireuse de la vivre elle-même. Voici comment, enfin, à dix-huit ans, elle résolut cette question : « Puisque je ne saurais embrasser la vie parfaite qu'au sein

1. Denzinger-Bannwart, n° 1794.

du Catholicisme, c'est lui et lui seul qui est la vraie religion de Jésus-Christ ; donc je deviendrai catholique et j'entrerai au Carmel [1]. » Et elle devint une religieuse, puis une Prieure admirable dont le Cardinal Perraud se proposait d'écrire la Vie.

Heureuses si des âmes exilées (peut-être sans comprendre leur malheur) dans l'église anglicane ou autres églises séparées, respiraient, en lisant la Vie de Mère Marie de Jésus, cet air, ce parfum de leur vraie Patrie : l'Église catholique. Nous pourrions espérer pour elles des grâces décisives de retour à la vraie lumière et à la vraie vie.

La vie spirituelle de l'Église transparaît, en effet, dans cette grande Carmélite, d'une manière si sincère, si engageante, si aimable ! C'est une âme à ciel ouvert où il y a sans doute des mystères secrets d'union à Dieu, mais où, cependant, le travail de la grâce se laisse voir facilement. Je la comparerais encore à un beau et précieux diamant au lumineux rayonnement.

Les amis de Notre-Seigneur surtout aimeront cette Vie. Les jeunes la liront avec enthousiasme. Les personnes plus âgées y apprendront à mieux prier et contempler, à mieux connaître la paternité ou la maternité spirituelle, à savoir souffrir, à savoir vieillir, à savoir mourir. Tous admireront les qualités que Mère Marie de Jésus avait à un si haut degré et qui en ont fait une grande religieuse et une Prieure éminente : l'élévation de son âme, la largeur de son esprit et la bonté de son cœur, cet extraordinaire don de Piété qui était si rayonnant en elle, ainsi que cette divine allégresse qu'elle ne manifestait jamais tant qu'aux heures de souffrance... Ils comprendront le bien que de telles âmes peuvent faire et l'influence heureuse qu'elles ont, même dans un Ordre aussi cloîtré que le Carmel. Ils penseront qu'à côté des vies carmélitaines de Thérèse de l'Enfant Jésus, d'Élisabeth de la Trinité, cette vie de Mère Marie de Jésus, d'un autre son

1. Cardinal Perraud, *Trois Discours sur Sainte Thérèse*, p. VIII. Autun, Dejussieu, 1887.

d'âme, vie consommée de Carmélite et de Fondatrice, épanouie et arrivée à son terme divin, doit porter aussi son fruit d'édification et de vie.

Et nous espérons que beaucoup de lecteurs n'oublieront pas le point de vue dont nous avons marqué quelques traits. Ils diront comme nous, sans doute, en bénissant Jésus qui sait se faire aimer ainsi : Vie magnifique et magnifiquement présentée.

Ch. Sauvé, S. S.

Lourdes, Noël 1920.

AVANT-PROPOS

Ces pages, auxquelles nous comptions donner beaucoup moins d'étendue, avaient été surtout destinées — leur forme même le dit — à notre saint Ordre, où il est d'usage traditionnel de consacrer un court memento à la mémoire des âmes chères qui ont été nos Mères et nos Sœurs en religion. Les instances qui nous ont été faites par un grand nombre d'amis de notre Révérende Mère Marie de Jésus nous ont décidées à faire rayonner sur un champ un peu moins restreint l'âme et la vie de la Prieure vénérée à qui notre Carmel doit son existence et le meilleur de sa grâce.

Combien nous aurions voulu mieux retracer la physionomie morale de cette Mère bien-aimée, telle qu'elle vit à jamais dans nos cœurs !... Mère Marie de Jésus fut grande par la bonté, qui était son trait distinctif : la charité était établie en elle à un degré héroïque ; elle avait le don de conquérir et de charmer tous ceux qui l'approchaient ; grande aussi par l'intelligence virile et le caractère d'une incomparable rectitude ; grande religieuse et Carmélite enfin — et c'est son plus beau titre — par la profondeur de sa vie intérieure, par sa compréhension de la souffrance expiatrice, par la sainteté avec laquelle elle exerça, pendant près de vingt ans, la charge de Prieure et de Fondatrice ; plus grande encore par son humilité, sa simplicité, qui couvraient du voile d'une divine modestie tous les dons éminents que Dieu lui avait accordés.

Nous avons tant reçu de cette âme consommée dans la

paix et dans la charité, nous avons senti si profondément que la fécondité extérieure de ses actes était le fruit de la vertu secrète de sa vie avec Dieu, qu'il nous a semblé que c'était un vrai devoir de laisser quelques âmes puiser à cette source et recevoir quelque communication de la grâce de notre Mère vénérée. N'est-ce pas le plus intime de la Communion des Saints que de participer à cette vie spirituelle et cachée des âmes très proches de Dieu ?

Nous demandons au Seigneur de bénir notre humble travail de la bénédiction que nous souhaitons le plus : donner aux âmes un peu d'édification et de réconfort, contribuer à faire aimer et connaître notre saint Ordre et la richesse de sa tradition de vie intérieure, enfin rendre un témoignage filial qui aura du moins le mérite d'une absolue droiture. Si quelque âme, en lisant cette biographie, se trouvait par là tant soit peu rapprochée de Dieu, si ce livre devait susciter une seule bonne pensée, un seul acte d'amour, nous nous croirions récompensées du labeur, cher à nos cœurs, que nous avons entrepris sous la bénédiction de l'obéissance.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

1853-1872

Enfance de M^lle^ Mercier. — Traditions familiales. — Premier appel et premières grâces. — Mort des parents de M^lle^ Mercier. — La vocation du Carmel.

Notre vénérée Mère Marie de Jésus naquit à Dijon, le 26 Janvier 1853, de l'honorable et chrétienne famille des Mercier, douée de cette modeste aisance qui donne la grâce de faire le bien.

Du côté maternel, ses ascendants appartenaient à une ancienne lignée de Bourgogne, les Jacotot, dont beaucoup de membres s'étaient illustrés dans la magistrature. Les traditions d'honneur, de foi chrétienne, de rigide droiture des vieilles familles françaises s'étaient ainsi transmises fidèlement dans la sienne. Nous retrouverons toujours en notre Mère cette rectitude qui, jusqu'à la fin, s'alliera, dans sa belle et virile intelligence, à une sorte de ravissante candeur. Il nous est doux de jeter un rapide coup d'œil sur ces premières préparations de la Providence, qui ont contribué à former l'âme de l'enfant privilégiée dont le rayonnement devait être, un jour, si grand au service du Seigneur.

La piété fleurissait traditionnellement au sein de cette famille, qui avait eu l'honneur de donner à Dieu plusieurs âmes consacrées. Nommons tout d'abord Sœur Anne de

Jésus Jacotot, formée à la vie parfaite par les mains de deux de nos Saintes : la Bienheureuse Marie de l'Incarnation et la Vénérable Mère Anne de Jésus, et morte à vingt ans, en odeur de sainteté, à l'ancien Carmel de Dijon, en 1610. Sainte Cécile, Sainte Thècle et Sainte Agnès étaient venues chercher cette âme virginale pour l'introduire parmi les chœurs célestes, et lorsque, deux ans après cette mort angélique, la vénérable Mère Louise de Jésus Jourdain, Prieure à cette époque, fit ouvrir la tombe de la jeune religieuse, on retrouva sans aucune corruption son corps qui exhalait une ineffable odeur de lis et de roses : divines effluves par lesquels le Maître Saint glorifie parfois les siens. Un demi-siècle après, une autre Sœur Anne de Jésus, petite-nièce de la première, se consacrait à Dieu avec une de ses sœurs, dans le même Monastère de Dijon. Pendant cinquante-deux ans, d'abord comme simple religieuse, puis comme Prieure, elle servit grandement notre saint Ordre par ses vertus et ses capacités.

Une autre fille de la même race fut Supérieure des Ursulines de Flavigny.

Mais surtout, parmi les membres de sa famille consacrés au Christ, nommons la Mère Marie-Victor Jacotot, propre grand'tante de Mère Marie de Jésus.

Cette grande religieuse, entrée dans la famille spirituelle du Vénérable Père Joly, fondateur, deux siècles auparavant, des Sœurs de l'Hôpital de N.-D. de la Charité, eut la grâce de réinfuser à cet Institut sa sève primitive. Ce fut elle qui obtint à Rome l'approbation des Règles de sa Congrégation.

L'existence de la Mère Marie-Victor fut toute dévouée au Christ et aux âmes. Pendant de longues années, Notre-Seigneur se servit d'elle non seulement auprès des pauvres de l'Hôpital, mais dans la fondation et le soutien de beaucoup d'œuvres saintes, entre autres dans l'établissement d'une résidence des Pères de la Compagnie de Jésus à Dijon. En même temps qu'Il en faisait son instrument dans la vie active, Il la gardait, par un grand don d'oraison, toute sienne dans la vie contemplative et se plaisait à l'honorer de

ses divines familiarités. Une nuit, que la Mère veillait auprès des malades, le Seigneur lui apparut dans son Humanité sacrée, tel qu'Il était au temps de sa vie publique, alors qu'Il s'approchait lui-même des infirmes et les guérissait tous. La touchant doucement à l'épaule, Il lui dit en lui montrant ses pauvres : « *Ce que tu auras fait à ceux-ci, c'est à moi que tu l'auras fait.* »

Une autre fois — c'était une nuit de Noël — la scène fut divinement gracieuse. La Mère Marie-Victor venait de fonder un orphelinat où elle faisait élever les enfants trouvés. Et voici que la Sainte Vierge se présente devant elle, tenant son divin Fils dans ses bras et l'offrant aux caresses de sa fidèle épouse. Celle-ci, avec une joie naïve, couvre l'Enfant de ses baisers et de son amour, puis elle s'enhardit jusqu'à le solliciter lui-même par la question que le Christ adressait autrefois à Saint Pierre : « Divin Enfant Jésus, m'aimez-vous ? » Et le petit Jésus de répondre par deux fois : « — Oui, je t'aime. » Mais, comme le Seigneur, la bonne Mère insista une troisième fois : « Divin Enfant Jésus, m'aimez-vous ? » Et Lui, plus tendrement encore : « Je t'aime mille fois ! » [1]

Ces célestes tendresses présagent souvent les mystères du Calvaire. Après les années fécondes et consolées, vinrent les heures en apparence plus stériles... et peut-être les plus divines de toutes. Plusieurs des œuvres auxquelles la Mère Jacotot avait donné sa vie se prirent à péricliter ou à lui causer de graves soucis ; l'oubli, l'insuccès partiel vinrent

1. Dans une note écrite par Mère Marie-Victor en 1863, nous retrouvons le souvenir de cette faveur céleste : « Méditation sur la Présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Je me souviens comment ma divine Mère me l'avait remis entre les bras une nuit de Noël 1856 et ce qui se passa d'ineffable dans mon âme lorsqu'après l'avoir adoré et avoir baisé ses petites mains, je lui demandai à mon tour : «M'aimez-vous ? »Il me fit cette réponse : « Oui, je t'aime», et après ma troisième question, Il me répondit encore : « Oui, je t'aime mille fois. » Je ne sais plus dire ce qui se passa le reste de la nuit et la journée suivante ; je sais seulement que, pendant plusieurs années, j'entendais sans cesse cette parole : « Je t'aime mille fois » et dans mes embarras, mes inquiétudes, dans les contradictions, j'entendais plus distinctement cette assurance : « Je t'aime mille fois. » (*Communiqué par la Mère Marie-Joséphine, Religieuse Hospitalière.*)

assombrir ses dernières années et hausser sa vie intérieure jusqu'à l'embrassement du pur sacrifice d'amour. Ainsi Dieu mettait-il, par l'œuvre directe de sa Providence, le dernier sceau à la sanctification de cette vénérable Religieuse. Ses vertus devaient se parfaire dans l'humiliation et la souffrance.

Bien qu'il ne nous appartienne pas de retracer sa vie, nous avons dit quelques mots de cette grande servante de Dieu, car elle eut sur sa petite-nièce une profonde influence. La hauteur de son intelligence, ses facultés d'organisation, sa belle vie intérieure, tout devait lui donner un vif ascendant sur l'esprit ouvert, sur le cœur si bon de l'enfant privilégiée qui devait être un jour notre Mère.

De fait, non seulement Mère Marie de Jésus voua et garda toujours à sa sainte grand'tante un véritable culte, mais elle reçut comme l'empreinte directe de ses meilleures qualités. Le nom de la Mère Jacotot revient souvent dans ses lettres. « Cette chère bonne Mère Marie-Victor », écrit-elle en 1896, « je crois bien tout de même que j'ai hérité un peu de sa « tournure d'esprit et de cœur. Hélas ! si j'étais fidèle comme « elle ! » Et la jeune Prieure, dans sa première année de charge, ajoute : « Savez-vous que, sa photographie en mains, « on affirme que je lui ressemble ! En tout cas, j'ai bonne « part au fardeau qu'elle portait — de bien des façons. »

Mais les religieuses ne furent pas les seuls membres de cette famille chrétienne qui comprirent et pratiquèrent héroïquement vis-à-vis de Notre-Seigneur le grand devoir du témoignage. Une arrière-grand'tante de la future Carmélite, Mme Denizot-Jacotot, cachait, pendant la Révolution, les prêtres réfractaires, dans sa maison de Marsanney-le-Bois, sans se soucier du péril qu'elle courait.

La pieuse femme avait transformé en chapelle le lieu le plus sûr du logis, et c'est dans sa cave que se dressait l'autel où, pendant bien des jours, le Saint Sacrifice fut offert en secret. Un modeste tableau représentant le Cœur de Notre-Seigneur embrasé de flammes d'amour, au milieu d'une cou-

ronne d'épines, surmontait ce pauvre autel. C'était le sanctuaire du Sacré-Cœur.

« *Sa Majesté,* » disait notre Mère Sainte Thérèse, « *n'a pas coutume de mal payer son séjour à l'hôtellerie, lorsqu'elle y reçoit bon accueil* [1] »... Un siècle plus tard, en effet, le Cœur divin s'ouvrait lui-même pour recevoir, comme en sa blessure sainte, la dernière des arrière-petites-nièces de cette servante du Sacré-Cœur.

Et quelle ne fut pas l'émotion de Mère Marie de Jésus, quelques années après la fondation de Paray, lorsqu'un envoi inattendu, attention délicate de la Providence, la mit en possession du calice d'étain qui avait servi dans la chapelle, ou plutôt dans la cave, de sa pieuse tante, et du pauvre tableau qui en surmontait l'autel. Notre Mère fit suspendre cet humble souvenir dans le chœur du Monastère, où nous le gardons maintenant comme une relique deux fois chère.

Qu'Il est fidèle, Celui qui a promis sa bénédiction d'amour aux familles dévouées à son Cœur sacré !

Parmi les siens, dans sa parenté plus proche, M^lle^ Mercier trouva, dès l'enfance, la première éducation chrétienne qui devait se développer divinement dans cette nature si bien douée.

Son père, homme de grande foi, quoiqu'il n'allât pas toujours jusqu'à la complète pratique de ses devoirs religieux, était plein de respect pour tout ce qui touchait aux choses de Dieu. Il avait, entre autres, une instinctive et touchante dévotion à la Sainte Vierge, et notre Mère attribuait plus tard la mort profondément chrétienne et le salut de ce père bien-aimé à sa fidélité à réciter chaque jour l'*Ave Maria.* Trait caractéristique de cette belle nature d'homme, droite et généreuse : M. Mercier n'admettait pas les critiques, les médisances. Il ne permettait pas qu'on manquât devant lui à la charité. Cette disposition passa tout entière dans l'âme

1. *Le Chemin de la Perfection,* chap. XXXIV.

de sa fille pour y porter des fruits célestes. La charité devait être la marque distinctive de Mère Marie de Jésus, l'âme de l'âme de sa vie, et sa bonté inoubliable lui valut de grands et profonds dévouements.

Madame Mercier, sa mère, était un type accompli de femme chrétienne, quoiqu'elle gardât jusqu'à la fin une certaine vivacité de caractère. Elle aimait les membres souffrants du Christ avec ce sens divin du respect du pauvre, de la valeur sainte de l'aumône, qui devait aussi caractériser la fondatrice de Paray et en faire une Providence pour les malheureux. Lorsque, plus tard, aux heures de pauvreté héroïque, Mère Marie de Jésus savait encore partager, non plus le superflu, mais le strict nécessaire, elle se souvenait de sa mère et nous répétait volontiers le mot qu'elle avait entendu si souvent elle-même, quand elle avait la joie d'être l'intermédiaire de la charité maternelle : « Faire l'aumône n'appauvrit pas ; prier ne retarde pas. »

Venue au monde avec une constitution très frêle, la petite Marie semblait condamnée en naissant. « Mais, aimait à nous dire plus tard notre Mère, en empruntant avec émotion les mots de l'Écriture, *le Seigneur passa près de moi, me jeta un regard d'amour, et Il me dit : « Vivez ! »* [1]

Néanmoins, comme le danger pressait, l'enfant dut être baptisée immédiatement, et cette circonstance providentielle lui fut toute sa vie un sujet d'action de grâces. Le Sacrement de Baptême, la faisant enfant de Dieu aussitôt sa naissance, n'avait pas, nous disait-elle souvent, permis au démon d'exercer son empire sur elle. Dès la première heure, la future Carmélite devait être ainsi donnée à Celui qui serait à jamais son Seigneur et son Tout. Aussi la dévotion au Sacrement de Baptême restera-t-elle l'un des traits caractéristiques de sa vie spirituelle. Nous en parlerons plus tard en retraçant le souvenir de cette belle vie intérieure qui en a illuminé tant d'autres.

1. Ézéchiel, XVI, 6.

Les parents de la petite Marie, la voyant si délicate, croyaient ne pouvoir l'élever, d'autant plus qu'ils avaient perdu en bas âge tous ses frères et sœurs. Près de ce berceau fragile de son enfant, à une heure de crise qui ne laissait presque plus d'espoir, le père, dans sa douleur et son angoisse, n'écouta plus que la foi toujours vivante au fond de son cœur. Se jetant à genoux aux pieds de la Très Sainte Vierge, il lui confia, d'un mot suppliant, cette petite vie tant aimée : « O Marie, ma Souveraine et ma Mère, gardez-moi mon enfant ! »

Mère Marie de Jésus attribua toujours la conservation de son existence au cri plein de foi de son père. Elle devait lui rendre, à l'heure suprême, cet office d'amour, non pour la vie de ce monde, mais pour celle de l'éternité. Lorsque, quelques années plus tard, parmi de terribles douleurs physiques et sous l'étreinte des angoisses dernières, ce cher père était près d'expirer, l'enfant devenue jeune fille et déjà consacrée à Dieu dans son cœur, appelait, avec le même cri de foi, la Mère de miséricorde à son secours. Impuissante devant cette agonie, elle fit jaillir tout à coup, par une inspiration filiale, cette ardente prière : « O ma Souveraine, ô ma Mère, sou- « venez-vous qu'*il* vous appartient... Gardez-le, défendez-le, « comme votre bien et votre propriété. »

A l'instant, les douleurs, extrêmes jusqu'alors, cessèrent, et une paix divine, enfin descendue, irradia, transfigura le visage altéré du mourant. « Oh ! que ne l'avez-vous dit plus tôt ! » murmura-t-il comme un doux reproche à sa fille bien-aimée, et il expira dans un calme profond en invoquant la Très Sainte Vierge.

Dans sa première enfance, la petite Marie fut confiée à une vieille demoiselle qui tenait une pension où elle ne recevait que quelques élèves. Par une heureuse circonstance, M^lle^ Delahaye, issue d'une excellente famille ruinée pendant la Révolution, se trouvait être une personne remarquable, pleine de goût et d'intelligence, élevée dans de hautes traditions de délicatesse et de piété. Distinguée d'esprit et de

manières, avec une physionomie digne et un peu sévère qui en imposait beaucoup à l'enfant, cette femme d'élite contribua grandement, par l'éducation qu'elle lui donna, à marquer Mlle Mercier de ce cachet de simplicité et d'affinement tout ensemble, qui, plus tard, devait la mettre à l'aise avec les personnes du rang le plus modeste comme le plus élevé.

A cet égard, Mère Marie de Jésus avait reçu un véritable don. Nous avons dit qu'elle charmait tous les cœurs. Elle était faite aussi pour conseiller, éclairer, consoler. Depuis nos vieux ouvriers qui l'appelaient : « Notre Mère » et ne pouvaient oublier sa bonté, depuis les pauvres et les humbles qui trouvaient à la grille du Carmel l'accueil de divine charité et d'intérêt profond que le monde sait rarement leur donner, jusqu'aux grands d'ici-bas qu'elle eut l'occasion de connaître et qui s'honorèrent de la religieuse amitié et du conseil de l'humble Carmélite, tous se trouvaient compris, réconfortés, et quittaient le Monastère avec le sentiment d'avoir beaucoup reçu. Bien souvent, nos Sœurs Tourières ont recueilli la simple expression d'une joie toute divine et d'une consolation vraie qu'emportaient en leurs cœurs tous ceux qui avaient approché notre Mère. En effet, sa délicatesse, sa sagesse, ce tact supérieur puisé aux sources mêmes de la charité du Christ, lui donnaient sur toutes les âmes un empire extraordinaire.

Tandis que la bonne Mlle Delahaye discernait bien vite dans sa petite élève toutes les marques d'une nature d'élite, Dieu avait déjà pris une possession irrévocable de ce cœur si pur. Dès l'enfance, Marie se donna à Notre-Seigneur sans retour. Elle avait besoin de Dieu, elle était ravie par son amour, bien avant l'âge de la première rencontre eucharistique. Mais c'était au contact de la Mère Marie-Victor, dont nous avons dit les dons privilégiés, qu'elle devait recevoir le premier appel du Christ à la vie religieuse et lui faire sa première réponse. O merveilleuse hérédité de la grâce ! Puissante influence de la sainteté !

L'enfant avait sept ans. Un jour qu'elle allait visiter sa vénérée grand'tante, cette dernière vint au-devant de sa nièce dans la cour de l'hôpital dont elle était Supérieure. Elle rayonnait la sainteté et la bonté intelligente, cette chère Mère Marie-Victor. Sur son cœur, un Christ en cuivre, comme ceux que portent les hospitalières, la marquait de son sceau. D'instinct, en un geste d'affectueuse bienvenue, elle le présenta à l'enfant, qui posa ses lèvres pures sur le Cœur du Maître Saint. Et, au moment même où elle baisait le Christ de la vénérable Mère, Notre-Seigneur lui faisait entendre son premier *Veni*, et Marie se dit au fond du cœur, comme en un éclair : « Moi aussi, je serai religieuse. »

Si prompte fut l'adhésion de son âme, si ferme sa réponse d'amour et d'oblation d'elle-même, que plus tard, nous assurait-elle, rien ne put jamais effacer cette première impression, ni rien non plus ajouter au don complet qu'elle avait fait alors. Ce fut comme la première et irrévocable mainmise de Dieu sur son âme. Notre Mère nous répétait souvent que cette heure avait décidé de sa vie tout entière : dès lors, elle s'était regardée comme liée à Notre-Seigneur d'une manière définitive, comme devenue le bien de Dieu. Si elle n'avait pas été fidèle à cette grâce, elle aurait eu, disait-elle, l'impression de manquer à un engagement sacré.

Le crucifix sur lequel Mère Marie de Jésus avait déposé comme une promesse d'amour son premier baiser d'enfant, et qu'elle appelait plus tard avec une grâce naïve « son premier Époux », lui revint en 1907, à travers des circonstances providentielles, comme un précieux héritage et une véritable relique.

Elle ne pouvait le voir ni le montrer à ses filles sans se rappeler avec émotion l'instant révélateur de tout son avenir divin. Oui, son avenir, comme ligne essentielle, était désormais fixé : peu avant de mourir, à soixante-quatre ans, elle disait à l'une d'entre nous : Je n'ai pas pensé *une seule minute* dans toute ma vie que j'aurais pu faire autre chose qu'appartenir à Notre-Seigneur. »

Elle eut dès lors, de cette appartenance sainte, une idée si haute et si délicate qu'elle se reprocha longtemps d'avoir innocemment dansé, quand elle avait huit ou dix ans, une danse d'enfants avec un petit cousin de son âge, comme si c'eût été une chose contraire à la perfection du don d'elle-même qu'elle avait fait à son Seigneur.

L'époque de la première Communion arriva enfin pour cette âme candide et si donnée déjà. Elle se prépara de tout son cœur à ce grand acte qu'elle accomplit — avec quel amour ! — dans un pur et naïf bonheur d'enfant, mais sans en garder, semble-t-il, les traces profondes que lui laissa, deux mois plus tard, le Sacrement de Confirmation. Cette descente du Saint-Esprit dans son âme fut une véritable prise de possession. Déjà s'annonçait la grâce maîtresse de sa vie, sa caractéristique spirituelle : l'effusion des dons du Saint-Esprit, la direction continuelle de l'Esprit de lumière et d'amour. La soudaineté et la force des motions de l'Esprit-Saint, son irradiation à travers cette âme remplie de sagesse et de surnaturelle intelligence, furent toujours frappantes dans la vie intérieure et dans les actes de Mère Marie de Jésus. Elle avait souvent de ces décisions intuitives, nettes et promptes comme un trait de lumière, dont la suite prouvait la divine origine. Peu d'âmes donnaient plus qu'elle l'impression d'être *poussées par l'Esprit* [1], ainsi qu'il est dit de Notre-Seigneur lui-même.

Cependant, sous cette motion déjà, la jeunesse de celle qui devait être notre Mère s'écoulait toute pure et toute droite. Pendant cette phase parfois si périlleuse — entre la douzième et la seizième année — cette âme innocente s'élevait pour ainsi dire d'elle-même vers Dieu. A quatorze ans, elle comprit pour la première fois qu'elle était entrée dans la vie d'oraison.

C'était pendant la procession des Rogations. Les litanies commençaient, et la jeune fille s'était unie au premier *Kyrie* dans un recueillement profond. Tout à coup, à ces invoca-

1. Luc, IV, 1.

tions : *Pater de cœlis Deus, Fili Redemptor mundi Deus, Spiritus Sancte Deus*, le mystère de la Sainte Trinité s'ouvrit en quelque sorte à son regard intérieur et se révéla surnaturellement à son âme : « Je me suis sentie habitée, nous disait-« elle plus tard, par les trois Personnes divines, et, depuis, « j'ai toujours cherché à me recueillir dans ce fond où elles « demeurent. »

Cette grâce, en effet, fut si forte, si lumineuse, que notre Mère en a gardé toute sa vie, bien plus que le souvenir : l'empreinte vivante. C'était la première oraison surnaturelle, qui révélait à cette âme sa grâce source : source abondante qui ne devait jamais tarir dans la vie intérieure de Mère Marie de Jésus, et alimenter bien des vies appuyées à la sienne.

Ne la retrouvons-nous pas, cette grâce génératrice de sainteté, dans l'âme de Sœur Élisabeth de la Trinité, sur qui la future fondatrice de Paray, alors Prieure du Carmel de Dijon, exerça une première et ineffaçable influence? C'est à l'adorable mystère de la Trinité que, par un de ces mouvements de l'Esprit de Dieu, si fréquents dans sa vie, notre Mère consacra l'âme privilégiée qui devait trouver toute sa sainteté, recueillie au-dedans, près des Hôtes de son âme. Et lorsqu'il fut question de la fondation de Paray, c'est encore à la Sainte Trinité que Mère Marie de Jésus voulut dédier le petit Carmel posé dans la blessure du Cœur divin.

Ainsi donc, l'aube de la vie de grâce et d'oraison surnaturelle se levait sur l'âme de la future Carmélite ; elle se levait, appuyée à la grande lumière du dogme, de la vérité théologique, qui devait donner une base si sûre et si solide à toute la spiritualité de notre Mère.

Dès lors, la jeune fille ne chercha plus rien en dehors de l'élément vital de l'oraison. Cet attrait fut le fondement d'une amitié qui devait la suivre depuis sa toute première jeunesse jusqu'à son lit de mort : lien pur et saint avec une âme digne d'elle, appelée du même appel d'amour, et qui, plus âgée que notre Mère de quelques années, allait la précéder au Mona-

stère de Dijon, être son cher appui à celui de Paray et l'entourer d'une fidèle affection jusqu'au dernier soupir.

Rien de plus touchant que l'histoire de cette amitié. Elle fut la meilleure joie de M^lle^ Mercier pendant la première période de sa vie. Et lorsque, sous l'habit de Sainte Thérèse, Mère Marie de Jésus fut d'abord la Sœur, puis, plus tard, la Mère de cette amie d'enfance, elle aimait à lui rappeler le temps où l'aînée donnait à la plus jeune ses premiers conseils d'oraison... après, toutefois, les leçons de Celui qui voulait, bien au delà de toute influence, former Lui-même l'âme qu'Il se réservait pour son Cœur.

En 1870, le jour de l'Épiphanie, la jeune fille perdait son père. Treize mois après, une bronchite enlevait à son tour M^me^ Mercier, et Marie se trouvait complètement orpheline à dix-huit ans. Ainsi, Dieu rompait tous les liens, même les plus chers et les plus sacrés, pour permettre à cette enfant unique et tendrement aimée de pouvoir réaliser sa vocation.

Avant de mourir, la pauvre mère, qui pressentait bien un peu cette vocation religieuse et n'avait fait jusqu'alors que la redouter, jeta sur sa fille un long regard de tendresse et d'inquiétude maternelle. Une nouvelle et tout autre crainte la saisissait alors : celle de laisser seule au monde, sans un appui certain, cette enfant bien-aimée. Et, doucement, elle l'interrogea sur ses pensées d'avenir. C'est alors que Marie confia à la chère mourante le secret qu'elle cachait au fond du cœur et lui permit ainsi de retourner dans la paix à ce Dieu qui garde si bien les siens. Au moment où sa mère venait d'expirer, la jeune orpheline, sous l'étreinte de la grande solitude où elle entrait, se jeta à genoux auprès de ce lit de mort et, avec tout l'élan de son âme, elle adressa au « Père qui est dans les cieux » la prière sublime du *Pater*. « Je compris alors, « nous disait-elle, ce qu'est en vérité la filiation divine, et « combien Dieu m'était Père. »

Ce mouvement profond vers le Père qui est aux cieux devait rester une caractéristique de la vie intérieure de notre

Mère vénérée. Les états fonciers d'adoration, d'obéissance, de réparation de Jésus envers son Père, le continuel retour de l'âme du Christ vers l'adorable Trinité, devaient être pour Mère Marie de Jésus, ainsi que nous le dirons plus tard, une source jaillissante de vie et de prière. Nous verrons cette vie et cette doctrine se développer jusqu'aux enseignements si hauts qu'elle se plaisait à nous donner dans ses entretiens du Chapitre, lorsqu'avec l'éloquence naturelle qui était un de ses plus beaux dons, elle nous entraînait dans le mouvement du Cœur de Jésus envers son Père et nous soulevait toutes dans le désir de cette vie montante, de cette ascension céleste, avec le Christ et par le Christ, jusqu'à l'adorable Trinité, où se consomme le mystère.

Après la mort prématurée de sa mère, la jeune fille, désormais orpheline, dut choisir le lieu de son habitation. Deux portes étaient toutes prêtes à s'ouvrir devant elle. D'un côté, sa marraine, de condition plus qu'aisée, la propre sœur de M. Mercier, l'aurait accueillie avec joie. Marie était très attachée à cette tante dont l'extrême bonté lui rappelait celle de son père bien-aimé, et elle aurait trouvé dans ce milieu chrétien et très honorable toutes les garanties d'affection et d'avenir. Un large cercle de parents et d'amis, où la jeune fille, charmante et si sympathique, ne pouvait manquer d'être très entourée, une vie à la fois sérieuse et pleine de mouvement et d'agrément, la possibilité d'y réaliser, bientôt sans doute, un noble idéal chrétien où la tendresse et l'appui d'une affection partagée auraient pu dédommager Marie de la solitude si tôt venue au foyer paternel : tout cela, dans l'isolement profond où elle était plongée, traversa comme un trait la pensée et l'âme même de la jeune orpheline, et put tenter un instant sa nature aimante et sensible.

En regard de cet agréable milieu, combien pouvait lui sembler austère et tristement froid le modeste foyer d'une vieille grand'tante, — la sœur de la Mère Marie-Victor Jacotot — pleine de bonté et de cœur, elle aussi, — car

c'était un trait de famille — mais vivant à l'écart de tout mouvement. Son isolement n'était rompu que par de longues et fréquentes stations à l'église et par quelques visites à l'hôpital, où l'attiraient à la fois sa sœur et sa fille unique, religieuses toutes deux.

La présence d'une vieille bonne, dont le caractère acariâtre exerçait grandement la patience de sa maîtresse, n'était pas faite pour égayer ce pauvre foyer presque désert. Et c'est pourtant là qu'après avoir jeté un droit et clair regard sur Dieu, Marie résolut d'aller abriter ses dix-huit ans, jusqu'à ce que le Christ pût la prendre tout entière. Elle craignit, chez la première de ses tantes, la dispersion des réunions trop fréquentes, la douceur même d'affections humaines qu'elle avait dépassées en son cœur. Avec une décision simple, énergique, elle alla, d'un trait, où elle espérait être plus à Dieu.

Ici déjà, dans ce premier acte personnel qu'elle eut à poser, nous découvrons tout entiers l'âme et le caractère de la future Carmélite.

D'une intelligence lumineuse et d'une rare droiture de volonté, Mère Marie de Jésus, si condescendante dans les détails, eut toujours, dans les occasions sérieuses, une résolution prompte et ferme. Elle agissait suivant un sens divin absolu, *allant devant soi et ne se retournant point en marchant* [1], comme le dit si bien l'Écriture.

A dix-huit ans déjà, aucune influence ne put la détourner de ce qu'elle avait vu et décidé en Dieu. On fit bien des objections à son choix, mais, finalement, tout le monde dut s'incliner devant une volonté virile qui ne cherchait que la retraite, pour préparer uniquement les voies au Seigneur.

Tout en étant absolument résolue à se donner à Lui — depuis l'âge de sept ans, notre Mère n'avait jamais eu une hésitation sur ce point — elle ne savait pas encore où le Maître la conduirait. L'exemple de sa grand'tante Jacotot,

1. Ézéchiel, I, 12.

la vénération profonde que Marie avait pour elle, l'affection qu'elle portait aussi à sa cousine, Maîtresse des novices à l'hôpital, semblaient l'incliner à la vie active. Mais un sentiment intime demeurait dans l'âme de la jeune fille, lui faisant comprendre que c'était dans une autre voie qu'elle devait se consacrer à Dieu.

Quelques mois s'écoulèrent d'une vie riche au dedans des préparations divines et profondes, calme au dehors et remplie extérieurement par des exercices de piété, par des œuvres, par quelques relations d'amitié.

La meilleure de celles-ci — nous en avons déjà parlé — devait servir à la future Carmélite de moyen et de trait de lumière pour se frayer sa voie. L'amie, plus âgée qu'elle de six années et dont l'âme était si intimement unie à la sienne, ne tarda pas à lui confier le secret de sa vocation. Mlle L. était déjà en relations avec le Carmel de Dijon, gouverné alors par sa fondatrice, la vénérée Mère Marie de la Trinité, religieuse d'une remarquable intelligence, avec des dons supérieurs de nature et de grâce. On ne pouvait oublier la Mère après l'avoir vue ou entendue.

L'esprit du Carmel, sa Règle, ses Saints, sa vie d'oraison surtout, étaient donc l'objet habituel des conversations des deux jeunes filles et excitèrent bientôt en secret les désirs de Marie tout autant que ceux de sa pieuse amie.

Celle-ci était alors Présidente du Catéchisme de Persévérance. Avant de quitter le monde, elle voulut préparer Mlle Mercier à lui succéder dans cette tâche. D'aucuns la trouvaient bien jeune... et personne ne pouvait prévoir la douceur, la maturité dont allait faire preuve, en cette première responsabilité, cette âme si bien faite pour rayonner.

Cependant, le 14 Octobre 1871, Mlle L. entrait au Monastère de Dijon, où elle prenait le nom de Sœur Marie-Joseph de Sainte Thérèse [1]. Seules, sa mère et son amie l'accompagnèrent à la porte de clôture et, après la séparation, ce fut

1. Nous avons dû, pour la clarté du récit, donner quelques noms de religion des Sœurs, qu'il devenait très difficile, sans cela, de distinguer.

la délicatesse et la bonté, déjà si grandes, de Marie qui adoucirent un peu la douleur de la pauvre mère : lien profond dont l'une et l'autre ne perdirent jamais le souvenir.

Cette entrée de son amie dans le cloître, devait être décisive pour la jeune fille. Quelques jours auparavant, Marie avait déjà dit à la future fille de Sainte Thérèse, au grand étonnement de celle-ci : « Moi aussi, j'entre au Carmel. » La délicatesse de sa santé semblait un si grave obstacle à une vie austère, qu'en dépit de l'agrément déjà obtenu de la Mère Marie de la Trinité, Mlle L. se permit de sérieuses objections.

On devine ce que purent être les résistances que Marie rencontra en famille ! La vénérable Mère Marie-Victor ne fut pas la moins difficile à convaincre. Depuis longtemps, avec sa nièce, Maîtresse des novices à l'hôpital, elle caressait le légitime espoir de voir se fixer dans sa Communauté cette âme dont elle avait suivi l'éveil et les ascensions avec tant d'amour. Et ce projet d'entrée au Carmel n'avait-il pas toutes les apparences d'une pieuse imprudence ? La bonne et sainte tante, et surtout sa nièce, crurent de leur devoir de s'opposer à la décision de la jeune fille.

A bout d'arguments et d'influence personnelle, la Mère Marie-Victor pensa agir plus efficacement par l'intervention d'un vénérable Père Jésuite en résidence à Dijon et décida de confier à sa sagesse — dûment informée ! — le jugement de la cause.

Il s'agissait, pour cela, de mettre les deux parties en présence. La Maîtresse des novices s'en chargea. Pas de plus court chemin que d'écrire au Révérend Père une lettre exposant toute la question et de la faire porter par l'intéressée elle-même, avec recommandation expresse de la remettre en mains propres et d'attendre la réponse.

La jeune fille, un peu intimidée, mais toujours docile — d'autant plus docile qu'elle ignorait le contenu de la lettre — se présenta donc à la Résidence. Le Père lut attentivement le message, regarda plus attentivement encore la messagère,

et la pauvre postulante eut tout à coup le sentiment de quelque redoutable examen. Après un temps de silence : « Eh bien, Mademoiselle, lui dit gravement le religieux, il est question de vous dans la lettre que vous m'apportez... Car c'est vous, n'est-ce pas, qui avez la pensée d'entrer au Carmel ? Mais savez-vous bien ce qu'est cette vie austère ? Avez-vous pensé aux jeûnes, à la solitude, au coucher sur la dure? On a faim, on a froid, on a sommeil ! Et ce ne serait rien encore si, dans la cellule vide et glacée, Notre-Seigneur ne faisait lui-même le désert. Mais avez-vous pensé aux sécheresses, aux dégoûts, aux tentations, aux obscurités, à toutes les peines du cœur et de l'esprit qui vont vous assaillir ? »

Devant cette effrayante énumération, la future Carmélite restait simple et calme. Quand le religieux eut fini : « Eh bien, mon Père, lui dit-elle avec sa charmante naïveté, que faudra-t-il faire quand tout cela m'arrivera ? »

Aussitôt le bon Père de quitter sa gravité sévère ; il ouvre tout grands les bras, et arrêtant sur la jeune fille un regard paternel, plein de sécurité et de sainte joie : « C'est bien, mon enfant, allez sans crainte : cela ne vous arrivera jamais ! »

Il est à croire que la vénérable Mère Jacotot, perdant son dernier allié et surtout ne pouvant plus douter de la volonté de Dieu sur sa chère petite-nièce, ne la disputa pas davantage au Maître qui l'attirait dans la solitude. Toujours est-il que, dix mois après son amie, Mlle Mercier, ayant réglé ses affaires personnelles, entrait à son tour au Carmel de Dijon.

CHAPITRE II

L'AUBE DE LA VIE DU CARMEL

1872-1874

Entrée au Carmel de Dijon. — Prise d'habit. — Profession. — Premier appel surnaturel du Cœur de Notre-Seigneur.

Le Monastère qui ouvrait ses portes à Mlle Mercier, le 14 Août 1872, un Samedi, veille de l'Assomption de la Sainte Vierge, se rattachait aux plus anciens et aux plus glorieux souvenirs de notre saint Ordre. Le premier Carmel de Dijon, dont celui-ci venait relever l'esprit et les vertus thérésiennes, était la troisième fondation faite en France, dès 1605, par la Vénérable Mère Anne de Jésus. Foyer, pendant près de deux cents ans, d'une vie religieuse héroïque dont nos Chroniques font foi, il avait été dissous pendant la Révolution, et la plus grande partie du XIXe siècle s'était écoulée sans que le vieux Monastère pût se reconstituer. Enfin, en 1860, Notre-Seigneur avait inspiré à la Révérende Mère Marie de la Trinité, Sous-Prieure du Carmel de l'avenue de Messine, à Paris, la pensée de fonder un Monastère de l'Ordre en l'honneur de son Cœur agonisant et médiateur. C'était l'heure de l'invasion des États Pontificaux, des grandes angoisses du saint Pape Pie IX. Dans un mouvement filial envers l'Église et son chef, la Mère fut vivement pressée de s'engager par vœu à cette fondation, pour obtenir le triomphe

de la papauté et la conservation de la foi en France et en Italie.

L'exécution de ce vœu la conduisit d'abord, en 1861, à Strasbourg, puis ensuite, par un enchaînement de circonstances permises par Dieu, à Dijon où, selon les vues providentielles, devait s'arrêter définitivement le petit essaim dont elle était Prieure. La Mère Marie de la Trinité y arriva en 1864. On peut lire dans nos Chroniques les commencements laborieux de l'œuvre, puis les bénédictions de Notre-Seigneur sur l'humble semence qui, fécondée par les sacrifices et les travaux des fondatrices, ne devait pas tarder à devenir le grand arbre sur lequel les oiseaux du ciel viendraient se reposer.

Quand Mlle Mercier vint demander place à son ombre, le Carmel ressuscité ne comptait donc encore que huit années d'existence. La Révérende Mère Marie de la Trinité, qui la reçut et qui devait, dix-sept ans durant, diriger sa formation religieuse, avait découvert au premier contact les qualités supérieures de la jeune fille. Certaines similitudes, d'ailleurs, créaient entre ces deux âmes une sorte d'harmonie préétablie. Toutes deux avaient une virile intelligence, une vie divine très lumineuse, un sens des choses de Dieu, qui devait leur permettre de communier sur les sommets.

Lorsqu'à la première récréation, la Mère Marie de la Trinité présenta à sa Communauté cette enfant de dix-neuf ans, grande, mince, pâle, mais si affinée et sympathique, avec le profond regard de ses yeux clairs, pénétrants et doux, qui illuminaient un visage d'un ovale très pur, quelques religieuses purent trouver que la nouvelle venue semblait bien délicate, mais toutes furent gagnées par le charme de la jeune fille.

Elle se montra, dès ce premier contact avec ses Sœurs, ce qu'elle fut toujours : simple, aimable et bonne, — tout occupée, dans sa récréation de début, de mettre à l'aise une petite postulante du voile blanc, entrée en même temps

qu'elle, et encore gauche et intimidée dans son nouveau milieu. La bonté, qui devait être le trait distinctif de Sœur Marie de Jésus, marquait ainsi son premier pas, fait avec tant de joie et de simplicité, sur la terre bénie du Carmel.

La Mère Marie de la Trinité, pressentant ce que pourrait être cette âme d'élite, n'hésita pas à lui donner l'un des grands noms de notre saint Ordre. Avec quel amour et combien dignement notre Mère devait le porter, ce beau nom de Marie de Jésus, chargé déjà de tant de grâces !

Cependant, de par sa santé délicate, la nouvelle postulante devait rencontrer bien des obstacles, avoir bien des efforts à faire pour soutenir l'austérité de notre Règle ; mais déjà se révélait, dans cette âme si jeune, le don de force qui demeura l'une des notes dominantes de son existence. Son courage la fit donc triompher de tout. Par ses attraits supérieurs, Sœur Marie de Jésus se trouvait tellement dans son élément ! Elle apprit dès lors, et pour sa vie entière, à suppléer à des forces physiques trop mesurées, par une généreuse énergie.

Dès qu'elle entra en contact avec la grâce du Carmel, la source d'eau vive promise par Notre-Seigneur : *L'eau que je lui donnerai deviendra une fontaine qui coulera jusqu'en la vie éternelle* [1], cette source divine jaillit en elle, remplissant son âme d'élévation, d'enthousiasme et de paix. Qu'il s'agît de ses rapports avec Dieu ou avec ses Sœurs, on sentait en elle la même spontanéité dans le don, la même aisance, la même harmonie entre l'être et la vie, qui est par excellence le signe des vocations complètes.

Au chœur, dès le premier jour, dès le premier *Salve Regina* qu'elle avait eu la grâce de chanter au moment même de son entrée, la jeune postulante avait révélé toutes les ressources de sa voix grave, harmonieuse, particulièrement faite, semblait-il, pour notre chant carmélitain... cette voix aimée qui

1. Jean, IV, 14.

devait tant de fois entraîner nos âmes dans le grand mouvement de la prière liturgique.

C'était un véritable don, et des plus précieux, que Sœur Marie de Jésus ignorait totalement... Ne lui avait-on pas souvent répété — et elle était la première à le croire — qu'elle n'avait aucune voix et ne pourrait jamais chanter ?

Dès ce temps-là, l'oraison était sa joie et comme les prémices de ses dons de grâce. Nous la verrons développer ce germe divin par un travail intérieur, profond et personnel, durant les vingt-trois années qui devaient la préparer au prieurat.

Ces débuts dans un Monastère encore inachevé, donnèrent aussi à la future Carmélite l'occasion de se dévouer activement à sa Communauté et lui firent goûter cette double joie de pauvreté et de charité, l'une des meilleures parts de la grâce des fondations.

En entrant au Noviciat, la nouvelle venue y avait trouvé, avec son amie d'enfance déjà revêtue du saint habit, une jeune Sœur entrée deux mois avant elle et qui devint bien vite et par excellence sa compagne : liée par une affection fraternelle profonde à Sœur Marie de Jésus et toujours prête, bien qu'elle fût l'aînée et débordante elle-même de vie, à profiter des pieuses initiatives et du rayonnement de sa Sœur plus jeune.

C'est avec elle que Sœur Marie de Jésus avait la joie d'aider à quelques menus détails de la bâtisse, pour avancer un peu le travail des ouvriers. Que de fois ne lui a-t-elle pas répété gaiement, lorsqu'on les envoyait toutes deux à un labeur plus pénible : « Il faut bien nous dire, comme certain bon Père du désert : « L'âne de la maison et moi, c'est tout un », et courir joyeusement à l'obéissance. »

Elle se portait à tout avec cet enthousiasme d'amour qu'elle a gardé pour les grandes et petites choses de notre sainte vie du Carmel. Que de fois nous lui avons entendu dire aux jeunes postulantes qu'elle formait : « La vie du « Carmel, c'est le plus riche de tous les trésors. Seulement,

« il est comme enveloppé dans une toile d'emballage. Il faut « tirer un à un les fils grossiers de la toile pour connaître « toute la valeur du trésor. Allez plus loin que ces occupa- « tions qui peuvent vous sembler bien ordinaires, bien « petites en elles-mêmes ; ce n'est que l'enveloppe ; tirez « ces fils de la toile, et vous découvrirez la perle sans prix : « l'union de l'âme avec Dieu dans une grandeur, une inti- « mité, une profondeur incomparables. »

Quant à elle, notre chère et sainte Mère, elle avait toujours eu le sens divin de la vie, et de la vie du Carmel en particulier. Après peu de mois écoulés, elle n'aspirait déjà qu'à la grâce du saint habit. Néanmoins elle était si jeune encore, une si profonde modestie voilait les dons de son esprit et de son cœur, que l'épreuve du postulat se serait vraisemblablement prolongée davantage, sans une circonstance providentielle qui entraîna l'assentiment de toute la Communauté. Ce furent les Saints Innocents qui valurent cette grâce à leur petite Sœur.

On sait quelle traditionnelle gaieté ils éveillent chaque année dans tous les noviciats. Lorsqu'il s'agit, cette fois, de répartir les attributions de cette fête de famille, la première place échut à la jeune postulante.

Elle s'acquitta de son rôle éphémère avec tant d'intelligence, d'esprit et de perspicacité, eut la note si juste, si pleine de tact et de religieuse délicatesse ; elle fut si gaie, de la vraie, simple et bonne gaieté carmélitaine, que ce fut une révélation pour la Communauté. On entrevit des qualités précieuses, et, ce soir-là, ce fut une grande joie pour Sœur Marie-Joseph, lorsqu'une Sœur ancienne ne put se défendre de lui dire : « Que vous avez donc bien fait de nous l'amener ! Qu'elle est charmante, pleine de cœur et d'intelligence ! » C'était l'avis de toutes.

Les Saints Innocents avaient préparé de leurs petites mains la chère robe de bure... Sœur Marie de Jésus fut bientôt présentée pour la prise d'habit et reçue de grand cœur, avec les plus douces espérances.

La future novice entra donc en retraite et l'unique parole sous laquelle elle se recueillit dans un mouvement simple et profond devint celle de sa vie tout entière : « *Mon Père, les sacrifices et les victimes ne vous ont point plu... Alors j'ai dit : Me voici, je viens. Il a été écrit de moi en tête du Livre que je fasse votre volonté. Je l'ai voulu, et votre loi est écrite au milieu de mon cœur* [1]. »

Cette parole devait s'éclairer, se dilater dans le fond de son âme, devenir la formule de dons toujours plus pléniers, jusqu'au jour où, tout près de sa consommation, Mère Marie de Jésus ne se lassait pas de répéter encore au Maître : « *Me voici, je viens... je viens...* »

La prise d'habit avait été fixée au 5 Février 1873, jour de l'Octave des Grandeurs de Jésus, cette fête de la liturgie carmélitaine, tant aimée de notre vénérée Mère. Mais une ombre pénible devait passer d'abord sur sa chère famille du cloître. A peine Sœur Marie de Jésus avait-elle commencé sa retraite qu'une religieuse ancienne, depuis longtemps retenue à l'infirmerie, vint à mourir. La cérémonie de vêture ne pouvant être différée, ce fut au lendemain des obsèques de sa Sœur retournée à Dieu que la jeune postulante reçut les livrées bénies de Notre-Dame, avec quel amour et quelle sainte joie !

Divines leçons, beauté profonde de la vie du Carmel, cette vie si projetée déjà dans l'éternité que l'aube et la consommation peuvent s'y toucher, en laissant les âmes dans le même mouvement de paix, de sacrifice et d'amour !

Le fondateur et l'un des meilleurs amis du Monastère de Dijon, l'Abbé Lamey, appelé bientôt lui-même à la vie bénédictine, résumait dans la *Semaine Religieuse* la double cérémonie, avec ses contrastes et son unité : « Hier, écrivait-il, — et notre Mère aimait à nous rappeler ce mot — hier, une humble Carmélite frappait à la porte du ciel et réclamait la miséricorde de Dieu et la compagnie des Saints ; aujour-

1. Ps. XXXIX, 7-9.

d'hui, c'est une humble postulante qui vient demander à la grille la miséricorde de Dieu et la compagnie des Sœurs. »

Vie céleste de part et d'autre... Sœur Marie de Jésus devait le comprendre avec une profondeur et une reconnaissance qui firent de son existence tout entière un chant d'action de grâces pour le don sans prix qui surpasse toutes nos espérances.

La nouvelle novice entra donc dans la carrière avec un élan et une générosité qui n'avaient d'égales que sa simplicité et son entière ignorance d'elle-même.

Elle devait fournir sa course du pas constamment soutenu de l'amour, et, de fidélité en fidélité, *de clarté en clarté*, comme parle l'Apôtre, *se transformer en l'image divine, par l'Esprit du Seigneur* [1].

Toute la vie religieuse de notre Mère fut une conquête successive d'horizons toujours plus larges et de vertus toujours mieux possédées. Elle ne se dessaisissait jamais du terrain acquis. Sa vie spirituelle fut sous la loi d'un travail à la fois généreux et aisé qui lui donnait de plus en plus le Seigneur, l'élevait peu à peu à la divine liberté des âmes entièrement affranchies, et qui, dans les dernières années, devait offrir à nos yeux sa suprême floraison.

Quelque temps après l'entrée de Sœur Marie de Jésus au Carmel, le prêtre, alors éloigné de Dijon, qui avait été le témoin de ses premiers éveils saints, vint voir sa fille spirituelle. Après quelques moments de conversation, très frappé par le son profond que rendait déjà l'âme de la jeune novice : « Mais, mon Enfant, lui dit-il, quel peut être le secret de votre formation religieuse ? Comme tout, en vous, s'est transformé et agrandi, dans un temps si bref ! »

La forte sève du Carmel vivifiait déjà cette âme fidèle, et chaque jour devait accroître en elle le don divin.

Dès son entrée au Noviciat, Sœur Marie de Jésus trouvait un précieux auxiliaire dans la bonté de son cœur et dans son

1. II Cor., III, 18.

instinctive charité. La vie commune, au lieu de lui présenter certains obstacles, que rencontrent parfois les sujets les meilleurs, était une aide pour cette riche nature dont le premier besoin était de se donner. C'était une âme de rayonnement.

Son entrain, la finesse de son esprit, une gaieté franche et toujours religieuse rendaient, d'ailleurs, exquis tous ses rapports. Sœur Marie de Jésus était charmante : c'est le mot qu'instinctivement se disaient tous ceux qui, alors et depuis, eurent à l'approcher. Elle avait le charme de la bonté et de l'intelligence réunies, avec je ne sais quel cachet de simplicité et de spontanéité qui ravissait. A ses qualités de nature, les profondeurs de sa vie surnaturelle venaient s'ajouter, sans rien enlever aux dons innés de leur fraîcheur et de leur grâce. Une vertu purement acquise garde souvent quelque chose d'un peu laborieux : tout, en notre Mère, révélait cette aisance qui est habituellement le signe d'une vertu consommée.

Sa charité et son dévouement se témoignaient dans les moindres circonstances.

S'agissait-il de rendre quelque service matériel, d'aider dans un travail plus fatigant, la chère petite Sœur se trouvait toujours là au bon moment ; et elle savait si bien cacher sa main ! Sentait-elle une jeune religieuse dans la peine, il n'était pas de moyen délicat que son cœur ne lui suggérât pour la soulager.

Un soir, sa compagne habituelle, novice blanche comme elle, versait quelques larmes, comme les novices en versent parfois. Sœur Marie de Jésus la regardait avec une compassion profonde, mais impuissante, car c'était l'heure du grand silence monastique : impossible à cette âme fidèle de témoigner d'un mot sa charité. Tout à coup, une idée charmante germe à la fois de son intelligence et de son cœur. Elle trace sur le papier et met sous les yeux de sa compagne quelques simples lignes : une douzaine de vers délicats et touchants.

Notre Mère, avec sa charmante simplicité, lorsqu'elle voyait, à la fin de sa vie, quelques larmes aux yeux de ses

petits enfants, leur citait parfois les deux premiers de ces vers improvisés :

> Pourquoi pleurer si, de sa main divine,
> Jésus, ma Sœur, vous présente une épine ?...

Ce constant souci de dévouement, cette inlassable charité, dont toutes ses Sœurs usaient simplement et largement, joints à l'attrait d'oraison qui la fixait souvent au dedans, tout cela causait parfois, dans la vie de cette Carmélite si fidèle à la grâce, quelques petites irrégularités extérieures. Ce fut le point de départ de sa profonde formation à l'humilité. A une telle âme, l'amour viril de la Mère Marie de la Trinité pouvait donner sans ménagement le pain de l'humiliation religieuse, ce pain des forts dont sa chère novice était affamée.

Sœur Marie de Jésus avait une sensibilité très affinée, mais son âme généreuse aimait ce qui faisait parfois souffrir son cœur et voulait l'humilité à tout prix. Ce désir de l'humiliation la rendait ingénieuse à s'attribuer tous les torts : elle le faisait avec une conviction, un naturel touchants.

Il était, il est vrai, infiniment plus sensible à cette nature délicate et aimante de recevoir quelque blâme de la Prieure qu'elle vénérait si profondément. Elle savait, cependant, si bien tenir son âme sous cette grâce d'abaissement qu'il ne transparaissait en elle que son regret, sa reconnaissance et sa bonne volonté.

Lorsque la Mère Marie de la Trinité l'avait fortement reprise, la jeune Sœur, après s'être humiliée, lui baisait les mains avec plus d'amour filial que jamais, et si elle la quittait, c'était pour revenir quelques minutes après, toute souriante, profitant de son office de seconde infirmière pour avoir vis-à-vis de sa Mère quelque prévenance ou quelque attention nouvelle.

Un jour, après une petite scène de ce genre, la vénérable Fondatrice de Dijon, toute fâchée d'avoir tant grondé — car

elle aimait beaucoup sa jeune infirmière — voyant entrer une de ses filles, ne put se défendre de lui dire, en grondant encore un peu : « Cette Sœur Marie de Jésus ! on dirait qu'elle fait exprès de se faire reprendre !... Elle s'en va par cette porte... Eh bien, dans cinq minutes, vous la verrez apparaître par l'autre, aussi gracieuse que si rien ne s'était passé. »

En effet, Sœur Marie de Jésus fut toujours pour la Prieure qui savait l'aimer d'un amour si fort et si vrai, la plus confiante, la plus affectueuse et la plus reconnaissante des filles.

L'humilité est une profondeur. L'âme de notre Mère était trop profonde pour n'avoir pas été ravie par sa beauté. Elle avait compris d'instinct qu'il est de toute justice, de tout amour, de toute vérité qu'une âme donnée au Christ soit une âme humble, une âme qui cherche la ressemblance sacrée sans laquelle le Père ne reconnaît pas les appelés, les élus, ceux qui portent ici-bas et là-haut le sceau du Fils bien-aimé. Et toute jeune déjà, elle aimait l'humiliation, c'est-à-dire qu'elle la désirait, qu'elle la voulait, qu'elle la cherchait en vérité.

La grande âme de la Mère Marie de la Trinité avait compris la sincérité de ce désir et la simplicité divine d'un attrait qui devait marquer toute la vie de notre Mère vénérée.

Celle-ci avait, plus tard, des accents inimitables de vérité vécue pour nous parler de cette vertu qu'elle définissait si bien : *le silence du moi*. « C'est si précieux, nous disait-elle, « un peu d'humilité vraie... non pas seulement la correction « de la contenance extérieure, mais l'humilité du cœur, qui « ne raisonne pas, qui n'analyse pas, qui ne garde aucune « arrière-pensée, qui ne recherche jamais la cause seconde. « Oh ! mes Enfants, devant la répréhension, il n'y a qu'un « seul mot qui convienne : « Mon Dieu, que je vous remercie « de me donner une petite occasion d'humiliation et « d'amour ! » — Comment devons-nous recevoir la répré- « hension ? nous disait-elle souvent. — A genoux devant « la vérité ! » Et, trahissant elle-même le secret de sa jeu-

nesse religieuse : « Je sais, » ajoutait-elle un jour, « une âme « qui ne faisait jamais cette pratique d'humilité sans l'in- « tention intime d'adorer la vérité de Dieu qui passe ».

« Oh ! si nous savions voir les choses divines, et même « les choses humaines dans la lumière qui jaillit de la face « de Dieu ! nous disait-elle encore avec son admirable accent « de foi. Une humiliation nous atteint... Si nous la subissons « dans la lumière naturelle, elle nous raidit, elle nous durcit. « La lumière de raison ne nous fait pas voir beaucoup « mieux. Mais si nous fixons cette humiliation avec les yeux « illuminés de la foi, si nous regardons vraiment Notre- « Seigneur, nous voyons qu'en toute sa vie mortelle, Il a « aimé d'amour ses insondables anéantissements. Alors il « nous prend une passion de lui ressembler, d'être avec Lui « comme une épouse, et l'humiliation que nous ne compre- « nions pas tout à l'heure, ne suffit plus maintenant à apaiser « notre faim. »

On nous pardonnera cette longue citation qui retrace au vif le mouvement dans lequel Sœur Marie de Jésus commençait sa vie religieuse. Si l'on veut pénétrer, d'ailleurs, le secret de son âme et des ascensions de sa vie spirituelle, c'est à ses instructions du Chapitre et du Noviciat qu'il faut recourir. Notre Mère bien-aimée, si simple et si bien servie par sa facilité de parole et son éloquence spontanée, s'est peinte elle-même là comme nulle part ailleurs ; et les six ou sept cahiers de notes, pieusement recueillies pendant ses dernières années par ses filles, constituent pour nous un trésor. Nous y reviendrons fréquemment : nous voudrions tant faire de ce petit travail un acte très humble, mais aussi fidèle que possible, de notre profond amour filial !

Dès son noviciat, Sœur Marie de Jésus songeait donc avant tout à creuser la demeure de Dieu dans l'humilité. « Quand « nous habitons là, au centre de notre néant, disait-elle, « Dieu vient s'asseoir au bord de notre misère. »

Il s'asseyait de plus en plus, en effet, non pas seulement

au bord, mais à la cime d'une vie religieuse si fortement conduite et si fidèlement menée. Cette âme, qui ne cherchait que le regard *du Père qui voit dans le secret* [1], ravissait celui de ses Sœurs, et ce fut avec une joie profonde que, l'heure venue, la Communauté admit Sœur Marie de Jésus à prononcer ses vœux, malgré une santé délicate qui donnait de réelles appréhensions à la Révérende Mère Marie de la Trinité. « Nous recevons, disait-elle, une petite sainte pour le paradis. Dans deux ans, elle nous aura quittées ! »

La jeune religieuse devait heureusement démentir cette prophétie. Dieu avait sur elle de grands desseins, et, par l'une de ces harmonies dont la vie de notre Mère est pleine, le jour même, 4 Mai 1874, où le vote du Chapitre admettait à la profession la future fondatrice du Carmel de Paray, celui qui devait être le premier appui de l'humble Monastère, le grand Cardinal Perraud, était promu à l'évêché d'Autun. Notre-Seigneur enveloppait ainsi dans une même grâce de suprême consécration ceux qui devaient ensemble travailler à son œuvre ; disons mieux : Il les recevait déjà dans son Cœur.

Afin que le sceau qui révèle par excellence la main de Dieu : l'harmonie, fût posé davantage encore sur la vie de Sœur Marie de Jésus, ce fut en la fête du Sacré-Cœur, le 12 Juin 1874, que le Maître divin la convia au bonheur de la sainte profession. La jeune Sœur devait partager cette grâce avec la fidèle compagne de son noviciat, ce qui était une joie de plus pour son cœur.

Suivant le cérémonial de l'Ordre, la Prieure conduit elle-même processionnellement la future professe, du chœur à la salle du Chapitre, où celle-ci doit émettre ses vœux. La Mère Marie de la Trinité accompagna naturellement la plus ancienne des deux novices, et Sœur Marie de Jésus, en ce jour de ses noces divines, suivit seule. Mais ce petit sacrifice lui devint l'occasion d'une grande grâce. Tandis que sa com-

1. Matt., VI, 4.

pagne allait la première prononcer ses vœux, si émue que l'émission s'en trouva retardée de quelques instants, Notre-Seigneur se saisit de Sœur Marie de Jésus et la plongea dans une profonde et surnaturelle oraison de recueillement. Tous les objets extérieurs disparurent pour elle, et la future fondatrice de Paray ne vit plus que le Christ qui lui ouvrait son Cœur avec un amour indicible. Elle y entra bien avant, comme au lieu sacré où elle devait consommer son sacrifice et, osant demander à ce Cœur adorable d'être lui-même le garant de ses promesses, elle entendit pour la première fois, dans le grand silence de son âme, la divine parole dont toute sa vie devait être la réalisation : « *Mon Cœur te reçoit.* »

Cependant, la première des deux jeunes professes venait de dire la formule qui crée une âme épouse du Christ. Le tour de Sœur Marie de Jésus était venu. Elle se vit alors en présence de la Trinité Sainte elle-même, cette adorable Trinité à qui elle devait consacrer le Carmel élevé sur la terre du Sacré-Cœur ; elle eut le sentiment profond que les trois divines Personnes, elles aussi, la recevaient, et, avec une ferveur, un recueillement, une absorption en Dieu inexprimable, elle prononça trois fois les mots sacrés, se livrant successivement tout entière, en son être et en sa vie, au Père, puis au Fils, puis à l'Esprit Saint.

L'acte éternel était accompli.

« Notre-Seigneur, nous disait souvent notre Mère vénérée, aime beaucoup les anniversaires. »

Vingt-sept ans, jour pour jour, après cette donation qu'elle faisait d'elle-même en plein divin, la future Prieure du Carmel de Paray se trouvait dans la ville du Sacré-Cœur, où elle venait pour la première fois poser les bases de sa fondation. Ce 12 Juin 1901, Mère Marie de Jésus, amenée par Notre-Seigneur au sanctuaire de la Visitation, à une date qui leur était chère à tous deux, renouvelait ses saints vœux, l'offrande de sa vie et de l'œuvre sacrée qu'elle allait entreprendre. Et, pendant l'action de grâces de la Communion,

le Maître, faisant écho à la parole d'amour du 12 Juin 1874, lui donnait à entendre, d'une manière ineffable, qu'Il la recevait véritablement dans son Cœur.

Ces divines coïncidences, que nous retrouverons tout le long de la vie de notre Mère, marquent d'une véritable prédestination l'œuvre qu'elle devait accomplir. Elles sont très caractéristiques aussi des conduites du Seigneur vis-à-vis de cette âme généreuse et donnée. En réponse à la simplicité de son amour et de son mouvement, Mère Marie de Jésus a toujours trouvé les divines simplicités et les attentions de Celui qu'elle appelait en son cœur, avec tant de confiance et de tendresse : Jésus-Ami.

Par ces continuels et touchants rapprochements, Notre-Seigneur lui disait souvent, bien souvent : « Je suis là. » Il aimait à laisser voir sa main divine à celle qui, dans la foi et le dégagement d'elle-même, ne cherchait que Lui seul.

Quelques jours après sa profession, le 18 Juin, Sœur Marie de Jésus reçut enfin le sceau mystérieux, le sceau secret, le sceau divin qui marque la plénitude de notre consécration, ce voile sacré de Carmélite posé sur nous jusqu'à la mort et jusqu'à l'éternité. Dès lors, la jeune religieuse était scellée pour le Christ. Tout était consommé, tout était fini du côté de la terre. Nous allons voir le Maître Saint s'unir cette âme d'une union toujours plus profonde pendant les quarante-trois années si fécondes de cette grande vie monastique.

CHAPITRE III

JEUNESSE RELIGIEUSE

1874-1881

Premières années de vie monastique de Sœur Marie de Jésus. — Sa charité. — Son humilité. — Son rayonnement. — Débuts d'une amitié sainte.

« *L'amour*, dit le P. Lacordaire, en une belle et profonde parole, *vit de deux mouvements : l'étreinte et le dévouement.* » Quand le lien éternel se fut formé entre elle et sa chère Communauté, Sœur Marie de Jésus aima plus encore et se donna plus encore, s'il est possible.

Les offices du Monastère, puis surtout son perpétuel office de charité vis-à-vis de chacune des es Sœurs, répondaient à son besoin généreux de s'oublier et de se dévouer. Quel bonheur, lorsqu'elle pouvait rendre un service ! Que de fois une religieuse, un peu souffrante ou surmenée, ne trouva-t-elle pas son travail achevé ! La jeune Sœur avait passé, comme toujours, en faisant le bien.

Sa charité était d'ailleurs la meilleure pourvoyeuse de son humilité, et le Maître semblait prendre plaisir à unir très souvent dans le même acte les deux vertus maîtresses de cette âme. Nous en citerons quelques traits.

Au début de sa vie religieuse, elle secondait à l'office des tuniques, avec beaucoup de délicatesse, une chère et sainte Ancienne, infirme et habituellement souffrante. Un jour que toutes les tuniques de la Communauté venaient de sécher au

grenier, Sœur Marie de Jésus, tout heureuse de l'occasion, s'empressa d'aller les détendre seule, les plier, les déposer dans de grandes corbeilles. Jusque là, tout allait fort bien. Mais il était sévèrement défendu de porter sans aide un poids excessif. Et voilà que, *l'amour se croyant tout possible et tout permis*, de très bonne foi, la charitable petite Sœur soulevait déjà, pour la descendre, une trop lourde corbeille, lorsqu'arrive à point nommé la Mère Sous-Prieure, par surcroît Maîtresse des novices. On devine la conclusion ! En ce temps, les décrets sur la Communion n'avaient pas encore paru ; la plus terrible sanction fut portée contre Sœur Marie de Jésus pour ce défaut d'obéissance : on la priva de la Communion pour le lendemain !

En vain son officière, la sainte Sœur Clémence de Jésus, alla se jeter aux genoux de la jeune Maîtresse des novices et plaider les circonstances atténuantes : la pénitence fut maintenue. Cette forte formation religieuse devait porter ses fruits de grâce.

En même temps qu'aide à l'office des tuniques, Sœur Marie de Jésus était seconde portière, et, là aussi, le divin Maître lui faisait cueillir à la fois des fleurs de charité et d'humilité. Son officière, une Sœur ancienne très pieuse, s'arrêtait volontiers en dévotion aux divers ermitages du chemin, et, poursuivant toujours quelque neuvaine à l'un des Saints du paradis, se trouvait parfois en retard. C'était la joie de Sœur Marie de Jésus de la devancer et de lui rendre les mille services de la plus délicate prévenance. Les inventions de charité de la jeune religieuse, parfois un peu ingénues, n'étaient pas toujours appréciées comme fort heureuses. Mais à force d'humilité et de simplicité, elle avait trouvé le secret de ne perdre jamais le calme et la joie et d'établir sa demeure en Dieu au-dessus des fluctuations de la sensibilité et des petits événements de la vie.

« L'âme qui s'est assise dans la paix de Dieu et laisse « passer sans les relever une masse de petites choses », disait bien des années plus tard notre Révérende Mère, « évite une

« quantité de conflits intérieurs ou extérieurs qui auraient « pu l'occuper au moins une heure. Et c'est beaucoup que « de perdre une heure qui aurait dû être à Dieu. »

Il faudrait n'avoir pas l'expérience des riens qui suffisent parfois à troubler l'équilibre des âmes, pour estimer comme une petite marque de vertu, surtout au début d'une existence religieuse, cette admirable paix d'un cœur humble que rien n'arrache à son Dieu et à la grandeur de sa vie. Comme nous le disait souvent notre Mère bien-aimée, sans songer, certes, qu'elle se peignait elle-même, dans le passé et dans le présent : « On ne sait pas assez ce que cela implique de « force d'âme et de vraie vertu, ce que cela donne de paix en « soi et autour de soi. »

Et elle nous livrait son secret : « Comment l'oiseau échappe- « t-il aux rets ? Il vole au-dessus, il plane. N'avons-nous « pas dit, nous aussi, dans le désir de notre cœur : *Qui « me donnera les ailes de la colombe, et je volerai, et je me repo- « serai* [1] ? Sans ailes, une Carmélite n'est pas Carmélite. Il « faut que nous nous sauvions par le dessus, voyez-vous, « nous autres. Mais une âme qui vivrait dans des lignes infé- « rieures, là où l'on sent le froid, la chaleur, un sourire, « un « pas sourire », un caractère antipathique là ou sympa- « thique ici, une petite sensibilité du cœur ou de l'amour- « propre, cette âme-là ne vivrait pas en Carmélite. Pour vivre « en Carmélite », ajoutait-elle, « il faut une vie libérée, une « vie profonde. Oui, Dieu vous a fait des ailes pour planer, « puis des yeux pour le voir, pour vous occuper de Lui, rien « que de Lui. »

Notre Révérende Mère nous exprimait là ce qu'elle n'avait cessé de vivre avec une vérité et une liberté croissantes depuis les débuts de sa vie religieuse, et c'était ce cachet vécu qui donnait tant de force à ses enseignements.

On devine ce que pouvaient être les rapports fraternels

1. Ps. LIV, 7.

avec une âme ainsi affranchie des petites choses, ignorant les susceptibilités de l'amour-propre, toute livrée à la générosité de son cœur, et douée, par surcroît, de l'esprit le plus juste et le plus gai.

En récréation, Sœur Marie de Jésus était toujours attendue et désirée. Elle avait déjà le don qui ne devait pas la quitter : la vie entrait avec elle, une vie chaude et si communicative qu'elle révélait bien la filiation spirituelle avec cette sainteté rayonnante entre toutes qui fut celle de notre sainte Mère Thérèse. D'ailleurs, il y avait de profonds points de contact entre la fille et la Mère, et, entre beaucoup de traits qui la marquaient au coin de la ressemblance maternelle, Sœur Marie de Jésus avait le don de réjouir ses Sœurs.

Ce n'est pas en vain que, dans notre Ordre, une très réelle importance est attribuée aux récréations. Au Carmel, les contacts sont rares : il faut qu'ils soient exquis. « Nous devons « sentir très délicatement sur ce point, nous autres, âmes de « la vie contemplative », nous disait plus tard notre Mère. « Quand une Sœur de charité ou une religieuse active quel- « conque a souffert d'un défaut de caractère, son activité « même, ses malades, ses enfants, l'en distraient et l'em- « pêchent de s'y appesantir. Mais, dans notre vie fermée, si « l'on sort de la récréation après un contact moins parfait, « c'est pour s'en aller en silence, en oraison, et pour peu que « l'âme soit faible, elle ne saura pas s'y défendre contre « l'impression ressentie. »

C'est pourquoi Sœur Marie de Jésus, dès sa jeunesse religieuse, apportait en communauté cette « certaine fleur de « dilection, de délicatesse et de bonté » dont elle devait plus tard nous parler si bien.

Elle donnait donc la joie ; elle la goûtait aussi : « Le con- « tact du prochain peut donner tant de joie à une âme sortie « d'elle-même », disait-elle volontiers. Elle savait reposer, mettre à l'aise, rasséréner, étendre autour d'elle *le royaume de Dieu, qui est paix et joie dans le Saint Esprit* [1].

1. Rom., XIV, 17.

Ce qu'elle était dans ces rapports quotidiens, Sœur Marie de Jésus l'était à plus forte raison dans les relations plus intimes. Elle a beaucoup aimé les *licences* [1], comme elle aimait les moindres parcelles de vie de notre saint Ordre, parce qu'elle en découvrait la sève généreuse et cachée. Son âme rayonnante trouvait donc libre carrière dans ces échanges féconds de charité et d'apostolat. On ne pouvait prendre contact avec la jeune religieuse sans aimer davantage Notre-Seigneur, sans aimer plus aussi sa vocation, ses Mères et Sœurs, en qui elle excellait à faire ressortir les dons de Dieu.

Le dernier jour des licences — tout comme en retraite — on prenait souvent en commun des résolutions pour mener sa vie avec une ferveur, un entrain nouveaux. Sœur Marie de Jésus, dont l'âme et l'esprit étaient très féconds, avait toujours quelque convention spirituelle à proposer, si attirante que les jeunes Sœurs s'y prêtaient avec enthousiasme.

Quant à elle, après avoir conclu, de la meilleure foi du monde, des défis un peu compliqués parfois, elle allait bonnement, avec sa grande liberté d'esprit, où la grâce la poussait, et lorsqu'aux licences suivantes, les autres religieuses, très fidèles aux conventions, se plaignaient aimablement des chemins par où elle les avait fait passer, Sœur Marie de Jésus se prenait à rire de son rire si joyeux et si fin : « Mais pourquoi avez-vous fait tout cela ? disait-elle. Moi, j'ai suivi tout simplement la grâce de chaque jour... »

Cependant, au contact quotidien de sa jeune infirmière, la Révérende Mère Marie de la Trinité appréciait de plus en plus ses qualités exceptionnelles : la justesse et la vivacité de son esprit, la facilité aussi de sa plume, si aimable et si religieuse.

Nous l'avons dit : notre Mère, qui avait une véritable passion filiale pour Sainte Thérèse, la reflétait par une sorte

1. Entretiens de sainte amitié entre les religieuses, permis à certains jours par la Règle de Sainte Thérèse.

de touchante ressemblance de nature et de grâce. Même tendresse et même force ; même simplicité tout aimable ; même liberté d'esprit ; même plume, oserions-nous ajouter, car il y avait jusque dans son style, prompt, alerte, vivant, sans apprêt, une sorte de filiation entre elle et la grande Sainte qui devait si bien la reconnaître pour sienne.

Aussi la Mère Marie de la Trinité, ravie de découvrir ce don chez Sœur Marie de Jésus, ne tarda pas à lui confier une grande partie de sa correspondance. Elle se fit aider ou suppléer aussi dans une quantité de petits travaux qui, en donnant à la jeune Sœur la grâce de vivre beaucoup auprès de sa Prieure, l'initiaient aux intérêts généraux de son Monastère, élargissaient ses horizons et l'imprégnaient de plus en plus de l'esprit carmélitain.

Le Monastère de Dijon comptait alors parmi ses meilleurs amis M. de Cissey, l'apôtre infatigable de la sanctification du Dimanche, qui, après avoir parcouru toute la France en conférencier, avait fondé aussi une petite revue destinée à appuyer son action. Pieusement lié avec la Révérende Mère Marie de la Trinité, il n'avait pas tardé à connaître et à apprécier sa secrétaire, et il sollicitait souvent l'aide de Sœur Marie de Jésus, pour la rédaction de son article de fond, voire même de la petite histoire qui devait rendre plus attrayante la lecture de sa Revue.

Ce don d'écrire, comme il a souvent été accordé à notre saint Ordre, et dans une forme bien à lui, simple et toute spontanée ! Tandis que certaines familles religieuses se consacrent surtout aux grands travaux d'érudition, au Carmel on écrit sur les choses de Dieu avec un naturel charmant, auquel ne manque presque jamais une veine de poésie.

Sainte Thérèse est connue de tous, non seulement pour son génie, pour son admirable sainteté, mais encore comme un des plus grands écrivains dont s'honore l'Espagne. Jean de la Croix, moins primesautier sans doute et dont bien des pages révèlent la formation de l'École, s'élève cependant à la plus ardente éloquence en parlant des opérations de

l'amour divin dans la Vive Flamme d'amour, et chante en vrai poète dans le Cantique. Madeleine de Pazzi écrit, sur la pureté, des pages uniques dans la littérature sacrée, et il n'est pas jusqu'aux annalistes anonymes qui rédigent les Chroniques de l'Ordre qui n'aient reçu quelque étincelle de ce don de transmettre à d'autres la pensée simple et vivante. Dernière venue, la Vénérable « petite Sœur » Thérèse de l'Enfant Jésus, dans son Autobiographie, qui exprime avec tant de fraîcheur et de naturel une si haute pureté d'amour, atteint une vraie célébrité.

Sœur Marie de Jésus avait reçu une participation à ce don. Elle était d'ailleurs, dès sa jeunesse religieuse, le boute-en-train de toutes les fêtes de famille, et sa plume, exquise en prose, ne l'était pas moins en vers. Elle composait avec une grande facilité, avec beaucoup de finesse et de vie : rien de banal ou de convenu dans ses vers. Ils jaillissaient avec une certaine liberté de bon aloi : celle d'une Carmélite qui vise non à l'impeccabilité littéraire, mais à l'exercice d'une aimable charité, et qui garde avec amour la tradition reçue de nos premières Mères et de Sainte Thérèse elle-même. Ce don naturel de la jeune Sœur lui permettait de rendre mille petits services à celles de ses compagnes qui avaient la rime moins facile.

Jusqu'au bout, d'ailleurs, Mère Marie de Jésus fut ainsi le recours universel : celui de ses enfants après avoir été celui de ses Sœurs. Que de fois cette bonne Mère, voyant l'une de nous dans l'embarras, n'a-t-elle pas saisi une feuille de papier et, de sa belle écriture nette et ferme, écrit en quelques minutes ce que sa fille cherchait vainement à exprimer. C'est tout juste si elle ne collaborait pas aux couplets que nous devions lui chanter pour sa fête.

La ravissante simplicité de notre Mère fut toujours un de ses plus grands attraits et l'une des raisons de son rayonnement. Ce fut surtout le charme de ses amitiés. Quel apaisement de cœur et d'esprit, en effet, que de pouvoir se livrer sans arrière-pensée, avec la certitude qu'il n'y a que droiture,

bonté et simplicité dans le cœur et dans l'esprit de celui qu'on aime. Il y a là un grand secret de dilatation et de repos de l'âme. C'est ce qui rend si douce et si facile l'ouverture envers ceux qui ont cette grâce divine de la simplicité.

Un jour — Sœur Marie de Jésus était alors dans toute la fraîcheur de ses premières années religieuses — une amie du Carmel amena au Monastère une jeune femme fixée momentanément à Dijon par la carrière militaire de son mari : âme de foi et cœur d'une chaleur, d'une bonté bien faites pour s'harmoniser avec le cœur de notre Mère. Dans une de ses premières visites, Mme de V. eut la gracieuse pensée d'apporter à la Révérende Mère Prieure un joli bouquet de violettes, qu'elle fit passer par le tour dans un petit vase de cristal.

Sœur Marie de Jésus était portière à ce moment. Elle prit les fleurs et, très délicatement, remit le vase dans le tour pour le rendre, avec tant de bonne grâce, que Mme de V., charmée, et non moins délicate dans son insistance, se sentit gagnée par l'exquise affabilité de la jeune portière. Par une de ces intuitions du cœur qui ne trompent pas, elle pressentit instantanément en elle une grande Carmélite destinée à un véritable rayonnement.

Ce fut l'aube de la plus touchante et sainte amitié. Le parfum des petites violettes de Mars devait embaumer la vie tout entière de notre Mère vénérée. Elle aimait, dans sa correspondance, charmante d'abandon, de simplicité, de surnaturelle affection, à en rappeler le souvenir à l'amie qui devait lui être si constamment fidèle et la pleurer avec nous et presque autant que nous. Peu d'années avant sa mort, Mère Marie de Jésus lui écrivait encore : « Notre bonne ren-« contre d'il y a trente-neuf ans, n'était-ce pas hier ? en « ajoutant tout ce que l'échange mutuel de notre amitié a « apporté de force et de tendresse à ce lien formé si rapide-« ment à côté d'un bouquet de violettes. »

« En ce temps-là, lui disait-elle encore, le cœur qui avait « rencontré le vôtre derrière le tour de Dijon vous aimait

« bien, et en ce temps-ci sa tendresse s'est accrue de qua-
« rante années de cette amitié sûre et fidèle qui nous unit,
« mon amie. Notre affection n'a pas souffert des injures du
« temps. Votre souvenir se mêle à ceux de ma jeunesse reli-
« gieuse, à tous les événements de ma vie : mon priorat, la
« fondation. Chaque année ajoute et ne diminue pas. Ce que
« l'amitié vraie a uni entre nous s'est fait d'âme à âme, de
« cœur à cœur. J'aime tous ceux que vous aimez, je souffre
« de toutes vos peines. Je prie Dieu de me faire jouir en vous
« de beaucoup de joie. Amie, les années où nous sommes
« sont « la vie montante »... Prions Dieu, ranimons tout ce
« qu'il y a en nous de foi en ces réalités divines qui sont
« l'amour infini que Dieu a eu pour nous. Remercions pour
« tant de bienfaits reçus : je sais que vous aimez cela. » Et
elle terminait, avec un naturel charmant : « J'espère vous
« écrire bientôt. Ce soir je mets un baiser sur cette page ;
« qu'elle vous le porte, tout plein de religieuse et fidèle
« tendresse. »

Pourquoi rappeler ces simples mots d'une si vraie et si sainte affection, ces attentions délicates dont notre Mère et M^me^ de V. fleurirent toujours leur amitié : ces touchants envois de violettes, memento de leur première rencontre, que, souvent, M^me^ de V. adressait au Carmel, surtout quand Mars revenait avec ses souvenirs, cet humble rameau de buis bénit envoyé religieusement, chaque année, par notre Mère, au jour de Pâques fleuries ?

Pourquoi dire ces petites choses, sinon parce qu'elles sont très grandes ? N'y a-t-il pas toute une partie de la vie des Saints et de la vie des âmes saintes qu'on laisse trop volontiers dans l'ombre ? On ne met pas assez en lumière combien ces âmes, si divines, ont été profondément et simplement humaines, comment elles se sont données avec un cœur comme le nôtre, mais plus pétri de bonté, plus chaud, plus simplement aimant. On ne dit pas assez que la grande sève austère du Carmel peut s'épanouir en fortes et délicates amitiés. Peut-être, dans ce domaine sacré des

affections saintes, ne trouverait-on rien de plus touchant et de plus fidèle que la manière dont une moniale, une grande religieuse, sait aimer, et se laisser aimer par des âmes dignes d'elle.

Notre sainte Mère Thérèse l'a prouvé avec un charme qui subjugue les lecteurs même les moins prévenus en sa faveur. Quand ils ouvrent sa Vie ou ses Lettres, ils sont étonnés et ravis de trouver une Sainte si naturelle, si aimante, si vraie dans l'expression humaine d'une amitié toute divinisée. Comme elle, notre Mère Marie de Jésus a possédé à un degré rare le don de l'amitié. Elle l'avait par la profondeur du dévouement, par la faculté de l'échange, car elle savait recevoir avec autant de joie et de grâce que donner ; elle l'avait par cette délicatesse et cette suprême aisance des âmes passées en Dieu et divinement libres.

Nous retrouverons Mme de V. à toutes les étapes de la vie de notre Mère Fondatrice : au jour, d'abord, de son priorat. L'affection si fidèle de l'amie déjà éloignée de Dijon sut arriver aussitôt pour offrir à la nouvelle Prieure son premier don de joyeux avènement. Au moment de la fondation de Paray, Mme de V., accourue avant que la clôture fût posée, sut, par mille attentions délicates, alléger la pauvreté de ces temps héroïques ; elle sut par-dessus tout reposer et dilater le cœur de notre Mère bien-aimée.

Ce que Mère Marie de Jésus fut, en retour, pour cette amie-sœur, comme elle aimait à l'appeler, Mme de V., seule, pourrait le dire, et peut-être un peu aussi la correspondance intime échangée entre elles pendant quarante années de fidélité. « S'il y a quelque chose d'immuable dans un cœur « de créature, il me semble que ce doit être l'amitié » : notre Mère l'écrivait ; combien plus elle sut le vivre ; et avec quelle sainte profondeur !

CHAPITRE IV

VIE INTÉRIEURE

La vie spirituelle des premières années religieuses. — Note de paix et de joie. — L'oraison de Sœur Marie de Jésus. — Ses retraites. — Son don de contrition. — Ses dévotions. — Son amour des âmes. — Sa pénitence.

Pendant ces fécondes années de sa jeunesse religieuse, Sœur Marie de Jésus creusait de plus en plus profonde sa capacité divine.

Sa vie intérieure était une *vie* à proprement parler, vie en progression continuelle qui justifiait la belle définition : *Vivre, c'est croître.* La jeune Sœur connut ces élévations successives qui devaient lui révéler Dieu de plus en plus et lui donner ce que les grands mystiques appellent *le sens du Christ.* Dès lors, son mouvement spirituel se caractérisa par l'intensité des actes intérieurs, par le continuel exercice de foi et d'amour d'une âme toujours éveillée à Dieu. Rien pour elle n'était indifférent : de chacune de ses prières, elle faisait une vraie prière, de chacun de ses actes une vraie communion au Christ.

Cette vie de travail surnaturel, actif et personnel, ne fut jamais, nous devons le dire, même dans les débuts de sa formation monastique, une vie de lutte, comme elle l'est pour bien des âmes. Nature essentiellement droite, Sœur Marie de Jésus allait, comme d'instinct, au bien ; elle n'a connu ni une petitesse ni un retour sur soi.

Un jour — et ce fut un événement rare — elle sentit s'éveil-

ler au sujet d'une de ses Sœurs un mouvement moins charitable ou moins patient : « Oh ! se dit la jeune religieuse, qu'est-ce que cela ? » Et elle recourut aussitôt à un acte de pénitence, qu'elle n'eut guère occasion, croyons-nous, de renouveler jamais pour le même motif.

Les aridités, les tentations, les sécheresses, les « peines d'esprit », comme les appelait notre sainte Mère Thérèse, furent à peu près inconnues, du moins d'une manière tant soit peu persistante, de Sœur Marie de Jésus, à cause, sans doute, de sa grande simplicité. Le don qu'elle avait fait d'elle-même à Dieu était parfait dès le premier jour. Elle pouvait redire, à chaque matin de sa vie, la parole de l'Écriture : *Seigneur mon Dieu, je vous ai tout offert avec joie dans la simplicité de mon cœur* [1].

« On ne demande », nous disait-elle un jour, « aux âmes « du Carmel que de porter des fruits de Carmélites, c'est-à-« dire des fruits d'amour. Oh ! c'est si simple ! Cela com-« mence par le don plénier de soi : l'âme se donne ; puis « ensuite elle laisse Dieu user d'elle, et elle s'use elle-même « au service de Dieu. » C'était bien là, dans la vérité et la simplicité du don, tout le mouvement intérieur de Sœur Marie de Jésus.

Sans doute, les occasions de souffrance, de difficulté et de lutte qui devaient surabonder dans sa vie de fondatrice et faire éclater la force d'âme de cette grande Carmélite, ces occasions ne manquèrent à aucune des phases de sa vie monastique. Mais elles lui vinrent plutôt des circonstances extérieures que des débats avec cet ennemi intime que tant d'âmes portent en elles-mêmes. Sa sensibilité exquise lui fut cependant une source de sacrifices bien fréquents. Mais Sœur Marie de Jésus était si loin déjà dans l'amour de Notre-Seigneur et dans l'oubli profond de ce qui la regardait, qu'elle ne faisait jamais mention de ce qui pouvait la faire souffrir. Quelque procédé moins délicat qu'on pût avoir envers elle,

1. Paral., XXIX, 17.

quelque peine qu'on pût lui faire, elle n'en laissait jamais rien paraître, se contentant de donner une part spéciale en ses prières à ceux qui lui avaient offert l'occasion d'un des sacrifices qui lui demeurèrent toujours le plus sensibles.

Dans sa correspondance, si pleine cependant d'abandon et de religieuse aisance, jamais un mot ne trahit une souffrance intime, un regret, une plainte légère contre quelqu'un ou quelque chose. C'est la liberté sacrée, le haut optimisme des âmes qui voient beau et grand, parce qu'elles voient divin.

A l'une de ses cousines, religieuse, qui fut parmi ses meilleures affections et à qui, de sa plume charmante, elle pouvait écrire : « En pensant à ceux que Notre-Seigneur m'a donnés « pour les aimer plus que les autres, votre nom est venu le « premier dans mon cœur et sur mes lèvres », à cette sœur aimée, alors sous le pressoir, notre Mère livrait cependant indirectement quelque chose de son cœur vulnérable : « La « vie est le temps des sacrifices », lui écrivait-elle ; « ceux du « cœur sont assurément les plus sensibles, et aussi les plus « agréables à Notre-Seigneur. C'est remarquable comme Il « aime à nous voir lui immoler cette partie de nous-même, « la meilleure et la seule qu'Il daigne vouloir pour Lui seul. « C'est sur le cœur qu'Il travaille le plus dans son œuvre de « sanctification, de sacrifice et de mort. Est-ce donc que c'est « ce que nous avons de plus vivant ? Remercions-le tout de « même, Sœur chérie, de nous l'avoir donné ainsi, car si « notre cœur est capable de beaucoup souffrir, il est capable « aussi de beaucoup aimer, et, de quelque façon que Dieu « ou les créatures le touchent, il ne rendra jamais que de « l'amour. »

Ainsi, au cours de sa longue vie, on ne vit jamais notre Mère se replier un instant sur elle-même : elle gardait son lumineux regard fixé toujours sur Notre-Seigneur, dans la force de Dieu. Les épines du chemin n'en étaient pas moins aiguës pour ce cœur profondément sensible. Mais du *moi*, il ne semblait plus rien rester. « Mes Enfants », nous disait-elle

souvent, « chacune de nous doit faire état que moi et puis « rien du tout, c'est la même chose. Alors, tout ce qui touche « à ce rien, c'est rien. »

Et encore, nous livrant le secret de sainteté de sa jeunesse et de toute son existence religieuse : « Nous autres, données « à Dieu, nous n'avons pas le droit d'être tristes pour les « choses de la vie naturelle. C'est pourquoi il faut nous taire « intérieurement sur tout ce qui ne touche que nous-même... « ceci toujours, en toute occasion, quelle qu'ait été la con- « duite des autres à notre égard. Nous répétons chaque jour : « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à « ceux qui nous ont offensés.* Dans la vie religieuse, on a rare- « ment à pardonner, et c'est pour cela que notre sainte « Mère Thérèse disait qu'elle ne savait pas bien faire cette « demande du *Pater*. Mais on a l'occasion souvent de garder « le silence sur bien des petites choses. Ce silence, dans les « occasions de difficulté, de souffrance, de mortification « pour l'amour-propre, c'est délivrant. Il y a dans la Sainte « Écriture un mot qui me remplit de joie chaque fois que je « le rencontre : *Seigneur, je garderai ma force pour vous* [1]. La « voilà, la grandeur du silence. »

On comprend combien cette âme recueillie, livrée et paci- fiée, cette âme en qui la force soutenue supprimait la lutte, pour ainsi dire, était une âme de sérénité et de joie, une de celles dont le rayonnement secret garde la vie. Sœur Marie de Jésus donnait autour d'elle cette paix souveraine, cette paix de Dieu, dont les forces sont le silence et l'amour : le silence de charité, vrai lieu de la paix ; l'amour, source de la paix.

Elle possédait et elle donnait la joie, noble hérédité, d'ail- leurs, pour une vraie fille de Sainte Thérèse : nos premières Mères avaient tant de joie au service de Jésus-Christ ! Comment la vie d'une Carmélite, cette vie qui est une offrande continuelle, une messe, un perpétuel sacrifice plein d'amour,

1. Ps. LVIII, 10.

ne serait-elle pas une vie inondée de joie, puisque nous sommes à Dieu, consacrées à Lui comme un ciboire et un calice ?

Le bonheur de glorifier Dieu son Père, la joie intime de sa dépendance sacrée, était à la cime de la sainteté de l'Homme-Dieu. Telle fut aussi la source de la joie recueillie et profonde de notre Mère et comme la céleste lumière qui rayonna toujours pour elle de sa vie toute donnée. Elle pouvait répéter la simple et sublime parole de Sainte Claire : « *Depuis que je connus la grâce de mon Seigneur Jésus-Christ, aucune peine ne m'ennuya, aucune pénitence ne me fut pesante, aucune maladie ne me fut dure* [1]. »

On se demandera sans doute à quelle oraison la jeune Carmélite devait une marche déjà si libre et si affranchie. Ame toute de foi, mais d'une foi héroïque, irradiée des dons du Saint Esprit, Sœur Marie de Jésus a été conduite pendant la première partie de son existence religieuse, à part quelques rares exceptions, par cette voie simple et divinement sûre.

« La vie du Carmel », nous disait-elle un jour, « s'écoule « dans la lumière de foi, et il arrive qu'à force d'exercer « cette vertu, nous ne voyons plus que Dieu sur la terre. « Elle nous projette hors de nous-même à chaque instant « du jour vers le Seigneur qui se découvre à nous. Car s'Il « peut échapper à l'âme qui le cherche dans les délices, Il ne « peut pas échapper à l'âme qui le cherche dans la foi. »

Ces mots, d'une doctrine vécue, peignent au vif la belle vie d'oraison qui fut comme le commentaire de la parole du Maître : *Cherchez, et vous trouverez.*

Dans sa jeunesse monastique, Sœur Marie de Jésus appuyait habituellement son oraison à la méditation des mystères du Christ ou à la Sainte Écriture et surtout à la lettre de l'Évangile, qu'elle creusait avec une inlassable persévérance. La lumière d'en haut récompensait toujours sa fidélité. Aussi avait-elle coutume de dire : « Le Seigneur

1. *Sainte Claire d'Assise*, par Madeleine Havard de la Montagne, p. 165.

« donne à notre foi toutes les réponses. Il ne renvoie jamais « vide une âme qui l'appelle par la foi. Elle peut, par un seul « acte souverain de cette vertu, entrer immédiatement « dans ce recueillement qui fait toucher Dieu. »

Les premières années religieuses de notre Mère furent donc principalement des années de méditation haute et personnelle, coupées par de lumineuses visites du Seigneur. Il arrivait souvent, en effet, qu'un texte, un mystère, objet de sa longue contemplation, s'éclairait soudain pour elle d'une vive et surabondante lumière. Alors elle s'arrêtait et elle vivait là, des mois souvent, sous la clarté reçue et devenue tellement sienne qu'elle n'en devait jamais perdre ni la substance ni même la forme.

C'est ainsi que, du passage de l'Écriture sur le Buisson ardent, avaient jailli pour Sœur Marie de Jésus de chauds rayons qui, à son insu, préparaient l'avenir. Pénétrant, comme Moïse, *à l'intérieur du désert*, elle avait contemplé *la grande vision* [1], la vision de l'amour infini de notre Dieu. Ce feu brûlant au milieu des épines, dévorant et inextinguible, lui avait découvert avec des clartés inconnues la passion dont brûle, sans en être jamais consumé, le Cœur Sacré de Notre-Seigneur, entouré de sa couronne aux pointes aiguës. Et elle avait senti s'éveiller la grâce qui devait créer en elle la Carmélite de Paray : le besoin de contempler, d'admirer, d'adorer, de couvrir de louange et de gloire l'Amour infini.

Un autre horizon divin qui s'ouvrit à jamais pour elle dans l'oraison, c'est le mystère de l'Épiphanie.

L'Épiphanie... cette fête de la foi, ce mystère de foi et de rencontre de Jésus, ne disait-elle pas toute la vie profonde de la jeune religieuse : J'ai vu l'étoile ; je suis venue ; je suis entrée ; j'ai trouvé ? Chacun des mots de l'Évangile prenait à son regard intérieur un sens plein, surtout ces deux admirables paroles : *entrer... trouver...* « *Ils entrèrent...* Que

1. Exode, III, 1, 3.

« ce mot est beau ! » nous disait notre Mère trente ans plus tard, toujours sous la même lumière. « Mais l'Évangile en « a un plus admirable encore : *Ils trouvèrent l'Enfant avec « Marie sa Mère et, se prosternant, ils l'adorèrent* [1]. Je sais « une âme, ajoutait-elle avec simplicité, qui, pendant des « années, ne se rendait pas devant le Saint-Sacrement sans « entendre au dedans ces paroles : *Etant entrés, ils trouvèrent « l'Enfant avec Marie sa Mère.* »

Voilà quelle était la profondeur et la persistance des lumières de Dieu dans cette âme de foi. Et que ne dirions-nous pas des autres mystères devenus siens aussi par illumination divine : la Purification, la Résurrection, le mystère de l'Avent et de Noël, où Dieu, comme elle aimait à le répéter, nous met son Verbe en clarté ?

Après avoir vécu elle-même de ces grâces ineffaçables, Mère Marie de Jésus devait en faire vivre les autres jusqu'à la fin de sa sainte carrière. Le trésor spirituel de celle qui sera un jour notre Mère s'accumulait ainsi par le travail persévérant et aimant d'années d'oraison de foi et de méditation, et aussi par le fruit que son âme, attentive à toute parole divine et servie par une mémoire très heureuse, tirait de la lecture et des prédications. Après vingt ou trente années écoulées, nous la voyions, dans ses instructions ou sa correspondance, suivre fidèlement la même pente de grâce, revenir au même mouvement pour entrer au cœur d'un mystère, citer la même parole vécue, trouver l'eau vive à la même source. Mais elle se mouvait dans un cercle si vaste que cette fidélité à son attrait premier n'entraînait jamais la monotonie.

Nous verrons d'ailleurs, à la fin de sa vie, l'horizon de notre Mère s'élargir encore et son âme, qui sentait si profondément le divin, le reconnaître et l'embrasser comme en des régions nouvelles. C'est l'heure, à l'approche de la consommation, d'une sorte d'évolution dernière, pleinement carmélitaine, dans le sens d'une vie spirituelle

1. Matt., II, 11.

de plus en plus haute, libre, fixée en Dieu dans le simple regard de la contemplation.

Après ses premières années au Carmel, Sœur Marie de Jésus eut quelque peine à s'affranchir des formes déjà hautes, mais encore analytiques, de cette oraison lumineuse où elle trouvait tant de grâces, pour entrer dans une oraison plus nue et plus divine, que Dieu voulait accorder à sa fidélité. Notre-Seigneur y demeura, d'ailleurs, dans la même ligne qui devait caractériser toute la vie de prière de notre Mère, âme « chérubique », comme nous le lui disions parfois en souriant, en qui la lumière devait habituellement précéder l'amour.

Souvent, le Maître lui laissait sonder quelque chose de l'abîme de son Cœur, le Saint des Saints vers lequel elle était invinciblement attirée, comme au lieu de sa consommation. D'autres fois, Il la plongeait dans un recueillement d'amour ou la fixait en Lui avec tant de force qu'Il semblait l'arracher à tout le reste. « Je me rappelle, disait-elle plus tard à une de ses filles, des journées entières tellement prises par le Seigneur, que suivant le mot de la Sainte Écriture, *je ne savais plus rien* [1], que m'écrier sans cesse intérieurement : « O immensité d'amour ! ô éternité d'amour ! « ô fidélité d'amour ! ô libéralité d'amour ! »

Mais, la plupart du temps, quand Notre-Seigneur voulait se communiquer particulièrement à cette âme, c'était sa voix même, intime et pénétrante, qu'Il lui faisait entendre. D'un mot substantiel qui ne pouvait laisser après lui aucun doute, le Maître l'instruisait, l'Époux la consolait, l'embrassait, la couvrait de sa force et de son amour.

Quiconque a entendu au dedans ce verbe vivant, pénétrant, efficace, ce verbe qui opère ce qu'il dit, sait ce que de telles faveurs, fussent-elles rares dans une vie, peuvent y créer de sainteté.

1. Cant., VI, 11.

La première fois que Sœur Marie de Jésus recueillit cette parole du Seigneur, qui émeut l'âme jusqu'en ses fondements, c'était pendant un sermon. Le prédicateur développait une doctrine qui devait être capitale dans la vie de notre Mère : celle du Verbe de Dieu perpétuant le mystère de son Incarnation dans l'âme de ses Saints. Saisie par un mouvement profond de contemplation, Sœur Marie de Jésus entendit tout à coup au dedans retentir ces mots divins : *Oui, oui, je dirai mon Verbe en toi.*

D'autres paroles intérieures succédèrent à celle-là, mais d'abord à intervalles assez éloignés.

A l'époque que nous essayons de retracer, la jeune Sœur eut, pendant quelque temps, le cœur bien meurtri par certaines souffrances intimes, délicates et cachées. Elle les gardait entre Dieu et elle, respectueuse toujours de ce qu'elle appelait si bien, après Saint Laurent Justinien, *la virginité de la souffrance.* Alors le Maître Saint s'approchant d'elle, lui dit cette parole : « *Si je veux te faire un cœur semblable au mien... Mon cœur est couronné d'épines.* »

Ces mots entrèrent comme un trait dans l'âme de Sœur Marie de Jésus. Mais quelle ne fut pas son émotion plus profonde encore, lorsque, se rendant le jour même ou le lendemain au parloir, pour s'y entretenir avec un religieux de la Compagnie de Jésus à qui elle ouvrait alors son âme, elle entendit le Père lui dire en l'abordant : « Mon Enfant, Notre-Seigneur vous laisse souffrir en ce moment. Mais s'Il veut vous faire un cœur semblable au sien... Son Cœur est couronné d'épines. »

Cette insistance émouvante du Maître, cette confirmation qu'Il semblait donner lui-même à sa parole ne laissèrent pas de doute à Sœur Marie de Jésus : ce n'était pas un simple mot de consolation, une invitation à unir sa souffrance à celle du Seigneur ; c'était par une réalité efficace que le Christ Jésus conformait à son propre Cœur le cœur de sa fidèle épouse. Notre Mère, que sa profonde humilité et un clair bon sens tenaient si éloignée de toute illusion, ne put

jamais douter de la réalité de cette locution intérieure ni des grâces transformantes qui la suivirent. Elle vécut de ce mot, lumière et joie de ses peines, chaque fois que les épines qui couronnent le Cœur Sacré vinrent, de plus près, entourer le sien.

Peu d'années avant sa mort, comme une de ses filles, qui venait d'expérimenter plus particulièrement sa maternelle charité, lui disait : « Oh ! ma Mère, vous avez un cœur semblable à celui de Notre-Seigneur ! » — « C'est vrai, répondit-elle simplement avec son sourire d'inexprimable bonté. Je le crois du moins, parce que c'est Lui qui me l'a dit un jour. » Et elle redit à son enfant le trait vivant et ineffaçable pour elle, que nous venons de retracer ici.

Peut-être avons-nous donné quelque idée de l'intensité de vie intérieure qui se développait de plus en plus en cette vraie Carmélite. Mais il y avait des temps qui, pour Sœur Marie de Jésus, surpassaient tous les autres, parce qu'ils la faisaient encore plus riche de ce qui est l'essence de notre vie monastique : la solitude, le silence, la prière, le cœur à cœur divin. « Mon idéal de réjouissance spi-« rituelle et de bonheur, écrivait-elle à sa cousine, c'est la « retraite. S'y plonger, cœur et âme, même avec le contin-« gent de petites ou grandes épreuves qui peuvent vous y « attendre, que peut-il y avoir de meilleur ? »

Notre Mère a eu la passion des retraites, depuis l'aube de sa vie religieuse jusqu'au temps où, pour mieux faire face à sa tâche de Prieure, elle entrait en solitude deux fois par an, et jusqu'à ces dernières années, si sacrifiées, où la surcharge d'occupations et sa mauvaise santé lui imposaient de grandes privations, sans diminuer en rien ses attraits.

Pendant la période dont nous parlons en ce moment, tout le mouvement d'âme de Sœur Marie de Jésus en ses retraites est caractérisé par ce mot qu'elle écrivait elle-même plus tard : « Le fond, c'est que me voilà livrée au Saint Esprit « dans la foi. »

Saint Ignace lui servait alors beaucoup de guide ; elle le suivait, d'ailleurs, avec la liberté et le cachet profondément personnel qui marquaient toute sa vie spirituelle.

Mais, par-dessus tout, elle aimait appuyer sa prière et son travail intérieur à l'Évangile. Elle mettait simplement et fidèlement ses pas dans les pas du Maître, faisant jaillir de chacun des mots sacrés tantôt une lumière, tantôt un mouvement d'amour, tantôt une résolution pour sa vie d'action et surtout d'oraison. Il est touchant de voir cette âme élevée déjà si haut s'interroger avec tant d'humilité et de droiture sur les plus petites fidélités qu'elle estime devoir à son Dieu. « La fidélité, les sacrifices quotidiens » nous disait-elle plus tard, « c'est avec ces brins de jonc qu'on « alimente le feu sacré et qu'on entretient la grande lumière, « le grand idéal de notre vie. »

En général, ses notes de retraite, sobres et brèves, font à peine mention des grandes grâces jaillissantes auxquelles ce cœur si pur ne s'arrêtait jamais pour en jouir ou les regarder avec complaisance. Sœur Marie de Jésus signale volontiers, au contraire, tout ce qui peut l'abaisser à ses propres yeux, ce qu'elle appelle humblement et d'une façon charmante « le rien de sa pauvreté réelle ».

Jusqu'à ses dernières années, cette grande Carmélite devait se présenter devant Dieu avec une simplicité confiante digne de l'âme d'un enfant, d'un petit... Comment n'eût-elle pas ravi le Cœur du Maître ? Il aurait fait — Il a fait — pour elle des miracles : nous le verrons à l'heure de la fondation. C'est dans ce même mouvement qu'elle en appelle bien souvent aussi, dans ses notes, au double secours maternel qui lui fut si cher : celui de la Sainte Vierge et celui de notre Mère Sainte Thérèse. Certaines de ses retraites sont sans cesse traversées par ce cri du cœur : « O Marie ! Marie ! Marie ! » et se passent tout entières dans le *cor unum et anima una* de Jésus et de Marie.

A cette époque, la jeune Sœur avait, à certains égards, quelque parenté spirituelle avec Sainte Gertrude, qu'elle a

beaucoup aimée dans sa jeunesse monastique, avant l'emprise définitive et presque exclusive de l'esprit de nos Saints sur sa vie. Elle se rapprochait de l'aimable Sainte par la simplicité avec laquelle se traduisait son amour délicat pour Notre-Seigneur. La fraîcheur d'âme de notre Mère, l'élan spontané et presque naïf de sa foi, sont restés l'un de ses dons les plus gracieux, alors même que, Prieure et Fondatrice, elle avait tant de graves intérêts à porter. Sa haute sagesse s'allia toujours à une ravissante candeur.

Le mot de « foi », on le remarquera, revient de lui-même sous notre plume dès qu'il s'agit de dépeindre la vie intérieure de Sœur Marie de Jésus. Ce mot, ne peut-on pas l'entendre de deux manières ? Il y a la foi obscure, qui est une nuit, et il y a la foi lumineuse, qui est une aube du jour éternel. *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt : Ma nuit n'est pas obscure, mais elle est resplendissante de clarté* [1].

Cette foi resplendissante de clarté était bien celle de notre vénérée Mère. Nous lui appliquions instinctivement à la fin de sa vie la parole de notre Père Saint Jean de la Croix : « *Sa foi est devenue si lumineuse qu'elle lui laisse entrevoir dans sa transparence certains traits admirables de la grandeur de son Dieu* [2]. »

Habituellement donc, et dès sa jeunesse religieuse, Sœur Marie de Jésus vivait dans la lumière et, logique suprême, l'amour jaillissait de cette lumière adorable communiquée. Cependant, par moments aussi, la sainte présence du Christ lui demeurait voilée. C'est un des caractères de l'amour de Dieu d'être tout ensemble indiciblement puissant dans son action et parfois indiciblement caché. A ces heures, Sœur Marie de Jésus, qui voulait vivre avec son Maître, croyait au delà de tout ; elle surespérait. Car vivre avec Jésus-Christ, c'est vivre à la cime de son âme en se dépassant sans cesse ; vivre avec Jésus-Christ, c'est la récompense d'une ascension

1. Actes de Saint Laurent, martyr.
2. Cantique Spirituel, Str. XII.

continuelle et d'une vertu d'amour que connaissent seules les âmes qui s'élèvent aux souveraines fidélités.

Aux heures obscures, aux heures difficiles, la jeune religieuse se soulevait donc au-dessus d'elle-même et de toutes choses ; elle se soulevait aux suprêmes dépouillements, aux suprêmes sacrifices... Et à la cime de son âme, elle retrouvait le Christ.

La sainteté ne s'édifie pas sans ces alternatives. Les états successifs de lumière et d'ardeur et ensuite de refroidissement sensible sont voulus par Dieu, car c'est pendant la fusion d'amour que l'âme s'écoule et prend la forme du Christ, et c'est pendant le refroidissement sensible qu'en agissant et en souffrant, elle prend de la force pour garder cette forme divine, comme l'or très pur fondu par l'ardeur du feu conserve à jamais en se refroidissant la forme qu'il a reçue.

Il est un mouvement profond que nous ne pouvons passer sous silence en parlant des retraites de notre Mère, mouvement qui s'y faisait jour très particulièrement et qui a d'ailleurs pénétré toute sa vie d'âme : nous voulons parler de son admirable don de crainte de Dieu et de contrition.

L'amoindrissement du don de crainte est une des marques les plus douloureuses de l'esprit du siècle. Mais comment une âme qui a été véritablement touchée par Dieu, qui a quelque connaissance vraie de ce qu'est Dieu, n'aurait-elle pas cette crainte révérentielle, en raison même de sa proximité divine ? Les séraphins, ces natures spirituelles les plus élevées dans l'échelle des êtres, les plus proches du Très-Haut, qui ont de Lui la plus haute connaissance et la plus embrasée, ne tremblent-ils pas d'adoration en se voilant de leurs ailes mystérieuses ? Sœur Marie de Jésus avait ces profondeurs de l'amour. Cette âme si pure qu'à la veille de sa mort, elle pouvait se rendre le témoignage de n'avoir jamais offensé volontairement Notre-Seigneur, cette âme d'une candeur et d'une innocence exquises, avait le don de la componction du cœur. Un regret intime, touchant, de la moindre infidélité

a toujours marqué sa vie religieuse, avec ce sens de l'offense de Dieu qui n'a manqué à aucun des Saints du Christ et qui, divine contradiction, a toujours fait répandre aux plus innocents d'entre eux des larmes sur ce qu'ils appelaient leurs péchés.

Rien de plus émouvant que les cris de douleur, de regret, d'humilité qui traversent les retraites de Mère Marie de Jésus jusqu'au dernier jour de sa vie : « En face des grâces de « Dieu, mes fautes ! Contrition, larmes. Demande par une « prière prolongée à la Sainte Vierge de devenir enfin un peu « servante du Seigneur ! »

Et ailleurs : « Enfin, mon Dieu, il est temps que nous nous aimions ! Mais non ! encore *Amplius lava me ab iniquitate* « *mea* [1]... Amour, oui, mais dans la douleur, la confusion et « les larmes. »

« Mon Dieu, je vous demande avec larmes ce premier « degré d'humilité et d'amour nécessaire au salut éternel. »

S'étonnera-t-on de tels accents ? Il faudrait n'avoir jamais entendu les cris du cœur des Saints. Quand les âmes sont profondes, quand elles sont toutes divines, la légèreté des oublis n'est point en elles.

Elles savent qu'elles ont été *rachetées d'un grand prix* [2]. Elles voient les cinq plaies mystérieuses et toujours ouvertes ; elles voient le flot du Précieux Sang qui coule de la Croix. Elles ont regardé le Crucifix d'un cœur humble et brûlé d'amour.

C'est dans la contemplation assidue de la Passion que Sœur Marie de Jésus avait puisé cet admirable don de contrition. A la première retraite qui suivit sa profession, elle eut à ce sujet une lumière dont elle vécut, avec sa fidélité ordinaire, jusqu'à son dernier jour. Elle avait été divinement frappée de la facilité du pardon de Madeleine, se relevant en un instant chez Simon, purifiée, recréée par la parole du Seigneur, dans la paix et dans la joie. Madeleine savait alors

1. Ps. L, 4.
2. I Cor., VI, 20.

le pardon, elle savait l'amour : elle n'en savait pas le prix. C'est au pied de la Croix seulement qu'elle a vu — et dans quelle poignante lumière ! — ce que ce pardon si prompt, si doux et si plénier coûtait à son Maître !

« Oh ! s'écriait alors notre Mère, est-ce qu'Il n'a pas expié, là aussi, bien des choses que je sais, et que les autres ne savent pas ! » Il lui échappait, à cette grande humble, de véritables cris d'âme pour parler du péché.

Comment n'aurait-elle pas eu, dès lors, la plus intime dévotion au Sacrement de Pénitence, le Sacrement de l'humilité, le Sacrement du Sang du Christ ? Que de confessions générales n'a-t-elle pas faites, et dans les termes les plus humiliants ! Quand elle rencontrait des prêtres qui secondaient son désir en soulignant ce qui, dans ses accusations, pouvait le plus mortifier la nature, c'était un festin pour son âme et une source aussitôt jaillissante de grâce : « Dieu vient toujours me chercher dans le *De Profundis* quand Il veut me combler », disait-elle.

Le Sacrement de Pénitence n'était pas le seul pour lequel notre Mère avait un attrait profond. Un culte très particulier, vraiment rare, pour les Sacrements en général et tout spécialement pour celui du Baptême, fut un des traits caractéristiques de cette véritable fille de l'Église.

Le Seigneur aime les premices. Sœur Marie de Jésus les aimait aussi, et l'on ne s'étonnera pas si, à la dévotion des premiers moments — de tous les premiers moments des mystères du Seigneur — elle joignit la dévotion à cette heure première de la vie de la grâce, si merveilleuse de richesses divines.

Sa foi lui en découvrait la valeur ; sa piété trouvait dans le Cérémonial même du Baptême un aliment qui ne s'épuisa jamais. Chaque année, en suivant le Rituel, elle en renouvelait les actes et les prières, s'unissant volontiers à quelqu'une de ses Sœurs, et le dialogue si fort et si simple qui faisait toujours tressaillir notre Mère s'échangeait alors entre elles : — *Que demandez-vous à l'Église de Dieu ?* — *La foi.* — *Quel avantage vous procure la foi ?* — *La vie éternelle.*

Elle implorait à nouveau la grâce, qui fut si bien la sienne, de *conserver toujours l'ardeur de la foi, la force de l'espérance, la fidélité au service de Dieu* [1]. Et elle faisait sa renonciation à Satan et sa profession de foi avec l'intensité intérieure qui donnait tant de prix à ses actes. Que de fois, devenue Prieure, elle a commenté avec amour à ses filles cette admirable liturgie du Baptême !

A l'exemple de la plupart de nos grandes premières Mères, Sœur Marie de Jésus, dans sa jeunesse religieuse, joignait à un mouvement de fond très simple et très libre, une grande activité de dévotions qui se traduisait moins par des prières vocales que par une belle fécondité d'occupations intérieures.

Et comme son âme généreuse était toujours en diffusion de soi, elle rayonnait immédiatement la grâce du moment présent. Nous verrons ce don de rayonnement dépasser les limites du cloître et se faire jour dans ses lettres ; nous le verrons surtout s'épanouir sous la grâce du priorat et s'exercer à travers nos grilles, dont l'austérité, dès que notre Mère en approchait, se tempérait d'un attrait singulier pour le visiteur surpris et charmé.

Vraie Carmélite, Sœur Marie de Jésus apprenait dans ces échanges l'amour profond des âmes, la passion de leur service et de leur sainteté, et cette passion d'amour l'armait contre elle-même dans la force sainte des expiations et des immolations. En fille de Sainte Thérèse, elle avait le zèle apostolique, le zèle plein de la charité qui fut dans le Christ. Sa correspondance, les souvenirs unanimes des Sœurs qui ont vécu avec elle, tout témoigne de son souci constant des âmes, de leurs fautes, de leurs nécessités, de leur rédemption. Ce grand cœur était toujours ouvert. Les événements publics l'atteignaient vivement, du point de vue du règne de Jésus-Christ.

1. Rituel.

Au moment des élections législatives, que de pénitences, de prières, de cris d'appel vers Dieu, que de nuits entières passées en saintes veilles, où, presque à chaque heure, elle ranimait sa ferveur par un acte de pénitence, faisant deux et trois Chemins de Croix au cours de la nuit, avec d'ardentes supplications ! Que de croisades saintes concertées alors avec ses Sœurs, et plus tard avec ses filles, car elle avait le don d'entraîner. Elle aimait à rappeler la Bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy luttant, comme Jacob, contre Dieu, et sauvant Anvers par la seule force de sa prière.

Toutes les causes apostoliques la pressaient, mais Sœur Marie de Jésus n'en avait pas de plus chère que la sanctification des âmes sacerdotales. Sa vie fut offerte spécialement à leur service, et les prêtres qui avaient contracté avec elle une plus étroite union spirituelle savent quelle force vivante furent pour eux la prière et parfois la parole de l'humble Carmélite.

Notre chère Mère avait trop reçu, enfin, la plénitude de l'esprit du Carmel pour que le don surnaturel de la souffrance volontaire lui ait été refusé. Elle l'a possédé à un degré rare.

Dès sa jeunesse religieuse, elle connut cette folie de la Croix, sagesse d'En Haut, source jaillissante, voie unique, seul exemplaire ! Elle réclama le droit de souffrir avec son Maître, de lui donner le réconfort que le pur amour, l'amour crucifié, apporte même à Dieu, avide qu'elle était du pressoir mystique sous lequel le Sauveur a donné sa substance : *J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la Passion du Christ* [1].

C'est le regard sur la Croix — mais un regard passionné — qui lui inspirait l'ardent désir d'imiter le Crucifié dans ses deux grands témoignages d'amour : l'humiliation et la souffrance, et lui donnait le même attrait singulier pour la pénitence et pour l'humilité. La vertu du sang se révéla bientôt

1. Col., I, 24.

à elle... « le sang, ce véhicule mystérieux dont l'effusion est, par excellence, l'effusion, le don de la vie ».

L'obéissance seule empêchait Sœur Marie de Jésus de se livrer jusqu'à l'excès à sa soif d'oblation sacrifiée. Plus tard, lorsque, Prieure, elle put jouir d'une plus grande liberté, tous les genres de macérations : cilices, haires, coucher sur la planche, disciplines de toute espèce surtout, lui devinrent de plus en plus habituels. Elle les a aimés avec une sorte de saint enivrement et en variait les formes avec les ingénieuses industries et les mille inventions de son désir de la Croix. Quand elle pouvait se livrer à un genre de pénitence qui rassasiait à la fois sa passion de souffrance et d'humiliation, Sœur Marie de Jésus était pleinement heureuse. Les quelques compagnes privilégiées qui ont connu ses saints excès pourraient, seules, peut-être, nous dire à quel point elle a goûté les joies profondes de la souffrance volontaire.

« Demandons chaque jour au Saint Sacrifice de la Messe », écrivait-elle plus tard à une de ses filles, « la grâce de mener « durement le compagnon de notre âme. C'est une béné- « diction de pouvoir souffrir quelque chose pour Jésus, et « l'immolation active de soi en union avec sa Passion est « vraiment le mot d'ordre des âmes aimantes. »

L'immolation de soi en union avec la Passion, voilà véritablement la parole qui exprime le mouvement de pénitence de notre Mère bien-aimée, car, en ses souffrances volontaires, elle était comme ravie hors d'elle-même, sans regard pour elle ni pour son corps crucifié, mais toute passée en simple vue sur la douleur du Maître.

CHAPITRE V

LES ANNÉES DE LA DIVINE CROISSANCE

1881-1889

Sœur Marie de Jésus chargée partiellement du noviciat. — Sœur Clémence de Jésus. — Le R. Père Rollin. — Vœu du plus parfait. — Dépouillement héroïque. — Mort de la R. Mère Marie de la Trinité.

A une âme aussi libre et aussi donnée à l'amour que Sœur Marie de Jésus, Dieu ne pouvait manquer de confier bientôt d'autres âmes. Les élections de 1881 ayant remis à la tête de la Communauté, après un intervalle de trois ans, la Révérende Mère Marie de la Trinité, celle-ci, tout en gardant la direction du noviciat, chargea Sœur Marie de Jésus de la seconder. Sœur aînée du petit troupeau et sans autre titre pour y exercer son influence que l'ascendant de sa vertu et son rare don de rayonnement, la jeune religieuse ne tarda pas à être profondément aimée, et surtout à faire beaucoup aimer Notre-Seigneur.

Que de touchants souvenirs les chères novices d'alors ont gardés de leurs promenades quotidiennes au jardin sous la garde fraternelle de Sœur Marie de Jésus. Combien, près d'elle, les nouvelles arrivées goûtaient mieux la paix de la maison de Dieu, la charité monastique, la pure joie d'être à Jésus-Christ, et jusqu'à cette atmosphère céleste qui enveloppe et émeut dans les cloîtres fervents.

La bonté délicate de la jeune Sœur pouvait maintenant plus largement s'exercer. Elle arrangeait toutes les petites

difficultés, elle adoucissait toutes les peines, elle plaidait toutes les causes : se dévouer était son besoin ; faire plaisir, sa joie.

Un Samedi, à l'heure où elle réunissait habituellement les novices, la Révérende Mère Marie de la Trinité qui, jusqu'alors, s'était toujours réservé de leur faire les instructions, dit à brûle-pourpoint à Sœur Marie de Jésus : « Je ne suis pas libre aujourd'hui ; allez parler à ma place. » Sans préparation aucune, de l'abondance du cœur, celle-ci improvisa une instruction chaude, facile, toute chargée de sève surnaturelle.

L'ordre de l'obéissance se renouvela souvent. C'était l'aube de ce remarquable don de parole, la première effusion de ce jaillissement spontané que devait posséder notre Révérende Mère. Plus elle avança dans la vie, plus sa parole, dont, au début, le seul défaut était un excès de facilité, se fit forte, pleine, concise, sans jamais cesser de couler de source avec une grâce et une simplicité charmantes.

Le dévouement de Sœur Marie de Jésus au noviciat ne nuisait en rien aux autres offices que la confiance de sa Prieure lui donna successivement. Elle remplit presque constamment celui de seconde infirmière ; à plusieurs reprises, celui de première portière. Depuis son entrée en religion, elle était aussi la compagne assidue de Sœur Clémence de Jésus à l'office des tuniques. Elle s'édifiait grandement au contact de cette religieuse éminemment contemplative, qui cachait dans l'obscurité et dans l'humilité les trésors d'une vie intérieure peu commune.

Intelligence supérieure, esprit fin et cultivé, âme héroïque dans le support de souffrances continuelles, Sœur Clémence de Jésus réalisait l'idéal d'une véritable Carmélite. Elle aimait sa jeune compagne, en qui elle discernait les dons et la prédestination de Dieu, et sobrement, avec la discrétion qui la caractérisait, elle savait lui donner de ces petites leçons de perfection qu'on n'oublie jamais.

Trois ou quatre ans avant sa mort, elle dit à Sœur Marie de Jésus : « C'est vous qui m'assisterez au moment de mourir. Vous serez alors seule avec moi et vous offrirez en mon nom à Notre-Seigneur le sacrifice de ma vie. Rappelez-moi d'unir mes souffrances à celles de sa Passion. » Les choses devaient en effet se passer ainsi.

En attendant, l'état de Sœur Clémence devenait, chaque été surtout, de plus en plus douloureux. Tant qu'elle put, réduite à un état effrayant de consomption, se traîner sur ses pieds sanglants, la chère malade, alors que chaque pas lui était une cruelle souffrance, faisait encore tous les jours son Chemin de Croix. Elle pouvait bien dire : *Je me glorifie dans la Croix de Jésus-Christ* [1], cette sainte Carmélite dont jamais d'extrêmes douleurs physiques n'altérèrent ni la sérénité, ni la joie intérieure.

En 1885, la maladie prit un caractère tout à fait grave. La première infirmière étant, à ce moment, absorbée jour et nuit auprès de la Révérende Mère Marie de la Trinité, ce fut à Sœur Marie de Jésus, seconde infirmière, que revint la consolation d'entourer de ses soins, pendant plus d'un an, cette vénérée Sœur, dont les jambes n'étaient plus qu'une plaie et qui semblait offrir aux regards une image de Jésus-Christ sur la Croix.

Cinq fois par jour, aidée de la bonne ancienne Sœur du voile blanc Marie de l'Incarnation, dont le nom rappelle tant de charité, d'humilité et de dévouement, Sœur Marie de Jésus procédait à un pansement délicat et douloureux, facilité, il est vrai, par la force d'âme et la douce gaieté de la malade.

Un jour, dans une effusion de gratitude envers sa jeune infirmière, Sœur Clémence de Jésus lui dit : « Que voulez-vous que je vous obtienne, lorsque je serai au ciel ? » — « La grâce de suivre complètement la sainte Règle », répondit notre Mère, « et puis », ajouta-t-elle, voilant sous un tour de

1. Gal., VI, 14.

phrase particulier le secret intime de sa vie d'âme, « et puis que le Cœur de Jésus me reçoive. »

Sœur Marie de Jésus était alors profondément attirée, en effet, à la vie de réparation vis-à-vis de l'Amour infini. Elle voulait être l'épouse de Jésus-Hostie et l'hostie de Jésus-Prêtre. Elle rêvait de devenir entre les mains de l'Amour comme une flèche contre les ennemis de son Église ; elle s'offrait sans cesse à Lui comme une hostie d'holocauste, toujours sur l'autel du Cœur de Jésus.

Entrant un jour, comme au moment de sa profession, dans ce Cœur adorable à l'heure même du coup de lance, elle y avait rencontré l'Amour infini et entendu cette parole : *L'amour ne se repose que dans le sacrifice de tout.* Depuis lors, elle songeait à une oblation d'elle-même à Dieu qui fût comme l'accomplissement dernier de l'holocauste parfait que font de nous les grands vœux. *Amor sacerdos immolat* [1]. L'amour est le Prêtre qui a immolé la sainte Victime du Calvaire. C'est à cet amour que Sœur Marie de Jésus avait soif de se livrer, elle aussi, dans le Cœur du Christ Saint. O faim et soif indicible de l'âme, de se donner et de voir son oblation accueillie, son amour reçu ! La jeune Sœur l'exprimait d'un seul mot : *Que le Cœur de Jésus me reçoive.*

Oui, le Cœur de Jésus devait entendre son désir. Il devait non seulement la recevoir, mais encore attirer avec elle et par elle toute une lignée d'âmes réparatrices qui trouveraient dans le cœur de leur Mère l'impulsion et la voie de cet amour consolateur et immolé, qui est une des notes profondes des âmes appelées au Carmel de Paray.

Cependant, Sœur Clémence de Jésus, ayant entendu le vœu de sa chère infirmière, sourit doucement et inclina la tête, en lui promettant qu'elle serait exaucée.

La sainte malade vécut encore bien des mois. Dieu, qui voulait la rendre conforme à l'image du Christ et contenter son amour affamé de souffrance, permit que la nature de sa

1. Hymne pascale.

maladie la tînt séparée de la Communauté. Pendant ces longs mois d'isolement et de douleur intense, elle ne cessa de donner des exemples d'une admirable patience et d'une héroïque pauvreté.

Cette grande religieuse mourut sans agonie, le 11 Octobre 1886, à une heure de l'après-midi, un Samedi, veille de la Maternité de la Sainte Vierge, quand on venait de lui donner pour la seconde fois le sacrement de l'Extrême-Onction.

Comme rien ne faisait présager l'imminence de sa mort, la Révérende Mère Prieure et la Communauté s'étaient retirées, laissant la vénérée malade aux soins de Sœur Marie de Jésus. Celle-ci, avec une sorte de divine intuition sur la fin prochaine de Sœur Clémence, s'acquitta de la mission qu'elle avait reçue quelques années auparavant, puis se retira un peu à l'écart pour prier silencieusement, sachant que la chère mourante serait fatiguée d'une prière à haute voix. Elle redisait donc tout bas les oraisons du Manuel, quand, tout à coup, et pour la première fois dans une forme aussi sensible, elle fut saisie avec une inexprimable certitude de la présence de Notre-Seigneur. Voulant redire, après de longues années, ce qu'elle avait alors éprouvé, elle ne pouvait que témoigner d'une indicible onction qui lui avait pénétré à la fois le corps et l'âme, onction de force, de grâce et de suavité.

De la présence du Maître rayonnait une splendeur de gloire qui, pour n'être pas perçue par le regard, n'en était pas moins saisie par l'âme avec une plus haute certitude et arrachait à Sœur Marie de Jésus ce seul cri : « Mon Dieu, je vous adore ! »

La mourante, elle, se soulevait à la rencontre de l'Époux : *Veni, Domine Jesu. Spiritus et sponsa dicunt : Veni* [1]... Elle mourait en Carmélite, comme elle avait vécu, dans un mouvement de pur amour.

Sœur Marie de Jésus qui, un instant, s'était éloignée pour prévenir la Révérende Mère Prieure, rentra dans la cellule,

1. Apoc., XXII, 17, 20.

suivie de la Mère Marie de la Trinité, juste à temps pour recevoir le dernier soupir.

Notre Mère vénérée a toujours gardé la conviction que Notre-Seigneur venait de réaliser sensiblement pour Sœur Clémence la promesse qu'il a faite à Sainte Thérèse d'assister Lui-même à l'heure dernière toutes ses véritables filles.

Cette sainte mort et les grandes grâces qui l'avaient accompagnée et qui devaient projeter leur reflet divin sur toute la vie de Sœur Marie de Jésus, marquèrent pour elle comme le commencement d'une ère nouvelle. Sa vie intérieure devint plus simple et plus haute ; Notre-Seigneur la sollicitait de s'affranchir de certaines formes pour passer à une oraison moins intellectuelle et plus directement livrée à l'action de l'Esprit-Saint. Elle éprouvait alors, dans son humilité, un sentiment profond de crainte de quitter cette oraison connue, où elle avait puisé tant de joie et de lumière, pour être emmenée en plein mouvement divin.

A cette heure, avec les appuis habituels de sa vie religieuse, la jeune Sœur trouvait un nouveau secours en celui qui devenait le guide de sa conscience. Le Révérend Père Rollin, supérieur de la Résidence de la Compagnie de Jésus, homme de grand cœur, vaste intelligence, orateur né qui aurait occupé les plus grandes chaires si sa santé, ébranlée par les excès du travail et de la pénitence, ne l'en eût empêché, devint pour Sœur Marie de Jésus le plus dévoué des pères spirituels. Il méritait ce beau nom, ce prêtre qui aimait les âmes du même amour dont le Christ les a aimées, qui avait à leur égard une patience inlassable, une fermeté toute fondue de bonté, ce religieux si profondément mort à lui-même et si désintéressé !...

A peine commença-t-il à exercer quelque ministère au Carmel que Sœur Marie de Jésus reconnut en lui l'accent à la fois chaud et sage, qui répondait aux besoins, aux attraits et à la trempe même de son esprit. Et lui, de son côté, prenait un soin tout particulier de cette âme, dont il avait découvert la valeur au premier mot.

Elle s'ouvrit donc à lui avec une confiance qui, durant vingt-cinq années, devait aller toujours croissant. Et cependant, après trois ou quatre ans de rapports fréquents à Dijon, ce fut la séparation extérieure, coupée seulement par la correspondance, parfois bien espacée, et par de rares revoirs. Mais l'union des âmes demeurait intime et efficace.

C'est au petit Monastère de Paray que le saint religieux dont notre Mère ne nous parlait jamais qu'avec la plus filiale vénération, a consacré le dernier ou l'un des derniers actes de sa vie apostolique. En Octobre 1910, tout près de sa fin, il venait encore prêcher ici une retraite, inoubliable pour toutes les âmes qui l'ont entendue, tant elle rendait déjà le son de l'éternité.

Sous la direction du Révérend Père Rollin, et probablement assez peu de temps après leur première rencontre, Sœur Marie de Jésus obtint de se lier à Notre-Seigneur par le vœu du plus parfait. C'était la réalisation d'un de ses secrets désirs. Comme les natures très généreuses, elle avait besoin de l'absolu, de *l'amour jusqu'à la fin.*

Ce vœu, redoutable pour bien des âmes avancées déjà, n'effraya point pour elle son directeur : il avait reconnu en cette vraie Carmélite, à côté d'une grande délicatesse, les qualités de sagesse, de largeur d'esprit, de vision lumineuse, qui permettent de discerner les voies de Dieu et d'y être fidèle.

Sœur Marie de Jésus renouvela d'année en année le vœu du plus parfait jusqu'au jour où la volonté de Notre-Seigneur, manifestée par les conseils reçus alors et correspondant, sans doute, à une plus profonde simplification intérieure, lui fit voir, dans la seule pratique parfaite de nos grands vœux de religion, l'accomplissement implicite et surabondant de tous les engagements particuliers.

Le souvenir plein de filial respect de notre Mère Sainte Thérèse revient ici spontanément. Elle aussi, la première, avait cherché le plus intime des liens de l'amour : le vœu du

plus parfait. Elle aussi, quelques années plus tard, consommée en sainteté, était dispensée de la forme du vœu pour en garder toujours davantage les véritables profondeurs. Et, quoique nous n'osions pas comparer les deux âmes, il nous est doux de retrouver si souvent, après des siècles, dans le cœur de ses filles, le mouvement généreux de la sainte Mère.

Lorsque notre Révérende Mère, alors Prieure à Dijon, dut, par obéissance, renoncer à ce vœu qui, malgré tout, lui était cher, elle en eut une grande peine en son âme : il lui semblait donner peut-être moins à Dieu. Mais le Seigneur, avec sa bonté accoutumée, lui fit connaître qu'Il l'avait acceptée et prise tout entière.

C'était un Vendredi Saint, pendant que notre Mère, assise à terre, prenait sa pauvre réfection au pain et à l'eau et repassait dans son esprit avec anxiété ses craintes d'être moins proche de son Maître. Car, nous disait-elle, à cette occasion, elle avait connu une véritable agonie. Sans cesse la pensée d'infidélité venait l'étreindre, et ses angoisses intimes se fondaient avec le souvenir de la douleur du Christ. L'idée du vœu l'obsédait : « *Que tu le fasses ou que tu ne le fasses pas,* lui dit alors intérieurement Notre-Seigneur, *tu ne m'échapperas pas.* » Et la paix inonda son âme. Le seul souvenir de cette parole en renouvelait la divine efficacité.

Mais revenons au temps où la future Prieure n'était encore que Sœur Marie de Jésus. C'était en 1889, et déjà seize années de Carmel avaient passé sur elle, quand s'offrit l'occasion d'un généreux sacrifice.

La ville de Dijon avait, depuis un demi-siècle, plus que doublé comme population. Aussi, son ancien cimetière devenant insuffisant, la municipalité dut-elle en établir un nouveau, dont la création occasionna le transfert d'un grand nombre de sépultures. Les parents proches de notre Mère vinrent donc lui demander ses intentions au sujet de la tombe de son père et de sa mère, dont la concession était près d'expirer.

Elle se sentit profondément combattue. L'amour et le respect filial parlaient bien haut en elle, ces sentiments qui demeurèrent si vivants, toujours, dans son âme. Parvenue au terme presque de sa vie, notre chère Mère Fondatrice ne pouvait nous parler sans émotion de ses affections familiales et de la lutte qu'elle avait soutenue en cette heure de souffrance.

Elle était partagée et pour ainsi dire déchirée entre l'héroïsme avec lequel elle voulait garder son vœu de pauvreté, la délicatesse envers son Monastère, dont elle connaissait la gêne, et d'autre part cette piété filiale si vive et si tendre qui lui montrait comme le plus sacré des devoirs le culte à rendre à ses parents morts.

Elle savait que le Carmel de Dijon, désireux depuis longtemps d'acheter pour son propre compte une concession perpétuelle au cimetière, s'était trouvé jusque là dans l'impossibilité absolue de faire face à cette dépense. Sœur Marie de Jésus pouvait-elle, dans ces conditions, demander un sacrifice à sa chère Communauté ? Elle prit quelques heures pour prier et chercher la volonté de Dieu.

Un simple mot de l'Évangile fut pour elle le trait de lumière décisif : *Laissez les morts ensevelir leurs morts* [1]. Le parti héroïque était pris, le sacrifice fait : le silence fut gardé vis-à-vis de sa Prieure. En vraie pauvre, elle demanda qu'on vendît les monuments devenus inutiles, pour faire dire des messes à l'intention de ses chers parents, puis, profondément brisée dans son cœur filial, incomprise en son sacrifice par sa famille, elle abandonna tout le reste à Dieu.

Et Dieu, *qui prend soin des pauvres* [2], lui répondit.

Les années avaient passé sur cet acte généreux. Les parents de notre Révérende Mère occupaient encore provisoirement leur place au lieu du repos, mais ce provisoire allait cesser. Elle-même était, depuis cinq ans, Prieure du Monastère de Dijon, lorsque le Maire la fit avertir que, parmi les tombes

1. Luc, IX, 68.
2. Ps. IX, 10.

à concession perpétuelle qui avaient droit à être transférées de l'ancien cimetière au nouveau, il en était où reposaient des Carmélites mortes avant la Révolution. Comme, à celles-ci, l'on n'avait pu découvrir aucune parenté, c'était au Monastère qu'on venait offrir une parcelle de terrain, assez considérable pour y enterrer non seulement ces premières religieuses, mais toutes celles qui étaient mortes depuis. Une offre semblable étant faite à quelques Carmélites pour leurs parents défunts, on se trouvait, en groupant ces concessions, avoir un lieu de sépulture assez vaste, où les parents de Mère Marie de Jésus auraient tout naturellement leur place auprès de ses Mères et Sœurs en religion.

O délicatesse de notre Dieu pour ceux qui lui sacrifient tout ! Que son Cœur est riche pour ses vrais pauvres !

En ce petit coin de terre bénie du cimetière de Dijon, toutes les religieuses du Monastère, depuis ces deux chères anciennes qui édifiaient le premier Carmel avant la Révolution, jusqu'à notre sainte petite Sœur Élisabeth de la Trinité, puis, près d'elles, les parents tant aimés de Mère Marie de Jésus et quelques autres membres de la famille des Sœurs, sont donc là, dormant côte à côte, dans la paix de Dieu, leur dernier sommeil. Notre Mère ne pouvait nous parler sans émotion des voies de Celui *qui exauce le désir des pauvres et qui entend la prière de leur cœur* [1].

Depuis plusieurs années, la santé de la Révérende Mère Marie de la Trinité donnait de graves inquiétudes à la Communauté de Dijon. Des douleurs aiguës la clouaient sur son lit dans une communion incessante à l'état crucifié du Maître. Sœur Marie de Jésus eut envers cette Mère — à qui elle garda toujours un souvenir si filial et si reconnaissant — un dévouement absolu. Lorsqu'elle avait, comme seconde infirmière, la grâce qui lui fut renouvelée souvent, de passer la nuit près de la vénérée malade, ces heures d'intimité, de silence, lui apparaissaient comme une veille sacrée.

1. Ps. IX, 17.

Que de fois notre Mère Fondatrice ne nous a-t-elle pas cité, comme un modèle, l'énergie et la joie de Mère Marie de la Trinité parmi ses extrêmes souffrances ! Dans la manière émue dont elle nous parlait de celle qui avait été sa Prieure et sa Mère à l'aube de sa vie religieuse, nous trouvions à la fois l'exemple et l'écho des sentiments qui animaient nos propres cœurs à son égard.

Le 4 Novembre 1889, cette grande Carmélite retournait à Dieu. La séparation fut très douloureuse pour Sœur Marie de Jésus, qui avait eu la grâce de vivre presque toute sa vie religieuse auprès de sa Prieure, de la soigner jusqu'au bout avec amour, de recevoir enfin d'une manière spéciale l'empreinte de l'âme et de l'esprit maternels.

CHAPITRE VI

SOUS-PRIORAT

1889-1895

Amour de la Règle. — L'Office divin. — Esprit de réparation. —Lectures. — Notre-Dame de Grâce.

Les élections eurent lieu au Carmel de Dijon trois semaines après la mort de la Révérende Mère Marie de la Trinité, et Sœur Marie de Jésus dut accepter pour la première fois, comme Sous-Prieure, la responsabilité des charges qu'elle ne devait plus déposer qu'à l'heure du grand repos.

Elle entra dans ses nouveaux devoirs avec sa compréhension si vive et si religieuse des choses de notre vie, qui s'ouvraient pour ainsi dire à ses yeux sous une clarté nouvelle pour lui révéler leur sève profonde. Auprès de sa Prieure, elle fut toujours l'auxiliaire déférente, délicate, respectueuse, qui aime et qui aide, tout en s'effaçant.

Elle voulut entrer en charge sous la grâce d'une retraite particulièrement sérieuse et forte, qu'elle fit tout entière avec le seul livre de la Règle et des Constitutions. Elle y reçut de grandes lumières sur la vie monastique, sur la valeur divine de la régularité et sur toutes les vertus extérieures de notre vie : grâce décisive à l'aube de son sous-priorat.

C'est, croyons-nous, pendant cette retraite que Mère Marie de Jésus entendit une de ces paroles intérieures qui demeu-

raient pour elle un verbe toujours vivant : « *Il faut,* lui dit Notre-Seigneur, *t'anéantir sous la parole de Dieu* » ; et, en même temps, il lui faisait entendre que cette parole de Dieu, aiguë et pénétrante, c'était la parole immolante de la Règle.

Notre Mère fut tout obéissante à la leçon du Maître et commença sa vie de Sous-Prieure avec une fidélité nouvelle, à la splendeur, dirions-nous volontiers, de notre sainte Règle.

Combien elle l'a aimée, la Règle du Carmel, « ce tout « petit livre », comme elle le définissait, « court en paroles, « plein en substance, qui doit être le tout de notre vie ». Combien elle nous en a parlé, et avec quel culte profond! L'on sentait, à la base de cet amour, une grâce puissante : la grâce, jamais tarie, sous laquelle Notre-Seigneur l'avait anéantie aux premiers jours de son sous-priorat.

Dans ses dernières années, notre Mère s'était élevée, quand elle parlait de notre sainte Règle, aux plus hautes vues synthétiques, qui furent toujours l'attrait de son clair regard. « L'essence même de notre vocation », nous disait-elle, « c'est la configuration à Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Et notre sainte Règle dans ce qu'elle a d'austère : le tra- « vail, la pénitence, les souffrances qu'elle apporte, et toutes « les choses privatives qui en sont la conséquence, forme en « nous le Christ crucifié. Au contraire, l'oraison, le saint « Office, tous les éléments de contemplation qui sont dans « notre vie, nous transforment en le Christ glorifié, puisque « tout cela n'est pas autre chose que la vie du ciel commencée. »

Mais revenons au sous-priorat de notre chère Mère. La vie et les vertus propres à une Sous-Prieure, obligée, de par son office, d'être particulièrement précise et de se montrer un exemple vivant de régularité, devaient être, pour Mère Marie de Jésus, un sujet spécial de mortification et de sainte fidélité.

Nous nous mettons filialement à genoux en esprit devant celle qui a incarné si longtemps pour nous la bonté maternelle et la sainteté d'une Prieure, et cependant, par ce noble

souci de la vérité qui est l'éloge le plus élevé, le seul qui soit digne d'elle, nous dirons que les détails avaient tendance à échapper à cette grande âme. Néanmoins, par un effort de vertu, pendant son sous-priorat à Dijon et pendant sa vie de Prieure et de Fondatrice à Paray-le-Monial, elle fut attentive à ces petites lacunes d'une manière émouvante et avec une fidélité croissante. Avec quelle édification ne l'avons-nous pas vue, même proche de sa mort, nous donner l'exemple jusque dans les plus petites choses et demander fermement autour d'elle une parfaite régularité.

C'est dans ce même mouvement de vertu dont nous devions voir plus tard la consommation, que la nouvelle Sous-Prieure parut remarquablement ponctuelle en Communauté. L'Esprit de Dieu mit pour elle tout en clarté et, dès le début, Mère Marie de Jésus prit à cœur les moindres responsabilités de sa charge, les plus petites questions d'observance, dont la répercussion est si grande sur l'esprit de ferveur.

Mais rien n'attira davantage ses préoccupations et son zèle que la récitation du saint Office. Elle était merveilleusement douée à cet égard. La beauté, la plénitude et l'ardeur de sa voix aux notes graves et religieuses, soutenait le chœur tout entier et lui communiquait une grâce entraînante de prière et d'élan. Les Sœurs qui l'ont entendue chanter le martyrologe la veille de Noël n'oublieront jamais l'impression surnaturelle, le frémissement sacré qui pénétrait alors toutes les âmes. La double beauté de la liturgie, qui s'élève dans la simplicité à une si grande hauteur, et de l'harmonie, expression profonde de la prière, faisait vibrer tous les cœurs.

C'est à ces heures saintes que le mot d'Hildegarde, la grande moniale qui a si bien perçu les réalités invisibles, revient naturellement : *Symphonialis est anima : l'âme est une harmonie.* Toutes les âmes ne rendent-elles pas leur résonance divine, lorsque, dans le chœur de nos Monastères,

une voix consacrée répète l'inoubliable témoignage : *Jesus Christus, æternus Deus, in Bethleem Judæ, nascitur ex Maria Virgine, factus homo ?*

En vraie Carmélite, Mère Marie de Jésus avait le sens profond de la liturgie ; elle était fille de l'Église en tous ses mouvements. « Il n'est rien de si riche que notre vie », aimait-elle à dire ; « elle est variée comme la vie même de « l'Église et du Seigneur. Les Évangiles, les Épîtres, toute « l'Écriture, c'est un festin nourrissant et délicieux. La Sainte « Église elle-même, dans la liturgie sacrée, nous sert la table « chaque jour et nous donne, pour ainsi dire, le lieu de notre « rendez-vous avec Notre-Seigneur. »

Mère Marie de Jésus fit donc, comme Sous-Prieure, tout ce qui dépendait d'elle pour inspirer aux novices et entretenir dans la Communauté l'amour du saint Office et pour donner à celui-ci toute la perfection possible dans les cérémonies et dans la diction. L'adoption du nouveau cérémonial fut pour elle une source toute particulière de saints labeurs. Elle rédigea aussi à ce moment le Journal du chœur [1]. Aucune peine ne lui coûtait pour que Sa divine Majesté fût mieux servie, mieux louée, plus aimée.

C'est dans cet esprit de louange et d'amour qu'elle s'efforça d'améliorer la prononciation du latin, réglée seulement alors au Monastère par quelques traditions orales. Plus tard, notre vénérée Mère, grâce aux leçons du dévoué Directeur de la Maîtrise de la Cathédrale, devait porter la récitation de l'Office à une perfection qui fut l'une des grandes joies de son priorat.

« Tandis qu'on s'applique ainsi, par amour et par respect, « aux détails, même extérieurs, le Bon Dieu prend l'âme », disait-elle. « Il accentue alors pour nous, pendant la psal- « modie, une parole qui va à nos besoins, que nous gardons « souvent au dedans toute la journée, et qui entretient notre

1. Indication des cérémonies diverses qui se succèdent au chœur au cours d'une année liturgique.

« oraison. C'est comme une goutte d'eau vive que le Seigneur « donne à notre cœur pour le détremper dans son amour. »

Mais surtout Mère Marie de Jésus aimait à révéler aux jeunes Sœurs l'âme de la louange divine. Ce fut toujours une de ses grâces. « Que vient-on faire au chœur ? » nous disait-elle souvent. « On vient faire œuvre d'hostie. On y est une « hostie de louange, une hostie d'adoration. Le saint Office « est à la fois encens pour l'âme et myrrhe pour le corps : « *J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens* [1], « dit l'épouse des Cantiques. Ce n'est pas, au soir de certains « jours de labeur, une petite pénitence que de ramasser tout « ce que l'on peut avoir encore de force pour donner toute sa « voix à la louange divine. Mais, puisque nous sommes de « nature à nous user, quel honneur de nous user pour Dieu ! »

Cette parole lui était familière. Notre Mère savait par expérience, elle dont la santé fut toujours délicate, que le plus cher et le plus élevé des devoirs d'une Carmélite, la psalmodie sacrée, à laquelle nous consacrons quatre heures par jour dans l'attitude de la prière, nous apporte parfois ses saintes fatigues, tant aimées. « Ce n'est pas une dévotion « égoïste que l'Office divin, disait-elle ; c'est une sortie de « soi : au dehors de notre corps, au dehors de notre âme, au « dehors de nos petites difficultés. La louange de Dieu est « parfois lourde à la pauvre nature humaine, parce que le « rideau de la foi nous cache Celui que nous louons : l'*Opus* « *Dei* est alors le fardeau de Dieu. Mais, *pour celui qui aime,* « *il n'y a pas de peine ou, s'il y a de la peine, c'est une peine* « *qu'il aime* [2]. Et nous aimons cette œuvre, nous qui avons « été appelées pour la faire. Il faut que la louange divine, « qui est le repos du ciel, soit sur la terre un sacrifice. Ce « sacrifice s'appuie au sacrifice même de Notre-Seigneur qui, « au saint autel, s'offre à nouveau pour la gloire du Père, à « toutes les minutes du temps. Nous sommes une louange « de gloire, une seule louange vivante avec le Seigneur Jésus,

1. Cant., IV, 6.
2. Saint Augustin.

« qui nous emporte dans son mouvement d'adoration pro-
« fonde. Être avec Lui, c'est notre vie éternelle. »

Les novices de Dijon ont dû entendre bien souvent ces accents si simples et si chauds qui emmenaient plus tard leurs Sœurs de Paray.

Sous-Prieure, Mère Marie de Jésus continua à s'occuper du petit troupeau comme aide de la Révérende Mère Prieure qui en conservait la direction. Avec les années, son influence, toujours discrète, se faisait plus profonde. Elle excellait à créer dans les âmes un mouvement d'oraison, à les amener, vis-à-vis de Notre-Seigneur, à cette vie vraie, personnelle, forte, qui, tout en s'appuyant sur les secours extérieurs, peut subsister s'ils viennent à se raréfier. Sa bonté était singulièrement trempée d'énergie, et elle savait inspirer aux âmes cette vertu carmélitaine par excellence.

Mais, pour notre Mère, il n'y a jamais eu d'autre force que l'amour. La source où elle puisait sans interruption, qui versait toujours en elle et, par elle, aux âmes, les onctions et les énergies divines, c'était le Cœur de Notre-Seigneur. « *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* [1]. » Avec quelle émotion pieuse elle répétait cette parole : « Oui, allons y
« boire, car ce sont des sources d'amour. »

La vie intérieure de Mère Marie de Jésus prit tout particulièrement, pendant son sous-priorat, la forme de la réparation. L'histoire de la Sœur Saint-Pierre avait eu sur elle, par suite d'une sorte de parenté spirituelle entre ces deux âmes divinement actives, une très remarquable influence. Après le Cœur sacré de Notre-Seigneur, sa Face adorable devint donc pour notre Mère l'objet d'une dévotion intime et profonde. Et comme cette âme toujours en diffusion de soi ne pouvait vivre d'un mouvement sans le communiquer, bientôt toutes les saintes pratiques de la Réparation se répandirent dans le cloître et même au dehors et une Confrérie de la Sainte Face, sous la présidence d'une chrétienne zélée, fut érigée dans l'église du Carmel.

1. Isaïe, XII, 3.

Pour Mère Marie de Jésus, la réparation n'était pas seulement l'œuvre d'intime consolation que le Cœur de notre Christ attend des siens : elle avait mission vaillante et devait guerroyer pour son Dieu.

Les âmes réparatrices, les âmes du Carmel, notre Mère vénérée les voulait à la fois dans le Cœur du divin Maître par la vie d'amour et d'oraison, et dans ses mains, comme des flèches ardentes contre ses ennemis, par les réalités efficaces de la pénitence et de l'immolation.

Mais écoutons-la elle-même : « Parce que des sectes impies « se sont vendues à Satan pour avoir des honneurs, des plai- « sirs et des richesses, nous nous donnerons à Jésus-Christ « pour avoir, avec Lui et comme Lui, l'obéissance et la souf- « france, la pauvreté et le travail, l'humiliation et l'immola- « tion de nous-même.

« Parce qu'elles font les œuvres de la haine, nous ferons « celles de l'amour.

« Parce qu'elles ont apostasié, nous ferons profession « d'être plus que jamais religieuses, c'est-à-dire séparées et « mises à part pour Jésus-Christ seul.

« Parce qu'elles blasphèment, nous ferons avec toute la « ferveur d'amour possible le service divin.

« Parce qu'elles enlèvent Dieu des âmes, nous prierons, « nous souffrirons et nous travaillerons pour garder ces âmes « ou les ramener au Seigneur.

« Parce qu'elles détruisent et profanent la Croix et nos « églises, nous redoublerons de respect et d'amour pour nos « crucifix, nous établirons Jésus Crucifié dans notre mémoire « et dans notre cœur comme dans un temple, et nous l'of- « frirons à son Père éternel en union avec les messes qui se « célèbrent à chaque instant dans tout l'univers.

« Parce que ces temps sont de luttes acharnées, nous « aiderons le camp de Dieu en priant sans cesse pour ceux « qui défendent sa cause, et surtout pour le sacerdoce. »

Nous voulions citer ces lignes si vibrantes d'une ardeur contenue, parce qu'elles expriment toute l'idée de la répa-

ration, telle que Mère Marie de Jésus la conçut alors, sous une lumière qui ne s'éteignit plus pour elle. Les dons de Dieu lui étaient toujours sans repentance.

Mais revenons aux devoirs et aux charges de son sous-priorat. Un nouveau champ d'activité où notre Révérende Mère prit ses délices, ce fut la Bibliothèque. Le soin de s'en occuper lui fut doux et profitable.

Avec sa nature intuitive, sa large ouverture aux choses de l'esprit et, plus encore, de l'âme, elle excellait à extraire rapidement d'un ouvrage toute sa véritable sève. Mère Marie de Jésus lut donc beaucoup et bien pendant toute cette période de sa vie, et grâce à sa mémoire facile, elle se créa un fonds de connaissances d'où jaillissaient en toute occasion la citation riche de doctrine, le mot plein d'à propos, l'anecdote heureusement choisie.

Elle puisa aux grandes sources des Pères, des Docteurs, des mystiques, et surtout de nos Saints. Ceux-ci, notre sainte Mère Thérèse en particulier, lui étaient familiers, de telle sorte qu'elle les citait constamment de mémoire. Elle goûtait spécialement le Cantique de notre Père Saint Jean de la Croix, les œuvres de Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, et bien plus encore ses Maximes. Sainte Gertrude l'avait toujours attirée, surtout dans les Exercices. Notre Mère aimait aussi la Bienheureuse Angèle de Foligno, Tauler. Quant à nos Chroniques, aux monographies, trop rares, hélas, de nos anciennes Mères, à tout ce qui est carmélitain, en un mot, c'était vraiment l'aliment de sa vie.

Dans ses dernières années de Prieure et de Fondatrice, les loisirs pour de longues lectures devaient faire défaut à notre Mère vénérée, mais ses souvenirs étaient toujours vivants. Elle avait une manière si originale, si simple et si charmante de nous communiquer les trésors auxquels elle avait puisé, que nous, qui avons eu le bonheur de l'entendre, en gardons un ineffaçable souvenir.

A l'heure de Dieu, le livre écrit, cette spéciale communion

des Saints avec tant d'âmes parmi celles qui ont le plus aimé le Christ sur la terre, avait porté en elle son fruit d'illumination et d'amour. Puis cette heure devait passer et des voies plus parfaites s'ouvrir, où le Maître seul se réservait de plus en plus de faire entendre la parole de vie : *Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître* [1]. Un moment vient où, tout commentaire humain des choses divines étant épuisé, l'âme ne peut plus boire qu'à la source infinie.

Pendant son sous-priorat, Mère Marie de Jésus vit retourner à Dieu une jeune religieuse qu'elle avait beaucoup aimée, Sœur Angèle du Sacré-Cœur.

C'était une petite Bretonne, « cœur chaud, délicat, passionné », comme notre Mère elle-même la dépeignait, « âme un peu poétique, esprit sérieux et pratique, volonté fidèle et persévérante, capable de beaucoup souffrir, de beaucoup aimer... »

Sœur Angèle avait beaucoup souffert, en effet, des débuts de sa vie religieuse. L'esprit de solitude et de mort du Carmel brisait sa nature ardente ; Notre-Seigneur plongeait en même temps son âme dans la nuit la plus profonde... Mais elle avait cru au delà de toute foi, espéré au delà de toute espérance, aimé surtout au delà de toute sa souffrance, et en cinq années seulement, elle était mûre pour la consommation.

C'était en 1893, le Jeudi, octave de l'Ascension. Sœur Angèle du Sacré Cœur, se sentant fatiguée, et toujours extrêmement confiante vis-à-vis de Mère Marie de Jésus, lui dit, la voyant venir à elle : « Oh ! ma Mère, vous verrez que j'en mourrai... Il faudra beaucoup, beaucoup prier pour moi. C'est si singulier ce que je viens d'éprouver : tout à l'heure, le soleil pénétrait dans notre cellule, et dans un rayon lumineux, je distinguais une infinité d'atomes ; pendant que je considérais cela, tout à coup le même effet s'est produit dans mon âme. J'ai vu toute ma vie comme dans un rayon de soleil.

1. Jean, XV, 15.

Oh ! que de péchés ! que de péchés !... Si j'avais mieux aimé Notre-Seigneur !... »

C'était la grande lumière qui présageait la fin. Quelques jours après, une méningite se déclarait. Mère Marie de Jésus ne quitta plus sa chère malade.

Cette âme, qu'une grande humilité avait conduite bien haut dans l'amour, ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance. Peu avant de mourir, se tournant vers la jeune Sous-Prieure, elle lui dit : « Dieu soit béni pour ce don qu'Il vous a fait de pouvoir tout comprendre et tant aimer. »

Cette parole de gratitude, à l'heure suprême, était bien profonde. En effet, notre Mère avait reçu le don de comprendre tout, et de toutes les âmes. Sa bonté jaillissante, cette bonté inoubliable, était pour elle, avec l'aide de la grâce, la source d'une sympathie et d'une compréhension universelles. Elle entrait d'une manière merveilleuse dans les cœurs ; et quand elle était là, c'était une onction, un rafraîchissement pour les âmes les plus fatiguées et les plus fermées. Chacune se sentait devinée au premier mot et, presque sans avoir exprimé sa souffrance, réconfortée avec une délicatesse toute sainte.

Le 3 Juin 1893, Sœur Angèle du Sacré-Cœur s'endormait dans le Seigneur. « Nous l'avons pleurée, écrivait avec une peine visible Mère Marie de Jésus, quoique l'on dise que les religieux ne se pleurent pas. »

Les religieux se pleurent parce qu'ils s'aiment, parce que le grand amour du Christ qui les unit dans leur vie austère, crée entre eux, sous la virilité des formes, des sentiments d'une vérité et d'une profondeur inexprimables.

L'histoire de Notre-Dame de Grâce, qui se rattache également au sous-priorat de notre Révérende Mère, est trop gracieuse, trop marquée de ces interventions providentielles dont sa vie fut pleine, pour que nous la passions sous silence.

Il était alors souvent question, en récréation, d'une antique statue de Notre-Dame de Grâce par laquelle la Sainte Vierge

se plaisait à multiplier les miracles pour nos anciennes Mères du premier Carmel de Dijon. On en parlait avec regret, avec désir, car la sainte image, depuis la Révolution, avait disparu. « Pourquoi, dit un jour Mère Marie de Jésus, ne pourrions-nous avoir, comme nos premières Mères, une Notre-Dame de Grâce ? La Sainte Vierge n'est-elle pas toujours disposée à nous être Mère de grâce ? Demandons-lui de revenir parmi nous, sous telle forme qu'elle voudra. »

Et une neuvaine fut immédiatement commencée, avec grande ferveur, pour obtenir de la Très Sainte Vierge une nouvelle statue qui fût encore, pour le Monastère, Notre-Dame de Grâce.

La neuvaine n'était pas achevée que Mère Marie de Jésus recevait une lettre de la nièce de son institutrice de jadis, Mlle Delahaye. C'était une demande au sujet d'une antique statue de la Sainte Vierge qui avait appartenu aux bâtonniers de la Confrérie de Notre-Dame de Bon Espoir. Portée autrefois en grande pompe dans les cérémonies de la Confrérie, la sainte image était venue, on ne sait comment, aux mains de cette pieuse personne. Et celle-ci priait notre Mère de lui indiquer quelque sûr légataire qui pût, après sa mort, recueillir la Vierge précieuse.

Mère Marie de Jésus, émue de cette réponse de la Providence, conta simplement à Mlle D. les vœux, les projets et les prières de la Communauté et lui proposa comme héritier de la statue le Carmel même de Dijon.

Grande fut la joie de la bonne demoiselle qui n'attendit pas au jour de sa mort pour être l'instrument des bénédictions de la Très Sainte Vierge. Quelques jours plus tard, la veille de la Purification, la vénérable image arrivait au Monastère, où elle était accueillie avec amour. Elle fut portée processionnellement dans toute la maison, pour prendre possession du nouveau domaine où elle allait régner sous le nom de Notre-Dame de Grâce.

Le 25 Mai suivant, après un grand quarantain de prières, on la dédiait solennellement, avec le même cérémonial que

la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, de Beaune, avait indiqué jadis pour la dédicace de la première statue miraculeuse. Chaque année, à pareille date, le Carmel de Dijon renouvelle de pieuses fêtes auxquelles, par le cœur et la prière, notre Révérende Mère ne manquait jamais de s'associer.

N'est-il pas touchant de voir les réponses d'en haut faire toujours écho à la simplicité de sa foi, dans une vie toute pleine d'harmonies et de délicatesses divines ?

CHAPITRE VII

PRIORAT

1895-1901

Hautes qualités de Mère Marie de Jésus comme Prieure. — Vie intérieure. — Les Chemins de Croix. — Relations avec des prêtres et des religieux éminents. — Dévotion du *Désert*. — Agrandissement du Carmel de Dijon.

L'heure venait où toutes les préparations providentielles allaient aboutir à la mission vraie de Mère Marie de Jésus. Dieu lui avait donné en germe toutes les qualités non seulement d'une moniale, mais d'une Prieure ; Il les avait développées avec la coopération toujours fidèle d'un travail personnel fécond. La divine floraison ne pouvait plus tarder.

Le second triennat de la Révérende Mère Prieure en charge prenait fin en Octobre 1895. Nous pouvons juger des sentiments de la Communauté à l'égard de Mère Marie de Jésus et de l'affectueuse estime qu'elle s'était attirée pendant son sous-priorat, en voyant le Chapitre l'appeler alors, d'un seul cœur, à la première charge du Monastère. La charité rayonnante de notre Mère, l'attrait de sa bonté généreuse avaient, avant toute chose, dicté cette élection, qui fut accueillie à Dijon même avec une vive sympathie.

Mère Marie de Jésus allait désormais conduire ses filles au jour le jour dans ces voies qu'elle résumait si simplement : « Toute la vie spirituelle consiste en deux choses : s'oublier et aimer. »

Depuis longtemps Mère Marie de Jésus avait gagné les

cœurs par la largeur du sien ; ses Sœurs savaient aussi l'ampleur de ses vues ; elles avaient été maintes fois ravies par cette fraîcheur d'âme, cette candeur, ce je ne sais quoi de simple, de jeune, de spontané, qui était si attrayant chez notre Mère ; mais à ces dons s'alliaient une grande maturité de jugement et, comme le Cardinal Perraud se plaisait à le dire plus tard, de rares qualités pratiques de gouvernement. Mère Marie de Jésus, dont, jusque là, on connaissait surtout le cœur, manifesta dès lors sa force morale, son équilibre, son intelligence des affaires, enfin un ensemble de dons à la fois naturels et surnaturels qui devaient plus tard donner leur plein épanouissement dans la fondatrice du Carmel de Paray-le-Monial.

Bien que certaines lacunes, surtout dans les questions de détail, se révélassent dans cette noble nature, en toutes les grandes choses, cependant, son caractère réunissait des vertus et des qualités qui, souvent, semblent s'exclure.

Profondément bonne, Mère Marie de Jésus montrait, dans les occasions où, devant Dieu, elle le jugeait nécessaire, une rare énergie, ne transigeant jamais avec la lumière, dût-il en coûter beaucoup à son cœur. Elle avait l'autorité ferme et douce à la fois, et jamais elle ne l'abdiqua. Seulement, elle ne l'usait pas à exiger de petites choses : elle voyait tout de haut, avec sa claire intelligence et son sens large et droit. Son affection, habituellement toute maternelle, connaissait néanmoins les saintes virilités. Avait-elle à reprendre, elle le faisait nettement et fortement, et demandait qu'on y répondît par la paix d'une humilité vraie.

Elle alliait encore ces deux qualités rarement jointes : l'élan et l'équilibre, la sagesse et le don des saints enthousiasmes, car tout, dans sa manière de conduire les âmes, respirait la maturité, la prudence, avec un mélange constant de fermeté et d'amour, de généreux idéal et de sens indulgent des réalisations possibles.

Pendant les longues années de son priorat, à Dijon d'abord et surtout à Paray, Mère Marie de Jésus a mené à bien les

plus délicates entreprises. Et jamais le maniement des affaires ne lui enleva une candeur, une sorte d'innocence, qui était chez elle vraiment exquise. Notre Mère semblait passer à travers les choses de la vie sans en être touchée...

Dans ses relations avec toutes sortes de personnes, elle apportait une ouverture, une confiance qui venaient, chez elle, de la générosité du cœur. Aussi, malgré son intelligence pénétrante, eut-elle bien de la peine à se convaincre que certains caractères ne possédaient pas la discrétion et la rectitude que sa bienveillance leur prêtait. Le contact de réalités parfois décevantes fut un dur, mais nécessaire enseignement à cette âme qui avait un tel besoin d'aimer les autres âmes et de croire en elles !...

Mais, chose émouvante, Notre-Seigneur protégeait sa simplicité et ne permit presque jamais que cette confiance trop généreuse eût des conséquences pénibles. La droiture des intentions de sa servante inclinait vers elle le Cœur du Maître. Il l'aimait visiblement telle qu'elle était.

C'est le privilège des âmes absolument pures : elles ont avec Dieu une intimité, une ouverture à laquelle Il se plaît à répondre en ne leur manquant jamais et en leur faisant franchir sans dommage des écueils où d'autres, moins simples, eussent échoué.

Nous avons déjà dit que Mère Marie de Jésus n'était pas entièrement exempte de quelques lacunes. Comme il arrive souvent, ses qualités même n'allaient pas sans un certain excès. Sa bonté la portait parfois à trop d'indulgence. Elle eut, à certaines heures, à le regretter ; mais Saint Paul n'a-t-il pas dit que *la charité croit tout et espère tout* ? Inclinée à regarder toutes choses du point de vue élevé, il lui arrivait de laisser échapper quelques détails, de négliger quelques régularités... Mais elle avait cette noble humilité qui, seule, est capable de recevoir la lumière et de la faire triompher dans la vie. Avec le temps, ces légers défauts, qui étaient, chez elle, le fait du tempérament et non de la volonté, devaient disparaître complètement, et celles d'entre nous

qui l'ont connue dans ses dernières années n'en ont plus trouvé aucune trace.

Mère Marie de Jésus avait d'ailleurs les vertus qui emmènent loin en Dieu et conduisent au large.

Le don si généreux de son amour attirait l'amour. Très peu de temps après l'élection de la nouvelle Prieure, la bonne doyenne du voile blanc, cette chère Sœur Marie de l'Incarnation, si surnaturelle et si dévouée, pouvait lui dire avec une ravissante simplicité : « Ma Mère, si c'est Notre-Seigneur vraiment qu'on aime en vous, Il est bien aimé dans cette Communauté. »

En acceptant ce que le langage monastique appelle humblement et justement la *charge* du priorat, Mère Marie de Jésus avait compris profondément que, pour une Prieure de Carmel, l'une des grandes raisons de vivre, c'est de garder et de transmettre intact le dépôt sacré qui nous a été légué par notre Mère Sainte Thérèse : cet esprit de l'Ordre, large et généreux, pénitent, mais avec cette force de sérénité, de paix, que notre Mère possédait elle-même à un si haut degré ; avec cet esprit familial qui tempère l'austérité de notre vie et la rend facile et douce à porter, cette charité dilatée qui unissait d'un si grand amour la sainte Mère et ses filles ; enfin, ce qui est le meilleur de notre grâce, notre vie d'oraison, la *nôtre* : *Panem nostrum* ; l'esprit de nos Saints, leur sève et leur vie, l'héritage sans prix de ceux qui nous ont légué la plus sainte, la plus éclairée des traditions de vie intérieure.

Garder le dépôt : le garder selon la lettre et selon l'esprit, ç'a été, dès l'heure de son premier priorat, le plus profond désir et peut-être la plus grande grâce de notre chère Mère, grâce que cette grande religieuse devait faire rayonner au delà même des murs de son Monastère, car elle ne pouvait pas contenir en ces seules limites la puissance de vie carmélitaine qui était en elle.

Sous la charge du priorat, surtout avec l'extension apos-

tolique qu'elle devait prendre pour Mère Marie de Jésus, que devenait, cependant, sa vie intérieure, si préservée jusque là et si nourrie par l'oraison ? Au jour même de son élection, un religieux qui venait féliciter la Prieure et surtout ses filles lui avait dit en souriant : « Oh ! ma Mère, maintenant vous pouvez renoncer à être Marie : vous voilà Marthe à jamais. »

« Et moi, je pensais, nous racontait notre Mère vénérée : « Pourquoi ne dirais-je pas dans l'action, comme Marthe qui « demandait au Maître le secours de Marie : « *Dites-lui donc « qu'elle m'aide* [1] ? » Ma prière, mon oraison, laissez-les « venir, Seigneur, à mon secours. Laissez-moi la liberté d'un « regard vers les choses que je dois faire pour votre amour, « mais gardez mes yeux toujours fixés sur vous. »

Elle exprimait la même idée dans une lettre intime de cette époque : « J'ai consacré, écrivait-elle, mes trois années de charge à Notre-Seigneur dans sa vie publique. Je voudrais l'imiter dans la prière incessante qui était alors la sienne et unir Marthe avec Marie, enfin de ne pas dilapider le petit peu de vie intérieure dans l'action. »

Si l'existence de Mère Marie de Jésus, comme les années d'apostolat de son Maître, se résumait désormais dans cet unique mot : le don de soi, sa vie d'oraison était bien trop profonde pour en souffrir. Elle prit seulement, de jour en jour, plus de simplicité et de force. La forme s'en modifia nécessairement parmi les sollicitudes toujours croissantes de la Prieure et bientôt de la Fondatrice, mais rien n'empêchait cette âme divinement possédée de demeurer à la source sacrée. Les lumières surnaturelles étaient toujours plus vivantes et le Christ plus près.

Il suffisait à notre Mère de parcourir un instant l'Évangile pour que ces mots de vie, creusés pendant tant d'années avec amour et fidélité, lui ouvrissent toute leur richesse. A la fin de son existence, nous la voyions souvent, avant de ter-

1. Luc, X, 40.

miner son action de grâces, entr'ouvrir le Saint Livre. Elle savait, comme le dit si bien le R. Père V., qu' « aucun livre ne jette l'âme dans un recueillement plus profond et plus rapide. Tous les autres ne sont que des commentaires. Celui-là, c'est le mot direct tombé du Cœur de Dieu. »

Au contact de ce mot, la lumière jaillissait, simple et vivante. Elle nourrissait notre Mère vénérée pendant tout le jour et, s'il s'agissait de parler au Chapitre, ce regard jeté le matin sur le Saint Évangile ou sur la messe du jour suffisait, la plupart du temps, à ouvrir la source de son éloquence naturelle.

Mère Marie de Jésus vivait d'ailleurs beaucoup de ce qu'elle donnait. Il y avait des échanges très intimes entre sa vie intérieure personnelle et sa vie d'apostolat. L'une entretenait l'autre.

Puis, comme jadis, le Maître divin se levait parfois lui-même dans l'âme ; Il la touchait jusqu'en ses profondeurs, Il lui disait les mots substantiels qui renouvellent toutes choses.

Au jour de son sacre, devant des responsabilités qu'il sentait si lourdes, le saint Évêque d'Autun qui fut, de 1906 à 1914, le père de notre Carmel, Mgr Villard, eut une grande parole : « Je m'en vais, dit-il, possédé du Saint Esprit. » Que ce mot, qu'elle aimait d'ailleurs, eût bien été celui de notre Mère à dater de son priorat ! C'est une illumination, c'est une effusion, c'est une possession... C'est l'Esprit Saint irradiant une âme et la conduisant Lui-même visiblement à toutes les œuvres qu'elle doit accomplir pour Dieu. La motion de l'Esprit d'amour nous apparaîtra désormais à chacune des entreprises importantes de Mère Marie de Jésus. Les paroles intérieures, les harmonies providentielles vont devenir de plus en plus lumineuses, et le mot de Saint Cyrille d'Alexandrie se réalisera avec une plénitude plus grande encore : *Un chrétien, c'est un être composé d'un corps, d'une âme et du Saint Esprit.*

L'un des souvenirs les plus caractéristiques peut-être de la vie intérieure de notre Révérende Mère à cette époque, ce sont les Chemins de Croix qu'elle a composés pendant son priorat à Dijon.

Suivre le Seigneur sur la voie douloureuse avait toujours été l'un des attraits intimes de cette âme réparatrice. Plus elle avançait dans notre sainte carrière d'immolation, plus elle découvrait que le don des dons sur notre vie, c'est la Croix sanctifiante du Christ, abîme de divinité, sceau secret et efficace sur notre cœur et sur nos membres. Et la voie du Calvaire arrêtait son regard, comme le chemin de la sainteté et de l'union pour l'âme qui sait y suivre dans la vérité le Crucifié divin.

Notre Mère aimait donc le Chemin de la Croix. Elle le regardait comme la messe du soir, d'où l'âme sort toute revivifiée, ayant reçu, en quelque sorte, le sacrement de la souffrance du Christ.

Aussitôt après l'acquisition, dont nous parlerons bientôt, d'une propriété voisine du Carmel, elle avait voulu y ériger les Stations douloureuses. Chaque fois qu'une des grandes croix rustiques qui devaient les marquer était prête à être posée, Mère Marie de Jésus, prenant pour compagne la Sœur qui l'avait faite, allait, pieds nus, la croix sur les épaules, la porter elle-même au lieu où elle devait être fixée.

Que de fois encore, à minuit, lorsqu'elle terminait l'Heure Sainte, ou le matin, dès l'aube des jours d'été, ne faisait-elle pas, avec cette même Sœur, compagne habituelle de ses pénitences, le Chemin de la Croix, meurtrissant ses pieds nus sur les cailloux aigus du jardin et fléchissant sous une lourde croix qui lui rappelait celle de son Maître.

Ses filles, sachant les grâces particulières qu'elle avait trouvées, à certaines stations surtout, en suivant Notre-Seigneur sur la Voie douloureuse, lui demandèrent de remplacer les méditations habituelles, peu adaptées parfois aux besoins des contemplatives, par quelques lignes, fruit de son oraison à elle. Telle est l'origine des cinq Chemins de Croix

que nous gardons avec un pieux respect et qui, chaque année, pendant la grande Semaine, continuent à faire passer en nous l'âme de notre Mère bien-aimée.

Rien peut-être ne révèle mieux l'esprit de prière de Mère Marie de Jésus, ce qu'il y avait de vivant, d'activement généreux, dans sa manière d'aller à Dieu, de Le chercher pas à pas, sous la lettre de l'Écriture, par un travail de foi et d'amour.

Les mots qu'elle emploie sont si bien ceux que nous avons connus et aimés : des mots simples et forts, chargés de vie, et dont chacun, nous le savions, évoquait pour elle un souvenir d'oraison, résumait un mouvement intime et personnel.

Elle offrait ainsi le Chemin de la Croix :

« Mon adorable Rédempteur, je veux m'attacher à vos « pas, je veux parcourir avec vous les stations de la Voie « douloureuse, je veux aller après vous comme Marie, Jean « et Madeleine ; attirée par votre amour comme eux, je « voudrais être pénétrée de douleur, brisée de componc- « tion, enivrée d'amour, fortifiée pour les luttes, dépouillée « avec vous, fixée à la Croix avec vous ; avec vous, je vou- « drais vraiment mourir à tout ce qui n'est pas vous et que « la pierre de votre tombeau se referme sur moi, afin que je « reste ensevelie en vous. Seigneur, je voudrais gravir à « genoux cette montée du Calvaire, recueillir à chaque pas « les gouttes de votre Sang, en faire part aux pécheurs et « aux justes, à l'Église qui lutte comme à l'Église qui souffre, « recueillir pour moi et pour les âmes tous les fruits de vos « douleurs. Accordez-nous, ô Père saint, la foi vivante qui « nous rende présent le sacrifice du Seigneur, et l'amour « que mérite un si grand mystère. »

Nous sera-t-il permis de citer encore, au hasard, quelques lignes d'une des stations : celle du dépouillement ? « Il faut « être dépouillé avant d'être crucifié... Ce sont ici les prépara- « tifs de noces divines. La Croix est là : c'est le lit nuptial ; la « pauvreté, céleste officière de l'Époux divin, est là, émis- « saire de l'Amour infini, nous criant : Quittez tout, et vous

« trouverez tout. L'amour ne se repose que dans le sacrifice « de tout. — Où vous trouverai-je Seigneur ? — Là où il n'y « a plus de créature. »

A cette heure, la vie spirituelle de Mère Marie de Jésus reçut une orientation décisive et pénétra dans des profondeurs nouvelles de recueillement, de séparation du créé ; elle s'établit en des silences que son âme ne connaissait point encore. C'était l'étape qui devait la conduire à la vraie vie contemplative, telle que Thérèse d'Avila l'ouvrait à ses filles les plus aimées.

Les dons du Saint Esprit, que notre Mère — nous l'avons dit — avait reçus à un degré élevé, caractérisèrent cette ascension. Saisissant, dans une lumière de synthèse, le fond dernier de la doctrine de Catherine de Sienne, elle y puisait une connaissance plus parfaite du Verbe Incarné. Devant elle s'ouvrait une voie plus directe vers Dieu, dont les attributs et les perfections adorables ne cessèrent désormais d'irradier son horizon spirituel. Certaines formes d'oraison, qui avaient eu leur moment et servi de base, à cause de la solidité de leur mode, à cette vie intérieure sans cesse ascendante, allaient donc être dépassées.

Un grand religieux, le R. Père V., élu Prieur du Couvent des Dominicains de Dijon, à l'heure où notre Mère entrait elle-même pour la première fois en charge, était l'instrument destiné de Dieu à lui faire franchir ce pas décisif. Pendant six années, leurs liens devaient aller se resserrant, et ne plus cesser ensuite jusqu'à la fin.

Chez le fils de Saint Dominique, la plus noble intelligence s'alliait à cette générosité de cœur, à cette droiture immaculée du caractère et des voies qui rendent les rapports d'ordre spirituel si hauts et si sacrés. On ne pouvait le connaître sans avoir le sens de l'élévation. Le Père V. élevait, en effet, les âmes par la splendeur des grands horizons divins qu'il avait le don de leur ouvrir, en même temps qu'il confirmait les caractères dans la force et la paix du Christ.

Un autre trait devait créer entre lui et notre Mère des harmonies profondes. On a dit du Père Lacordaire qu'il était « moine jusqu'au cou ». Ce religieux, son fils, qui avait reçu de ses propres mains l'habit de l'Ordre, était, lui aussi, un moine, dans toute la force de la parole, avec tout ce qu'elle comporte de communion ardente et féconde à la sève si riche des grands Ordres. On comprend que l'âme de Mère Marie de Jésus — celle d'une moniale et d'une vraie Carmélite — devait être saintement attirée par cette grande physionomie monastique.

Leur rencontre fut donc pour notre Mère l'heure d'un affranchissement providentiel, l'heure où l'être est prêt pour des communications divines plus libres et plus souveraines.

Quoique Mère Marie de Jésus, à cause de son rare équilibre, de l'ordre qui régnait dans ses pensées et ses sentiments, et surtout à cause de sa simplicité et de son humilité, n'ait jamais connu les tentations et les luttes extrêmes que les plus saints subissent souvent, cependant elle atteignait seulement alors ces degrés de dépouillement intérieur et de pure charité où l'âme, à la suite de notre Père Saint Jean de la Croix, peut dire que « sa demeure est pacifiée [1] ».

Combien notre vénérée Mère aimait nous répéter cette parole ! Que de fois elle nous a rappelé que l'union dernière avec Dieu n'est possible que lorsque « la demeure est entièrement pacifiée ! » Aussi Mère Marie de Jésus était-elle, dans sa paix, dans sa sérénité, comme *le fort armé qui garde sa maison* [2] et qui est entré dans la région des suprêmes sécurités.

Tout en subissant profondément, ainsi que nous l'avons dit, l'influence du R. Père V., notre Mère bien-aimée demeura très librement fidèle à sa grâce et à ses voies propres. Elle avait le don rare de recevoir et d'assimiler, sans rien perdre de sa spontanéité et de la fraîcheur de sa vie personnelle.

1. *La Nuit obscure*, ch. XIV.
2. Luc, XI, 21.

Rien de moins apprêté, de plus jaillissant, de plus original : elle était elle-même, et c'était son meilleur don.

Si les relations spirituelles de Mère Marie de Jésus avec le R. Père V. furent pour elle, à cette époque, les plus profondes et les plus décisives, ce ne furent cependant pas les seules. Comme la grande Réformatrice du Carmel, elle s'ouvrait volontiers à toutes les saintes influences ; elle recueillait la parole de Dieu, de quelque côté qu'elle lui vînt, dès lors qu'avec son tact surnaturel, notre Mère la sentait jaillir d'une âme vraiment sacerdotale et compréhensive de notre vocation. « Nous sommes catholiques », disait-elle.

Elle s'applaudit toujours d'avoir demandé lumière et secours à des religieux de différents Ordres ou à des prêtres séculiers de valeur, selon les circonstances providentielles. La largeur d'esprit de Mère Marie de Jésus, à cet égard comme à tous les autres, était remarquable.

Nous avons vu déjà ce qu'elle a dû à la Compagnie de Jésus et à l'Ordre de Saint Dominique, continuant ainsi la tradition séculaire qui unit le Carmel à ces deux grandes familles religieuses par des liens tout spéciaux de dévouement réciproque. Dès le début de son priorat, Mère Marie de Jésus eut aussi la grâce d'entrer en relations avec M. l'Abbé S., alors Directeur au grand Séminaire de Dijon, dont les ouvrages ont exercé, dans le monde catholique tout entier, une si profonde influence de lumière et d'amour sur les âmes, en les rendant, selon la belle parole de l'Apôtre Saint Jacques, plus *riches dans la foi* [1].

Notre Révérende Mère apprécia bien vite ce grand cœur sacerdotal, d'un courage indomptable au service du Christ, héroïque dans la prière et dans le travail. Ce prêtre était entièrement donné à son œuvre, l'œuvre pour Dieu. Il ne relâchait jamais rien de l'intensité de la pensée, de la contemplation intérieure qui trouvait dans la clarté de ses

1. Jacq., II, 5.

ouvrages une si heureuse expression. Ce don actif de soi dans le domaine de l'esprit, ce dévouement, le plus délicat et le plus profond de tous, celui qui demande aussi le plus de sacrifice, avait été admirablement compris par notre vénérée Mère. De son côté, l'Abbé S. avait également pénétré l'âme de Mère Marie de Jésus, de telle sorte que, dès le premier contact, il s'écriait en la quittant : « Que ne l'ai-je connue plus tôt ! »

Dès lors, il revint souvent au Couvent de Dijon, dont il fut bientôt l'un des meilleurs et des plus fidèles amis. Il se plaisait à recourir au jugement éclairé de notre Mère, à compléter avec elle sa bibliographie des auteurs mystiques, et chaque fois qu'un de ses ouvrages voyait le jour, tout imprégné de la prière du Carmel, c'était un bonheur pour les filles de Sainte Thérèse.

Quand les *Elévations dogmatiques* sur le Sacré Cœur parurent, Mère Marie de Jésus goûta l'une de ses meilleures joies d'âme. « Comme votre beau livre sur le Sacré Cœur le « *magnifie* ! écrit-elle aussitôt à son saint et savant ami. Oui, « c'est bien le mot, car il le fait si grand... Vous dites en vos « pages : « le Cœur-Soleil, le Cœur-Foyer », et vous voyez tout « rayon de lumière, toute flamme sortir de Lui et remonter « à Lui. Que c'est beau ! Quel flux de charité que la Création, « l'Incarnation, la Glorification... Quel reflux doit jaillir de « nos âmes ! Sous cette clarté de foi, on ne vit plus dans « l'exercice de l'amour, mais dans l'essence même de l'amour.

« Les blessures... c'est si beau ! On pénètre plus loin, « jusqu'au fond, par elles ; elles font des trouées si lumi- « neuses... Il fait si bon s'approcher de la source et boire « au foyer de l'amour ! »

Et elle ajoute avec sa grâce habituelle : « Je ne peux m'em- « pêcher de penser à la joie qu'aurait eue Sainte Thérèse de « voir paraître vos pages, qui font si bien ressortir la religion « *vraie* d'un Dieu tout amour. »

Aussi longtemps qu'elle vécut, Mère Marie de Jésus eut la douceur de voir le cher auteur des *Élévations* venir au Mona-

tère de Paray comme à la maison de Dieu et à la maison de l'amitié. Dirons-nous que cet attachement saint lui demeura fidèle bien au delà de la tombe et que M. le Chanoine S. a continué à notre Mère Fondatrice, par le plus touchant dévouement à sa mémoire, à son œuvre et à ses filles, l'amitié toute surnaturelle qu'il lui avait généreusement vouée.

Beaucoup d'autres prêtres éminents et un bon nombre de pieux laïques devinrent aussi, grâce à notre Mère, des amis du Carmel de Dijon, puis de celui de Paray. Il y avait une grâce particulière à s'approcher de cette grille où l'on entendait une parole si élevée, si directement de Dieu, et d'une simplicité qui ravissait.

« Notre sainte Mère Thérèse est la plus aimable des « Saintes », répétait souvent Mère Marie de Jésus. Combien elle était de sa race !... Cette amabilité n'avait rien de mondain et de superficiel ; elle jaillissait des sources profondes du cœur. Elle allait toujours à montrer le Seigneur plus près, plus miséricordieux, plus facile à atteindre. Le contact de notre Mère disait, à lui seul, combien Dieu est bon.

Fille de Sainte Thérèse, elle était aussi l'admiratrice et l'héritière aimante de nos premières Mères du Carmel de France. Elle avait véritablement reçu l'esprit de notre sainte Réformatrice et de ces admirables générations françaises qui s'élevèrent à une communion si étroite à la vie du Verbe Incarné et vécurent avec le Christ dans une si grande intimité : descendantes authentiques de Sainte Thérèse, animées de son plus pur esprit, n'ayant eu, sous la direction de la grande Mère Anne de Jésus, qu'un désir : celui de transmettre cet esprit thérésien aux générations futures, dans son intégrité parfaite, avec la dernière fidélité.

Cet esprit, avec quelle profondeur de pénétration elle l'avait reçu, notre vénérée Mère : vraie épouse du Verbe Incarné, vivant de ses mystères et de ses états, et surtout de son mouvement vers le Père, se rattachant par là à la meilleure tradition du Carmel, avec la même clarté, la même

vigueur, le même ferme bon sens, la même vive et haute sagesse, sans en excepter cette pointe de sel d'esprit français que nous retrouvons parfois dans nos premières Mères.

Les dévotions chères à notre Ordre, sobres et vivantes, vont toutes au culte et au partage des états et des mystères du Christ. L'une des plus touchantes, parmi celles que relatent nos anciennes Chroniques, est la dévotion à la quarantaine de Notre-Seigneur au désert, ouverte au jour de l'Épiphanie par son baptême dans le Jourdain.

Nos premières Mères aimaient, en une sorte de Carême intime et anticipé, à se cacher alors avec Lui dans une solitude plus profonde, ensevelies dans la vie du Verbe Incarné adorant son divin Père et réparant les péchés du monde. On est frappé de voir combien d'entre elles — et d'abord la Mère Marie de la Trinité d'Hannivel, la Mère Françoise de la Mère de Dieu, notre Vénérable petite Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, et tant d'autres — se perdaient pour ainsi dire dans cette grâce, que Notre-Seigneur lui-même a manifestée comme une de celles de notre saint Ordre : « *C'est maintenant*, disait-il à la Mère Marie de la Trinité d'Hannivel, *le temps de ma présence spéciale d'amour avec mes épouses du Carmel* », parole qu'en 1889 Il a répétée presque textuellement à notre Mère vénérée : « *C'est maintenant le temps de la communion de ton âme avec moi.* »

Mère Marie de Jésus en avait toujours vécu profondément. « Si je vous confiais, avouait-elle plus tard à ses novices « avec son charmant abandon, mes petites pensées dans le « temps où j'étais jeune religieuse, je vous dirais combien « j'ai toujours aimé ce mystère du désert et que de choses m'y « ravissaient. C'est si beau ! un Dieu adorant Dieu, et que « rien ne détourne de son regard vers le Père, qui le poursuit « divinement des feux de ses adorables perfections. Et Il « s'occupe à répondre à Dieu, aux exigences de tous ses « attributs divins, à répondre surtout à son amour.

« Pensons-nous assez à l'effet que faisaient sur l'âme hu-

« maine de Notre-Seigneur les perfections divines qu'Il « portait en substance : la puissance, la justice, la sainteté « de Dieu ? Il a, dans son agonie et déjà au désert, souffert « inexprimablement de la sainteté de Dieu, comme d'une « proximité écrasante pour son Humanité, liée à Dieu en « unité de personne et portant tous les péchés du monde. « Mais surtout, au désert, Notre-Seigneur voyait monter « comme un torrent, comme une vague, monter, tout « plein de beauté et débordant, l'amour dont la Trinité « Sainte s'aime et aime l'humanité. Et Il voyait aussi une « autre vague, immense, qui s'élevait de la terre vers Dieu, « et c'était le fruit du péché d'Adam. Et le Cœur du Christ « suffisait à réparer pleinement, à réparer divinement la « gloire de Dieu atteinte par ce flot montant du péché de « tous les siècles. »

Cette dévotion à Notre-Seigneur au désert a été si fondamentale dans la vie spirituelle de notre Révérende Mère qu'on nous permettra de citer encore à ce sujet quelques paroles révélatrices de la profondeur de son oraison.

Plusieurs âmes lui avaient avoué une certaine difficulté à allier, aussitôt l'Épiphanie, le mystère de la retraite de Jésus au désert à celui de la Sainte Enfance. Notre Mère leur en découvrit le lien secret, l'unité intime. « Dans l'un et l'autre « de ces mystères, disait-elle, on honore Jésus-Christ dans sa « vie intérieure et cachée : l'Enfant Jésus dans le silence « et l'impuissance de l'enfance, et Jésus au désert dans le « silence et la solitude, vivant avec la Sainte Trinité, vivant « d'adoration envers son Père. A Bethléem, à Nazareth, au « désert, Il priait, Il contemplait, Il avait sa vie intérieure « profonde. Donc, en ce temps, la grâce nous est donnée « précisément dans l'union au mystère de sa vie contem- « plative.

« Notre-Seigneur faisait les mêmes actes dans les langes « de son berceau que dans la solitude du désert. Et il y a une « grâce très grande pour l'âme à contempler les premiers « actes de Notre-Seigneur dans ces deux commencements,

« alors que, paraissant au milieu du monde qu'Il a créé, Il « donne à sa création une âme d'adoration envers le Père « céleste.

« Le prélude de Bethléem, c'est le grand pas d'humilité « de l'Incarnation ; le prélude du désert, c'est le grand pas « d'humilité du Baptême. Dans les deux mystères, nous « honorons en Notre-Seigneur son humilité d'adoration, « son humilité de glorification du Père. Et combien nous « devons y communier, nous qui ne nous « anéantissons » pas « comme Lui, mais qui sommes le néant et qui en sortons « par l'adoption des enfants de Dieu. »

Mère Marie de Jésus avait lu dans les Chroniques que la Mère Marie de la Trinité d'Hannivel, dans tous les Monastères où elle était Prieure, faisait disposer un lieu dédié à Notre-Seigneur comme son désert, où les Sœurs allaient le visiter chaque jour, du 6 Janvier au 15 Février. Notre Mère, aussitôt qu'elle fut à la tête de la Communauté, eut le désir de ressusciter en quelque manière cette antique dévotion si carmélitaine. Mais, profondément prudente, elle ne voulait établir de pratiques surérogatoires qu'à très bon escient, et, avec sa simplicité ordinaire, elle demanda à Notre-Seigneur un signe de son bon plaisir. Ce signe, c'était le don, fait au Monastère, d'une statue du Sacré-Cœur qu'on pût exposer au « désert ».

Or, quatre jours après cette convention, une pieuse dame de Dijon, qui l'ignorait totalement, demandait notre Révérende Mère au parloir : « Ma Mère, lui dit-elle dès l'abord, me permettriez-vous d'offrir à votre Communauté une statue du Sacré Cœur... mais non pas pour la chapelle ; je veux qu'elle soit pour vous, pour l'intérieur du Monastère. » On devine l'émotion de Mère Marie de Jésus.

Notre-Seigneur semblait donner son approbation providentielle, elle pouvait aller de l'avant. Ainsi le Maître désirait lui-même demeurer durant ces quarante jours avec ses épouses du Carmel... Il leur fit souvent sentir sa présence d'amour. Que de fois Il a répondu à leurs prières en accor-

dant à toute la Communauté la grâce de passer ensuite le Carême dans la pratique intégrale de nos saintes observances !

Il ne restait plus qu'à régler les détails de cette touchante dévotion. Notre Révérende Mère résolut de faire chaque année à Notre-Seigneur, le 15 Février, jour de la sortie du désert, une petite fête intime, écho de celle que lui donnèrent les Anges qui, s'approchant de Lui, le servaient.

Lorsque Mère Marie de Jésus eut fondé le Carmel de Paray, elle compléta encore cette dévotion chère au Cœur de son Maître et au sien, et la rendit plus solennelle et plus pieuse par l'exposition du Saint-Sacrement pendant la nuit du 14 au 15 Février et toute la journée du 15. C'est donc devant Notre-Seigneur lui-même, à l'oratoire où sa statue est exposée et où son Hostie rayonne, qu'a lieu la cérémonie touchante de la sortie du désert.

Nous avons gardé fidèlement le petit Cérémonial que Mère Marie de Jésus avait composé pour la circonstance et où la plus vive piété s'allie à un sens liturgique exquis : le tout tellement marqué au coin de l'esprit de notre Mère vénérée que cette fête très simple semble nous laisser son âme vivante.

Après l'Invitatoire : *Christum orantem in deserto, venite adoremus*, commence le chant de l'Évangile du premier dimanche de Carême, l'Évangile du désert, coupé de prières liturgiques appropriées aux paroles du Saint Livre.

La Mère Prieure prononce ensuite une consécration dans laquelle transparaît tout le cœur de celle qui l'a composée avec tant de simplicité et de foi : « O Jésus, Fils bien-aimé « du Père, en qui Il a mis toutes ses complaisances, Divin « Agneau qui portez et qui ôtez les péchés du monde... »

Puis, pour exprimer la victoire du Christ triomphant de Satan, chacune des Sœurs vient renouveler, la main sur l'Évangile, les vœux de son baptême. Enfin, après avoir invité successivement tous les chœurs des Anges à adorer le divin Roi au désert : *Adorate Deum, omnes Angeli ejus*, les Sœurs portent processionnellement la statue du Sacré-Cœur au réfectoire et servent à Notre-Seigneur, qui daigne

l'accepter en la personne de ses pauvres, un repas semblable à celui que, traditionnellement, tous nos Monastères lui offrent le jour des Rameaux.

Une année, c'était en 1897, le lendemain du 15 Février, Mère Marie de Jésus revenait de la Sainte Table et elle avait à peine regagné sa place, lorsqu'elle entendit nettement cette parole intérieure : « *Je veux me nourrir de toi.* » Elle pensa que le Maître Saint faisait allusion à l'hospitalité d'amour qu'elle lui avait donnée la veille. Mais Notre-Seigneur, insistant, lui fit connaître que c'était bien d'elle-même qu'Il voulait se nourrir, et lui dit alors la plus belle parole intérieure qu'elle ait peut-être jamais reçue : « *L'âme qui épuise pour ainsi dire toute sa substance dans le sacrifice de soi en faisant ma volonté, me nourrit.* »

Cet enseignement sacré, Mère Marie de Jésus le donna comme parole de consommation à Sœur Élisabeth de la Trinité pendant les derniers jours où l'angélique enfant achevait d'épuiser sa substance pour l'Époux. Notre Mère devait en vivre elle-même et en faire vivre beaucoup d'âmes.

La passion des vouloirs divins a toujours été la base profonde de sa spiritualité si simple. Mère Marie de Jésus résumait volontiers toute la perfection en un mot, écho de la parole que le Maître lui avait fait entendre : « Savoir se « mettre sous la volonté de Dieu qui passe, au prix du sacri- « fice de soi. » Et encore : « Manger le pain de sa volonté « adorable comme Dieu nous le coupe à chaque instant, c'est « tout le secret de la sainteté. Notre-Seigneur ne désire « qu'une chose : que nous soyons là où est sa volonté, que « nous y soyons au prix de tous les sacrifices, sacrifices de « cœur, de corps, d'esprit propre, de nature. Et c'est pour « nous la joie et la sainteté, parce que Dieu est une commu- « nion perpétuelle à l'âme qui fait sa volonté... Quand Il « nous met dans un dépouillement quelconque, il faut nous « y plonger ; quand Il nous demande une obéissance, il faut « la lui donner immédiate, pleine, entière, sans un regard « devant ou derrière soi. »

Oh ! que notre Mère bien-aimée a su pratiquer ces choses ! Elle avait le culte de cette parole « qui est tout, nous disait-« elle, dans la vie de la Sainte Vierge, qui est tout dans la vie « des Saints : *Ecce, Fiat*... Ecce, qui livre tout ; Fiat qui laisse « tout faire. C'est si beau ! » s'écriait-elle. « A chaque ins-« tant, nous devons manger la volonté de Dieu en répétant : « Fiat. Qu'elle nous vienne par le sens intérieur qu'Il nous « en donne, par les événements providentiels ou par la voix « de la Règle et des Supérieurs, c'est cette volonté faite ou « soufferte qui nous fait Jésus-Christ : de même que c'est le « Fiat de la création qui a fait le monde, que c'est le Fiat de « Marie qui a fait l'Incarnation, que c'est le Fiat de Gethsé-« mani et du Calvaire qui a fait la Rédemption.

« Être Jésus-Christ !... Mais comment vais-je accomplir « la Rédemption comme Lui ? Je ne suis pas attachée au « bois par des plaies vives... C'est la volonté du Bon Dieu « qui nous apporte tous les jours de quoi être un peu plus « Jésus-Christ, si nous sommes fidèles. Et sans elle, il n'y a « pas d'accroissement dans le Christ. Toutes les volontés du « Christ nous font Lui...

« *Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche* [1], » disons-nous « avec le Cantique des Cantiques. L'âme attentive et fidèle « à se recueillir sous toutes les volontés de Dieu, les grandes « volontés qui mènent à la Croix comme les petites volontés « qui détachent peu à peu de soi-même, cette âme prend sur « les lèvres du Christ ses propres paroles, ses commande-« ments divins. Alors il se fait entre elle et Lui une union « extraordinairement intime, car l'essence de l'union avec « Dieu, c'est la volonté donnée. C'est le « oui » qui fait le « mariage humain, mais combien plus le mariage divin ! « Pour parvenir à l'union d'amour, qui est une union de « volonté, il faut faire mourir notre volonté propre, ou plutôt « il faut l'employer tout entière à mourir à elle-même pour « vivre dans la volonté de Dieu. »

1. Cant., I, 1.

Tandis que Mère Marie de Jésus faisait porter son premier et principal effort sur le développement de la vie intérieure et carmélitaine, aucun des grands intérêts, même matériels de son Monastère, ne lui échappait.

Les bâtiments du Carmel n'étaient entourés jusque là que d'un modeste jardin potager, auquel attenait la propriété d'un vieillard presque centenaire, M. de Cernon. L'antique maison qui lui servait de demeure n'était séparée du Monastère que par un espace de quelques mètres.

Ce n'était donc pas sans inquiétude que les Carmélites songeaient à tout ce qui pourrait menacer leur vie de solitude et de silence, le jour où leur bon et paisible voisin viendrait à disparaître. L'unique moyen leur semblait être l'acquisition de la propriété par des amis sûrs, achat qui permettrait aux religieuses de louer la maison de M. de Cernon et de préserver ainsi leur clôture d'un voisinage indiscret.

En Août 1896, l'excellent vieillard dont la fin était si redoutée, fut rappelé à Dieu. Notre Révérende Mère qui, depuis plusieurs mois, pressentait cet événement, avait pris toutes les précautions voulues pour procurer à son cher berceau religieux, par la jouissance de la propriété voisine, le calme nécessaire. Mais rien n'était encore conclu. L'heure était décisive. Mère Marie de Jésus, avec sa promptitude habituelle de coup d'œil, résolut de presser le dénouement, et activa les pourparlers.

Un matin, à la sainte Communion, elle reçut tout à coup de Notre-Seigneur une motion nette, l'invitation à se hâter encore davantage. Les amis du Monastère, sollicités par elle, prirent rapidement les dernières décisions.

Le Maître n'avait pas en vain pressé notre Révérende Mère. Tout était terminé depuis une demi-heure quand un directeur influent des œuvres dijonnaises, accompagné par le Supérieur même du Monastère, venait prévenir Mère Marie de Jésus qu'il se portait acquéreur de la propriété de M. de Cernon. La réalisation de ce projet, en donnant aux Carmélites le voisinage d'une jeunesse bruyante, leur aurait enlevé

le don unique, indispensable à la vie contemplative, d'une atmosphère de silence et de paix.

Mère Marie de Jésus fut donc profondément heureuse de conserver à son Monastère, par un bail de longue durée, ces conditions vitales d'existence. A cette joie s'unissait, pour elle, la satisfaction d'offrir ainsi aux religieuses un de ces paisibles enclos que notre Mère Sainte Thérèse désirait tant pour ses filles. Le jardin réservait aux moniales un refuge d'ombrages et de solitude, vrai cadre de prière. Les plus simples beautés de la nature ne parlent-elles pas au cœur d'une Carmélite, qui y voit le reflet de la bonté divine ?

La maison fut bientôt, par les soins de notre Révérende Mère, reliée au Monastère par un passage vitré, et cette extension fut tout à fait providentielle à l'heure où Mère Marie de Jésus voyait *ses filles se lever* de plus en plus nombreuses *à ses côtés* [1]. On établit des offices, on créa des ermitages dans la maison nouvellement acquise ; elle fut appelée Nazareth.

Notre Mère ne se doutait pas alors que Dieu, qui tient toutes choses présentes à son amour, préparait, dans ce petit Nazareth, le futur asile du cher Carmel de Reims, pendant la dure guerre qui vient de finir. Fidèle aux traditions fraternelles de notre saint Ordre, la Révérende Mère Prieure de Dijon accueillit, en effet, les Carmélites rémoises au cours du bombardement de leur vaillante cité. Si ce fut pour nos Sœurs de Reims et de Dijon une consolation réciproque, elle fut bien partagée par Mère Marie de Jésus, heureuse de penser que son Nazareth d'autrefois constituait le plus doux des abris pour les chères exilées.

1. Isaïe, LX, 4.

CHAPITRE VIII

PRIORAT (Suite).

Recherche et exhumation des corps des Carmélites mortes avant la Révolution. — Retour au Carmel des restes de la R. Mère Marie de la Trinité. — Culte de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse.

En feuilletant les titres de propriété et les divers papiers relatifs à la maison qui venait d'être achetée, quel ne fut pas l'étonnement de notre Mère en s'apercevant que cette demeure où travaillaient et priaient maintenant ses filles, avait appartenu jadis à sa propre famille et que les grands tilleuls du jardin avaient vu s'écouler à leur ombre l'enfance de la chère petite Sœur Jacotot, à qui la Mère Anne de Jésus donna son nom, et qui embauma le premier Carmel de Dijon de sa vie angélique et de sa sainte mort.

Ce fut une douceur pour Mère Marie de Jésus, qui aimait particulièrement cette âme ravissante, *laquelle*, suivant le mot de nos Chroniques, *avait, en peu de temps, accompli tous les temps*. La coïncidence émut vivement notre Mère vénérée, très sensible à tous les rapprochements providentiels... et c'est pourquoi, sans doute, Notre-Seigneur prit tant de plaisir à les multiplier dans sa vie.

Dès lors, elle eut un très grand désir de recouvrer, comme un trésor sans prix, le corps saint de « sa petite tante Anne de Jésus », ainsi qu'elle l'appelait gracieusement, et tous les précieux restes des anciennes Mères et Sœurs du premier Monastère.

Les Chroniques de Dijon avaient fait surgir si souvent devant ses yeux l'admirable tableau de leur sainteté !... En vraie Carmélite, notre Mère avait un culte profond pour la tradition non seulement de son Ordre, mais de son Monastère : ce Monastère de Dijon — le troisième de la Réforme en France — fondé par l'héroïsme de la Mère Anne de Jésus, ce Carmel qui avait su prendre le cœur de la fille préférée de Sainte Thérèse par l'attrait divin de la pauvreté et le retenir ensuite comme aucun autre ne l'a jamais fait. A Dijon, disent nos Chroniques, la vénérable Mère crut revenir aux temps primitifs : aucune de ses fondations ne lui rappela davantage celles de Sainte Thérèse. Et, dans ce Monastère où tout appui humain manquait, elle retrouva l'abondance des grâces intérieures qu'elle avait, disait-elle, laissées en Espagne.

Notre-Seigneur, dès l'origine du Carmel de Dijon, avait fait connaître au Cardinal de Bérulle l'éminente sainteté des religieuses qui vivraient à son ombre. Parmi elles, la Mère Anne du Saint-Sacrement, fille spirituelle de la Vénérable Mère Louise de Jésus Jourdain, s'était élevée, à travers des épreuves exceptionnelles, à un degré héroïque de vertu et d'amour.

C'était elle qui, trépanée à trois reprises, ne perdait pas un instant, pendant ces cruelles opérations, la sérénité de l'âme et du visage. Les médecins, craignant qu'elle ne se contraignît outre mesure, lui disaient : « Ma Mère, plaignez-vous, plaignez-vous ! » Mais elle ne les entendait même pas... Mystérieusement présent à son regard aimant, le Christ revivait devant elle sa Passion tout entière et, bien au delà de sa propre douleur, la Mère était passée dans celle de son Dieu.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert de la contradiction venue des siens et des prêtres de sa race, a permis qu'un grand nombre de ses Saints aient à souffrir de l'opposition des autres consacrés. C'est ainsi que la Mère Anne du Saint-Sacrement fut en butte à la plus douloureuse calomnie

et finit sa vie dans un état d'humiliation et de souffrance, qui ne put jamais altérer la profondeur de sa paix.

Notre Vénérable Sœur Marguerite, de Beaune, avertie surnaturellement de sa fin, la vit monter au ciel parmi les chœurs des martyrs. Les faits extraordinaires, les apparitions miraculeuses se multiplièrent aussitôt et, quelques jours après cette admirable mort, une Sœur de la Communauté, priant au chœur, vit, de chaque côté du tabernacle, entourant la Sainte Eucharistie qu'elles avaient tant aimée, notre Vénérable Mère Madeleine de Saint Joseph et la Mère Anne du Saint-Sacrement. Il lui fut dit que ces deux grandes âmes, unies sur la terre par la conformité de leurs grâces, l'étaient plus encore au ciel par l'identité de leur gloire.

Quelques années plus tard, le corps de la sainte Carmélite fut retrouvé déjà consumé, mais exhalant, comme le corps sans corruption de la petite Sœur Anne de Jésus, une céleste et pénétrante odeur.

On comprend si notre Révérende Mère était possédée du désir de recouvrer ces précieux restes et ceux des nombreuses religieuses qui, depuis la fondation du Carmel jusqu'à la Révolution, avaient formé comme une chaîne ininterrompue de sainteté.

Mais comment reprendre jamais possession de ces reliques sacrées ?

Depuis 1814, le Ministère de la Guerre s'était emparé des antiques bâtiments du Carmel. Le Monastère était transformé tout entier en caserne ; sa belle église même, dont le portail est classé parmi les monuments historiques, n'avait pas été préservée de l'envahissement douloureux, de l'adaptation si pénible d'un lieu sacré à des usages profanes.

Hélas ! ce n'était plus, certes, le respect religieux, la prière fraternelle, l'écho de la louange divine qui entouraient ces chères reliques. A peine pouvait-on préciser le lieu exact où elles reposaient dans le Monastère bouleversé et transformé. Cependant, en compulsant les Chroniques, les anciennes

circulaires du Carmel de Dijon, en recourant aux Archives et à la Bibliothèque de la Ville, notre Révérende Mère finit par acquérir la presque conviction qu'un certain nombre de Carmélites avaient été enterrées dans le cloître, d'autres relevées et inhumées sous le sanctuaire, dans un *charnier*, selon le vieux mot du temps. Enfin la Sœur Anne de Jésus, la Mère Anne du Saint-Sacrement et plusieurs grandes Prieures, mortes en odeur de sainteté, avaient dû être déposées dans un lieu à part, vraisemblablement voisin du Chapitre.

Ces conjectures avivaient le désir de notre Mère, sans lui donner les moyens de le réaliser. Sur ces entrefaites, — c'était à la fin de l'année 1897 — elle recevait la visite d'un général en retraite, M. de Chommereau, grand chrétien qui venait volontiers se recommander aux prières du Carmel. Incidemment, avec son charmant abandon, elle lui parla de son rêve... irréalisable, hélas ! — « Mais pourquoi, ma Mère, n'en ferions-nous pas une réalité ? C'est difficile à coup sûr, mais pas impossible. Si vous voulez entreprendre cette grande œuvre, je vous aiderai de tout mon pouvoir. »

Notre Mère était une âme de foi héroïque ; elle n'hésita point. L'entreprise aurait fait reculer tout autre courage moins trempé, moins surnaturel. Il s'agissait, pour un pauvre Monastère de Carmélites, d'obtenir du Ministre de la Guerre l'autorisation d'entreprendre des fouilles dans une caserne en pleine activité ; de se mettre également d'accord avec le Préfet et le Maire de Dijon, avec le Conseil d'hygiène de la Ville... de faire opérer ensuite des recherches coûteuses et incertaines sur des points qu'on pouvait à peine conjecturer, car de grands mouvements de terrain, des démolitions et reconstructions avaient rendu méconnaissable l'ancien Monastère.

Tout cela, c'était l'aspect humain de la question. Mais il y avait le côté divin : il y avait la Providence de Dieu *qui garde tous les ossements de ses Saints et ne permet pas qu'un seul soit brisé* [1] ou perdu... Il y avait la volonté — facile à deviner

1. Ps. XXXIII, 21.

et célestement puissante, de nos Mères — de venir reposer de nouveau en terre sainte, dans un lieu sacré. Il y avait enfin la force invincible de la prière et de la foi. *Ayez la foi de Dieu. Je vous le dis en vérité, quiconque dira à cette montagne : Ote-toi et jette-toi dans la mer, n'hésitant point en son cœur, comme il a cru, il lui sera fait* [1].

Cette fois encore, il fut fait à Mère Marie de Jésus selon sa foi. Tandis qu'avec l'appui du Général de Chommereau, elle se disposait à demander au Ministre de la Guerre l'autorisation nécessaire, notre Mère mettait tout son Carmel en prière : neuvaines, processions, vœux et surtout ardents appels du cœur agissaient divinement. Le Noviciat fit un quarantain de processions, parcourant avec ferveur la maison et le jardin où la sainte petite Sœur Anne de Jésus avait passé son enfance, et où la prière de ses Sœurs semblait la rappeler.

Le Général de Chommereau, de son côté, ne restait point inactif. Ami personnel du Général commandant à Dijon la 15e Division d'Infanterie et des officiers du Génie qui pouvaient rétablir le plan de l'ancien Monastère, il eut recours à leurs conseils avant d'arrêter le texte d'une demande au Ministre de la Guerre.

Toute cette histoire n'est qu'une suite de merveilles cachées. N'y a-t-il pas des miracles de providence qui, sans déroger absolument aux lois des causes secondes, les font toutes converger vers le même but, par une spéciale conduite de l'Amour ?

Le premier de ces agents divins fut l'exceptionnelle bienveillance que notre Révérende Mère trouva parmi tous les officiers intéressés, de près ou de loin, à cette affaire. C'était, d'ailleurs, l'un des dons de Mère Marie de Jésus de savoir appeler à elle les plus universelles sympathies, les plus profonds dévouements. Son grand cœur, si généreux, qui connaissait toutes les délicatesses et toutes les reconnaissances, a été merveilleusement payé de retour. Peu d'âmes ont été aimées comme notre Mère.

1. Marc, XI, 22, 23.

Grâce à l'obligeance de quelques officiers du Génie, on put donc préciser bientôt l'emplacement du sanctuaire de la chapelle, occupé alors par une salle de police. C'était le sol de cette salle qu'il fallait obtenir l'autorisation d'ouvrir pour chercher le caveau mortuaire. Quant à l'ancien cloître remplacé par une cour, il ne pouvait être fouillé qu'à condition de faire de grands mouvements de terrain, assez dangereux, semblait-il, pour les infirmeries militaires qui l'avoisinaient.

Mère Marie de Jésus, néanmoins, adressa, par la voie hiérarchique, sa double demande au Ministère de la Guerre. Deux mois après, au commencement de Février 1898, elle recevait, par la même voie, communication d'une lettre fort courtoise du Ministre, l'autorisant pleinement à faire exécuter, moyennant certaines précautions d'hygiène, les recherches sous l'ancien maître-autel, mais exprimant son regret de ne pouvoir permettre les grands et longs travaux de terrassement nécessaires aux fouilles du cloître. Un premier obstacle venait de disparaître.

Le mois de Juin fut employé à solliciter et, grâce à Dieu, à obtenir les autres autorisations nécessaires, à chercher les ouvriers capables de faire les fouilles, à disposer les derniers détails. On hâtait ces démarches et ces préparatifs, car les chaleurs approchaient, qui devaient rendre les travaux plus difficiles et plus dangereux.

Le 5 Juillet — ce jour était, sans qu'on l'eût prévu ou cherché, l'anniversaire de la mort de la Mère Anne du Saint-Sacrement — les fouilles commencèrent enfin.

Un grand nombre d'officiers, et, au premier rang, le Général de Chommereau, qui regardait comme sienne cette difficile entreprise, puis le Commissaire de police délégué par la ville et, avec eux, une multitude de soldats, faisaient cercle autour des ouvriers qui devaient exécuter les recherches. Le Général avait demandé à notre Révérende Mère d'envoyer aussi sur les lieux deux Sœurs Tourières qui pussent suivre

les travaux et donner au besoin quelques indications sur les emplacements réguliers. Ces chères Sœurs dont, malgré leurs vêtements séculiers, l'identité ne tarda pas à être découverte, furent présentées aux officiers par le Général comme « amies de Mme de Chommereau ». Elles ne cessèrent d'être entourées par tous d'un respect, d'une prévenance, d'une courtoisie qui les laissaient fort confuses.

Cependant, les premières dalles levées sur l'emplacement de l'ancien sanctuaire de l'église, on espérait trouver, directement au-dessous, le caveau mortuaire. Hélas ! après des travaux déjà pénibles et longs, il n'en fut découvert aucune trace. On tomba simplement sur la partie supérieure d'une pièce qui, d'après le plan du Cérémonial, devait être un ermitage voisin du Chapitre, enfermé dans la clôture. Cette pièce était entièrement comblée de terre rapportée et amoncelée. Néanmoins, on entreprit avec courage de la déblayer, car il y avait tout lieu d'espérer que c'était l'endroit où avaient été déposées à part quelques religieuses mortes en odeur de sainteté.

Les ouvriers creusaient et creusaient encore... Les Carmélites priaient toujours... Les jours passaient et la pièce commençait à être libérée de tout cet amoncellement : l'instant approchait évidemment de la première découverte. Les curieux revenaient plus nombreux, le régiment entier était là : tout le monde attendait le dénouement. Enfin, le fond de la salle commence d'apparaître, et, sur le sol, trois grosses poutres, supports sans doute des anciens cercueils... mais les cercueils avaient disparu, l'ermitage était vide !

Ce fut une heure de consternation universelle. Le Général de Chommereau courut au Carmel, où il était attendu avec impatience : « Il n'y a rien ! dit-il. Ma Mère, que voulez-vous que je fasse ? »

Que fallait-il faire, en effet ? Les fouilles avaient été conduites le plus diligemment possible et cependant n'avaient pas abouti ; les sommes engagées étaient assez considérables déjà : fallait-il abandonner l'entreprise ou poursuivre encore à grands frais un résultat incertain ?

Notre Mère pria d'abord, puis, avec une grande simplicité de foi, elle ouvrit la Sainte Écriture pour y chercher le mot de Dieu. Et elle tomba sur ce verset du Psaume 106 : *Ils ont vu les œuvres du Seigneur et ses merveilles dans la profondeur* [1]. Sa foi n'avait pas faibli un instant, mais elle prit à ce moment une intensité si communicative qu'elle créait la conviction en tous ceux qui l'approchaient.

Nos Sœurs Tourières revinrent de la caserne, le plan en main, déçues elles aussi, mais pleines d'espoir malgré tout. Une sainte ardeur les soulevait, et par leur sagacité, leur intelligence, elles étaient d'un grand secours dans la reconnaissance des lieux et l'orientation des travaux. « Ma Mère, dirent-elles, cherchez de nouvelles indications dans les Chroniques et les Archives, éclairez-nous le plan, et nous trouverons ! »

De son côté, une amie dévouée du Carmel de Dijon, la future fondatrice de celui de Paray, ouvrait un généreux crédit pour la continuation des recherches. Mais où les diriger ? A nouveau, l'on consulta les Chroniques, les Archives, et surtout le pieux et savant archiviste de la Ville, qui engagea vivement à poursuivre désormais la découverte du *charnier* dont parlent nos anciennes circulaires. Le *charnier*, disait-il, désigne non pas un cimetière, mais un ossuaire où beaucoup d'ossements ont pu être transportés.

Puisque les documents disaient formellement que ce *charnier* se trouvait sous l'emplacement du sanctuaire, en creusant davantage dans la direction déjà suivie, on avait chance de trouver de très précieuses reliques : les merveilles dans la profondeur. Ce fut le parti auquel on s'arrêta.

Quand le bon Général de Chommereau revint au Carmel demander sa ligne de conduite à notre Révérende Mère, il la trouva plus résolue que jamais : « Tenez, mon Général, lui dit-elle, voici la réponse de Dieu. » Et elle lui lut le texte de l'Écriture avec une foi si rayonnante que le Général ne garda

1. Ps. CVI, 24.

pas un doute, lui non plus, et il allait répétant à son tour aux divers officiers : « Ne craignez pas ; on trouvera des merveilles dans la profondeur. »

Le 20 Juillet au matin, tandis qu'on fêtait au Carmel notre Père saint Élie, Mère Marie de Jésus, sous une de ces motions soudaines dont elle était coutumière, donna l'ordre aux deux Sœurs Tourières qui, depuis quelques jours, avaient suspendu leurs allées et venues, de retourner sur-le-champ à la caserne. Le travail recommença donc. Les curieux s'étaient lassés les uns après les autres, voyant que les fouilles étaient infructueuses ; toute surveillance officielle avait cessé. C'était dans une sorte de solitude recueillie que le dénouement devait se produire...

Les premiers coups de pioche donnés révélèrent bientôt que la salle déjà déblayée reposait, en effet, sur une forte voûte. Ne serait-ce pas celle du *charnier* ? Avec espoir, les ouvriers s'attaquèrent à la clef de voûte ; ils y pratiquèrent une étroite ouverture, juste suffisante pour donner passage à une échelle. Bientôt le doute ne fut plus possible : c'était bien le caveau sépulcral.

Une grande et belle salle rectangulaire, voûtée, s'offrait aux regards, haute de plus de quatre mètres. Un escalier y débouchait, dont l'entrée, hâtivement et grossièrement murée, avait dû être fermée — on le comprit dans la suite — par les religieuses en fuite au moment de la Révolution.

Que de fois les Carmélites étaient descendues, la nuit surtout, d'après nos Chroniques, dans ce lieu sacré, pour y prier, pour y faire pénitence !

Le sol était couvert de sable. On pouvait espérer, sous cette couche protectrice, trouver le corps de nos Mères. Après un déblaiement sommaire, le premier coup de pioche, en effet, mit à nu un cercueil. Quelques investigations encore, et l'on se rendait compte de l'existence d'un véritable ossuaire. Vision inoubliable ! L'image se levait devant les yeux, des heures tragiques où les Carmélites, avant de fuir, rapportaient les restes précieux de leurs Sœurs et les cachaient

en ce lieu, dans le saint espoir d'éviter la profanation à ces corps consacrés. Tout disait la douleur, la hâte et le désarroi des heures suprêmes, et en même temps la suprême piété fraternelle et filiale, les suprêmes précautions et les fidélités dernières.

C'est ainsi qu'on s'aime au Carmel. A l'heure du danger et du départ si plein d'angoisse, ces vraies Carmélites avaient d'abord pensé aux corps de leurs Sœurs. Elles avaient transporté dans cette pièce les cercueils des moniales mortes en odeur de sainteté. Tout autour, elles avaient couché en hâte, côte à côte, dans leur dernier sommeil, les autres religieuses, dont les restes étaient protégés par quelques planches. Le tout avait été recouvert de sable et la porte murée.

Puis elles avaient confié à la garde de Dieu ces restes précieux, et Dieu les avait gardés. Pendant plus d'un siècle, en dépit des événements politiques et sociaux les plus graves, rien n'avait troublé le repos suprême des servantes du Christ. Maintenant c'était à leur Prieure, la Prieure du Carmel de Dijon, ressuscité dans sa primitive ferveur, c'était à leurs Sœurs que revenait l'honneur et le pieux devoir de leur offrir à jamais une sépulture consacrée.

Un premier cercueil fut ouvert avec respect. Les deux Tourières tombèrent à genoux. Jamais, nous dirent-elles, elles ne pourront oublier la sainte et impressionnante vision qui s'offrait à leurs regards. Le couvercle du cercueil soulevé, on se trouva en présence d'un corps entier, revêtu de l'habit religieux, une croix de bois entre les mains jointes, le voile abaissé à demi, le bas du visage encore visible et comme souriant, la tête reposant sur une large pierre plate. Apparition saisissante qui ne dura que quelques instants, car, au moment où l'air vint à toucher ces cendres précieuses, elles tombèrent en poussière. Il ne restait plus dans le cercueil que des ossements et des morceaux de vêtements.

Les Sœurs et le Général de Chommereau recueillirent un de ces ossements et coururent au Monastère : « Ma Mère, nous avons trouvé les corps des Carmélites ! »

On devine quelle sainte joie, quelle généreuse émotion, quel espoir sacré remplit tous les cœurs, et d'abord celui de Mère Marie de Jésus. On souhaitait surtout retrouver le corps de la Mère Anne du Saint-Sacrement, espérant que l'examen du crâne la ferait reconnaître, à la marque du trépan qu'elle avait subi.

La certitude une fois acquise d'avoir ainsi retrouvé le lieu de la sépulture des Carmélites, notre Mère vénérée se rendit compte aussitôt des difficultés de l'exhumation. Une partie des corps n'étaient pas préservés par des cercueils, mais, probablement dans la hâte de la fuite, ils avaient été posés à même sur le sol en plusieurs rangées superposées, dont l'ordre révélait un soin pieux et touchant. Le sable, la poussière accumulée par le temps, tout un dépôt adhérant par l'humidité excessive du caveau, les couvraient. L'œuvre sainte et le cher devoir de relever les ossements se présentaient donc pénibles, difficiles, assez longs.

Mère Marie de Jésus trouva aussitôt dans sa foi une touchante inspiration. N'était-elle pas Prieure de Dijon, ayant par conséquent droit et autorité sur les reliques des Sœurs défuntes ? Ces Carmélites, obéissantes jusqu'à l'héroïsme dans la vie, sauraient l'être encore dans la mort. Notre Mère n'hésita pas à leur adresser une obédience en due forme : « Nous, Sœur Marie de Jésus, Prieure, quoique indigne, des « Carmélites de Dijon, nous confiant en l'autorité légitime « qui nous est remise, commandons à nos Mères et Sœurs en « vertu de la sainte obéissance... de vouloir bien se faire « faciles à être enlevées et d'aider nos bonnes Sœurs dans « leur travail. »

Nos Sœurs Tourières, à genoux dans la solitude du caveau, lurent simplement l'obédience. Nous nous souvenons de cet acte comme d'un des traits de foi qui peignent notre Mère. D'une intelligence très avertie, au courant de tous les problèmes, vraiment virile, d'une tendresse de cœur que nous ne pouvons redire, elle alliait à ces qualités une foi simple,

semblable à celle d'un enfant, la foi du Moyen Age. En vérité, Mère Marie de Jésus n'était pas de notre temps, par cette simplicité unique, par cette admirable et surnaturelle vigueur d'espérance, rare aujourd'hui à un tel degré.

Et la foi était hier, elle est maintenant, elle sera toujours, la force à laquelle répond l'Amour infini. « *O femme, ta foi est grande* [1] », aurait pu lui dire le divin Maître.

Aucune réalisation, en effet, ne manqua à la fermeté de sa confiance. Cette fois encore elle expérimenta, jusque dans les moindres détails, que *l'espérance ne confond point* [2].

Le travail de relever, de trier ces ossements sacrés, ce travail difficile et répugnant au point de vue de la nature, se trouva merveilleusement facilité à nos Sœurs Tourières. Le secours d'En-Haut était évident. Non seulement les corps de nos Mères et de nos Sœurs furent séparés avec une extrême facilité de la terre et des débris qui y adhéraient, mais encore nos chères Sœurs, dont nous ne saurions trop dire le dévouement en cette circonstance (elles travaillaient dans le caveau de 8 heures du matin jusqu'au soir), se sentirent extraordinairement consolées et aidées dans ce dur labeur.

Le 21 fut une journée d'émotion inoubliable. En dégageant le cercueil trouvé la veille, on s'aperçut qu'il y en avait deux autres. L'un d'entre eux contenait deux corps superposés, et, d'après le récit des anciennes circulaires, on constata que c'étaient les restes des sœurs Guennebaud, unies dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie. Ces chères Sœurs s'aimaient extrêmement. Toutes deux appelées et touchées en même temps par l'amour du Christ, elles étaient entrées au Carmel le même jour, avaient pris l'habit et fait profession ensemble. Le Maître de la moisson les avait rappelées à Lui à quelques heures de distance l'une de l'autre, de sorte que la seconde des deux sœurs était morte sans savoir que sa sœur l'avait précédée la veille dans l'éternité. Elles avaient été inhumées dans le même cercueil. Entre elles, les unissant

1. Math., XV, 28.
2. Rom., V, 5.

plutôt que les séparant, reposait une grande croix de bois noir.

La vision saisissante des deux sœurs couchées dans leur dernier sommeil apparut un instant, puis au souffle de l'air, leurs formes fragiles s'effritèrent.

Ces précieux restes, une fois dégagés, furent enveloppés de toile avec un soin religieux.

Les jours suivants, quatre autres cercueils furent trouvés, toujours aussi intacts, dont un de dimensions restreintes, probablement celui de la petite Sœur Anne de Jésus. Mais il restait encore une quantité d'ossements, remplissant tout un côté du caveau, puisque Dieu avait pris soin lui-même, en quelque sorte, de réunir tous les corps, et ceux-là même qui avaient été primitivement inhumés sous le cloître, dans cet ossuaire où la piété fraternelle et filiale avait voulu les dérober à la profanation. Ces ossements vénérés furent tous dégagés et réunis aux premiers. Des chapelets, des fragments de nos vêtements de bure et surtout de nos ceintures de cuir furent retrouvés, ainsi que les croix mises entre les mains des religieuses défuntes.

Jusque là, rapportaient nos Sœurs, le caveau semblait habité. Nous avons dit qu'une douceur profonde, un sentiment extraordinaire de présence de Dieu ne cessa d'accompagner leur travail. Cette œuvre de charité, si pénible à la nature, leur était indiciblement douce et consolante. Nos Sœurs se sentaient comme au milieu de la Communauté, entourées, aidées.

Dès que le dernier corps fut parti, il se fit un vide « à ne plus pouvoir rester », disaient-elles.

En tout, elles avaient relevé les ossements de quatre-vingts religieuses environ.

Mère Marie de Jésus eut une autre joie, un peu du même ordre, en 1900 : ce fut la grâce de ramener à l'ombre du cloître les restes vénérés de la Révérende Mère Marie de la Trinité.

Le vœu le plus cher des religieuses, au lendemain de la mort de cette grande Carmélite, eût été de pouvoir conserver son corps dans le Monastère qu'elle avait fondé, auquel elle avait donné sa vie et où son caveau avait même été préparé par ses soins.

Mais, malgré son privilège et ses droits de fondatrice, des circonstances défavorables n'avaient pas permis d'obtenir les autorisations nécessaires. C'était à Mère Marie de Jésus qu'était réservée la consolation filiale de ramener la Mère au milieu de ses filles.

Par une délicatesse exquise de Celui qui paie au centuple les moindres sacrifices, ce fut encore la récompense indirecte de l'acte héroïque qu'elle avait fait au sujet de la sépulture de ses parents. La création du petit cimetière réservé au Carmel de Dijon donna, en effet, à notre Mère l'occasion d'obtenir les restes précieux de la Mère Marie de la Trinité. Tous les obstacles qui existaient onze ans auparavant se trouvèrent levés avec une surprenante facilité et, depuis le 6 Novembre 1900, le corps de la Fondatrice du Monastère de Dijon repose au lieu qu'elle avait désigné de son vivant et où l'entourent la prière aimante et la vénération de ses filles.

Mère Marie de Jésus, qui avait tant à cœur le passé de gloire et de sainteté de son Ordre et estimait si haut cet admirable patrimoine dont vivent les grandes familles religieuses, eut encore la joie de rendre en France les premiers hommages publics à la Bienheureuse Jeanne de Toulouse, dont le culte immémorial venait d'être reconnu par l'Église.

Il semblait y avoir dans l'Ordre quelque hésitation sur l'opportunité de faire des fêtes à cette occasion. Le sens monastique si vif de notre Révérende Mère s'éveilla immédiatement. Elle décida de célébrer, du 9 au 11 Février 1897, un triduum très solennel, et cet exemple fut immédiatement suivi par un grand nombre de nos chers Carmels.

Déjà se levait l'aube de cette influence douce, discrète, mais profonde, que notre Mère devait exercer par le simple ascendant de sa vertu, de sa lumineuse raison, de son sens

inné de l'esprit de l'Ordre. Sans qu'elle en eût jamais conscience — car sa modestie était extrême — un avis sorti de son grand cœur et de sa belle intelligence avait un poids indiscutable. Nous avons pu le constater après sa mort : beaucoup de ses moindres mots, si pleins de sagesse et de charme, avaient été recueillis et, au bout de bien des années, on aimait à nous redire l'impression vitale qu'ils avaient laissée.

Nous notons avec une pieuse émotion ce premier mouvement spontané qui portait notre Mère vers «sa sainte Jeanne», comme elle écrivait gracieusement.

Celle que l'Église venait de mettre sur les autels devait, en effet, jouer un rôle important dans la fondation de Paray et rester toujours l'objet d'un culte particulier de la part de Mère Marie de Jésus et de son Monastère. Lorsque, vingt ans plus tard, au jour de la fête de la Bienheureuse, cette Mère vénérée retourna vers Dieu, ce fut pour nous une consolation de penser que celle qu'elle avait tant aimée ici-bas l'introduisait elle-même dans la vie sans déclin où toute communion des Saints se resserre et se consomme.

Mais revenons aux premières heures de cette céleste amitié. La solennité que notre Mère voulait donner aux fêtes de la Bienheureuse Jeanne la mit providentiellement en rapports avec un prêtre de grande valeur qui vint exécuter à la chapelle du Carmel les chants du triduum. Or ce prêtre devait, dans les desseins de Dieu, être le principal instrument de la fondation de Paray. C'est ainsi que la sainte protectrice du futur Monastère lui offrait, dès l'origine, le plus dévoué des amis et le meilleur de tous les appuis.

M. l'abbé René M. était alors — avec ses frères, prêtres comme lui — Directeur de la Maîtrise de la Cathédrale de Dijon, institution admirable qu'il avait fondée et qui unissait l'*Opus Dei*, la louange divine célébrée d'après la pure tradition grégorienne, à une œuvre d'apostolat et d'éducation de la jeunesse. En lui, la plus exquise et la plus aimable bonté, la finesse et l'originalité des vues, s'alliaient à un rare

esprit de foi, à un grand sens surnaturel, au zèle ardent de la Maison de Dieu.

A la suite du triduum, Mère Marie de Jésus, qui avait aussi tant d'attrait pour la perfection de la louange divine, pria M. l'abbé M. de vouloir bien donner au Carmel quelques leçons de psalmodie. Il s'y prêta avec bonté, et notre Mère vénérée reçut de lui une compréhension nouvelle des profondes significations du chant liturgique. Combien de fois ne nous a-t-elle pas parlé du rythme et de l'harmonie, dont elle avait si bien saisi le sens religieux et mystique : « Traduisons « au dehors, nous disait-elle, par une psalmodie généreuse, « par des chants plus vivants, plus fondus, l'amour que nous « avons pour la sainte liturgie et notre culte ardent pour le « saint Office. Souvenez-vous que Sainte Madeleine de Pazzi « voulait qu'en l'honneur de la Sainte Trinité, qui est une, « les chœurs qui la louent ne forment qu'une voix. »

Combien elle comprenait, notre vénérée Mère, la beauté du rythme régulier qui renvoie de l'un à l'autre chœur la louange, l'adoration et le désir, comme le « Sanctus » alterné des Séraphins !

Puissions-nous avoir pénétré ses meilleurs enseignements et réaliser ce que, si souvent, elle a désiré : un chœur où s'entend le mouvement des âmes.

A Dijon cependant, aux leçons pleines d'expérience et d'intérêt de M. le Chanoine M. répondait la persévérante application des Sœurs, et bientôt la perfection de la psalmodie sacrée, soutenue par la voix grave et religieuse de notre Révérende Mère, devint une des grâces du Carmel.

A ce moment, la pensée d'une fondation commençait à se faire jour dans l'esprit de Mère Marie de Jésus, et celle-ci décida d'envoyer une de nos Sœurs Tourières en pèlerinage à Lourdes et à Toulouse, pour mettre ce projet encore incertain sous la protection de la Sainte Vierge et de la Bienheureuse Jeanne.

A Toulouse, le Chanoine Postulateur de la Cause, en accueillant avec une extrême bonté la mandataire de notre Mère

vénérée, lui remit une précieuse relique : une phalange du pied de la Bienheureuse. Notre Révérende Mère la reçut comme un gage de la protection d'En-Haut et promit à la Bienheureuse Jeanne qu'elle serait patronne secondaire du futur Monastère, s'il venait à s'établir.

CHAPITRE IX

PROJETS DE FONDATION

1900

Visite de Notre-Dame d'Étang. — Projet de fondation à Velars. — Affluence des vocations. — Sœur Élisabeth de la Trinité. — Échec du projet de fondation.

Mère Marie de Jésus, pendant son premier et surtout son second triennat, voyait apparaître peu à peu les premiers éléments divins — préparation cachée de l'avenir — qui devaient renouveler la fécondité du premier Carmel de Dijon, lequel, de 1605 à 1638, n'avait pas fondé moins de quatre Monastères.

Le premier signe providentiel immédiat, ce fut, pour notre vénérée Mère, la multiplicité des vocations.

Elles venaient, en effet, nombreuses, non seulement de la Bourgogne, mais de la Franche-Comté, de la Lorraine, de la Haute-Marne. Cette affluence de sujets préparait la réalisation des desseins de Dieu et les témoignait tout ensemble. Par une divine corrélation, le Carmel de Dijon, né d'un vœu en l'honneur du Sacré-Cœur, devait donner l'essaim de religieuses appelé à fonder dans la cité du Sacré-Cœur.

Cependant, la pensée de créer un nouveau Monastère n'entra point tout d'abord dans les vues de notre Révérende Mère qui, par principe, y était plutôt opposée. Mais la divine Reine de notre Ordre en avait décidé autrement. Elle voulut

être directement l'initiatrice de cette œuvre sainte et c'est des mains de Notre-Dame — ce qui nous est une impérissable consolation — que le Carmel de Paray devait être offert au Cœur de son Fils.

Pendant la première année du priorat de Mère Marie de Jésus, cinq ou six mois après son élection, en 1896, M. l'abbé Javelle, Curé de Velars-sur-Ouche, avait eu la pensée de ramener à Dijon, pour quelques jours, la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Étang, avant la construction de la nouvelle chapelle qu'il voulait lui dédier.

Cet antique usage avait été suivi jusqu'à la grande Révolution. Il y avait donc plus d'un siècle que la pieuse tradition était tombée en désuétude.

L'image chère à la piété des Dijonnais avait été honorée aussi par nos anciennes Mères du premier Carmel. On relate dans la vie de Sœur Anne de Jésus Jacotot « qu'elle menait Messieurs ses frères à l'antique pèlerinage de Notre-Dame d'Étang, pour y faire leur confession générale ».

La visite de la Vierge miraculeuse, que nous allons raconter, devait amener, par un concours d'événements providentiels, le résultat inattendu de la fondation d'un Monastère.

Notre Révérende Mère avait obtenu, non seulement que cette relique insigne s'arrêtât quelques heures au Carmel, mais qu'elle revînt y passer la nuit, après avoir été portée dans la journée aux diverses églises de la ville. Rien ne fut touchant comme la réception faite à Notre-Dame d'Étang par les Carmélites. Tout l'amour traditionnel des filles de Sainte Thérèse pour leur Mère céleste devait se manifester dans leur accueil plein de foi et d'amour.

On avait élevé un reposoir entre les deux portes de clôture. Quand le vénérable Curé descendit du carrosse à chevaux blancs, revêtu du surplis et de l'étole et portant la précieuse image, une émotion profonde étreignit tous les cœurs. Il déposa sur l'autel l'antique sculpture et se retira après avoir autorisé la Prieure à toucher elle-même cette relique insigne.

A peine notre Mère eut-elle pris entre ses mains la statue miraculeuse, qu'elle se sentit envahie par la présence de la Sainte Vierge, avec une particulière douceur qu'elle ne put jamais oublier. En même temps, s'imprimait en son âme le sentiment d'une conduite spéciale de Dieu, qui devait bientôt se manifester. Elle se souvint toujours de cette suave clarté accompagnée d'une onction indicible. Plus tard, elle aimait à nous commenter le mot de l'Apôtre Saint Jean : *L'onction enseigne toutes choses* [1].

De quel cœur profond, en élevant au-dessus de ses filles, avec le geste sacré de la bénédiction, l'image vénérée de Marie, notre Mère dut appeler sur elles l'abondance des grâces de la Vierge !

Elle porta ensuite la sainte relique au chœur, où un autre reposoir avait été dressé à droite de la statue miraculeuse de l'Enfant Jésus, Roi de grâce, souvenir précieux de la Mère Anne de Jésus. Pour célébrer cette réunion symbolique de la divine Reine et de l'Enfant-Dieu, une gracieuse banderole portait ces mots du Psalmiste : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato* [2].

Agenouillée autour de Notre-Dame d'Étang, la Communauté entra en oraison, et notre Révérende Mère ayant ouvert le Missel pour y trouver un mot de Dieu tomba sur ces paroles : *Les vierges seront amenées au Roi à sa suite... Elles seront introduites dans le temple du Roi* [3].

Le sens vraiment prophétique de ce texte, qui se révéla plus tard à Mère Marie de Jésus, lui resta d'abord caché, mais commença à se réaliser le jour même par la proposition de plusieurs bons sujets.

La Vierge miraculeuse qui avait fait son entrée au Carmel le 29 Juin 1896, ne devait être ramenée à Dijon que le 29 Juin 1901, au moment même où le train emportait l'essaim des reli-

1. I Ep. Jean, II, 27.
2. Ps. XLIV, 10.
3. Ps. XLIV, 15, 16 ; Messe des Épousailles de la Sainte Vierge.

gieuses qui allaient fonder le Monastère de Paray-le-Monial. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Quelques mois après la visite de la sainte image, notre Mère, voyant affluer les postulantes, dit un jour agréablement à une de ses parentes qui habitait Velars : « N'y aurait-il pas, aux environs de la chapelle de Notre-Dame d'Étang, une maison que l'on pourrait transformer en couvent, car si la Sainte Vierge continue à m'envoyer des filles, je serai obligée de les lui rendre. »

Cette parole, qui n'avait pas grande conséquence dans la pensée de celle qui la prononçait, devait porter des fruits inattendus. Elle fut répétée au nouveau Curé de Velars, M. l'abbé B., qui avait succédé depuis peu au vénéré M. Javelle, décédé. En entendant cette ouverture, M. B. s'écria : « Il faut donner suite à cette idée, car depuis que je suis ici, je n'ai pas cessé de demander à la Sainte Vierge une Communauté contemplative, pour être la gardienne de l'image miraculeuse. »

Le soir même, cette réponse était communiquée à notre Révérende Mère. Au premier abord, l'idée ne lui sourit guère. Une fondation dans un si petit centre semblait contraire aux recommandations de notre sainte Mère Thérèse, et bien d'autres difficultés, en partie spéciales au lieu, se présentaient à l'esprit clair et prompt de Mère Marie de Jésus. Elle répondit donc négativement à M. le Curé de Velars, qui se récria : « Mais vous me mettez la mort dans l'âme ! » — « Non, repartit notre Révérende Mère, car je ne suis rien pour m'opposer à un dessein de Dieu. Si la Sainte Vierge veut cette fondation, elle se fera. »

Les choses en restèrent là pour le moment. Cependant, l'abbé B. ne se tenait pas pour battu et multipliait ses instances et ses prières. D'autre part, les sujets continuaient d'affluer. L'un d'eux, M^lle^ Berthe T., obligée pour des raisons de famille de retarder son entrée au Carmel, depuis longtemps désirée, proposa de se rendre fondatrice en « met-

tant à la disposition de la Sainte Vierge », comme elle disait, le montant d'un héritage qui venait de lui échoir.

La protection de Dieu sur la fondation projetée devenait donc évidente. Mère Marie de Jésus, soucieuse de ne point manquer à une volonté divine et préoccupée en même temps de ne pas laisser son couvent de Dijon dépourvu de ressources et de sujets, demanda à Notre-Seigneur, avec une humble confiance, de lui manifester ses desseins à l'égard de la fondation en lui envoyant quelques aspirantes dans un bref espace de temps. Au cours d'une neuvaine commencée à cet effet pendant l'Octave du Saint-Sacrement, quatorze vocations se présentèrent.

Quelques-unes, sans doute, durent être éliminées, mais neuf postulantes furent retenues.

Un groupe d'âmes d'élite se pressait donc aux portes du Monastère et créait autour de sa Prieure une petite phalange d'un dévouement déjà si complet que l'avenir ne put jamais rien ajouter au premier don que ces âmes généreuses avaient fait d'elles-mêmes au Carmel et à l'œuvre de Mère Marie de Jésus.

Parmi elles, notre chère fondatrice, M^lle^ T., devait être longtemps retenue dans le monde par son devoir filial. Vraie Carmélite dès la première heure et bien avant que Dieu répondit enfin à ses désirs et aux nôtres en la faisant pleinement notre Sœur, elle put, du moins, jouir, pendant ses longues années d'attente, du privilège que la reconnaissance de notre saint Ordre assure aux fondatrices et partager parfois notre vie, comme elle partageait notre grâce. M^lle^ T. goûta ainsi par avance, quoique trop rarement, nos joies fraternelles et divines et le bonheur de s'initier à notre sainte et austère existence.

A côté d'elle, nommons M^lle^ de B., qui devait être notre seconde fondatrice, attirée au Carmel par un esprit particulier de réparation et d'amour envers le Saint-Sacrement. Son dévouement, aussi généreux que fidèle, ne se démentit jamais, même aux jours des plus grandes épreuves.

Quelques-unes des vocations de la première heure ont

déjà rejoint leur consommation : et d'abord une petite âme, retournée toute jeune à Dieu en s'offrant, mourante, à Lui pour la fondation dont elle ne devait faire partie que par le désir ; puis notre Sœur Ange du Sacré-Cœur, d'une si grande fidélité dans sa vie de sacrifice, si droite et si saintement surnaturelle.

Mais au premier rang des âmes d'élite qui entouraient alors Mère Marie de Jésus et qui ont achevé le plus divinement leur course, il nous faut citer Sœur Élisabeth de la Trinité.

Plusieurs années auparavant, le 19 Avril 1890, Mme de V., dont nous avons dit l'intime union avec notre Mère, lui présentait, au soir de sa première Communion, l'enfant privilégiée qui devait être un jour l'une des plus douces gloires du Carmel de Dijon. Par une de ces impulsions surnaturelles dont elle était coutumière, Mère Marie de Jésus sema, ce jour-là même, en ce cœur pur et profond, sa première grâce de sainteté, celle que notre petite Sœur devait exprimer ainsi : « l'intimité au dedans avec les Hôtes de son âme. »

Cette pensée, théologiquement si belle et si vraie, de l'habitation divine, que Mère Marie de Jésus inscrivit pour l'enfant au verso d'une image, la saisit profondément, et plus tard, exposant brièvement dans une lettre son oraison toute de recueillement et de présence de Dieu, elle en rapportait la grâce initiale à notre Révérende Mère.

Lorsque, quelques années après, l'enfant devenue jeune fille revint aux grilles du Carmel pour confier sa vocation à Mère Marie de Jésus, celle-ci la mit en rapports avec le R. Père V., Prieur des Dominicains de Dijon, qui devait exercer sur elle une si décisive influence.

Pendant trois ans, jusqu'à l'entrée d'Élisabeth au Carmel, notre Mère eut la joie de voir régulièrement et de diriger cette enfant bénie. Elle se reposait au contact de cette âme si pure, si lumineuse dans sa foi, et pleine d'un abandon tout confiant et filial envers la Mère qu'elle aimait et vénérait

profondément. Aussi la jeune fille ne venait-elle jamais à celle qui lui avait révélé les grands horizons du Carmel sans lui dire : « Ma Mère, c'est *votre* Élisabeth. »

Ame de clarté comme Mère Marie de Jésus, éprise comme elle, tout à la fois, d'amour et de forte doctrine, livrée à la grâce, comme elle encore, dans une sainte liberté, avec une aisance égale à sa fidélité, Sœur Élisabeth avait des points de contact profonds avec la grande Carmélite qui la guidait et reçut fortement une première empreinte de sa spiritualité.

Notre Révérende Mère destinait cette âme d'élite à la fondation de Paray ; tout était conclu dans ce sens quand, s'inclinant devant le désir manifesté par la famille de l'enfant et devant certaines indications providentielles, Mère Marie de Jésus décida de la laisser au Carmel de Dijon : premier sacrifice que lui dicta son amour pour le Monastère qui avait été le berceau de sa vie religieuse, et sa déférence pour la mère de la jeune postulante.

On peut voir dans les *Souvenirs* ce qu'Élisabeth Catez, devenue Sœur Élisabeth de la Trinité, fut au Carmel pendant les années si courtes et si pleines qu'elle y vécut. Mais ce que nous devons ajouter, à cause de l'affection profonde que notre Monastère a gardée à cette âme, qui aurait pu vivre parmi nous, c'est l'inviolable et tendre attachement qu'elle conserva à notre Révérende Mère et à son œuvre, attachement dont elle donna des preuves nombreuses, au delà même de la tombe.

Mais revenons au petit groupe d'élite qui fréquentait régulièrement la grille du parloir, venant demander à Mère Marie de Jésus les premières notions de cette vie carmélitaine, objet de tant d'intimes désirs. Qui pourrait dire le charme de ces conversations toutes simples et toutes saintes entre la Mère et les filles ?

C'est si beau de voir, en des âmes qui ont reçu l'appel sacré, s'éveiller la passion du Christ, la vie d'oraison, dans son œuvre de lumière et d'amour, l'idéal du Carmel enfin,

que quelques-unes d'entre elles devaient réaliser d'une manière si haute et si divine.

On les appelait au Monastère : nos postulantes *extra muros*. Avec quelle simplicité elles imitaient, sans les avoir connues, les premières aspirantes de l'ancien Carmel de Dijon, dont l'une, Mlle Barbier, avait été surnommée *la Demoiselle humble*, à cause de son empressement à partager les humbles travaux des Sœurs Tourières.

Notre Mère — et c'était un des traits charmants de sa physionomie — avait toujours eu un amour marqué pour la jeunesse, que son âme si fraîche et si vivante était toute faite pour comprendre. Elle eut, jusqu'à la fin, des trésors croissants de bienveillance et de maternelle indulgence pour les postulantes. Que de fois elle s'en défendait lorsque nous lui en faisions d'aimables reproches, bien sûres cependant du grand cœur maternel qui savait aimer chacune de nous comme si elle eût été unique pour lui.

Elle avait, du reste, tout ce qui peut séduire et attacher la jeunesse : la bonté expansive, les saints enthousiasmes, une grande simplicité d'expression, le don de rendre d'une manière heureuse et facile à saisir toutes les réalités de la vie spirituelle ; elle mettait Dieu si près, elle le faisait voir si aimant...

Ses lettres à ses futures filles sont charmantes de grâce, de bonté, de douce gaieté, et fortes en même temps d'une vérité virile et hautement surnaturelle. Entre ses postulantes *extra muros*, elle avait établi une petite confrérie en l'honneur de la charité de Sainte Thérèse, et celles qui en faisaient partie devaient se montrer des exemples vivants de ce qu'était l'aimable Sainte dans sa conversation. Si l'une d'elles s'écartait quelque peu de cet unique statut : « Je vais faire, « lui écrivait Mère Marie de Jésus, une grosse pénitence pour « ce péché de mon enfant. Si elle veut que je sois sa Mère, il « faut qu'elle me promette de ne plus se jeter dans ces dis- « cussions et dans ces jugements. »

Une âme commune était donc déjà créée entre la Mère et

les filles avant que la grâce plus unissante encore de la vie religieuse vînt sceller ces rapprochements saints.

Mais revenons aux origines même de la fondation de Paray. Devant cette pléiade de vocations, réponse si claire et si évidente de la Providence, Mère Marie de Jésus ne pouvait que s'incliner. Elle fut portée à cette divine entreprise par le sentiment qu'exprimait plus tard le Cardinal Perraud, devant le fait accompli : « *Il nous a semblé en toute cette œuvre que nous avons fait la volonté de Dieu.* » M. le Curé de Velars se préoccupa donc d'obtenir l'assentiment de l'Évêque de Dijon, qui était alors Monseigneur Le Nordez. Celui-ci encouragea d'abord le projet, conseilla de recevoir les vocations, de réunir les fonds et promit d'appuyer la fondation naissante de tout son pouvoir.

Près de la chapelle de Notre-Dame d'Étang, un terrain était précisément à vendre. On fit les plans, réservant au Monastère la faveur précieuse de communiquer avec le sanctuaire. Enfin, les projets étant au point, on crut l'heure venue d'obtenir de l'Évêché l'autorisation en règle. Plus que jamais, notre Révérende Mère recourait à l'arme invincible de la prière, avec une confiance qui devait recevoir de la Sainte Vierge sa récompense, encore que cette réponse maternelle fût autre que les vues humaines ne la pressentaient. Oh ! certes, Marie s'inclinait vers ses Carmélites et les exauçait, en préparant à travers les événements les plus contraires en apparence, la fondation qui devait servir le Cœur de son Fils.

Cependant, l'Évêque de Dijon, qui avait d'abord accueilli si favorablement les instances de M. l'Abbé B. et d'autres amis du Carmel, se prit peu à peu à hésiter, puis, brusquement, donna enfin sa réponse définitive. C'était un refus absolu.

La sentence semblait sans appel. M. le Curé de Velars dut renoncer — et avec quel regret ! — à tout espoir de voir les filles de Sainte Thérèse environner de louange et de prière le

sanctuaire vénéré de la Vierge. C'était par ce brusque dénouement négatif que se fermait toute cette première période de saints désirs, de tentatives et d'efforts faits autour de la fondation naissante.

Il ne restait d'autre parti que la résignation, la soumission entière à la volonté divine, manifestée dans ces douloureuses circonstances.

Sans un regard en arrière, avec la plénitude de sa foi, Mère Marie de Jésus, tout adorante des desseins de Dieu, renonça généreusement au projet tant aimé et si longuement élaboré pour la gloire de Notre-Dame. C'est ainsi que notre Mère Fondatrice commençait la série d'épreuves et de souffrances qui devaient lui mériter la grâce d'élever à Jésus-Christ, dans la cité du Sacré-Cœur, l'un de ces tabernacles fermés que sont nos cloîtres contemplatifs.

Cependant, les préoccupations de Mère Marie de Jésus redoublaient avec la réponse négative de son Évêque. Les sujets étaient reçus, la fondatrice toujours prête au concours généreux, et notre Révérende Mère se voyait dans la nécessité absolue d'essaimer, car la Règle de Sainte Thérèse ne permet pas, en temps ordinaire, de conserver dans un seul Monastère un aussi grand nombre de religieuses. Les prières s'élevaient donc, plus ardentes que jamais, pour obtenir la clarté d'En Haut, l'ouverture lumineuse de la voie.

La voie, elle était divinement préparée ; elle devait aller tout droit au Cœur de Jésus. Notre Mère se souvint-elle, à ces heures obscures, de la demande suprême que Sœur Clémence lui avait promis d'adresser pour elle au Maître Saint ? Soupçonnait-elle que cette supplication, passant par une âme consommée en Dieu, avait été exaucée dans un sens beaucoup plus large encore que celui du rêve généreux de sa jeunesse religieuse ? C'était dans toute la plénitude divine de la parole que le Cœur de Jésus s'était ouvert à jamais pour notre Mère bien-aimée. Et dix ans après la mort de Sœur Clémence, la Vierge de Velars, après avoir reçu la fondation entre ses mains maternelles, après l'avoir bénie des

bénédictions de sa douceur, la transmettait au Cœur Sacré de son Fils.

Que de fois, lorsqu'elle eut la clef des desseins de Dieu, Mère Marie de Jésus se souvint avec émotion du texte que Notre-Seigneur lui avait mis sous les yeux le jour de la visite de Notre-Dame d'Étang : *Les vierges seront amenées au Roi à sa suite... Elles seront introduites dans le tempie du Roi* [1]. Le temple du Roi, n'était-ce pas le Cœur de Jésus ? Et Marie ne devait-elle pas l'ouvrir aux vierges qui se mettaient si généreusement à sa suite ?

1. Ps. XLIV, 16, 17.

CHAPITRE X

L'AUBE DE LA FONDATION DE PARAY-LE-MONIAL

1900-1901

Demande d'autorisation au Cardinal Perraud. — Obstacles. — Grande retraite de Mère Marie de Jésus. — La fondation acceptée. — Voyages à Paray. — Achat de la petite maison de la Ruelle au Loup. — Épreuves de la dernière heure. — Départ de Dijon.

Après l'échec définitif de la fondation de Velars, en ce moment humainement si difficile, Mère Marie de Jésus se décida à chercher d'un autre côté la réalisation de la volonté de Dieu. Ses excellentes relations avec les éminents Directeurs de la Maîtrise, MM. M., lui donnèrent la pensée de recourir à leurs conseils. Dès la première ouverture, ces saints prêtres offrirent leur concours avec empressement ; leur dévouement, en effet, devait être aussi inlassable et généreux, qu'intelligente et surnaturelle l'aide qu'ils donnèrent à toute cette entreprise. Aussi notre Carmel leur garde-t-il une reconnaissance unique.

M. le Chanoine René M. proposa donc à Mère Marie de Jésus de la seconder soit près du Cardinal Perraud pour fonder à Paray-le-Monial, soit près des autorités ecclésiastiques d'un autre diocèse où notre vénérée Mère songeait à ressusciter un ancien Carmel éteint.

Mr M. était également prêt à agir de quelque côté que ce fût, tant il est vrai qu'au dévouement profond, les voies semblent ne jamais manquer. Le grand esprit de foi du Direc-

teur de la Maîtrise, la générosité de son cœur, son amour et sa compréhension rare de l'œuvre de Sainte Thérèse devaient le rendre pour le Carmel un ami infiniment précieux. Il se mit entièrement à la disposition de notre Mère ; et qui pourra dire la portée, la valeur d'un seul dévouement, quand il est absolu ? Mr M. continuait ainsi la lignée des bienfaiteurs de l'Ordre. Que de fois, en le voyant mêlé de si près à l'accomplissement des desseins divins sur la fondation de notre Monastère, n'avons-nous pu nous défendre d'évoquer le souvenir de ces nombreux amis, religieux, prêtres ou laïques, dont le dévouement fut si nécessaire à notre sainte Mère Thérèse et accueilli par elle avec une reconnaissance si touchante et si fidèle.

Le Sacré-Cœur attirant intimement notre Révérende Mère Fondatrice, il fut décidé, après beaucoup de prière, qu'on tenterait une démarche auprès du Cardinal Perraud, en vue d'une fondation à Paray-le-Monial.

M. le Chanoine M. ne perdit pas de temps. Le 27 Octobre 1900, il écrivait à Mère Marie de Jésus : « Ma lettre à Son Éminence part ce soir. Je lui demande rendez-vous pour après la Toussaint, sans lui dire quoi que ce soit de plus. Je pense qu'il serait utile de faire un rapport écrit de tout ce que vous aviez bien voulu me confier hier : les motifs et l'histoire de cette fondation, les moyens d'existence, ressources, etc. Ce rapport servirait à éclairer mieux encore le Cardinal et les membres de son Conseil, après les premières ouvertures faites. »

Notre Mère se mit aussitôt à l'œuvre et, dans un bref exposé, elle relata ce que nous avons dit jusqu'ici des origines du projet de fondation. Elle ajoutait : « Après tout, la Croix « est toujours lumineuse ; elle élargit des deux bouts de sa « traverse les horizons où elle se dresse. La première pensée « qui nous vint fut que la Sainte Vierge voulait peut-être « nous rendre au Cœur de Jésus ; jamais nous n'aurions « songé à fonder un Carmel à Paray, si cette humble petite « fondation de Velars n'avait été mise en question. Jamais

« nous ne l'aurions préparée, et pourtant Paray répond « mieux que Velars au but particulier de ce nouveau Carmel. « On voulait le dédier à la Très Sainte Trinité, au Sacré Cœur « de Jésus et à la Vierge Immaculée. On désirait, d'une « part, qu'il fût un petit monument bien humble, mais « vivant, de la consécration du monde au Sacré-Cœur ; « d'autre part, on voulait s'y appliquer surtout à la pensée « mère de la Réforme de Sainte Thérèse : aider les prêtres, et « *réparer*. Ce fut par des messes réparatrices, offertes en « grand nombre au Cœur de Jésus, qu'on sollicita le succès « de la fondation de Velars.

« Dieu ne nous ouvrant pas cette porte, nous demandons « humblement à Son Éminence le Cardinal Perraud de nous « accueillir à Paray-le-Monial pour y faire l'œuvre du Car- « mel : la prière et le sacrifice. Les dernières venues dans le « diocèse, nous entendons bien y rester les plus petites. »

Après avoir exposé l'état financier, modeste, mais qui semblait alors assuré, du Carmel en projet, notre Révérende Mère ajoutait : « Ces ressources, Dieu, sa Providence et notre « confiance en Lui, nous semblent suffire pour garantir le « côté matériel de la fondation. Pour le personnel de la Com- « munauté future, nous aurions onze membres, dont une « Tourière et deux Sœurs Converses, le Carmel de Dijon « restant au grand complet.

« La Mère Prieure prie Son Éminence le Cardinal Perraud « d'accorder place au Carmel dans la cité du Sacré-Cœur et « d'y créer ainsi un petit foyer d'amour et de prière de « plus.

« C'est tout ce que désirent douze pauvres religieuses « qui se feront gloire de devenir ses filles dans le silence de « leur vie ensevelie en Dieu... »

M. l'Abbé M. partit le 5 Novembre pour Autun. Le 6, il écrivait à notre Mère : « Ce sera très difficile ! Le Cardinal n'a pas dit non, mais il oppose de sérieux obstacles. »

Comment, en effet, le Prince de l'Église n'aurait-il pas été préoccupé de la situation si précaire que la loi sur les Asso-

ciations, prête à paraître et prévue par tous, allait faire aux Ordres religieux ? De toutes parts, on se préparait à l'exode, tandis que Mère Marie de Jésus songeait à fonder. Ne savait-elle pas, selon la parole de Saint Thomas, qu'*il y a quelque chose de divin qui semble folie, non parce qu'il manque de sagesse, mais parce qu'il surpasse toute la sagesse des hommes* ?

Mais revenons à la lettre de M. le Chanoine M. Elle n'excluait pas absolument tout espoir. « Le Cardinal, disait l'avoçat si dévoué de la fondation, consent néanmoins à exposer devant son Conseil la requête que je lui apporte. Il a accepté de garder le rapport et d'en prendre connaissance... La pensée m'est venue de voir M. Gauthey, Vicaire Général, qui devait être mis au courant des faits par Monseigneur. De ce côté, même réponse, hélas, presque négative. »

En effet, les difficultés opposées au projet de fondation n'étaient que trop réelles. Ceux qui devaient être plus tard parmi les plus grands et saints amis du Carmel le refusaient à cette première heure, comme pour mieux marquer que leur revirement devait avoir une cause toute divine et providentielle.

En attendant, le Cardinal faisait, dès le lendemain, connaître en ces termes à M. l'Abbé M. la décision de son Conseil : « Cher Monsieur le Chanoine, les membres du Conseil épiscopal ont été à l'unanimité d'avis qu'il n'y avait pas lieu d'autoriser la fondation d'un Carmel à Paray-le-Monial. Je voudrais exprimer à la Mère Prieure le *vif* regret que j'éprouve d'être obligé de céder à des motifs de haute raison et sagesse administrative. Je vous prie de me servir d'interprète auprès d'elle. »

Mère Marie de Jésus répondit au Cardinal Perraud :

Éminentissime Seigneur,

« Je suis profondément touchée de la manière si pater-
« nelle avec laquelle Votre Éminence nous a fait savoir le

« refus de son Conseil. J'y vois avec une grande reconnais-
« sance, Éminentissime Seigneur, que si les hautes raisons
« de la sagesse administrative nous repoussent, la bonté de
« Votre Éminence nous eût accueillies ; nous sentons vive-
« ment l'intérêt qu'elle nous témoigne. Cela rend mon regret
« plus grand, et je veux en déposer l'expression aux pieds
« de Votre Éminence, avec celle de ma religieuse et pro-
« fonde gratitude.

« Dieu pourrait dissiper les obstacles s'Il le voulait :
« hélas, nous n'avons pas mérité qu'Il le fasse. Il nous reste
« la prière et la souffrance, afin que Notre-Seigneur daigne
« nous manifester le dessein de sa Providence. J'avoue qu'il
« me reste fermé.

« Daigne Votre Éminence diriger vers nous une de ses
« meilleures bénédictions, pour donner à nos prières et à
« notre croix le pouvoir d'arriver au Cœur du Maître, afin
« que nous fassions, en cette affaire difficile, ce qui lui sera
« le plus agréable.

« Daignez agréer, Éminentissime Seigneur, l'expression
« des sentiments de profonde vénération avec lesquels j'ai
« l'honneur d'être, en baisant la pourpre sacrée,

De Votre Éminence,

La très humble fille et servante,
Sœur Marie de Jésus. »

Il nous semble que cette lettre si humble, si haute et si délicate peint notre Mère vénérée.

Les choses en restèrent là pour le moment. Malgré le refus explicite venu d'Autun, ni la Mère Prieure ni l'habile négociateur qu'était M. l'Abbé M. ne se tinrent pour battus, et ils furent d'avis tous deux qu'il faudrait revenir à la charge. Mère Marie de Jésus ne chercha donc pas ailleurs. Volontiers elle eût redit ce que notre Mère Sainte Thérèse répondait à ses filles quand celles-ci lui objectaient quelque impossibilité : « *Oh ! si vous saviez vous confier en Dieu ! Si vous compreniez que ces choses qui regardent son service, Il les favorise*

toujours par les voies auxquelles nous pensons le moins [1]. »

Mr M. retourna à Autun pendant les vacances de Février et causa longuement avec plusieurs membres du Conseil épiscopal et avec le Cardinal lui-même, auquel il soumit les considérations de notre Révérende Mère.

Son Éminence, avec une bienveillance toute particulière, reprit alors spontanément l'examen de la question et fit personnellement une nouvelle ouverture au Conseil qui, cette fois, répondit par un mot qui ne condamnait plus toute espérance : *Remis à plus tard.*

Cependant, à travers ces alternatives qui la laissaient dans une paix profonde, la paix des grands croyants, Mère Marie de Jésus n'éprouvait qu'un désir, qu'un besoin : s'absorber, se perdre de plus en plus en Dieu. Au début du Carême, au lieu de se consacrer à quelque activité qui eût semblé la rapprocher du but désiré, elle annonça à ses filles qu'elle allait s'ensevelir pendant quarante jours dans une retraite profonde.

Nous avons dit la grâce de vie que notre Mère puisait toujours dans ses retraites.... Mais aucune de ses saintes solitudes ne fut comparable à celle-ci pour l'absolu du recueillement et l'intensité de l'action divine. C'était la grande halte en Dieu à l'heure décisive de son existence. A un passé très cher, sacré par tant de grâces, dans un cadre aimé où elle avait trouvé toutes les facilités de la prière, allaient succéder la pleine activité, les incertitudes et parfois les angoisses d'une fondation. C'était la vie montante vers un don d'amour plus complet, plus achevé.

Avant de s'y offrir, comme son Maître, Mère Marie de Jésus voulut donc se retirer avec Lui dans le désert.

Elle fit dresser dans la salle du Chapitre une représentation du mystère si cher à nos anciennes Mères et qui avait été pour elle — notre Mère le note dans ses papiers intimes —

1. Déposition juridique de la Mère Anne de Jésus.

l'une des grâces caractéristiques de ces dernières années. De ce lieu consacré à la prière, elle ne devait pas sortir pendant ces quarante jours, si ce n'est de loin en loin, pour tenir le Chapitre et donner brièvement à ses filles les avis nécessaires. Elle y avait fait placer sa pauvre couche de Carmélite ; on lui apportait là ses repas.... Une fenêtre donnant sur le chœur lui permettait même d'entendre la Messe et d'assister à l'Office divin sans quitter sa solitude.

L'Écriture, l'Exode surtout, fut toute sa nourriture pendant ces jours de grâce dont elle ne nous parlait jamais sans émotion. Avec Moïse, elle s'enfonça *ad interiora deserti* [1], au cœur même du désert, là où brûle le Buisson ardent, où se révèle la vision de l'Amour infini, là où Dieu dit son Nom : *Je suis Celui qui suis...* [2].

C'est l'abîme de lumière auquel correspond cet autre abîme, sondé aussi par notre Mère en cette retraite profonde : « *Et toi, tu es celle qui n'est pas...* [3] » *Abyssus abyssum invocat* [4]... Elle allait du premier au second de ces abîmes qui s'attirent l'un l'autre comme le fer attire l'aimant. Elle sortit de ce contact divin, mûre pour l'œuvre de Dieu par toutes les humilités et par toutes les confiances. Quand les âmes sont prêtes, les réalisations extérieures ne peuvent tarder.

Peu de jours, en effet, après la fin de cette retraite bénie, la cause de la fondation faisait un grand pas. Les vacances de Pâques permirent à Mr M. de tenter un nouvel effort à Autun. Il trouva le Cardinal entièrement gagné aux « Carmélites de Paray », comme il disait déjà, quoique arrêté encore par quelques préoccupations administratives. « Priez, dit-il au dévoué négociateur, et que les bonnes Carmélites prient pour que je voie... Dites-leur de faire fondre les diffi-

1. Ex. III, 1.
2. Ex. III, 14.
3. B. Raymond de Capoue, *Vie de Sainte Catherine de Sienne*, 1re partie, ch. X.
4. Ps. XLI, 8.

cultés qui existent encore, et je serai très heureux de me rendre. »

En rapportant à notre Révérende Mère cette parole si bienveillante : « Je voudrais pouvoir vous dire mieux, ajoutait Mr M., toutes les sympathies qui me sont témoignées par Son Éminence et par M. Gauthey, à cause de vous et de la mission dont vous avez bien voulu me charger... Redoublez de prières pour l'œuvre, afin que je ne la gâte pas trop : je la vois en si bonne voie que je suis tenté de me réjouir déjà. *Adveniat regnum tuum !* »

C'était dans la chapelle des Carmélites que, pendant son séjour à Autun, Mr M. célébrait chaque matin le Saint Sacrifice. Notre-Seigneur lui ménageait dans ce Monastère, dont la fraternelle amitié fut, dès la première heure, l'un des plus précieux appuis de la fondation, un accueil d'une délicatesse telle qu'on pardonnera à notre reconnaissance de le retracer presque en entier.

Comme il en avait l'habitude dans les couvents où il avait dit la Messe pendant quelques jours, avant de quitter Autun, Mr M. voulut remercier la Révérende Mère Marguerite-Marie, alors Prieure. « Naturellement, écrit-il, nous parlâmes Carmel — Carmel de Dijon. La Révérende Mère me dit qu'elle le savait prospère. — « Trop prospère. » — « Combien sont-elles de religieuses ? » — « Révérende Mère, elles sont vingt-neuf. » — « C'est qu'alors elles pensent à une fondation.» — « Oui, ma Révérende Mère, et pourquoi ne vous dirais-je pas tout de suite que, si elles savaient ne pas vous contrister, elles songeraient à fonder ce Carmel dans le diocèse d'Autun. — « Oh ! cela ne nous contristera pas. Nous désirons que le nombre des épouses de Notre-Seigneur s'accroisse pour souffrir avec Lui, et bien loin d'en être contristées, nous nous réjouirons. »

Et cette vraie Carmélite au cœur si large et si délicat insiste encore : « Dites à Son Éminence que nous serons très heureuses de la fondation de Paray-le-Monial. »

Avec une simplicité et une bonté qui édifièrent et tou-

chèrent jusqu'au fond Mr M., elle accepta avec grande joie de recommander discrètement, mais instamment à la Communauté cette grave affaire. « Je ne saurais dire, écrivait l'ami si dévoué du Carmel, quelle impression de rayon de soleil m'a fait l'accueil franc, loyal, désintéressé de la Révérende Mère. »

Peu après, M. l'Abbé M., de passage à Chalon, recevait au Carmel un accueil analogue, avec la même largeur de cœur, les mêmes sentiments fraternels, la même surnaturelle générosité à l'égard du futur Monastère de Paray.

Notre Mère ne l'oublia jamais. Cette divine charité des deux Carmels déjà existants dans le diocèse fut pour elle un sujet de consolation et d'édification durant sa vie tout entière. Elle aimait à nous rappeler ce saint accueil, comme un signe de la force d'union, intacte et vivante dans l'Ordre, ainsi qu'aux temps primitifs.

L'espoir était donc permis maintenant aux Carmélites. L'héroïque soulèvement de foi et de confiance de Mère Marie de Jésus allait recevoir sa récompense.

Le 19 Mai 1901, l'assurance tant désirée fut enfin donnée de vive voix à Mr M. par le Cardinal lui-même. Jamais il n'avait été plus paternel à l'égard de notre Mère et de nos Sœurs fondatrices. « Non seulement je les accepte, dit-il gracieusement au dévoué négociateur, mais je les veux. Dites à vos Carmélites qu'elles sont reçues à l'unanimité... »

Son Éminence avait eu la part personnelle la plus bienveillante, la plus délicate, dans cette unanimité. Nous sera-t-il permis de citer ce détail charmant ? Le grand Évêque d'Autun avait coutume, lorsqu'il tenait le Conseil épiscopal, d'interroger successivement chacun des membres de l'assemblée et de leur demander leur opinion. Il résumait ensuite la question en quelques mots lumineux et précis, et ne donnait qu'en terminant son avis personnel.

Mais, lorsqu'il s'agit du Carmel de Paray, il procéda d'une manière inverse. Ayant réuni le Conseil, il lui dit tout d'abord

sa pensée : « Je l'avoue, c'est tenter Dieu que de faire une fondation en ces temps troublés. Mais les Carmélites ont une telle foi, une telle confiance dans la Providence, leurs motifs sont si surnaturels, que Notre-Seigneur ne peut pas les refuser... ni nous non plus. Il faut donc les laisser faire. » Il ne restait plus qu'à dire *Amen*... et on le fit avec une grande joie, nous assura depuis, avec une exquise bonté, Mgr M., alors Vicaire Général du Cardinal Perraud.

Parmi les membres du Conseil épiscopal qui venaient de donner ainsi droit de vie à notre Monastère se trouvaient M. Gauthey, mort, depuis, Archevêque de Besançon, et Mr M., l'Évêque actuel de Belley. La bienveillance de ces deux saints prélats ne se démentit jamais envers le petit Carmel. Ce n'est pas ici le lieu d'en rappeler les preuves multiples, ni la bonté paternelle avec laquelle tous deux quittèrent plus d'une fois leur ville épiscopale pour offrir et consacrer à Dieu quelqu'une de nos Sœurs.

Notre Mère, si large des dons meilleurs de son cœur et de son dévouement, si prompte à servir toutes les nobles causes, goûtait profondément la confiance généreuse qui lui était témoignée. Elle puisa dans les témoignages de divin intérêt de ces deux grands et saints évêques un constant réconfort.

Mais, par-dessus tout, la profonde bienveillance du Cardinal lui fut précieuse. Cette bonté rare, paternelle, délicate, devait aller toujours croissant à notre égard, et nous aurons l'occasion de dire comment le Prince de l'Église qui a illustré le siège d'Autun nous en donna, en toute circonstance, les preuves les plus touchantes.

On devine avec quelle action de grâces Mère Marie de Jésus apprit que sa fondation était acceptée. Au reste, Notre-Seigneur ne s'en était remis à personne du soin de le faire connaître à sa fidèle servante. Le matin du 19 Mai, notre Révérende Mère allait à la Sainte Table et elle formulait ainsi son acte de foi : « Mon Dieu, je crois qu'il y a là votre Corps, votre Sang, votre Ame et votre Divinité. » Une voix

intérieure lui répondit : « *Il y a mon Cœur, qui vous reçoit.* »

La prière faite quinze ans auparavant, cette prière que Sœur Clémence de Jésus mourante avait promis de présenter à Notre-Seigneur, était exaucée.

Le lendemain matin, M. le Chanoine M. venait rendre compte à notre Révérende Mère de son entrevue de la veille avec le Cardinal Perraud. C'était à l'heure même où l'Évêque d'Autun lui donnait son assurance définitive, que Notre-Seigneur avait fait entendre la sienne au cœur de notre Mère bien-aimée.

Désormais la pleine lumière était faite, et Mère Marie de Jésus trouvait en elle cette force invincible que donne la certitude de la volonté de Dieu. Malgré la grandeur du sacrifice entrevu, sa volonté à elle se dressa tout entière, tendue avec une générosité pleine, vers le nouveau but que le Maître Saint lui découvrait.

Pour se mettre immédiatement à l'œuvre, notre Révérende Mère chercha tout d'abord à résoudre la dernière difficulté qui subsistait encore : obtenir l'assentiment de l'Évêque de Dijon. Nous avons vu comment celui-ci, après avoir encouragé d'abord la fondation de Velars, s'y était ensuite nettement opposé. On pouvait se demander quel accueil il ferait à la nouvelle demande.

Notre Mère la posa officiellement le 24 Mai. Le lendemain, Samedi, veille de la Pentecôte et fête de Notre-Dame de Grâce, la réponse de l'Évêque arrivait, autorisant très volontiers la Révérende Mère Marie de Jésus à conduire un essaim à Paray-le-Monial. Avec quelle émotion et quelle action de grâces fut reçue cette autorisation si prompte et si inattendue ! Tous les obstacles étaient levés.

« O mon Dieu ! s'écriait la Mère Sous-Prieure, il y avait des montagnes à enlever de tous côtés, à Autun, à Dijon. Mais vous avez dit : *Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous commanderez aux montagnes : Otez-vous de là, et jetez-vous dans la mer, et elles obéiront* [1]. Nous l'avons vu,

1. Math., XVII, 19 ; XXI, 21

Seigneur, avec admiration, et nous adorons. *Vous touchez les montagnes et elles fument* [1], elles fondent comme la neige au soleil. »

Avec l'autorisation de Monseigneur de Dijon, la dernière grande difficulté disparaissait.

Notre Mère Fondatrice, si profondément et si tendrement aimante, et qui aurait pu dire à ses filles comme le grand Apôtre aux Corinthiens *qu'elle portait chacune d'elles écrite dans son cœur, avec l'Esprit du Dieu vivant* [2], notre Mère sentait en elle un véritable déchirement à la pensée de quitter son cher berceau religieux.

Ce sont là les grands sacrifices, comme Dieu en demande quelques-uns dans une vie dont Il marque ordinairement les étapes divines par une oblation plus profonde et plus sacrifiée. Mère Marie de Jésus avait dès longtemps l'amour vivant et efficace, la volonté prête à toutes les saintes énergies, à tous les dons, à tous les oublis de soi. Elle ne se retourna point vers le passé, si cher cependant ; elle ne regarda pas la séparation, si ce n'est pour l'adoucir à ses filles. Notre Mère ne songea plus qu'à entrer dans le dessein de Dieu ; elle marcha simplement et résolument, les yeux fixés vers le terme divin, dans la droiture de sa foi et de sa générosité.

Ainsi le Christ a marché dans la vie, le regard fixé vers le terme sacré de sacrifice et d'amour.

Notre Mère vénérée porta dans le secret ses sollicitudes et l'inévitable brisement de son cœur. C'était la forte habitude de sa sainte Mère Thérèse. Le Cardinal avait d'ailleurs demandé qu'on enveloppât de silence le projet de fondation.

Il fallait d'abord trouver un abri au futur Carmel. Messieurs M. et Mr Gauthey s'en étaient déjà préoccupés et proposèrent à Mère Marie de Jésus un terrain voisin du Monastère des filles de Sainte Claire. Il y avait là une petite métairie et une masure en ruines qui, croyaient-ils, pourrait, un

1. Ps. XIII, 32.
2. II Cor., III, 2, 3.

peu restaurée, recevoir provisoirement le nouvel essaim. Il devenait nécessaire d'aller voir. Le départ fut décidé pour la nuit du 11 au 12 Juin.

Pendant Matines, notre Révérende Mère, avec la Mère Sous-Prieure, la compagne si fidèle de toute sa vie, franchit pour la première fois cette porte de clôture qui s'était ouverte devant elle vingt-neuf ans plus tôt, quand elle venait se donner à Dieu. Nos chères Sœurs Tourières, heureuses de posséder nos Mères quelques heures, firent instance pour qu'elles prissent un peu de repos. Mais notre Mère bien-aimée voulut aller à la chapelle faire sa veillée d'armes : c'était le vingt-septième anniversaire de la veillée sainte de sa profession. Elle attendit devant le tabernacle, en oraison profonde, l'heure du départ.

A trois heures du matin, une voiture conduisait les voyageuses à la gare, et ce fut avec une émotion bien vive qu'elles prirent place, accompagnées de Mlle T., dans le train qui les emportait à leur mission. Comme au temps des fondations de notre sainte Mère — n'est-ce pas l'histoire divine aux continuels recommencements ? — l'oraison et la récitation de l'Office se partagèrent les heures du voyage, préparant les chères fondatrices aux labeurs et aux épreuves inséparables de toute entreprise sacrée.

Vers huit heures, elles arrivaient à Paray, saluant de tout l'élan de leur âme la terre du Sacré-Cœur, le lieu d'amour privilégié ; notre Mère voulut qu'on allât droit à la Visitation entendre la messe et faire la sainte Communion. Touchante coïncidence ! Absorbée tout en Dieu dans le recueillement pénétrant du sanctuaire des Apparitions, Mère Marie de Jésus retrouvait, en ce vingt-septième anniversaire, à la même heure précise, toutes les émotions de sa profession religieuse. Elle revivait ce long quart d'heure d'attente et d'oraison surnaturelle qui avait précédé l'émission de ses vœux ; elle revoyait surtout le Cœur adorable de son Maître s'entr'ouvrant pour la recevoir, pour être à la fois le lieu et le garant de ses promesses éternelles.

Et voici qu'en cet anniversaire sacré, au lieu même de ses manifestations privilégiées, le Cœur de l'Époux s'ouvrait plus profondément encore à l'épouse fidèle qui, après tant d'années d'amour sans défaillance, venait lui redire : « Je me donne à vous jusqu'à la mort. »

A cette heure unique de renouvellement de ses vœux, il semblait à notre Mère bien-aimée que le dessein éternel de Dieu, qui l'avait choisie pour son œuvre, se révélait à elle tout entier. Une lumière intérieure lui montrait, avec des certitudes ineffables, la fidélité d'amour de ce Cœur qui l'avait reçue et qui la recevait à nouveau. C'était l'écho de la grande voix du Seigneur : *Je t'ai aimée d'un amour éternel, et voilà pourquoi je t'ai attirée à Moi dans ma miséricorde* [1]. Heure divine, que toutes les âmes données dans la vérité au Christ connaissent tôt ou tard ; heure où tout le passé s'irradie d'une seule clarté : c'est qu'à chaque jour de la vie, son amour était là... lumière synthétique qui se projette en même temps sur l'avenir pour le fixer dans une céleste sécurité, dans les fidélités intangibles, dans les échanges réciproques de l'amour qui est sûr.

« O éternité d'amour ! ô vérité d'amour ! ô libéralité d'amour ! » En toutes les heures importantes de sa vie, ce cri s'échappera du cœur de notre Mère bien-aimée devant les voies divines, lumineuses à ses yeux.

Cependant il fallut s'arracher au béni sanctuaire et aller voir le terrain et la ferme dont il avait été question. Mais Saint Jean de la Croix lui-même n'aurait pu en faire un Durvelo. C'était une ruine inhabitable, à demi écroulée sur un terrain écarté, difficile d'accès et riche d'inconvénients de tous genres. On ne pouvait donner suite à ce projet.

Notre Mère songea immédiatement à de nouvelles recherches, mais on lui affirma qu'à ce moment, rien, dans la petite ville ou aux alentours, n'était à vendre ni à louer. Ne pouvant, sur des bases si incertaines, prolonger son absence de Dijon,

1. Jérémie, XXXI, 3.

Mère Marie de Jésus décida un retour immédiat, qui s'effectua le même soir.

Début plein de surnaturels encouragements, puisqu'il est dans les habitudes du Maître d'édifier souvent ses œuvres sur l'insuccès apparent. Nos Mères ne s'y trompèrent point, et c'est avec la paix et l'abandon le plus complet que l'on dit Complies dans le wagon qui ramenait les chères voyageuses à Dijon. Elles n'étaient pas attendues si tôt, et ce fut une explosion de joie quand elles sonnèrent à la porte de clôture du Carmel.

Le lendemain, M. l'abbé M., dont le dévouement ne savait pas prendre un instant de repos, repartait lui-même pour la ville du Sacré-Cœur, afin d'aller y traiter la grande affaire de la fondation avec le Cardinal et M. Gauthey. Son Éminence le présenta à l'excellent Curé de Paray, M. Barnaud, homme de grand cœur, simple et droit, qui fut sans cesse pour le Carmel naissant un père et un ami.

Ce fut lui qui proposa à Mr M., d'aller voir, Ruelle au Loup, une petite maison disponible, si humble que personne n'y avait songé. Mais le temps pressait : des acquéreurs étaient sur le point de passer marché pour y établir une loge maçonnique. Le propriétaire habitait Paris. Mr M. n'hésita pas à prendre le train, et, le lendemain, une promesse de vente était conclue par sous-seing privé. Quelques heures plus tard, la maison qui devait être à Paray notre petit berceau aurait appartenu aux acquéreurs de la Loge.

Rendez-vous fut pris pour le 24 Juin, jour auquel Mère Marie de Jésus devait signer l'acte notarié en versant le prix d'achat de 18.000 francs environ.

Le 23 Juin, donc, notre Révérende Mère, avec Mlle T., notre chère fondatrice, et Mlle de B., dont nous avons déjà parlé, partait pour Paray, afin de ratifier la vente et de visiter la maison. Notre Mère, pendant ce petit séjour, recourut à l'hospitalité, toujours cordiale, du Cénacle. La Supérieure était alors Mme Pégard, religieuse d'une grande

intelligence, d'une exquise bonté, auprès de qui Mère Marie de Jésus se sentit si vite en confiance qu'elle n'hésita pas à lui parler, dès le premier soir, du projet de fondation. L'entretien fut aussi long qu'intime, et dès lors s'établit cette profonde sympathie réciproque et cette communion de prière qui devaient créer un lien indestructible entre les deux familles religieuses.

L'heure réglementaire du coucher au Cénacle était déjà sonnée depuis longtemps quand notre Révérende Mère se retira pour prendre son repos dans la petite cellule qui lui était si cordialement offerte. Par une attention délicate, une statuette du Sacré-Cœur y avait été déposée, comme pour accueillir la fondatrice du Carmel. La Mère Pégard voulut que notre Mère vénérée emportât la pieuse image en souvenir de son premier voyage à Paray, et cette statue, devenue pour nous une relique, orne encore actuellement dans notre Monastère l'office de la Mère Prieure.

Mais un inconvénient inattendu devait rendre tout d'abord impossible le repos bien gagné dont notre Mère, fatiguée du voyage, avait grand besoin. Depuis une trentaine d'années, Mère Marie de Jésus ne connaissait d'autre lit que l'humble et dure couche des filles de Sainte Thérèse. Un sommier élastique — et, par hasard, justement très élastique — un bon matelas, un oreiller de plumes, autant de choses devenues incompatibles avec le sommeil d'une Carmélite... Notre Mère nous racontait gaiement que, sur cette couche trop moelleuse, elle enfonçait, roulait, tanguait, et ne trouvait pas d'équilibre pour prendre un peu de repos. Seule, une résolution énergique pouvait sauver la situation. Le matelas fut tiré à terre, un tabouret remplaça l'oreiller de plumes, et, moyennant cet accommodement, Mère Marie de Jésus put, de minuit à cinq heures, trouver enfin quelque sommeil.

Une longue halte, au lendemain matin, dans la chapelle des Apparitions, devant la châsse de Sainte Marguerite-Marie, devait donner à notre Mère le contact vivifiant du Cœur de Jésus, dans la blessure duquel elle voulait édifier son petit Monastère.

Quelques heures de prière profonde la préparèrent aux souffrances qui, les jours suivants, allaient lui faire poser son œuvre en plein sacrifice. Il y a, dans ce sanctuaire de Paray, où tout, jusqu'à la lumière discrète et mystérieuse qui l'éclaire, invite à l'intimité divine, il y a une grâce puissante et très particulière de paix, qui enveloppe l'âme et lui rend tangible, en quelque sorte, la proximité du Dieu d'amour. Saint Basile n'a-t-il pas remarqué qu'il est « certains lieux, dans le Christianisme, où Dieu se rend sensiblement présent et recueille intérieurement les âmes qui s'en approchent ? »

Au sortir de la chapelle où elle avait puisé la force à sa source, notre Révérende Mère se rendit avec ses compagnes à la petite propriété de la Ruelle au Loup. Un peu hors Paray, dans la partie haute de la ville, une « ruette », un sentier de campagne, la ruelle où quelque loup de légende s'était jadis égaré... Puis quelques planches jetées sur le fossé, une modeste porte d'entrée, en bois, et l'on pénétrait ainsi dans un jardinet, clos d'une palissade d'un côté, et d'un mur très bas de l'autre. On se trouvait alors en face d'une maisonnette d'un étage, de l'aspect d'un chalet, qui mesurait sept mètres sur huit et comptait, tout compris, avec sa petite mansarde au pignon, sept ou huit pièces. « Mon Dieu ! se dit Mère Marie de Jésus, cette maison, avec son perron et son toit, tiendrait à l'aise dans notre chœur de Dijon, et avec de la marge encore ! »

Notre Mère Fondatrice et nos Sœurs allaient, en effet, par amour pour Celui qui les appelait à Paray, quitter, pour cette humble petite maison, le Monastère de Dijon, avec ses lieux réguliers, si bien faits pour garder l'âme dans le recueillement, son grand jardin, aux vieux arbres ombreux...

Prise, malgré tout son courage, d'une certaine angoisse, cette angoisse que notre Mère Sainte Thérèse avait bien connue, elle aussi, à la première heure de Saint-Joseph d'Avila, Mère Marie de Jésus se demandait comment elle ferait vivre des moniales dans ce nouveau couvent minuscule. Nos formes religieuses y seraient si à l'étroit ! Mais elle

se souvint de la parole dite par Notre-Seigneur en semblable occurrence à notre sainte Mère : *Entre comme tu pourras* [1].

Immédiatement, elle se décida à traiter, et l'on se rendit chez le notaire. L'acte fut signé et l'affaire heureusement terminée. Mère Marie de Jésus reprit le train pour Dijon, le jour même, avec ses deux chères compagnes.

La joie, pourrait-on penser, devait chanter en son cœur le cantique de ceux qui ont touché leur but. Mais les âmes ont des profondeurs de souffrance cachée. Quel est l'esprit élevé qui n'a pas connu ces contrastes intimes ? Quel est le Saint qui n'a pas bu au calice d'agonie, à la veille des grands accomplissements divins ? L'âme héroïque de Thérèse de Jésus avait vécu des heures mortelles à Saint-Joseph d'Avila, aussitôt ses plus ardents souhaits réalisés. Que dirons-nous du Saint des Saints Lui-même, *violenté* toute sa vie du désir de sa Passion : *Quomodo coarctor usque dum perficiatur* [2], et envahi par une angoisse sans nom lorsqu'elle s'approche, accordée enfin à sa soif divine.

Les voyageuses étaient à peine arrivées à Montceau qu'une angoisse mortelle monta aussi, comme un flot d'amertume, au cœur de Mère Marie de Jésus. Le poids du sacrifice — de tous les sacrifices — s'appesantit tout à coup sur elle sans une lueur de lumière, sans une goutte de consolation. Comment allait-elle s'arracher à cette famille du Carmel de Dijon à laquelle elle tenait par toutes les fibres de son être ? Comment s'engager plus loin dans l'entreprise déraisonnable, à peu près impossible, de cette fondation hasardée ? N'était-ce pas tenter Dieu lui-même ? Quand notre Mère nous racontait cette tempête, nous croyions entendre à nouveau notre sainte Mère Thérèse : « *L'ennemi me présentait toutes ces difficultés à la fois, sans qu'il fût en mon pouvoir de penser à autre chose. Joignez à cela une désolation, une obscurité, des ténèbres intérieures que je renonce à décrire. Mon angoisse ressemblait*

1. *Vie de Sainte Thérèse par elle-même*, ch. XXXIII.
2. Luc, XII, 50.

à celle d'une personne à l'agonie. Cette heure fut, je crois, l'une des plus terribles de ma vie [1]. »

Au même instant, Mlle T. entrait dans une crise d'âme semblable. Jusqu'ici elle n'avait pas dit un mot à sa famille de l'affaire qu'elle venait de conclure, des engagements qu'elle avait pris envers la fondation naissante. Et l'angoisse la saisit brusquement à la pensée des ouvertures qu'elle ne pouvait plus différer vis-à-vis des siens. Il y eut pour toutes un moment d'agonie.

Mais notre Mère avait une trop grande foi, un amour trop pur et trop absolu pour s'arrêter là. Se soulevant au-dessus d'elle-même et de ses douloureuses impressions, elle fit à la cime de son âme l'acte le plus simple et le plus généreux : elle remercia Notre-Seigneur du premier pas fait en avant et s'abandonna pleinement à Lui pour ceux qui suivraient.

La souffrance, il est vrai, devait ressaisir notre Révérende Mère à sa rentrée dans la clôture de son cher Carmel. Aussitôt la porte franchie, les caisses, les malles déjà préparées qui encombraient le voisinage du tour ne lui rappelèrent que trop et la réalité du départ et celle de l'exiguïté du local où ce pauvre déménagement de Carmélites aurait tant de peine à s'abriter. Sa première réponse aux questions qui la pressaient de toutes parts fut celle-ci, bien caractéristique : « Mes pauvres enfants, je ne sais ce que nous avons fait... Le nouveau couvent de Paray tiendrait au large dans le chœur de notre Monastère. »

Mais peu importait. Maintenant que tout était décidé, il fallait marcher sur son cœur, oublier ses angoisses et songer à fixer la date du départ. Une fondation de Carmélites, selon la tradition, se fait en général un jour de fête d'Apôtre. Mère Marie de Jésus pensait au 28 Octobre, solennité de Saint Simon et de Saint Jude, date qui laisserait aux élections du Carmel de Dijon le temps de s'accomplir régulièrement.

1. *Vie de Sainte Thérèse par elle-même*, ch. XXXVI.

C'était, en effet, à la fin d'Octobre que se terminait le second triennat de notre Mère bien-aimée.

Mais une pensée poursuivait la Mère Sous-Prieure et se formulait en son âme avec la force d'une inspiration divine : elle se sentait pressée de hâter la consommation de l'œuvre. Mère Marie de Jésus se rendit à ce sentiment, dont la suite prouva, d'ailleurs, l'origine surnaturelle. La fête des Saints Apôtres Pierre et Paul fut choisie pour établir le nouveau Carmel.

C'est alors que commença pour notre Mère vénérée la période des grandes et intimes souffrances. Il s'ouvrit, nous disait-elle, dans le fond de son cœur, comme une source de larmes. La vue de chacune de ses filles lui causait une émotion profonde, renouvelait cet amour particulier, cet amour unique, fait des deux plus grands amours qui puissent exister ici-bas dans un cœur embrasé par le Christ : l'amour de sainteté et l'amour maternel. Les plus généreuses affections, les plus délicates tendresses, notre Mère les avait toujours portées en son cœur, mais à cette heure, elles semblaient l'assiéger pour se transformer uniquement en causes de souffrance.

Rencontrait-elle une des Sœurs qui l'avaient accueillie à son entrée dans le cloître, qui avaient été les compagnes de son noviciat, de ses premiers et fervents essais de prière, de pénitence ou de vertu religieuse, tout le passé se levait devant elle avec l'appel irrésistible, la beauté d'une longue intimité sacrée. Auprès des jeunes religieuses qu'elle avait formées, c'était la fibre maternelle qui vibrait : l'amour inexprimable, le sentiment humble et simple de ce qu'elle avait pu donner à ces âmes quand Jésus passait entre la Mère et les enfants, et puis des retours saints de ses filles vers elle, car au Carmel l'amour descend... et il remonte !

Et son cœur semblait ne pouvoir plus répéter qu'une parole, celle de l'Apôtre : *Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime toutes, dans les entrailles de Jésus-Christ* [1]...

1. Phil., I, 8.

tendresse dont les années ne devaient rien affaiblir, car, mourante, notre Mère donnait encore sa dernière bénédiction au Carmel de Dijon, en même temps qu'à ses filles de Paray.

On mesurera la souffrance à l'amour... Mais, devant les choses même qui ont l'apparence des plus grands sacrifices, est-il une question qui puisse se poser pour une Carmélite ? Mère Marie de Jésus allait droit à son but, sans qu'un seul de ses mouvements, une seule de ses paroles, trahît autre chose que la grande paix de fond où, plus loin que la douleur, vivait son âme.

Plusieurs de ses filles ignoraient encore la séparation que Dieu allait leur demander. Le 28 Juin enfin, à une heure de l'après-midi, M. le Chanoine Boullemet, Supérieur du Carmel, réunit la Communauté pour lui annoncer le projet de fondation à la veille de se réaliser. Il nomma une nouvelle Sous-Prieure pour le Monastère de Dijon, la Mère Sous-Prieure alors en charge, Mère Marie-Joseph, devant faire partie à ce même titre de l'essaim qui fondait le nouveau Carmel. Elle devait y remplir l'office de Supérieure pendant les absences forcées de notre Révérende Mère, Prieure, pour quelques mois encore, de Dijon en même temps que de Paray.

Ainsi ces deux âmes religieuses, qui s'étaient connues et aimées dans leur enfance et suivies à peu de distance dans le cloître, qui avaient été choisies ensemble par la Communauté pour y porter le fardeau des charges, se retrouvaient, par la volonté des Supérieurs, unies dans l'œuvre de la fondation.

M. le Chanoine Boullemet désigna encore la Sœur Dépositaire, une autre religieuse de chœur, une Sœur du voile blanc et une Tourière pour accompagner immédiatement les deux Mères. D'autres Carmélites de Dijon devaient rejoindre bientôt le premier petit groupe d'avant-garde.

A cette révélation, inattendue pour plusieurs, et devant l'imminence de la séparation, ce fut une scène de douleur inoubliable. Il serait à propos de répéter ici la parole de Mgr Gay : *Si quelqu'un s'imagine que cela se fit sans beaucoup de*

larmes, c'est qu'il ignore tout à fait comme on s'aime au Carmel [1].

Dans une émotion indicible, les Sœurs venaient s'agenouiller les unes près des autres, se demander mutuellement pardon, échanger, à travers une douleur profonde, le trésor pieux de la plus religieuse affection. Car rien n'est comparable à l'amour fondé sur le Christ seul. La charité puisée à son Cœur sacré n'est-elle pas le sentiment parfait, qui renferme en lui-même toutes les plénitudes de l'amour divin et de l'amour humain le plus pur ? Lorsqu'il se hausse jusqu'à l'immolation, il semble que rien ne manque plus à sa grandeur... et s'il y eut beaucoup de douleur ce jour-là au Carmel de Dijon, il y eut aussi toute la beauté de l'amour fraternel scellé par le sacrifice.

Quinze ans plus tard, Mère Marie de Jésus ne pouvait encore, sans émotion, parler ou se souvenir de cette heure à la fois cruelle et sainte.

Cependant, la Communauté quitta le parloir afin d'aller à Vêpres et de faire les derniers préparatifs pour la nuit suivante. Mais Notre-Seigneur voulait donner à l'œuvre de son Cœur la bénédiction de sa Croix. L'heure du départ était fixée et la lettre d'obédience de Mgr l'Évêque de Dijon, autorisant la sortie des Carmélites, n'arrivait pas. Le Supérieur du Monastère se rendit à l'Évêché, pendant que notre Mère faisait vœu, si la fondation s'effectuait le lendemain, de chômer le 30 Juin, fête de saint Paul, et de faire précéder d'un jeûne particulièrement strict la fête des deux saints Apôtres. Notre Monastère a gardé et gardera fidèlement cette promesse.

A 4 heures et demie enfin, M. Boullemet revenait au Carmel, avec la lettre d'obédience signée, en l'absence de Monseigneur, par son Vicaire Général.

Chaque heure apportait ainsi son émotion ou sa difficulté, quand une circonstance extrêmement grave vint, semblait-il,

1. Chroniques du Carmel du Dorat.

mettre en question l'existence même de l'œuvre projetée.

Vers cinq heures, la fondatrice, Mlle T., dont la générosité était absolue et les intentions bien arrêtées, venait, tout émue, annoncer à notre Révérende Mère qu'un obstacle imprévu et des plus sérieux, tout à fait étranger à sa volonté, l'empêchait de tenir ses engagements. Elle se trouvait actuellement dans l'impossibilité de faire autre chose que de payer la maison déjà achetée de la Ruelle au Loup. C'était l'effondrement de toutes les ressources matérielles de la petite fondation.

Mais on a dit qu'aux grandes âmes, l'obstacle sert de point d'appui. Toute l'énergie généreuse de notre Mère se dressa comme jamais. Fonder en étroite pauvreté n'était pas pour effrayer sa volonté courageuse ni pour retarder l'œuvre de Dieu. Avec une force héroïque, elle ensevelit dans un silence absolu, même à l'égard de la Mère Sous-Prieure, l'angoisse mêlée d'un confiant et tout surnaturel abandon, qui lui envahissait le cœur, et, sans dire un mot de cette difficulté à personne, elle continua à prendre ses dispositions de départ.

Vers neuf heures du soir, les deux frères prêtres si dévoués au futur Carmel, Mrs M., vinrent lui apporter les dernières instructions pour le voyage imminent. Avec un grand calme, notre vénérée Mère leur exposa le fait nouveau qui se produisait et leur dit comment la pièce canonique établissant l'état financier de la fondation, pièce déposée près du Cardinal Évêque d'Autun, se trouvait n'être plus justifiée. Mère Marie de Jésus ajouta que Mlle T. tenterait cependant un dernier effort pour arranger les choses, et qu'une dépêche viendrait, le lendemain, faire connaître à Paray le résultat de sa démarche.

Ces Messieurs furent d'avis, comme notre Mère, de ne point s'arrêter en chemin dans l'œuvre de Dieu, quel que fût l'obstacle imprévu et si grave qui venait de surgir.

Vers trois heures du matin, donc, les cinq Carmélites désignées pour la fondation se rendaient à la porte de clôture. Mère Marie de Jésus aurait voulu éviter à ses filles le chagrin

et l'émotion profonde des derniers adieux ; mais les portes du chœur s'ouvrirent devant un grand nombre de religieuses qui avaient passé la nuit en prière auprès du saint Sacrement, ne pouvant se résoudre à laisser partir leur Mère et leurs Sœurs sans une dernière étreinte.

Il ne restait plus qu'à accomplir de part et d'autre le sacrifice. On le fit avec courage, comme des Carmélites savent offrir à Dieu un don de pur amour, mais le cœur brisé.

Arrivée à la porte de clôture, notre Mère s'arrêta un instant, et, grande et religieuse jusque dans la plus intime souffrance, elle lut d'une voix ferme, selon l'usage de l'Ordre, la lettre d'obédience qui l'envoyait à Paray, elle et les Sœurs fondatrices. La beauté de l'obéissance monastique éclairait cette scène douloureuse, et ce fut sur cet acte sacré que l'on s'arracha au berceau béni qu'on avait tant aimé.

C'est ainsi que se terminait à Dijon l'œuvre de Mère Marie de Jésus. Une période sainte et féconde de sa vie était close, close divinement par l'Amour qui l'appelait à un autre champ d'action.

Notre Mère se retirait, ayant donné à son Monastère le meilleur de son cœur et de son dévouement. Ce Monastère, elle l'avait généreusement servi pendant ces six années, en accomplissant trois œuvres qui devaient avoir la plus heureuse influence sur sa destinée : le Carmel agrandi était assuré désormais contre tout voisinage pénible et trouvait dans cette sécurité une condition essentielle de vie et de développement ; Mère Marie de Jésus avait découvert et relevé les restes vénérables de nos saintes premières Mères et donné, en terre bénie, à ces précieuses reliques, le suprême repos; elle avait préparé une fondation prospère, sans appauvrir le Monastère dont elle était sortie.

Elle avait enfin reçu Sœur Élisabeth de la Trinité et ouvert les grands horizons divins à cette âme privilégiée, qui devait être la visible bénédiction du Carmel de Dijon.

CHAPITRE XI

LA FONDATION

1901

Paray-le-Monial dans le passé. — Arrivée des Fondatrices dans la cité du Sacré Cœur. — Le Cardinal Perraud. — Heures d'angoisse et d'héroïque confiance. — Voyages à Dijon et à Autun. — Le Carmel de la Sainte Trinité. — Prise de possession du petit Monastère. — Voyages à Paris et à Chalon.

Mère Marie de Jésus allait maintenant vers l'avenir. La période la plus féconde de sa vie s'ouvrait en ce matin d'été, où l'aube blanchissait déjà, tandis que les voitures emportaient à la gare les cinq premières fondatrices et, avec elles, le divin petit Fondateur, l'Enfant Jésus, dont, selon l'antique usage de l'Ordre, une de nos Sœurs portait avec grande dévotion la statue.

Par une coïncidence touchante, au moment même où les Carmélites partaient pour Paray-le-Monial, la divine Reine du Carmel, celle qui avait d'abord attiré à elle la fondation pour la céder au Cœur de son Fils, arrivait à Dijon. La relique insigne de Notre-Dame d'Étang, qui n'avait plus été rapportée dans cette ville depuis le 29 Juin 1896, venait bénir la sortie de ses Carmélites à cette même date, 29 Juin 1901.

On devine ce que fut l'oraison matinale des cinq voyageuses et les sentiments qui se pressaient dans leurs âmes tandis qu'elles approchaient de la terre sainte et privilégiée où le Cœur du Christ avait posé ses complaisances.

Brisées par le sacrifice, elles étaient pleines aussi d'une joie grandissante, en cet instant solennel où elles allaient offrir un Carmel au Sacré-Cœur.

Combien cette terre sacrée de Paray-le-Monial, « bénie par une prédestination qui se perd dans les secrets de l'éternité », leur apparaissait comme un lieu hors de pair, le centre d'amour du monde, plein d'harmonies profondes avec le Carmel, la religion de l'amour !

L'histoire de la petite cité où l'humble essaim de Carmélites venait se poser est liée tout ensemble au culte de la Vierge, aux révélations du Sacré-Cœur et aux grandes traditions de la vie monastique. L'âme vibrante de Mère Marie de Jésus avait senti ces harmonies dans leur force et dans leur poésie divine. La fondatrice du Carmel de Paray abordait son nouveau champ d'action, les yeux remplis des vastes horizons historiques qu'elle avait vus s'ouvrir devant elle, et souriant même avec indulgence aux légences séculaires qui offraient un aliment à sa piété.

Faut-il croire — comme le veut la tradition, cette poésie de l'histoire — que le Val d'Or, comme on a si bien nommé la douce vallée au fond de laquelle la petite ville est assise, faut-il croire que le Val d'Or fut épargné dans le gigantesque incendie — relaté par Diodore de Sicile — qui, six cents ans après le déluge, enveloppa d'un océan de feu l'Ibérie et la Celtique ? Faut-il croire que les populations épouvantées obtinrent un asile contre le fléau dévastateur en s'adressant à la Vierge qui devait enfanter : *Virgini paituræ*, et en promettant de lui élever une *pierre de témoignage*, dans laquelle, plus tard, les générations post-messianiques taillèrent l'image vénérée de Notre-Dame de Romay ?

Toujours est-il que le culte de la Vierge Marie est né à Paray depuis des siècles et qu'autour de l'antique Madone les miracles se sont multipliés : guérisons, résurrections des corps et des âmes. Les générations chrétiennes devaient, comme les Carmélites elles-mêmes, être conduites au Fils par la Mère : *ad Jesum per Mariam.*

Est-il vrai que cette terre privilégiée de Paray, peuplée, dit la tradition, dès l'origine du monde, par Gomer, fils de Japhet qui aurait fait paître sur les tapis de verdure du Charollais ses grands bœufs blancs, est-il vrai que cette terre bénie aurait été évangélisée, trente ou quarante siècles plus tard, par Saint Irénée lui-même ? Sa proximité de Lyon pourrait le faire admettre.

Mais ce qui est hors de doute, c'est la floraison de la grande vie monastique dans ce val enveloppé de silence, de solitude et de paix, et c'est le règne incontestable du Christ sur ce lieu comme sur son fief.

A la fin du x^e siècle, le puissant prince chrétien, Lambert, Comte de Chalon, recevant en apanage la province charollaise, en faisait à Jésus-Christ un hommage solennel, en exemptant le Val d'Or et ses environs de toutes sortes de redevances, *sous la charge unique de la foi*. C'est ce pieux seigneur qui, avec l'aide de Saint Mayeul, Abbé de Cluny, établit les moines bénédictins sur la colline où le Carmel devait, en 1906, relever la tradition monastique et faire entendre à nouveau la grande voix de la prière religieuse.

En 999, le fils de Lambert, Hugues, Comte-Évêque d'Auxerre, publiait une charte qui affirme à nouveau la royauté du Christ sur ce sol privilégié : « *Il nous a plu d'insérer dans ce testament*, dit-il, *qu'à partir de ce jour, ce lieu ne soit soumis ni à nous, ni à nos parents, ni à aucune puissance terrestre, mais que, placé sous le gouvernement de Odilon, Abbé de Cluny, et de ses successeurs, il ait pour Roi et Gouverneur Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur les siècles futurs et les générations des générations* [1]. »

L'avenir ne devait-il pas donner à ces paroles prophétiques la plus éclatante des confirmations ? En attendant, Paray devenait essentiellement « le Monial ». « Il grandissait, dit Mgr Bougaud, sous le gouvernement paternel des Abbés, dont on disait en Bourgogne comme aux bords du Rhin : « *Il fait bon vivre sous la crosse.* »

1. *Chartul. de Paredo Monach.*, ch. CCIII.

En 1004, les moines descendaient de la colline pour consacrer, au bord même de la Bourbince, un nouveau et plus vaste Monastère, ainsi que cette belle et sobre basilique, née sous la même inspiration religieuse et artistique que l'incomparable abbaye clunisienne.

Les siècles passèrent, multipliant sur le sol de Paray les asiles de la prière et de la pénitence.

En 1626, celui que devaient illustrer à jamais les prédilections divines, le Monastère de la Visitation, prenait naissance, et trente-cinq ans plus tard, il recevait l'âme humble et brûlée d'ardente charité qui devait ravir le Cœur du Maître et révéler au monde « les grâces excessives de son amour ».

Toutes les préparations providentielles qui avaient fait de Paray un lieu saint trouvent leur couronnement dans cette triple manifestation du Sacré Cœur, de 1673 à 1675. Tout aboutit à la révélation de la Charité infinie.

Le mystère de l'amour est là, ardent comme le feu, demandant des âmes de feu aussi, pour le contempler, pour l'adorer, pour y communier.

Et voilà pourquoi quelques humbles religieuses, se trouvant bien indignes sans doute de toucher cette terre d'amour, mais sentant cependant sur elles la grâce du Carmel, sa grâce propre qui est celle du feu : « *Je brûle de zèle pour le Seigneur, Dieu des armées* [1] », voilà pourquoi ces filles du saint Prophète Élie et de la Sainte au cœur transverbéré, croyaient trouver à Paray leur patrie surnaturelle et divine et se sentaient pressées d'y établir un nouveau foyer de prière brûlante et d'immolation d'amour.

Leur premier et plus profond mouvement, en arrivant dans la ville sainte, fut d'aller tout droit au Cœur de Notre-Seigneur, au Sanctuaire des Apparitions, adorer l'Amour qui s'y était révélé et prier auprès de la châsse de la bienheureuse confidente du Seigneur Jésus.

1. III Rois, XIX, 10.

M. l'Abbé Symphorien M., qui avait accompagné le petit essaim des fondatrices, les conduisit donc directement à la Visitation, où l'on célébra pour elles le Saint Sacrifice, leur distribuant le Pain de vie : inoubliable rencontre avec le Cœur divin qu'elles venaient servir et surtout aimer.

Après la Messe, notre Mère et nos Sœurs apprirent avec émotion la présence du Cardinal à Paray. Son Éminence, prévenue par Mr M., demanda que les Carmélites lui fussent présentées dans sa résidence habituelle de la Visitation : Béthanie. Le cœur battait bien fort à notre Révérende Mère au moment où elle allait rencontrer pour la première fois son nouvel Évêque, dans la personne de l'auguste Prince de l'Église, le Cardinal Perraud.

Elle devait bientôt apprécier en lui la bonté délicate, le paternel dévouement, la générosité de cœur, mais au premier instant, elle fut un peu saisie par l'austère réserve et l'abord assez froid, habituels à Son Éminence.

Le Cardinal était plutôt de petite taille, très maigre, avec une physionomie ascétique et comme spiritualisée qui frappait et commandait le respect.

La bouche était ferme et volontaire, le front vaste, le visage éclairé de grands yeux clairs, d'un gris d'acier, dont le regard se posait à froid, avec pénétration, sur les gens et sur les choses, sans révéler habituellement le monde caché de la pensée. « Il semblait, comme on l'a fort bien dit, ne pas appartenir à l'heure qui passe, au jour qui fuit et à la date sans cesse remplacée par une autre : il avait en lui quelque chose qui tenait de l'éternité. » Mais lorsque le Cardinal était ému, son regard, souvent impénétrable, s'illuminait subitement d'un éclair de bonté et de chaude lumière et trahissait les délicatesses de ce grand cœur.

Pour le moment, et bien que rien, dans ses paroles, ne le laissât soupçonner, le Prince de l'Église n'était pas satisfait, car, par erreur, il n'avait pas été prévenu de l'arrivée des Carmélites. Celles-ci, ayant toutes pièces en règle, s'étaient cru autorisées à choisir librement le jour de leur entrée.

Les cinq religieuses s'agenouillèrent aux pieds de leur Évêque, qui les bénit et remarqua gracieusement qu'elles arrivaient le jour anniversaire de son sacre. Puis, fixant son regard pénétrant sur notre Révérende Mère : « Ma Mère, lui dit-il, vous et moi, nous faisons aujourd'hui une grande chose dans l'Église de Dieu. »

Les Carmélites comptaient s'installer le jour même dans la petite maison de la Ruelle au Loup, mais le Cardinal les avertit avec bienveillance qu'il venait de leur assurer une fraternelle hospitalité chez les Religieuses du Cénacle. Après quelques brèves paroles de bonté, il autorisa notre Révérende Mère à visiter la Supérieure du cher Monastère illustré par Sainte Marguerite-Marie.

L'accueil reçu à la grille de la Visitation fut d'une cordialité charmante et devait encore resserrer la tradition séculaire d'union entre les filles de Sainte Thérèse et celles de Sainte Chantal. La Supérieure alors en charge était la Révérende Mère Marie de Sales Croizier, en qui l'âge n'avait fait qu'accentuer un exquis rayonnement de bonté.

Mère Marie de Jésus comprit tout de suite qu'elle aurait une véritable amie en cette vénérable Mère qui, à sa mort, une douzaine d'années plus tard, devait laisser dans tous les cœurs de grands et unanimes regrets.

Ce colloque intime fut trop tôt interrompu par l'arrivée des voitures et, quelques minutes après, nos chères fondatrices étaient accueillies avec les prévenances les plus affectueuses par la Révérende Mère Pégard et ses filles. Le Cardinal avait réservé à nos Mères la plus douce des consolations, celle de posséder le Saint Sacrement dans une petite chapelle d'œuvres mise à leur disposition exclusive. C'est ainsi qu'elles eurent la joie d'offrir, dès leur arrivée à Paray, un tabernacle de plus à Notre-Seigneur et de jouir de sa divine intimité... Et, dans ce petit sanctuaire préparé avec tant d'amour fraternel par les Religieuses du Cénacle, la louange divine de l'office carmélitain, psalmodié à quatre voix seulement, commença à s'élever vers Dieu. C'était,

pour notre Mère bien-aimée, la douceur immense qui compensait toutes ses souffrances et ses anxiétés.

Une préoccupation restait, cependant, bien vive et bien pressante en son cœur : c'était le souci de porter à la connaissance de son Évêque l'état des ressources, réduit à sa plus simple expression.

Les fondations thérésiennes les plus célèbres par leur dénuement ne laissaient rien à envier aux humbles débuts de celle de Paray. C'était le cas de se souvenir de la phrase célèbre : *Thérèse et deux ducats, ce n'est rien ; mais Jésus, Thérèse et deux ducats, c'est tout.*

La pauvreté la plus absolue, la sainte pauvreté, dans toute sa vérité et sa nudité, avec toute la réalité de ses sacrifices, n'était pas pour effrayer notre Mère vénérée, qui l'embrassait avec une sorte de joie rayonnante. Mais ce qui lui étreignait le cœur d'une véritable angoisse, c'était la pensée que, devant l'écroulement subit des ressources du Carmel, on pourrait croire à une légèreté de sa part, dans une question si grave. Ce souci pesait affreusement à sa délicate loyauté. Mère Marie de Jésus souffrait bien plus de ce côté de l'épreuve que de l'incertitude du lendemain. Toutes les précautions avaient été prises, cependant, toutes les garanties assurées ; notre Mère avait fondé son projet sur les bases les plus fermes et les plus sérieuses ; elle n'avait pas oublié la parole de Notre-Seigneur : *Qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne supputе auparavant la dépense nécessaire, de peur qu'ayant jeté les fondements, il ne puisse l'achever* [1] ? Et voici qu'à la dernière heure, les événements les plus imprévus venaient donner un démenti à la sagesse humaine, jetant Mère Marie de Jésus en plein héroïsme de confiance vis-à-vis de Notre-Seigneur.

Le Cardinal comprendrait-il les raisons de cet effondrement ? Accepterait-il la situation, et quelle serait l'impression produite sur cet esprit si clair, si pénétrant et si sage ?

1. Luc, XIV, 28, 29.

Pour combler la mesure d'amour et de sacrifice, un télégramme de la fondatrice arriva le soir même, conçu en ces termes : « Les choses restent comme je vous les ai dites avant votre départ. »

Tout semblait donc fixé de la manière la plus douloureuse pour le cœur de notre Mère. Et son angoisse intime grandissait à chaque heure, tandis que quelques amis, hommes de valeur, venus ce jour-là en pèlerinage à Paray et au courant des obstacles survenus, cherchaient à la persuader de ramener purement et simplement son essaim au Carmel de Dijon : « Voyez-vous ma Mère, lui disaient-ils avec les meilleures intentions, il ne faut pas y mettre d'amour-propre... Puisque les choses sont ainsi, vous n'avez qu'à revenir. »

La gravité de la situation politique se joignait à ces difficultés. La loi sur les Associations allait paraître le 1er Juillet. On était au 30 Juin. De toutes parts, les maisons religieuses cherchaient asile à l'étranger. Quelques jours encore, et l'établissement du Carmel n'eût pas été possible.

Mère Marie de Jésus supportait toutes ces épreuves avec sa paix accoutumée et le don de force calme qui était sa grâce particulière. L'angoisse, à ce moment, fut telle, cependant, au cœur de notre Mère vénérée, que — fait presque unique dans sa vie — elle ne pouvait refréner les larmes silencieuses qui coulaient une à une de ses yeux, quoiqu'elle assurât à ses filles « qu'elle n'avait point de peine ».

Notre pauvre Mère ne pouvait plus trouver le réconfort du sommeil ni réparer ses forces par aucune nourriture, tant la souffrance était amère et la croix lourde.

Devant son intelligencesi nette. tout le problème se posait. Elle voyait pour sa petite fondation les lendemains incertains et obscurs ; elle voyait l'impression pénible que la disparition totale des ressources éveillerait sans doute chez son Évêque ; elle prévoyait les blâmes qui l'attendaient, les souffrances auxquelles elle exposait ses filles... et, en regard, la facilité d'un retour à Dijon et la joie fraternelle et filiale qui l'aurait accueillie.

Mais, à côté de ces raisons de sagesse humaine, se levaient devant notre Mère bien-aimée les grandes raisons de sagesse surnaturelle, celles qui ont soulevé le cœur de tous les fondateurs d'Ordres aux plus hautes entreprises. Les voies providentielles lui apparaissaient si claires ; si haute, la certitude de faire la volonté de Dieu ! Une raison, unique et supérieure : la gloire, l'honneur et l'amour de Notre-Seigneur, ne suffit-elle pas à mériter tous les choix, à légitimer tous les sacrifices ? Notre Mère voyait s'effacer tout le reste pour ne retenir que cette raison surnaturelle de pure charité divine, à cette heure où le Maître semblait poser la suprême interrogation à son amour et à sa confiance : « *M'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci ?... Pais mes brebis* [1]. »

C'est alors que, traversant la chapelle du Cénacle, Mère Marie de Jésus entendit, venant du tabernacle, la parole dite par Notre-Seigneur à Sainte Marguerite-Marie : « *Tu ne manqueras de secours que quand mon cœur manquera de puissance.* » Notre vénérée Mère devait, pendant tout le cours de sa vie, expérimenter la vérité de cette promesse divine. Elle l'écrivit sur les murs de notre nouveau Carmel, et combien plus au fond de nos cœurs !

Cette parole eut pour effet immédiat d'établir notre Mère bien-aimée dans un état héroïque de confiance dont elle ne devait plus sortir. Elle avait atteint d'un bond la foi des Saints, la foi créatrice, celle à laquelle rien n'est refusé, qui fortifie les volontés et les rend indomptables. Elle pouvait tout espérer, puisqu'elle pouvait croire à ce degré : *Scio cui credidi* [2].

C'est dans ces sentiments que, le troisième jour après son arrivée, le 1er Juillet 1901, elle était prête à la rencontre, qui devait être décisive, avec le grand Évêque d'Autun.

Le Cardinal vint donner le salut au Cénacle et demanda à voir ensuite notre Mère Fondatrice. Toute la petite Commu-

1. Jean, XXI, 15, 17.
2. II Tim., I, 12.

nauté de Carmélites se mit en prières tandis que notre Mère était reçue par Son Éminence. Des mouvements bien divers partageaient son cœur : la confiance en Dieu, la révérence que lui inspirait le Prince de l'Église, qu'elle ne connaissait presque pas encore, les angoisses dont nous avons parlé. Mais celles-ci étaient dominées par un sentiment de force et de paix qui lui inspira soudain de vaincre sa timidité pour exposer l'état des choses dans toute leur simple vérité.

Son Éminence, après lui avoir donné sa bénédiction, commença par un reproche : « Comment, ma Mère, ne m'avez-vous pas prévenu du moment de votre arrivée ? Vous auriez pu, au moins, m'envoyer une dépêche. » — « En effet, Éminence, j'ai eu grand tort, et j'en demande bien pardon. » En disant ces paroles, notre vénérée Mère se prosterna humblement, suivant notre usage monastique. Quand elle se releva, son regard rencontra celui du Cardinal posé sur elle, profond, ému, pénétrant, un regard qui laissait passer tout un monde de sentiments paternels, avec une douceur et une bonté inexprimables.

Sous le jaillissement divin et si simple de l'acte d'humilité de notre Mère, ces deux grandes âmes s'étaient devinées : le saint Évêque et la Carmélite ne devaient désormais plus cesser de se comprendre, de s'estimer et de s'aimer. Il est vrai que cette humilité spontanée était un des dons les plus touchants de Mère Marie de Jésus, et qui ravissait tous les cœurs.

La paternelle bonté du Cardinal mit tout de suite notre pauvre Mère un peu plus à l'aise. Ce fut elle qui commença à exposer les faits et les causes imprévues du désastre.

Elle retraça toutes les circonstances qui avaient préparé la fondation : la sécurité que lui offraient le caractère et la situation de M^lle^ T., les difficultés impossibles à prévoir qui s'étaient subitement soulevées, l'espérance divine qu'elle avait enfin que les choses s'arrangeraient avec le temps.

Le Cardinal Perraud l'écoutait avec attention. Après un de ces moments de silence qui lui étaient familiers, il fit un de ses gestes favoris, ouvrant ses mains jointes et les

élevant au ciel : « Eh ! bien, ma Mère, dit-il, mon intention n'est pas de m'émouvoir plus que de raison de cet incident. Il est grave, mais vous retournerez à Dijon, vous verrez la fondatrice et vous arrangerez tout cela, si possible... »

Tout devait s'arranger, en effet, mais après avoir laissé à notre Mère la joie et la grâce des premières années en extrême pauvreté.

Ce premier colloque avec l'Évêque d'Autun se prolongea longtemps. Plus il durait, et plus les Carmélites priaient, ayant au cœur cependant une consolation grandissante et pensant en elles-mêmes que, puisque c'était si long, tout allait bien.

Notre Mère sortit, en effet, rayonnante, de l'entrevue, et le Cardinal bénit avec une grande bonté le petit essaim des filles de Sainte Thérèse. De ce jour data l'estime, la surnaturelle affection qu'il ne cessa de porter à notre Mère vénérée. Il l'exprimait, peu après, par cette chaude parole : « Posséder la Mère Marie de Jésus, c'est une grâce pour un diocèse. »

Au sortir de cet entretien, si important pour l'avenir de la fondation, notre Révérende Mère consola ses filles et leur annonça qu'elle partirait le lendemain pour Dijon.

Nos chères Sœurs restaient donc là, comme les quatre premières novices de Saint Joseph d'Avila, sans leur Mère bien-aimée, trouvant, il est vrai, un réconfort dans le cœur si bon de la Mère Sous-Prieure.

Cependant, la chère voyageuse désira s'arrêter à Beaune pour confier au divin petit Roi de gloire et à la Vénérable Marguerite du Saint Sacrement la solution de toutes les difficultés de la première heure [1]. On était au 2 Juillet 1901, fête de la Visitation de la Sainte Vierge.

Ce fut avec une consolation céleste que Mère Marie de Jésus tint longtemps entre ses bras le Saint Enfant Jésus :

1. On sait que le Carmel de Beaune vénère une statue de l'Enfant Jésus, que Sœur Marguerite du Saint-Sacrement entourait d'une particulière dévotion et qui fut, pour elle et pour d'autres, l'instrument de nombreux miracles.

elle lui consacra sa petite fondation qui devait, comme nous le dirons en son lieu, grandir avec l'Enfant divin et sous sa bénédiction directe ; elle lui confia toutes ses peines avec l'abandon et la simplicité de sa foi, et se trouva si bien avec son petit Roi et Consolateur qu'elle eût voulu prolonger sans fin son oraison.

Notre Mère ne put guère voir, ce jour-là, du Carmel de Beaune, que la chapelle et son incomparable trésor, mais les nécessités de sa fondation l'ayant ramenée quelquefois encore à Dijon, elle put, à un autre voyage où le temps lui était moins mesuré, recevoir librement la délicate hospitalité du cher Monastère beaunois. Elle lui a gardé — et y a laissé, a-t-on bien voulu nous dire — un inoubliable souvenir.

Ce premier passage à Beaune lui fut aussi l'occasion d'être accueillie pendant quelques heures d'une manière toute fraternelle par les Petites Sœurs Dominicaines Garde-Malades. Le saint Patriarche de l'Ordre n'avait-il pas promis à notre sainte Mère Thérèse de l'assister dans toutes ses fondations ? Ses filles tinrent avec une grâce charmante la parole de leur bienheureux Père, et le lien traditionnel, si cher aux deux familles religieuses, se trouva resserré une fois de plus.

Au soir de cette journée, notre Mère était reçue avec une grande joie au Carmel de Dijon. Son séjour fut plein de préoccupations, de pourparlers, mais aussi d'assistances providentielles.

Les affaires que Mère Marie de Jésus était venue traiter se trouvant enfin réglées aussi bien que les difficultés d'alors pouvaient le permettre, notre chère Mère put reprendre le chemin de Paray, le 8 Juillet. Les désirs de ses filles, aussi bien que les travaux à faire effectuer au petit Couvent, réclamaient sa présence.

Tout en passant encore les nuits au Cénacle, les Carmélites eurent enfin la joie de prendre progressivement possession de leur pauvre Monastère, un vrai Bethléem. Chaque

matin, après la Sainte Messe, elles quittaient l'hospitalière maison de la Retraite, emportant une grande marmite de soupe chaude que la bonne Mère Pégard tenait toujours à leur assurer, et c'était souvent, en effet, le plus clair du menu de leur dîner. A la Ruelle au Loup, on apprêtait ce qu'on pouvait, *quand il y en avait*, selon le mot expressif de nos Constitutions.

Le secours des Religieuses de la Visitation vint bien souvent, sous les formes les plus délicates et les plus fraternelles, adoucir les privations de ces premiers temps. La sainte joie, d'ailleurs, régnait au petit Couvent, autant que la sainte pauvreté.

Les premiers travaux pour l'aménagement de la maison commencèrent immédiatement. Peu de jours après — c'était le Samedi 13 Juillet, fête de la Translation de Sainte Thérèse — le tailleur de pierre fit proposer à notre Révérende Mère l'achat d'une statue de la Sainte Vierge que, depuis des années, il conservait, toute poudreuse et un peu endommagée, sous un hangar, en attendant qu'il pût trouver acquéreur. Notre Mère n'était pas riche, mais, dit-elle : « Je ne peux « pas refuser la Sainte Vierge. Elle nous bénira. » Et la chère Mère, sans avoir même l'idée de ce que pouvait être cette statue, dans un simple mouvement de foi et d'amour envers Marie, fit remettre vingt francs à l'ouvrier, qui en fut enchanté et promit d'apporter la statue le jour même.

Ce soir-là, tandis que, vers six heures, la Communauté prenait sa pauvre réfection, la cloche de la porte retentit longuement, par deux fois. La Sœur Tourière courut ouvrir. Personne ne l'attendait, personne n'avait sonné. La porte se trouvait ouverte, et, au bout de la ruelle, la bonne Sœur apercevait deux hommes — le tailleur de pierre et un de ses compagnons — portant l'image de Notre-Dame. Ils déposèrent leur précieux fardeau et Mère Marie de Jésus et ses filles reçurent avec grande joie la Madone qui s'annonçait d'une manière si extraordinaire.

Elles découvrirent la pieuse sculpture... Émotion profonde

pour notre Mère et pour la Mère Sous-Prieure : la Vierge inconnue qui venait bénir l'humble Carmel était l'image intégrale de celle qui avait été témoin, à Notre-Dame de Dijon, du Baptême, de la première Communion, de la Confirmation de notre Mère Fondatrice et de tant de grâces reçues en compagnie de la chère Mère Sous-Prieure.

C'était un tableau en relief, représentant l'Assomption de Notre-Dame, maquette de l'œuvre de Dubois, due, par conséquent, à un excellent artiste, et combien précieuse au cœur de notre Mère vénérée !

Telle fut, pour les habitantes du petit Monastère, la première richesse de leur pauvreté. On décida d'honorer cette sainte image de la Mère de Dieu sous le nom de Notre-Dame des Anges. Nous avons conservé une profonde dévotion à cette Vierge aimée qui garde toujours sa place d'honneur dans notre Carmel, au-dessus de l'autel du chœur.

Un an après, le 15 Août 1902, notre Mère Fondatrice, agenouillée avec ses filles aux pieds de Notre-Dame des Anges, voulut, en une solennité intime et touchante, remettre sa charge entre les mains de la Sainte Vierge. Elle la nomma Supérieure de la Communauté, ne gardant elle-même le priorat que sous la dépendance de Marie. Cet acte, signé par elle et par toutes les religieuses présentes, a certainement été contresigné par la divine Reine du Carmel. Nous en avons eu les preuves les plus douces dans la vie de notre Monastère, comme dans celle de notre Mère bien-aimée.

Mère Marie de Jésus n'eût pas été la grande Carmélite, si complète dans ses dons, si riche de l'esprit de l'Ordre, si elle n'avait eu pour Marie un culte spécial. N'est-ce pas, pour une vraie fille d'Élie et de Thérèse, un devoir d'amour et un devoir de souveraine justice ?... La Vierge Immaculée est notre Mère à un titre unique : Mère depuis plus de vingt siècles de l'Ordre qui l'honorait déjà sous le règne des figures et des espérances, avant de la posséder comme sienne dans l'âge des réalisations divines ; Mère de l'antique famille religieuse qu'elle s'est toujours plu à appeler : « Mon Ordre », comme son divin Fils la nommait : « L'Ordre de ma Mère. »

Marie, c'est le trésor des âmes du Carmel, et, pour emprunter l'admirable langage de l'Écriture, *leur force, leur gloire et leur joie, les délices de leurs yeux et l'amour de leurs âmes* [1].

Dans le culte filial qu'elle lui rendait, notre vénérée Mère se prévalait avec bonheur de son titre d'enfant de notre saint Ordre. Elle aimait tout spécialement la Reine du Carmel à l'aube et à la consommation de sa vie : immaculée et glorieuse. Et les fêtes du 8 Décembre et du 15 Août étaient toujours, pour Mère Marie de Jésus, des fêtes rayonnantes de joie et de bénédiction.

Oui, combien elle a aimé la Vierge Immaculée : immaculée en sa grâce, immaculée en sa chair, immaculée en sa vie et en ses voies, celle dont toutes les opérations ne sont que pureté d'amour et d'oblation et que, seule, la vigueur de sa pureté rendait capable de recevoir toute l'action de Dieu.

Elle se plaisait encore à saluer dans la gloire la Reine de notre Ordre, Reine et Mère de notre vie intérieure, Maîtresse en cette science de l'amour divin que nous cherchons avec tant de désirs, *Mère du bel amour* [2], jusque dans l'éternité. C'était avec une joie indicible que Mère Marie de Jésus contemplait la Vierge glorieuse plongeant dans l'adorable Trinité un regard qui ne défaille point et voyant, dans la lumière incréée, la beauté du Fils éternel du Père. N'est-ce pas dans cette consommation suprême que se révèle par excellence celle que les Saints appellent *la magnificence de Dieu : Magnificentia Dei*, parce que le Seigneur, toujours *admirable dans ses Saints* [3], n'est nulle part magnifique comme en Marie : *Solummodo ibi magnificus Dominus* [4].

En vérité, notre vénérée Mère a bien réalisé par toute son existence de Carmélite, la parole de l'Ecclésiastique, si douce à appliquer à la divine Reine de notre Ordre : *Celui qui l'aime, aime la Vie ; ceux qui la servent, servent le Saint* [5].

1. Ezéch., XXIV, 25.
2. Ecclésiastiq., XXIV, 24.
3. Ps. LXVII, 36.
4. Isaïe, XXXIII, 21.
5. Ecclésiastiq., IV, 13, 15.

La première fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, dans l'humble chapelle du Monastère, fut toute marquée de joies célestes et de touchantes manifestations de sympathie de la part des diverses Communautés de la ville.

Le lendemain, 17 Juillet, nos Mères se rendaient toutes deux à Autun, pour rendre compte au Cardinal de l'état de leur petite fondation.

Son Éminence désirait aussi, par la visite successive de Mère Marie de Jésus à Autun et à Chalon, sceller la plus étroite union entre les trois Carmels de son diocèse.

Les deux voyageuses furent reçues au cher Monastère autunois avec cette affection religieuse, simple et vraiment fraternelle, dont elles nous reparlèrent si souvent, ainsi que de la sainte joie éprouvée au contact de cette Communauté, à l'esprit si élevé et si thérésien.

Dans l'après-midi, le Cardinal vint lui-même voir notre Révérende Mère au parloir des Carmélites. Après l'exposé rapide de ce qu'elle avait fait à Dijon, Mère Marie de Jésus, très émue, attendait la réponse de Son Éminence qui l'avait, jusque là, écoutée en silence. Alors, avec une bonté inexprimable, le grand Évêque dit lentement : « Il fallait bien savoir, il fallait bien comprendre, il fallait bien vous rappeler... » — « De quoi s'agit-il donc ? » pensait notre Mère, un peu anxieuse. Et le Cardinal de continuer avec un sourire tout paternel : « ...Que nous n'avions rien demandé, que nous n'avions fixé aucun chiffre. »

Quel soulagement ! La petite Communauté était reçue dans ce grand cœur d'évêque, et notre Mère sentait sur elle la profonde paternité du Prince de l'Église, qui avait ainsi « adopté à jamais ce troisième Carmel de son diocèse », comme il le disait lui-même.

Mère Marie de Jésus, alors, très simplement, exposa à Son Éminence tous ses désirs : le premier, le plus grand, celui de posséder l'Hôte divin dans la pauvre chapelle provisoire et d'y célébrer la Sainte Messe, et puis la grâce de commencer la vie monastique, bien que le petit Couvent ne pût avoir

encore une clôture absolument régulière. On avait établi, en attendant, toute la clôture morale possible.

A chacune de ces requêtes, le Cardinal répondit par un « Oui » d'une bienveillance et d'une affection marquées, qui dilata le cœur de notre Mère, si meurtri précédemment. Ainsi qu'il le disait à la Prieure d'Autun : « La bonne Mère ! Je lui ai accordé tout ce qu'elle m'a demandé... »

Nous ne pouvons dire quelles délicates attentions furent prodiguées à nos Mères par leurs chères Sœurs d'Autun. Jamais les Carmélites de Paray n'oublieront l'édification qu'elles ont reçue en cette fraternelle rencontre, non plus que la cordiale charité qui les accueillit si bien. Aussi, lorsque, quatorze ans plus tard, la Révérende Mère Marguerite-Marie fut ravie à la vénération de ses filles, ce fut un vrai chagrin pour notre Mère et pour tout notre Monastère, resté si uni de cœur au Carmel d'Autun.

Mais ce cher séjour ne pouvait se prolonger : des nécessités urgentes rappelaient Mère Marie de Jésus à Dijon, puis à Paray. Riche maintenant des faveurs obtenues de Son Éminence, elle voulait tout disposer pour que la première Messe fût célébrée et la prise de possession du petit Monastère effectuée le 26 Juillet, jour de *la glorieuse sainte Anne*, comme aimait à dire notre sainte Mère Thérèse.

A la veille de cette bénédiction divine de son œuvre, notre Mère se sentait plus que jamais sous la grâce profonde qui devait être celle du Carmel de Paray. Pour ne pas interrompre le récit des événements, nous n'avons rien dit encore du mouvement de fond qui, depuis plusieurs mois déjà, poussait irrésistiblement Mère Marie de Jésus à consacrer à la Très Sainte Trinité le Monastère fondé dans le Cœur du Christ.

Une des beautés les plus caractéristiques de la vie de notre Mère Fondatrice, c'est — nous l'avons déjà remarqué — l'harmonie divine qui la fond tout entière dans une émouvante unité. *Dieu est fidèle* [1]... Il l'a été dans cette grande

1. I Cor., I, 9.

carrière religieuse : fidèle à ses grâces, fidèle à ses appels, fidèle à ses promesses, fidèle même à ses dates, fidèle dans les détails providentiels qui révèlent sa main et son cœur.

Combien, en présence de cette humble et généreuse existence de Carmélite, on sent que *les dons de Dieu sont sans repentance* [1] ! Le premier de ces dons, la première grâce surnaturelle de la jeunesse de notre Mère, cette sorte de révélation de la Trinité adorable, faite à son âme de treize ans au matin radieux d'un jour des Rogations, devait imprimer la direction définitive à la grande œuvre du soir de sa vie. Mère Marie de Jésus, en consacrant son Monastère à la Très Sainte Trinité et au Sacré-Cœur, obéissait à un mouvement profond... disons le mot : à un mouvement consommant.

Le Cœur du Christ est la Voie... Par cette Voie, elle voulait aller au terme. Notre Mère comprenait que la dévotion au Sacré-Cœur ne rejoint son terme dernier que lorsqu'avec le Cœur de Jésus lui-même, elle va s'abîmer jusqu'au sein du Père et dans les profondeurs adorables de la Trinité Sainte. Là est la vie essentielle, la fin divine, la consommation suprême.

Au reste, le Seigneur l'avait fait entendre à sa fidèle servante par une communion directe à son Cœur. Peu de temps avant la réalisation définitive de la fondation de Paray, un matin d'été, tandis que le soleil se levait à peine sur le jardin du Monastère de Dijon, Mère Marie de Jésus suivait son Maître dans les stations de la Voie douloureuse. Absorbée tout entière dans l'oraison, elle portait en son esprit et en son cœur le futur Carmel, elle le mettait déjà sous la bénédiction divine...

Alors, au dedans, retentit la parole qui ne trompe pas : « *Je veux vous emmener dans le mouvement de mon Cœur vers le Père.* »

Mère Marie de Jésus comprit aussitôt que toute la vie de son petit Monastère serait là pour jamais : entrer dans le

1. Rom., XI, 29.

mouvement le plus intime et le plus foncier du Cœur de Jésus, son mouvement continuel vers le Père. Esprit filial qui nous fait répéter sans cesse le mot jaillissant du Cœur du Christ : *Abba ! Pater* [1] ! esprit d'obéissance et d'amour, de confiance et d'abandon, des enfants vis-à-vis du Père qui est aux cieux ; esprit d'adoration, de sainte dépendance, de glorification suprême, des créatures envoyées dans la vie.

Notre Mère voulut, suivant la belle parole de M. Olier, que nous fussions *consacrées avec le Christ aux autels de son Père,* à la gloire de la Trinité adorable, *mortes à nous et vivantes à Dieu en Jésus-Christ.*

Elle-même l'exprimait à ses filles de Paray dans une lettre écrite pendant un de ses courts séjours à Dijon, en Octobre 1901 : « Soyez bien les Carmélites du Sacré-Cœur, tout occupées d'entrer et de vous maintenir dans son mouvement d'amour et d'adoration vers le Père, de dévouement apostolique aux âmes, d'anéantissement en Lui-même. Mes Enfants, ajoutait-elle, que le moi ne fasse pas de bruit au petit Monastère de Paray. Si vous cherchez votre pauvre Mère, vous la trouverez essayant d'entrer dans ce mouvement qu'elle vous dit, et sentant jusqu'à Dijon le courant que vous créez et la fidélité que vous gardez. »

C'est dans cette union profonde au battement le plus intime du Cœur du Christ que Mère Marie de Jésus consacra définitivement son œuvre à la Très Sainte Trinité.

Le 26 Juillet donc, à neuf heures, M. le Chanoine M. célébrait la première grand'messe conventuelle au Monastère de Paray.

Ce fut avec une vive émotion que la petite Communauté se trouva réunie à la droite de l'autel, derrière une grille minuscule, simple rappel de la grande grille d'un chœur de Carmélites. Mais cette pauvreté et cette petitesse mêmes rapprochaient tellement les Sœurs du Sanctuaire, qu'elles se trouvaient à un mètre à peine de l'autel où le Sacrifice était

1. Rom., VIII, 15.

offert. Comme la communion avec le divin Maître et entre elles leur paraissait étroite ! Elle l'était, en effet... Et quelle émotion communicative gagna tous les cœurs quand, après l'Évangile, M. le Chanoine M., ému jusqu'aux larmes, prononça des paroles toutes vibrantes de foi, de reconnaissance, en voyant ainsi aboutir une œuvre à laquelle il avait consacré tant de dévouement.

Au commencement de la Messe, notre vénérée Mère avait entonné le *Laudate Dominum* traditionnel des prises de possession. Après le dernier Évangile, Mr M. fit réciter le *Pater* et l'*Ave* pour le Cardinal Évêque d'Autun.

La Messe était achevée, mais le Sacrifice ne devait plus s'interrompre, car Dieu comptait à Paray un nouveau sanctuaire entouré d'âmes dont la vie est une oblation continuelle entre les mains du Prêtre suprême, Jésus-Christ.

Et le petit groupe des Carmélites, levant les yeux vers le tableau de Sainte Thérèse placé au-dessus de l'autel, se souvenait, en la partageant, de la joie de la sainte Mère, lorsque le divin Maître comptait sur la terre un tabernaale de plus.

Quelques jours plus tard, d'après l'avis de son Évêque, Mère Marie de Jésus entreprit, pour de graves raisons, le voyage de Paris avec la Mère Sous-Prieure. Son but était d'aller prendre directement contact avec le premier Couvent de l'Ordre et avec le Carmel de l'Avenue de Messine, berceau de la fondation dijonnaise.

Nos Mères quittèrent Paray le 3 Août. Il fut convenu qu'elles descendraient d'abord au Monastère de la Rue d'Enfer. Elles y furent reçues avec une religieuse cordialité par la Révérende Mère Prieure et par la Mère Agnès de Jésus-Maria, si aimée et vénérée dans l'Ordre. Pendant ce bref séjour, notre Révérende Mère eut la consolation de passer une heure sous le manteau de Sainte Thérèse, qui se conserve au premier Couvent, puis la grâce de vénérer une relique insigne, l'index de la droite de la sainte Mère, avec lequel la grande Réformatrice écrivit tant de pages immortelles.

Mère Marie de Jésus eut enfin la joie sainte de descendre dans la crypte et les catacombes de Saint Denys, là même où, selon la tradition, l'Aréopagite célébrait les divins Mystères avec les premiers fidèles de Lutèce, avant de rendre le témoignage du sang à Montmartre, devenu dès l'origine pour la France entière le lieu par excellence du sacrifice d'amour [1].

Ayant quitté les Mères de la Rue d'Enfer, les deux chères voyageuses se rendirent au Carmel de l'Avenue de Messine, où la plus fraternelle réception les attendait. Mère Marie de Jésus retrouvait cette fois, tout vivant, le souvenir de la Mère Marie de la Trinité [2], qui, bien que professe de la Rue d'Enfer, avait vécu la plus grande partie de sa vie de Carmélite au second Monastère de Paris, avant de le quitter avec son petit essaim de religieuses fondatrices.

La Prieure de l'Avenue de Messine était alors la Mère Thérèse de Jésus, ancienne novice de la Mère Marie de la Trinité. Cette âme haute et bonne, cette intelligence si cultivée a bien mérité de notre saint Ordre en lui donnant la traduction complète des œuvres de notre Père Saint Jean de la Croix. Quelles heures délicieuses s'écoulèrent entre elle et Mère Marie de Jésus, dans des épanchements pleins d'une sainte affection !

L'heure de la séparation fut un vrai sacrifice pour les deux Carmélites. La Mère Thérèse de Jésus, cette grande religieuse, ne pouvait retenir ses larmes, tandis que notre Mère était, elle aussi, profondément émue. Hélas ! depuis cette douce rencontre, combien de ces chères Sœurs de l'Avenue de Messine, que notre Mère avait tant aimées — et, entre elles, la Mère Thérèse — ont échangé l'exil de la terre, où les avait conduites l'émigration forcée de plusieurs de nos Carmels, pour le séjour de la céleste patrie !

A peine la vénérée Fondatrice fut-elle de retour en son

1. Nous avons parlé simplement de cette tradition, laissant de côté — car ce n'est pas ici le lieu de la traiter — la question si controversée de la venue authentique de l'Aréopagite en France.
2. Fondatrice du Carmel de Dijon.

petit Couvent que, sur le désir du Cardinal, qui était bien aussi le sien, elle partait avec la Mère Sous-Prieure pour le Carmel de Chalon. La même affectueuse cordialité qu'elles avaient trouvée à Autun et à Paris les attendait dans ce cher Monastère qui fut toujours pour nous si fraternel. On fit visiter à nos Mères tout le Couvent, fort ancien ; on ouvrit pour elles le trésor très riche des reliques. Ce ne fut qu'après avoir été comblées des attentions les plus délicates que les deux voyageuses se séparèrent des Carmélites de Chalon. Des liens étroits étaient formés désormais avec ce fervent Monastère, auquel nous garderons toujours un particulier attachement.

CHAPITRE XII

LA VIE A LA RUELLE AU LOUP

1901-1906

Héroïque pauvreté. — Tendresses de la Providence. — Bonté du Cardinal Perraud. — Mère Marie de Jésus dépose sa charge de Prieure du Carmel de Dijon.

« Notre-Seigneur », nous disait souvent Mère Marie de Jésus, répétant la belle parole du Père Faber, « Notre-Seigneur a aimé la pauvreté, parmi les choses, comme Il a aimé sa Mère, parmi les personnes [1]. » C'est peut-être la raison de l'amour si touchant qu'Il a témoigné à la petite fondation. Quelques mois après la prise de possession, au cours d'une enquête administrative, le Carmel de Paray était ainsi désigné : « Le plus pauvre de France. » C'était son titre de gloire, ou plutôt son titre d'amour.

Qu'on se représente une maisonnette de deux fenêtres de façade, mesurant en tout sept mètres sur huit, gaie d'ailleurs et d'un aspect accueillant. Lorsqu'on avait traversé le petit jardin planté de vigne et d'arbustes et gravi les marches d'un modeste perron ombragé par deux beaux catalpas, on entrait à la Chapelle, dont la principale dimension n'atteignait pas cinq mètres. C'était la plus belle pièce de la maison : elle avait été réservée au Maître.

1. R. Père Faber, *Bethléem*, ch. II.

L'autel de ce pauvre oratoire avait tout une histoire touchante. Avant d'être offert à la fondation de Paray, il avait servi successivement à celles de Strasbourg et de Dijon. C'était devant cet autel que notre Mère, jeune religieuse, avait prononcé ses vœux, qu'elle avait demandé à Notre-Seigneur de se faire le divin garant des promesses déposées dans son Cœur. C'est encore sur cet autel que, chaque jour, l'Hostie Sainte est offerte dans notre Carmel agrandi...

La Chapelle du petit Couvent communiquait avec un réduit d'un mètre trente de large, qui devint la sacristie. Grâce à un escabeau de bois placé dans le jardin, la fenêtre put être décorée du nom de porte et donner un accès direct aux ecclésiastiques. Un grand placard permettait de dissimuler pendant la journée l'humble paillasse de la Sœur Tourière à qui la sacristie servait provisoirement de cellule.

Ces installations de vraie pauvreté donnaient souvent naissance à des épisodes, dignes des *Fioretti* de Saint François, qui entretenaient une charmante gaieté parmi les Sœurs. C'est ainsi qu'un jour le Révérend Père V., ayant ouvert l'armoire par erreur, vit tomber sur lui, comme une avalanche, la fameuse paillasse carmélitaine, dont il put admirer *de visu* les qualités.

A la Chapelle attenait aussi le chœur des Religieuses. C'était une pièce de deux mètres cinquante de large sur cinq de long, plus l'espace nécessaire pour faire passer la cage d'un escalier... sous lequel couchait une de nos bonnes Sœurs du Voile blanc, le sommeil bercé par la sainte psalmodie. Notre chère Sœur, qui unissait une vive intelligence naturelle à une grande ignorance du latin, interprétait tout à fait à sa façon les textes sacrés. Lorsqu'on disait les Matines du Dimanche, elle déclarait très sérieusement, le lendemain matin, qu'elle s'était endormie quand la pestilence était dans la cathédrale... traduction libre — et unique, croyons-nous — du fameux verset : *Et in cathedra pestilentiæ non sedit* [1].

1. Ps. I, 1.

Au milieu des privations inhérentes à l'incroyable exiguïté de leur Monastère, c'était une consolation immense pour nos chères Sœurs Fondatrices que de pouvoir jouir pour ainsi dire jour et nuit de la proximité immédiate du tabernacle. Que d'oraisons inoubliables notre Mère et ses filles ont faites dans la chapelle, si petite qu'il n'y avait place que tout près du Maître Saint.

Jésus se faisait très proche aussi des âmes, les remplissant de ce sentiment tout spécial de sa présence qu'Il attachait déjà à certaines des fondations de notre sainte Mère Thérèse, faites en plus stricte pauvreté. Comment l'onction ne jaillirait-elle pas du cœur, lorsqu'il peut dire en vérité : *Mon Dieu et mon Tout* ?

Mais revenons à notre visite domiciliaire. Au rez-de-chaussée encore, une petite cuisine, étroite et longue, bâtie en appentis, offrait à la Communauté sa salle de récréation en hiver. La modeste pièce éveillait alors la pittoresque image d'un compartiment de chemin de fer, car les deux lignes de Carmélites assises en face l'une de l'autre laissaient à peine entre elles un passage de trente centimètres pour les survenantes.

Montons maintenant au premier étage. L'escalier, une véritable échelle de meunier, nous conduira à un petit palier d'un mètre environ de large où, pendant plusieurs mois, coucha une religieuse dont les Sœurs, à leur retour de Matines, devaient franchir la paillasse, parfois occupée.

La pièce la moins exiguë de ce premier étage — la cellule de la Mère Sous-Prieure — servait tout à la fois au Chapitre, au Noviciat, à la Communauté, à l'Infirmerie, à la Bibliothèque, à la Lingerie, à la Roberie, à l'Office des Tuniques, et à bien d'autres usages indéterminés encore.

Notre Révérende Mère avait sa large part de la pauvreté commune dans la petite chambre qui lui servait tout ensemble de cellule et d'office.

Enfin, le grenier, partagé par des cloisons, abritait sous son toit cinq ou six Carmélites.

Dieu seul sait les actes de patience et de mortification qui furent pratiqués dans ces pauvres cellules sans plafond. L'atmosphère y était à peu près la même qu'au dehors : torride en été, sous un toit brûlant, glacée l'hiver, jusqu'à donner aux Sœurs, au sortir de Matines, la satisfaction de trouver chez elles un petit palais givré, orné de stalactites. Dieu les a comptées et les a bénies, ces marques d'amour données si simplement et si joyeusement par nos chères Sœurs. C'est le plus beau titre de noblesse de notre Monastère, le plus beau fleuron de la couronne de fondatrice de Mère Marie de Jésus, que d'avoir commencé dans cette extrême pauvreté.

Mais nous n'avons rien dit encore du réfectoire, du parloir, de l'humble logis de la Sœur Tourière. Notre Mère y avait pourvu en faisant élever le long du mur de clôture de la petite propriété une sorte de hangar non plafonné, de trois mètres de large, dont les diverses parties suffisaient à ces multiples usages.

Rien n'était plus pauvre ni plus pittoresque que le réfectoire du Couvent. Une seule table le long du mur, et la table de la Mère Prieure en travers, adossée à une cloison en planches de sapin... Tout cela respirait à tel point la pauvreté, mais la sainte pauvreté, qu'une de nos deux fondatrices, pénétrant dans cet humble réduit, disait y avoir senti d'une manière toute particulière la présence d'amour et de bénédiction de notre sainte Mère Thérèse. « On la sentait là, disait-elle, et on la sentait contente. »

Plus loin, un étroit passage aboutissait au parloir. C'était là que couchait encore une de nos chères Sœurs. Le voisinage familier des rats, et surtout des cloportes, qu'elle ramassait à la pelle chaque soir, avant de s'étendre sur sa paillasse, lui était une mortification quotidienne, bien gaiement offerte au divin Maître, car la joie de toutes égalait la pauvreté dans le petit Monastère.

Ce qui nous semble merveilleux, c'est que la gêne et les souffrances de cette installation si précaire furent portées vaillamment et allègrement non pas quelques semaines ou

quelques mois, mais durant cinq années entières, bien que ces sacrifices s'accrussent toujours avec l'entrée de nouveaux sujets. Cependant, cette pauvreté complète, absolue, qui fut la bénédiction divine de notre fondation, n'aurait pu se perpétuer avec une telle rigueur sans nuire à la vie monastique et au recrutement. Le Seigneur, qui veille sur les siens avec tant d'amour, l'adoucit à l'heure où, ayant porté tous ses fruits de grâce, elle aurait fait obstacle à l'épanouissement de l'œuvre de notre vénérée Mère. Mais, de ces temps héroïques, les chères fondatrices gardèrent toujours un souvenir embaumé.

Saint Paul parle de *la bonne odeur de Jésus-Christ* [1]. La pauvreté du Christ n'a-t-elle pas aussi son parfum unique ?... Elle garde l'énergie sainte, la dilatation intime ; elle répand l'onction de joie : *Oleum gaudii* [2] et une exquise charité fraternelle. « *Quand les corps sont à l'étroit*, disait le Général de Sonis, *les âmes vont au large.* » Et, dans cet humble cadre, c'était un charmant spectacle, un peu comme au temps de Saint Joseph d'Avila, *que celui de ce petit troupeau, conduit par une telle Mère, uni par une étroite charité* [3].

Mère Marie de Jésus n'eût donné pour rien au monde les trésors de sa pauvreté.

Celle-ci, en effet, était grande et s'étendait bien au delà de l'étroitesse du logis. Rien de plus émouvant, dans sa sobriété, que le petit livre de comptes de ces débuts. *La première année*, on dépensait en tout pour vingt-sept francs de charbon, pour soixante-cinq francs de poisson, pour cent vingt-quatre francs de légumes, et cependant on trouve sur le budget quatre cents francs d'aumône, distribués par notre Mère Fondatrice, nous n'osons dire à de plus pauvres qu'elle, mais à ceux qui étaient pauvres comme elle.

Mère Marie de Jésus pensait — tel un saint prêtre qui a

1. II Cor., II, 15.
2. Isaïe, LXI, 3.
3. Chroniques du Carmel : Saint Joseph d'Avila.

relevé une superbe église à la Mère de Dieu — que le vrai moyen de recevoir, c'est de donner.

De fait, les comptes de ces premières années font foi d'un secours si continuel et si extraordinaire de la Providence que la Sœur Dépositaire avait toujours en caisse les deux mille francs que notre Mère avait apportés pour la dépense courante.

Jamais rien ne manqua, non seulement du nécessaire, mais de l'utile, et la nécessité fort grande qui, seule, peut nous contraindre à demander, selon la parole des Constitutions, ne se rencontra jamais. Notre-Seigneur veillait sur les besoins de ses épouses. N'avait-Il pas dit à Mère Marie de Jésus, à l'heure des grandes détresses, à l'heure où les appuis et les secours humains s'effondraient de toutes parts : *Tu ne manqueras de secours que quand mon Cœur manquera de puissance ?*

Des faits providentiels extraordinaires, ces signes du divin qui se trouvent souvent dans les fondations, et dans presque toutes celles de notre Ordre au temps de notre sainte Mère Thérèse, marquèrent de leur sceau les débuts du petit Monastère et confirmèrent surtout la foi de sa Prieure.

Au commencement de la fondation, les Sœurs ne buvaient point de vin ; il n'entrait dans la maison que celui qui devait servir au Saint Sacrifice. Cependant, notre Mère bien-aimée, dont la tendresse était toujours si large dès qu'il s'agissait de ses filles, désira leur donner un peu de vin pendant les grands froids d'hiver, pensant que Notre-Seigneur y pourvoirait. Quoique très pauvre, elle ordonna donc qu'on achetât une petite feuillette destinée à la Communauté.

Quelque temps après, la Sœur qui avait le soin de la cave vint avertir notre Révérende Mère qu'on avait dû soulever le tonneau pour en tirer les dernières gouttes. « Que me dites-vous là, mon Enfant ? » interrompit notre Mère. Et, avec sa simplicité ordinaire, sous une motion surnaturelle : « Continuez donc de tirer ; vous en trouverez encore : je n'ai pas de quoi en racheter ! »

Pleine de foi, sur cette parole de l'obéissance, la Sœur continua sans hésiter à tirer le vin épuisé. Il ne tarit que plusieurs mois après, au moment même où la générosité d'une bienfaitrice vint à le remplacer.

Un fait analogue se produisit dans les circonstances suivantes. Une assez forte provision de pommes de terre avait été faite pour les besoins du petit Couvent. Mais, une fois ces pommes de terre rendues au Carmel, on s'aperçut bientôt que, de mauvaise qualité, elles se gâtaient toutes très promptement.

Au bout de peu de temps, il n'y avait plus à la cave qu'un amoncellement à demi pourri... Et néanmoins, on y puisait des paniers de pommes de terre parfaitement saines qui fournirent si abondamment aux besoins de la Communauté qu'elles suffirent largement pour l'année tout entière. De celles qui restèrent, notre Mère, comme le Seigneur après la multiplication des pains, fit recueillir de grandes corbeilles qu'elle envoya aux Sœurs Clarisses, *afin que*, suivant le mot de l'Évangile, *rien ne se perdît* [1].

Nous pouvons dire que les plus grandes grâces de providence des fondations thérésiennes se sont répétées dans cette humble maison, et toutes les religieuses qui ont eu l'honneur de partager cette pauvreté bénie peuvent d'un cœur ému en rendre le témoignage.

Elles peuvent dire aussi que, si réduites que fussent ses ressources, jamais la Mère ne recula devant un acte de charité. Aucun de ceux qui venaient sonner en solliciteurs à la porte du Monastère ne repartit les mains vides.

Quand une âme se hausse ainsi à un certain degré d'amour, Dieu répond tout divinement : *Centuplum accipiet* [2].

Combien de traits charmants nous pourrions citer à ce sujet, nous qui avons noté avec émotion les divines tendresses de Notre-Seigneur pour ce petit Carmel, dès la première heure de son existence.

1. Jean, VI, 12.
2. Matth., XIX, 29.

Un jour, un bon Frère des Écoles Chrétiennes vint recommander la fondation d'une Maison de Retraite pour les Frères infirmes, ne demandant délicatement que des prières, car il savait la pauvreté de l'humble Couvent. « Mais justement, mon Frère, lui dit Mère Marie de Jésus, puisque j'ai besoin que Dieu m'aide, je vais vous donner notre obole. » Et elle lui remit cinq francs. Le jour même, dans l'après-midi, un prêtre, M. de D., la demandait au parloir et lui faisait une offrande de cinquante francs, offrande qui se renouvela chaque année et dure encore, comme si Notre-Seigneur avait voulu rendre au centuple la pauvre charité faite en son Nom.

Dieu bénissait ces premières années d'une bénédiction plus précieuse encore : toute la Communauté au grand complet — avec notre Révérende Mère en tête, malgré sa santé délicate — put, en effet, suivre intégralement la Sainte Règle.

On rivalisait de zèle pour les gros travaux. Avec quelle ardeur les Sœurs bêchaient le jardin, dont la terre légère se prêtait à être cultivée par des femmes ! Les lessives, dans la minuscule buanderie où la quantité d'eau de pluie recueillie était souvent si restreinte, demandaient aussi une bonne volonté et une abnégation rares, à cause du manque complet d'aménagement.

Au début, les Carmélites avaient pensé gagner bravement leur vie en se livrant à un travail cher entre tous à des âmes consacrées : la fabrication des pains d'autel. On fit donc une installation de gaz pour la cuisson des hosties, on acheta les fers nécessaires : vraie dépense, à cette première heure, pour la petite Communauté. Mais, à la suite de la dispersion des Congrégations, qui réduisit considérablement les commandes, il fallut renoncer à cette humble ressource.

Ce fut une épreuve à un moment de si rigoureuse pauvreté. On s'ingénia. On peignit des images. On se mit à broder. « Nous brodons, ces jours-ci, à quatre centimes l'heure,

des grands cols et manches que l'on paie en tout quatre francs vingt-cinq la parure, écrivait notre Révérende Mère à l'une de ses chères fondatrices. Cela fait du bien de travailler, mais cela ne laisse guère de loisir pour consoler ses filles avec sa plume. »

A travers ces brèves lignes, toujours vaillantes — car notre Mère a complètement ignoré, à toutes les phases de sa vie, ce que pouvait être une plainte — on sent la gêne pressante de ces premières années. En réalité, quand une Sœur avait travaillé avec acharnement toute la journée — les huit heures consacrées à Dieu par notre Règle étant déduites — le labeur le plus assidu et le plus mortifiant ne donnait guère que cinq à six sous de gain par jour.

La bonne Providence envoya — et ce fut la principale ressource de nos Sœurs pendant un temps — des ornements d'église à peindre et à broder. Notre-Seigneur n'abandonnait pas ses Carmélites. Jour par jour, heure par heure, il pourvoyait à leurs besoins.

Au milieu de cette existence si pauvre et si laborieuse, le silence, le recueillement, une exquise charité fraternelle, la joie d'une sainte intimité entre les âmes et surtout avec le cœur maternel, faisaient du petit Monastère de la Ruelle au Loup un vrai tabernacle, auquel nos chères Sœurs ont gardé dans leur souvenir un culte unique. Leur sacrifice était bien, suivant le mot si expressif des *Fioretti, un sacrifice de suavité* ; leur religion, *une religion toute large, toute joyeuse, toute odorante comme un jardin* : c'est la parole de Sainte Catherine de Sienne.

Les mots de Sainte Chantal parlant de la fondation d'Annecy dans la petite maison de la Galerie nous semblent représenter parfaitement aussi l'état d'esprit qu'avait créé autour d'elle Mère Marie de Jésus. « *On voyait reluire en cette Communauté, avec le recueillement et l'esprit d'oraison, une suavité et sainte joie et douceur en leur conversation et un si grand amour d'union entre elles que c'était, ce me semble, un*

paradis de délices d'être là dedans [1]. » Nos Sœurs auraient toutes répété le mot de la Mère Favre, disant que, *si ce n'était la gloire de Dieu, elle eût voulu que les Sœurs passent ainsi leur vie sans accroître leur nombre.*

Aussi bien, la grâce première qui plane sur les débuts des Ordres religieux ou des Monastères fervents est toujours une grâce à part, une grâce qui ne ressemble à aucune autre et qui donne Dieu, sa paix, sa joie, son amour, avec une onction indiciblement pénétrante.

La fondation attirait, d'ailleurs, un peu de toutes parts, la sympathie et parfois de bien chauds et touchants dévouements. Le plus précieux de tous, celui qui tint dans la vie de Mère Marie de Jésus une place unique, ce fut, nous l'avons dit, la bonté paternelle de son Évêque.

« Le Cardinal Perraud, comme on l'a écrit très justement, cachait, sous ses apparences froides, ou plutôt réservait, sans songer à le cacher, le dévouement le plus prompt et le plus constant, la charité la plus vive et la plus infatigable et une sorte de trésor d'amitié pudique et discrète, mais profonde et inaltérable. »

Rien de charmant comme les visites qu'il faisait à ses filles, à la Ruelle au Loup. La première fois qu'il y vint — c'était un mois seulement après la fondation du petit Monastère — il voulut visiter toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier. Il se servit, pour monter aux mansardes, de la corde qui remplaçait la rampe et sourit à la pauvreté qui reluisait partout.

Au passage de l'étroite cuisine, notre Mère fit remarquer à Son Éminence un grand panier d'osier, rempli, par la charité des Mères d'Autun, de magnifiques haricots verts. Le Cardinal se montra d'une bonté exquise et parut très satisfait de tout.

Mais quelle ne fut pas la surprise de notre Révérende

1. Mémoires inédits de la Mère de Chantal.

Mère quand, quelques jours plus tard, elle apprit par une lettre de la Prieure d'Autun, Mère Marguerite-Marie, que Son Éminence avait adressé un mot charmant aux Carmélites de sa ville épiscopale, pour « les remercier d'avoir envoyé des haricots à ses filles de Paray ». Nous tenons à garder mémoire de ce trait qui montre combien simple et délicate était la charité de ce Prélat, illustre par la hauteur de son intelligence, et qui savait aimer si paternellement notre vénérée Mère et son petit groupe de religieuses.

Une autre fois — c'était en plein été, par une chaleur torride — le Cardinal se dirigeait vers la petite maison lorsqu'il entendit, du dehors, psalmodier Vêpres. Pour ne pas interrompre la louange divine, le bon et saint Évêque se promena de long en large, devant la porte, sous le soleil brûlant, jusqu'à ce que, l'Office achevé, il entrât doucement et s'agenouillât au milieu de ses filles pour la récitation des Litanies.

Il aimait, dans le jardin de la Ruelle au Loup, à se faire entourer de la Communauté, comme un Père de ses enfants. Avec une simplicité parfaite, celle des grands cœurs et des grands esprits, il passait des sujets les plus élevés à de menus faits personnels qu'il narrait avec un abandon charmant. Un jour, la conversation avait roulé sur l'établissement du Carmel en France, sujet d'autant plus cher au Cardinal qu'il appartenait — on le sait — à la grande famille de l'Oratoire. Il allait se retirer quand, revenant un instant sur ses pas : « Ma Mère, dit-il avec son bon sourire, si mon grand-père Pierre de Bérulle vous envoyait vingt cellules, ce ne serait pas contre la sainte pauvreté de les accepter. »

Nous ne savons rien de plus délicat et de plus charmant que la manière dont il accueillit l'obole filiale que notre Mère lui offrait, après une cérémonie de prise de voile où sa pourpre avait rempli toute notre petite chapelle. Il écrivait à Mère Marie de Jésus ces quelques lignes à travers lesquelles perce l'émotion : « J'étais bien tenté de vous renvoyer les deux billets joints à votre lettre. Mais j'ai craint de vous faire de la

peine, et je les ai reçus dans le même sentiment de simplicité avec lequel ils m'ont été offerts. »

Il nous est impossible, d'ailleurs, de relire sa correspondance avec notre Mère sans être profondément émues devant tant de bonté, devant une sollicitude si constante... Tout ce qui concerne ses filles du Carmel est sien. Il le dit à peine, car ses lettres sont brèves, mais chacun de ses mots le prouve d'une manière exquise. Surprend-il en faveur de notre Monastère quelque dévouement, quelque marque d'intérêt ? Il semble qu'on l'ait touché lui-même au cœur. Il ne peut se tenir de remercier tous ceux qui ont fait quelque bien à ses filles. Les amis du Carmel sont ses propres amis, et ce Prince de l'Église, cet Évêque préoccupé des plus graves questions a toujours le temps et la délicatesse de le leur dire.

Mère Marie de Jésus — il faut bien l'avouer — avait trouvé le chemin de ce grand cœur. Avec elle, il s'épanche volontiers, d'un mot seulement, mais si ouvert, si simple. « Vous devinez assez quels retours sur le passé et quelles réflexions peut faire un homme qui terminait, il y a deux jours, sa trentième année d'épiscopat », écrit-il le 1er Juillet 1904. « Que de grâces reçues ! Mais aussi que de comptes à rendre ! »

Par-dessus tout, la préoccupation continuelle, absorbante, que trahissent toutes les lettres du saint Cardinal, c'est le souci attristé de la question religieuse dans notre pays. Sans cesse, il appelle ses Carmélites à la prière et, à travers des lignes pleines d'une émotion contenue, c'est le cœur d'un grand Évêque qu'on sent battre tout près du cœur de la France.

Il n'a pas de terrain de communion plus intime avec l'âme, si haute aussi, de Mère Marie de Jésus. « Si vous saviez, lui dit-il à l'heure de grandes angoisses patriotiques et religieuses, combien de fois par jour mon calice se remplit, et il faut que je le boive jusqu'à la lie ! »

C'est le propre des grandes âmes de vivre hors d'elles-mêmes leurs joies et leurs douleurs. Elles sont passées tout

entières dans une noble cause qui déborde ce qui leur est personnel, et si ces grandes âmes sont des âmes de Saints, elles sont passées tout entières dans les intérêts divins. Le Cardinal Perraud vivait de ces intérêts divins ; il devait en mourir. Après une vie pleinement consacrée au service des âmes, il tombait sur la brèche, au lendemain de l'inventaire de sa cathédrale, le 10 Février 1906, ayant servi l'Église et la France jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'épuisement suprême.

Ce fut une des plus profondes douleurs de la vie de notre Révérende Mère. Elle pleura le grand Évêque qui lui avait ouvert la terre bénie du Sacré-Cœur et ouvert si large aussi son propre cœur, comme on pleure un Père, un Saint et un ami.

Cette amitié — la plus illustre de celles dont Mère Marie de Jésus eut à s'honorer — ne fut pas le seul appui de sa fondation naissante. Les Monastères de Paray rivalisaient de cordialité à l'égard du petit Couvent. Le Supérieur des Jésuites faisait apporter à notre sacristie tous les ornements et linges sacrés nécessaires au culte, en ces commencements si dénués de tout. Les Mères du Cénacle ne savaient comment multiplier les témoignages de leur incessant dévouement. Le Monastère de la Visitation, avec une fraternelle et délicate charité, pourvoyait aux nécessités du Carmel naissant, jusqu'à lui envoyer, pendant des semaines, des repas entiers, avec les fleurs et les fruits de sa terre privilégiée. Les Religieuses de Sainte Claire avaient aussi les plus touchantes attentions. Les Frères des Écoles chrétiennes nous offraient un peu plus tard une peinture d'une bonne école du XVII^e^ siècle, représentant Sainte Thérèse agenouillée devant la Sainte Trinité.

Mais revenons aux premiers événements qui suivirent l'établissement du nouveau Carmel. Le priorat de notre Révérende Mère à Dijon expirait en Octobre 1901. Mère Marie de Jésus revint donc pour la dernière fois en qualité de

Prieure à son Monastère de profession, afin d'y déposer sa charge. Elle ne devait plus le revoir qu'en passant, pour régler quelques affaires de sa fondation, trois mois avant la mort de Sœur Élisabeth de la Trinité. En réalité, il s'agissait donc d'un détachement définitif du berceau tant aimé de sa vie religieuse. De grandes épreuves d'âme l'attendaient : la peine de la séparation proche, d'abord ; une sorte de vue anticipée, quoique confuse, des souffrances de fondatrice par lesquelles elle allait passer ; une impression très douloureuse de son néant, causée par une de ces indicibles opérations purifiantes et sanctifiantes de la grâce.

Si les causes extérieures eurent leur part dans cet état, l'action divine surtout s'y fit sentir, infiniment plus pénétrante. Elle dégageait les grandes leçons de pauvreté spirituelle et d'anéantissement qui élèvent l'âme à ce dépouillement d'elle-même appelé à bon droit par les mystiques une mort : la mort d'où jaillit la vie. Seul, celui qui a éprouvé quelque chose de ces rigueurs de l'amour peut savoir ce que l'esprit et le cœur ont alors à porter, sous l'opération divine. *Souffrir Dieu,* disait Ruysbrock, *est plus grand que tout.* Notre Mère connut, à cette heure d'ascension spirituelle, une désolation intérieure, telle qu'elle n'en avait jamais ressenti. Et l'amour de Dieu fondit sur elle comme l'aigle sur sa proie pour arracher tout ce que Mère Marie de Jésus pouvait conserver encore de trop humain et de trop naturel. L'œuvre de fécondité de vie, de transmission de vie, est, chez les âmes proches du Christ, en relation directe avec la rigueur de mort et de sacrifice, pour tout ce qui les regarde elles-mêmes.

En ceux qui veulent être libres et avoir l'honneur de travailler pour la gloire de leur Maître, la mort à soi et à l'amour-propre doit être si réelle que la mort corporelle, lorsqu'elle surviendra, ne pourra, en quelque sorte, rien ajouter à leur détachement. *Celui qui a* ainsi *connu les victoires complètes ne souffrira rien de la seconde mort* [1]. Mère Marie de Jésus

1. Apoc., II, 11.

expérimenta que Dieu se sert souvent d'un fait particulier, dont la portée semble restreinte, pour produire tout à coup les libérations, créatrices de vie. Le Seigneur veut régner seul dans les siens, ce qui ne veut pas dire qu'Il leur interdise d'aimer, mais leurs affections sont, pour ainsi dire, transportées sur un autre plan.

Enseignement divin plus intime encore : l'âme sonde son propre néant, celui de toutes ses œuvres, de sorte qu'elle ne peut plus s'attacher à rien qui ne soit Dieu... Elle éprouve aussi une sorte de mystérieuse solitude, et nul, en effet, ne peut la consoler, si ce n'est le Consolateur, l'Esprit de vérité. Oh ! le mystère d'amour est bien un mystère de mort et de vie ; c'est le contrat de la nouvelle alliance, le contrat scellé au Calvaire.

Ces souffrances d'âme furent si intenses qu'un jour, après avoir vaqué longuement à toutes les occupations de sa charge, lorsque, vers onze heures, Mère Marie de Jésus voulut prendre son repos, un besoin impérieux d'oraison la conduisit au chœur. Elle sentait l'attrait souverain d'aller aux pieds de son Maître lui demander la grâce et la force.

Notre Mère commença le Chemin de la Croix. La première heure se passa tout entière à la première Station. « Mon Dieu, je vous remercie, répétait Mère Marie de Jésus, mais laissez-moi un peu pleurer avec vous. » Quand elle se releva de cette oraison prolongée jusqu'au matin, elle était surnaturellement fortifiée. Un flot de grâce avait pénétré son âme. « C'était, disait-elle, comme si on avait retourné mes racines du côté du ciel... »

L'heure était donc venue, pour Mère Marie de Jésus, de dire définitivement adieu à son bien-aimé Monastère et à cette ville de Dijon où elle laissait tant de dévouements et de sympathies.

Le sacrifice du départ devait être adouci par d'innombrables marques de vénération et d'amitié.

Parmi ces témoignages d'attachement, nous ne pouvons

nous défendre d'en rappeler un, tant il avait été au cœur de notre Mère ! La Supérieure d'un orphelinat de Dijon, la Révérende Mère H., qui avait, depuis de longues années, une véritable intimité avec Mère Marie de Jésus, l'entoura alors d'attentions et de délicatesses qui demeurèrent inoubliables pour elle.

Notre Mère vénérée, en laissant définitivement son cher Monastère de profession aux mains d'une de ses filles, était confirmée par le Cardinal Perraud, le 13 Octobre, dans sa charge de Prieure de Paray. Les circonstances politiques rendaient lourde de bien des préoccupations graves cette charge, douce, cependant, à son affection maternelle.

Mais la confiance surnaturelle emportait tout. Mère Marie de Jésus écrivait alors à son amie, Mme de V. : « Ce que je « fais, mon Amie chérie ? Je me confie en Dieu, en son Cœur. « Si le vautour veut mes colombes, qu'il les arrache de là, « s'il le peut. Malgré tout, nous sommes dans la paix, d'au- « tant plus grande que la sécurité n'est qu'en Dieu... *Dieu « peut tout, Il sait tout et il nous aime* », mot qu'elle se plaisait tant à répéter !

Elle écrivait encore, à une heure d'angoisse où la vie de nos Monastères semblait menacée : « Comment voulez-vous « qu'on se trouble, lorsqu'on aime, jusqu'à ne Le jamais « quitter, Notre-Seigneur, qui sauve de tout ? Je vous ai dit « que nous resterions jusqu'au bout, et encore après le « bout.

« Si le Carmel de Paray disparaît un moment, ce sera par « la force brutale et non pas autrement. Demandez donc à « Notre-Seigneur que nous l'aimions tant qu'Il ne puisse « pas nous refuser de vivre. Il est tout-puissant. Soyons-lui « de vraies épouses et contentons-le. Et puis advienne que « pourra ! »

On croit entendre notre sainte Mère Thérèse : *Quand toutes les nations se rangeraient en bataille pour m'attaquer, je ne craindrais rien, parce que j'ai pour moi le Seigneur... Étant*

assurée que cet ouvrage est le sien, je le suis aussi de sa fermeté et de son accroissement [1].

L'accent de la Mère et celui de la fille ne sont-ils pas le même accent, toujours aussi simple, aussi confiant, aussi courageux ?

L'installation provisoire une fois achevée à la Ruelle au Loup, notre Mère Fondatrice se préoccupait grandement de trouver le moyen d'établir un Monastère régulier, indispensable au développement de la vie religieuse dans un centre comme Paray, appelé à attirer beaucoup d'âmes.

C'est alors qu'avec cette foi qui obtenait tout du Seigneur, notre vénérée Mère, dont la dévotion si carmélitaine à l'enfance de son Dieu avait toujours été très vive, résolut de demander à l'Enfant Jésus ce Monastère définitif. Comme toujours dans sa vie, les événements devaient répondre à sa confiance. Elle promit donc de nourrir le Saint Enfant en la personne de ses pauvres, le 25 de chaque mois, durant douze ans.

Ne connaissant pas, à Paray, de famille à qui elle pût faire cette aumône, notre Mère choisit l'orphelinat, — puisque les petits ont toujours attiré la prédilection du Sauveur — pour y envoyer tous les mois le repas présenté d'abord pieusement à l'Enfant-Dieu.

Dès le premier dîner qui lui fut offert, Notre-Seigneur nous témoigna sa reconnaissance à sa divine manière et, durant plusieurs années, nous remarquâmes que le cher petit Roi ne manquait jamais de nous envoyer chaque mois, à cette date, une bénédiction spéciale, spirituelle et temporelle.

Quand l'Enfant Jésus eut atteint ses douze ans, nos bâtiments, sauf la chapelle, se trouvaient terminés. Notre Mère renouvela son vœu par gratitude, et cette chère dévotion reste et restera une des traditions de notre Monastère.

1. *Histoire Générale des Carmes*, liv. II, ch. XV.

CHAPITRE XIII

FONDATION DU MONASTÈRE DÉFINITIF

1906-1914

L'emplacement du Carmel. — Générosité de Mère Marie de Jésus. — Érection d'une première aile du Monastère. — Transfert au nouveau Carmel. — Les Vocations. — Achèvement des bâtiments.

Avec les années, les événements, cependant, devenaient plus rassurants ; les difficultés de tout genre s'aplanissaient... Notre chère Fondatrice, qui n'avait jamais cessé d'user envers nous de toutes les délicatesses, mit à la disposition de notre Mère la somme qu'elle lui avait promise autrefois.

En même temps, Mlle de B., cette amie si fidèle devenue ensuite pour nous une Sœur très aimée, joignait ses générosités de co-fondatrice à celles de Mlle T. Les devoirs de famille qui la retenaient parmi les siens ayant cessé par la mort de ses parents, elle venait rejoindre au Carmel la Mère à qui elle s'était donnée avec une si touchante fidélité. Elle fut reçue parmi nous avec la plus profonde et reconnaissante affection, sous le nom de Sœur Marie du Saint-Sacrement.

Aussitôt, Mère Marie de Jésus mit tout son cœur à la fondation d'un Monastère définitif, car le petit colombier de la première heure devenait de jour en jour plus insuffisant, et il était impossible de le transformer en un Couvent pleinement régulier.

On chercha d'abord à acheter une propriété toute proche

de la maison de la Ruelle au Loup, dans l'espoir de garder le berceau de la fondation, en y ajoutant des bâtiments contigus. Mais de telles difficultés s'élevèrent qu'il fallut bientôt abandonner ce projet.

Après bien des pourparlers et des alternatives, Mère Marie de Jésus acquérait enfin un terrain admirablement situé, au sommet de la colline qui domine Paray, sur la voie même qui relie le Sanctuaire de la Visitation à celui de la Madone de Romay, c'est-à-dire au centre des souvenirs religieux les plus sacrés et les plus chers du pays.

Près de dix siècles auparavant, Saint Mayeul avait été séduit par la beauté paisible et recueillante du site : c'était là que les fils de Saint Benoît, avant de descendre dans la plaine, *s'étaient assis dans la beauté de la paix, sous les tentes de la confiance et dans un magnifique repos* [1].

Après tant d'années écoulées, *la solitude* allait encore *fleurir comme le lis, tressaillir d'allégresse et de louange...* Cette fois, c'était *la beauté du Carmel* qui devait *lui être donnée.* Et, de là, *nos yeux verraient la gloire du Seigneur, la magnificence de notre Dieu* [2].

Elle transparaît si bien à travers les lignes nobles et paisibles du Val d'Or !... Au pied de la colline où Mère Marie de Jésus allait élever son Monastère, s'étend une large prairie, coupée de rideaux d'arbres, de boqueteaux, de haies en fleurs, et arrosée par les détours sinueux de la Bourbince. Un cercle de montagnes aux contours harmonieux — les monts du Brionnais et du Charollais, la chaîne du Forez — borne la vue, aux confins de cet océan de verdure.

C'est un horizon large et un horizon de paix, un peu mélancolique parfois, tranquille et doux... empreint de l'immuable et pénétrante présence de Dieu — un horizon qui fait penser instinctivement à la parole du Prophète : *Tes yeux contempleront le Roi dans sa beauté. Ils verront une terre ouverte au loin* [3].

1. Isaïe, XXXII, 18.
2. Id., XXXV, 1, 2.
3. Id., XXXIII, 17.

Tout y est calme et sérénité. Les petits groupes de maisons semés çà et là, ou la flèche gracieuse de quelque église de village, fondent leurs tons discrets avec les teintes fuyantes du paysage, aux chatoiements verts et bleus. Il semble que l'homme ait, ici, gardé intacte l'œuvre de Dieu. Le charme, la poésie, et je ne sais quelle impression religieuse montent de cette terre que l'on sent une terre sacrée.

Et si, détachant les yeux des horizons solitaires si bien faits pour des contemplatives, on les reporte vers la petite ville, paisible elle aussi, dominée par la robuste tour romane de sa vieille basilique, c'est la pensée des trésors infinis que le Cœur adorable du Christ a révélés là, si près, qui saisit l'esprit et le recueille.

Mère Marie de Jésus ne pouvait mieux harmoniser le lieu et les âmes. Elle *conduisait ses filles sur la montagne sainte.* Il s'agissait maintenant de leur créer *la maison de la prière* [1]. C'est à ce moment que se développèrent certains dons précieux qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de mettre en œuvre. Douée d'un sens pratique qui s'alliait chez elle, comme chez notre sainte Mère Thérèse, aux plus hautes capacités contemplatives, notre Mère vénérée allait désormais se révéler tout entière.

On ne pouvait songer — les ressources n'étant pas suffisantes — à donner, dès l'abord, toute leur étendue aux constructions, mais, en quelques mois, Mère Marie de Jésus fit élever, en adaptant elle-même le plan du Cérémonial aux exigences du terrain, la première partie d'un Monastère régulier, amplement suffisante pour abriter pendant plusieurs années la vie religieuse. Les bâtiments sortirent donc de terre, simples et pauvres, mais pourvus de toutes ces dispositions monastiques qui facilitent tant l'accomplissement de nos saintes observances et la pratique du silence et du recueillement.

Peu à peu, dans la suite des années, le Couvent tout entier

1. Isaïe, LVI, 7.

devait s'élever, formant le quadrilatère traditionnel de nos Carmels. Un seul luxe avait été prévu dans la construction : celui de la chapelle... cher sanctuaire que la guerre a laissé inachevé, mais que nous espérons terminer bientôt à la gloire de la Trinité Sainte et pour la consolation, nous n'en doutons pas, de notre Mère vénérée au ciel.

Dépouillée de tout et de toute attache, pauvre en réalité et plus encore en esprit et désireuse que ses filles le fussent, Mère Marie de Jésus voulait, pour le service direct de Dieu, les meilleures et les plus belles choses ; elle était capable de toutes les générosités, de toutes les libéralités, dès qu'il s'agissait du culte divin, des pauvres et des malades. Sa foi reconnaissait volontiers son Seigneur sous la triple apparence où Il a été si visible à ses Saints : d'abord sous les voiles eucharistiques, puis sous la figure des pauvres de Jésus-Christ, enfin sous le sacrement de ses membres souffrants.

Ces sentiments, elle en avait pénétré l'âme de ses filles, et, à ce sujet, nous ne pouvons nous défendre de citer le petit trait suivant. Un jour, un pauvre, un vrai pauvre, vint demander l'aumône au Carmel. Mère Marie de Jésus ordonna à la Sœur Portière de demander un gros morceau de pain à la Réfectorière et d'y joindre une aumône. La Portière, âme tout intérieure et bien proche du Maître Saint, consommée en peu d'années, Sœur Ange du Sacré-Cœur, vint donc présenter sa requête à la Sœur Réfectorière. Spontanément, elle se mit à genoux pour recevoir l'aumône que celle-ci lui fit également à genoux, la foi de toutes deux voyant, d'un regard éclairé, le service direct du Maître dans celui de ses pauvres.

Quelles n'ont pas été aussi les délicatesses de notre Mère pour ses filles souffrantes ! Elle les entourait, les consolait, les visitait continuellement, et, bien souvent, lorsqu'elle avait une grande malade, quittait l'action de grâces, après la Communion, pour aller lui porter la présence réelle du Christ en son cœur. Celles d'entre nous qui ont reçu ces visites plus célestes que terrestres ne pourront jamais oublier ce qu'était

alors l'approche de notre Mère, encore revêtue de son manteau de chœur et rayonnant de si près l'Hôte invisible. Avec quelle divine tendresse elle se penchait sur nous, et comme elle nous apparaissait sainte dans le rayonnement de sa charité !

C'est ainsi qu'elle devait se donner jusqu'à la fin, jusqu'à ces actes derniers d'amour maternel qui lui ont coûté la vie, lorsque, déjà brisée physiquement, elle allait s'asseoir encore, sans que rien pût la retenir, au chevet d'une de ses filles, atteinte d'une grave maladie contagieuse.

Pour le culte de Notre-Seigneur, notre Mère bien-aimée avait les plus touchantes attentions, et, selon sa pauvreté d'abord et, plus tard, avec les moyens un peu plus larges que Dieu lui donna, elle eut tous les soins, toutes les délicatesses et — qu'on nous permette le mot — toutes les tendresses pour l'Hôte divin du tabernacle.

Les linges eucharistiques, les vases précieux, les moindres détails de tout ce qui entoure l'autel, furent, de sa part, l'objet d'une générosité et d'une attention qu'un seul mot peut exprimer : le don de Piété.

Cette piété et ce goût des choses divines, vifs, tendres, aimants, étaient en même temps si fortement fondés qu'ils inspiraient une véritable vénération à tous ceux qui approchaient notre Mère. Cet esprit élevé, cette belle intelligence, voyait tout en hauteur et en profondeur, mais son cœur surtout était vraiment grand et digne du service de Dieu.

Notre Mère vénérée a été un exemplaire vivant de la vertu de Religion ; celle-ci faisait partie intégrante de sa vie, de ses pensées et entrait d'une manière prépondérante dans ses intentions et dans ses œuvres.

D'une humilité et d'une simplicité qui la rendaient, nous l'avons dit, absolument incapable de se regarder elle-même, Mère Marie de Jésus aurait pu prendre comme symbole de son existence la belle parole scripturaire : *Non nobis, Domine, non nobis, sed Nomini tuo da gloriam* [1].

1. Ps. CXIII, 1.

Au mois de Mai 1906, le premier corps de bâtiment élevé par notre Révérende Mère, en attendant que la Providence lui donnât les moyens de construire les autres, pouvait être habité. L'heure venait donc, pour les Carmélites, de quitter l'humble maison de la Ruelle au Loup, où elles avaient reçu et donné tant d'amour, pour prendre possession de leur Monastère définitif, de leur vrai lieu providentiel.

Le Mardi des Rogations, 22 Mai, à six heures du matin, le petit essaim prenait son vol... Ce n'était pas sans un serrement de cœur, malgré la joie haute d'aller vers l'avenir, vers l'achèvement de l'œuvre de la fondation. Mais aucun toit ne devait laisser à notre vénérée Mère et à ses filles de plus doux souvenirs que le berceau de la Ruelle au Loup, aucune phase de leur vie effacer jamais le parfum de ces années si pauvres, si obscures, mais si proches du Maître.

Peu avant sa mort, le Cardinal Perraud avait autorisé nos Mères et Sœurs à s'arrêter au Couvent de la Visitation, lors de leur translation ; et les filles de Sainte Claire, de leur côté, avaient sollicité la permission d'accueillir, elles aussi, les Carmélites pendant une journée.

Les plus saintes joies fraternelles attendaient donc Mère Marie de Jésus et ses religieuses, à leur sortie de la chère petite maison. Ces deux jours devaient sceller à jamais une union qui est toujours allée en se resserrant entre les trois Monastères placés si près les uns des autres dans le Cœur de Notre-Seigneur.

Il est impossible de dire la simplicité cordiale, affectueuse, qui accueillit nos Sœurs au Monastère de la Visitation, toujours d'une incomparable bonté pour le Carmel naissant. Le cher Couvent, véritable « reliquaire tout plein des vestiges sacrés de Notre-Seigneur [1] », s'élève presque adossé à la vieille église abbatiale des Bénédictins. Pendant vingt-quatre heures, dans ce cadre saint, demeuré intact depuis les jours

1. Mgr Bougaud.

de Sainte Marguerite-Marie, les deux Communautés n'en firent plus qu'une. Au chœur, à la salle commune où l'on se réunit si fraternellement, au réfectoire, robes noires et robes brunes se confondirent. Les cœurs surtout étaient à l'unisson. Chaque Carmélite avait été mise pour ainsi dire sous l'aile d'une Visitandine, formant avec elle un lien tout spécial de prière et de sainte charité.

Aucun des souvenirs laissés, si nombreux, dans le Couvent par la disciple bien-aimée du Maître ne demeura étranger à nos Sœurs, qui recueillirent partout le parfum qu'en passant laissent les Saints. Mais rien ne leur sembla plus émouvant que la procession des Rogations à travers ces vastes jardins « semés de statues et de chapelles, qui enveloppent tout le Monastère de verdure, de silence et de paix [1] », ces jardins que Notre-Seigneur avait sanctifiés par sa présence, bénissant certainement à l'avance toutes les âmes qui viendraient à Paray se consacrer au service de son Cœur. Ce furent pour Mère Marie de Jésus des joies inoubliables.

Le Mercredi matin, après cette procession si touchante, les Carmélites étaient conduites en voiture au Monastère de Sainte Claire, où elles passèrent une journée pleine de la plus chaude affection. C'était l'extension, combien sainte et douce, de l'*Ecce quam bonum* qui se chante à nos cérémonies de prise d'habit et, plus souvent encore, dans nos cœurs. Car les grands Ordres religieux ont, dans la diversité des formes, une sève commune si riche, si puissante, que les moniales, de quelque famille qu'elles soient, reconnaissent immédiatement leur fraternité profonde. C'est l'aurore de l'union éternelle dans la bienheureuse vision de paix : *Beata pacis visio* [2].

Clarisses et Carmélites psalmodièrent ensemble Vêpres à deux chœurs. Le Stigmatisé d'Assise et la Sainte au cœur transverbéré, ces deux grands blessés de l'amour de Dieu, durent bénir singulièrement cette journée fraternelle, dont

1. Mgr Bougaud.
2. Hymne de la Dédicace.

notre Mère aimait souvent à nous reparler. Après ces pérégrinations, si rares pour des habitantes du cloître, avec quelle joie sainte et profonde les Carmélites trouvèrent enfin, le soir, l'abri définitif où allait s'écouler leur vie consacrée ! Il faut être religieuse contemplative pour comprendre combien un véritable Monastère est nécessaire au développement de notre existence. C'est ce que savait bien notre Mère Sainte Thérèse, lorsqu'elle dépensait les plus admirables énergies, à travers des peines et des luttes incessantes, pour élever au Christ ces tabernacles d'amour que sont nos cloîtres du Carmel.

La consolation que Thérèse d'Avila éprouvait lorsqu'elle avait enfin ouvert à ses filles un de ces divins colombiers et que l'Hôte sacré venait y descendre, notre Mère la connaissait ce soir-là et la partageait, en quelque manière, avec la sainte Réformatrice. Parmi ses joies, une des plus intenses fut de retrouver la clôture parfaite. Elle avait tant souffert jusqu'alors pour en garder l'esprit le plus complètement possible, dans des conditions matérielles forcément difficiles !

A l'arrivée des Carmélites dans le nouveau Couvent, M. le Curé de la Basilique était là pour bénir le Monastère et celles qui allaient l'habiter. Le lendemain, le Seigneur lui-même descendait pour la première fois dans son nouveau tabernacle. C'était le jour de l'Ascension ; une joie toute céleste l'éclairait... Mère Marie de Jésus pouvait dire avec son Maître : *C'est ici le lieu de mon repos ; j'y habiterai, car je l'ai choisi* [1].

De plus en plus, non seulement la grande religieuse, mais la Carmélite, la Prieure et Fondatrice de Carmels apparaissait en elle, avec la vigueur de nos Saints et la participation intime à leur esprit. De plus en plus, elle se révélait fille de Thérèse et de Jean de la Croix. Avec quels accents profonds elle nous suppliait de demeurer telles et de garder notre esprit ! *Gardez le dépôt* [2]... Elle avait sans cesse sur les

1. Ps. CXXXI, 14.
2. I Tim., VI, 20.

lèvres cet appel de Saint Paul à son disciple Timothée.

Elle aimait la tradition du Carmel français, nos premières Mères de France, d'un amour filial.

Toutes ses paroles respiraient la force, la loyauté, l'amour de notre vie, la confiance, et par-dessus tout une si divine charité envers Dieu et les âmes, que nous pouvons bien dire que Mère Marie de Jésus fut héroïque en cette vertu.

Jamais l'ombre d'une petitesse, d'un sentiment humain de resserrement ou d'amertume, même pour les raisons les plus justifiées, ne vint toucher cette grande Carmélite. Elle était par là vraiment fille de la Sainte au cœur séraphique et c'est par là aussi, nous en sommes certaines, qu'elle a mérité les plus hautes bénédictions de Dieu sur elle-même et sur son œuvre.

Aussi, dès que la fondation définitive fut un fait accompli, dès qu'il fut possible de recevoir des sujets dans un Monastère régulier, ceux-ci affluèrent, appelés à la fois par le désir de se consacrer au Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, et par celui de vivre sous le rayonnement d'une si sainte Mère. Ce sont les deux raisons principales qui ont attiré à elle et près d'elle tant d'âmes, et Notre-Seigneur avait certainement des desseins d'amour particuliers en accroissant ainsi, surtout en ces dernières années, ce petit foyer qui représente l'avenir.

Notre Mère, cependant, ne pouvait accueillir toutes les demandes ; mais jamais, croyons-nous, une vocation sérieuse ne se présenta sans qu'elle l'étudiât, l'aidât et la conduisît enfin aux réalisations providentielles. Jamais elle n'a laissé sans un appui vrai et efficace, sans un secours plein de compréhension et d'amour, quiconque s'adressait à elle.

A la fin de sa vie, chaque année lui apportant un redoublement de confiance, les vocations se remettaient entre ses mains, toujours plus nombreuses. Malgré le poids de la fatigue et ses occupations grandissantes, notre Mère accomplissait encore avec une joie profonde cette œuvre d'amour, dans sa double passion des âmes et de notre saint Ordre. Elle a ouvert la vie consacrée à plus de cinquante postulantes qui

ont eu le bonheur de faire profession dans divers Monastères.

Son amour pour l'Ordre, sa passion thérésienne, lui rendait aussi cher, nous osons le dire, tout ce qui pouvait accroître la force et la beauté de la postérité de notre sainte Mère, que ce qui regardait sa propre maison. Elle tressaillait de joie lorsqu'elle apprenait un événement heureux dans la vie de nos Carmels, lorsque leur nombre venait à s'étendre, et la ferveur, ainsi que l'esprit primitif, à s'y développer. Il n'est rien qu'elle n'eût fait de grand cœur pour le plus éloigné et le plus inconnu de nos Couvents.

Elle citait souvent les phrases les plus ardentes de notre sainte Mère Thérèse, exhortant dans ses lettres ses Monastères à une étroite union de charité. Toutes les fois qu'il fut possible à Mère Marie de Jésus de rendre service à quelqu'un de nos Carmels, elle en était rayonnante de joie.

Le départ d'un grand nombre de ces chères Communautés pour l'étranger, à la suite des événements politiques, fut pour elle une peine inexprimable. Pendant la guerre, elle ne cessait de prier pour toutes les maisons de l'Ordre avec un sentiment d'intérêt si profond qu'elle n'aurait pu suivre avec plus de sollicitude le sort de la sienne même.

C'est dans cet esprit d'amour pour tout ce qui est le patrimoine spirituel de notre saint Ordre, qu'elle demanda à un prêtre de valeur, fixé depuis peu à Paray, M. Gaveau, d'écrire, d'après les documents contemporains, la vie d'una de nos premières Mères françaises, la Mère Françoise de le Mère de Dieu, morte en odeur de sainteté au Carmel de Dieppe, en 1671, après avoir réalisé une vie intérieure admirable.

Dès sa jeunesse religieuse, notre Mère avait été ravie par cette grande figure monastique qui lui paraissait résumer tous les traits d'une véritable Carmélite. Elle avait toujours désiré la mettre en lumière. Aussi ce fut une joie pour elle de collaborer au travail de M. l'abbé Gaveau, de lui en fournir tous les éléments. Ce livre, malgré la forme de mémoire

antique qui lui fut conservée et qui nuisit à sa diffusion, fut accueilli avec un véritable intérêt dans notre saint Ordre.

Ainsi commencèrent, pour notre Révérende Mère, des rapports intimes avec M. l'abbé Gaveau, rapports qui durèrent de 1905 à 1909 et ne furent interrompus que par la mort de ce vénérable prêtre. Celui-ci, esprit élevé, d'une forte culture, avait, avec une âme vraiment sacerdotale, les manières pleines de distinction de l'ancien clergé français. Il avait gardé jusque dans la vieillesse une grande fraîcheur d'esprit et de cœur, une tendance poétique et charmante à idéaliser toutes choses et, ce qui est plus et mieux, une sainteté de vie sans cesse ascendante jusqu'à sa consommation.

Mourant, il disait ses dernières messes au Monastère et il les disait pour notre Mère vénérée. Lorsqu'il avait serré le calice entre ses mains défaillantes pour offrir le Précieux Sang, il sortait de ces colloques sacrés le visage embrasé et comme transfiguré d'une joie céleste : « Je n'ai plus la foi, disait-il : je vois. » Sur lui l'amour avait déjà fait luire l'aube du jour éternel. *Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem. — Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante dont l'éclat va croissant jusqu'au jour parfait* [1].

Les soins les plus attentifs avaient été prodigués à ce saint prêtre pendant les dernières années de sa vie, Mère Marie de Jésus cherchant à consoler cette vieillesse sacerdotale si digne et si solitaire. Ce fut un des derniers liens d'âme de notre Mère Fondatrice. Lorsqu'il se rompit, elle sentit profondément qu'elle perdait un ami véritable, d'un rare et absolu dévouement. Notre Mère garda toujours à M. l'abbé Gaveau une grande reconnaissance et une vénération accrue encore par la mort.

Sur ces entrefaites, Dieu lui envoyait une âme qui devait être une de ses filles les plus aimées et lui apporter en même temps le moyen de finir le Monastère régulier.

1. Prov., IV, 18.

Cette nouvelle fille lui fut présentée par un religieux qui, depuis la première rencontre, se révéla le père et l'ami de notre Carmel. L'année précédente, en effet, le R. Père G., Maître des novices de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, avait été amené à nos grilles par une circonstance providentielle, et immédiatement une sainte amitié s'établit entre lui et notre Mère.

Ces deux âmes étaient bien faites pour se comprendre. Elles se trouvaient à l'unisson dans une même foi, une même droiture, dans la simplicité et la générosité du cœur.

Il y a des hommes, dit Hello, *qui se sont dépensés pour les autres hommes avec une si évidente libéralité que l'étranger lui-même, les regardant de loin et ne pénétrant pas dans leur sanctuaire, admire malgré lui leur vie extérieure, sans connaître le principe d'où elle vient et le foyer d'où sort ce feu.*

Le R. Père G. était de ces hommes. La flamme de son regard sur Dieu, cette force d'amour des contemplatifs, animait et vivifiait autour de lui une multitude d'œuvres de zèle. C'était par le retour continuel au foyer caché de la vie qu'il alimentait son inlassable et ardent dévouement.

Quelques années plus tard, élevé à l'épiscopat, ce grand religieux, si proche du Maître et de l'Évangile, si plein des divines pitiés de Jésus pour les âmes, ce cœur vraiment sacerdotal donnait toute sa mesure, et sa vie ne semblait plus qu'un écho de la parole de l'Apôtre : *Caritas Christi urget nos* [1].

Faut-il s'étonner si notre Mère avait senti en lui, dès le premier contact, un vrai et grand ami du Seigneur Jésus ? Aussi donna-t-elle au R. Père G. la meilleure preuve d'estime que l'on puisse accorder à un cœur d'homme et de prêtre : la plus absolue confiance. C'est ainsi qu'elle reçut de ses mains l'âme qu'il lui présentait comme une des plus chères parmi ses filles.

Depuis plusieurs années, Mme P., demeurée veuve toute

1. II Cor., V, 14.

jeune après quelques mois de mariage, et déjà éclairée dans la prière sur la grâce de sa vocation, ne vivait plus que pour Dieu dans une austère simplicité. Lorsque le R. Père G. l'introduisit auprès de notre Mère Fondatrice, celle-ci lui eut à peine ouvert la grille que, dès le premier regard, leurs cœurs se rencontrèrent. Une brève et profonde ouverture d'âme suffit à convaincre Mère Marie de Jésus du caractère divin de cette vocation. Dans son examen, notre vénérée Mère n'oublia qu'une chose, ce fut de s'assurer si la nouvelle postulante pouvait apporter la petite dot d'usage. En partant, le R. Père G., la main déjà sur le bouton de la porte, se retourna pour lui dire en souriant : « Vous savez, ma Mère, elle aura la dot canonique. »

C'est de cette manière charmante que notre Mère reçut la fondatrice qui devait bâtir son Monastère et l'entourer elle-même jusqu'à la dernière heure de la fidélité religieuse et filiale la plus complète.

Cette nouvelle fille de Sainte Thérèse, notre chère Sœur Cécile de la Trinité, vérifia pleinement la parole délicate que disait à son sujet Mère Marie de Jésus : « Quand Dieu aime « une âme, Il lui donne beaucoup, pour donner à cette âme « occasion de tout lui rendre. » Par ses soins, le jardin, les cloîtres, les bâtiments s'achevèrent, tandis que sortait de terre la belle chapelle romane dont notre Mère aurait tant désiré voir l'achèvement.

La première pierre de ce cher sanctuaire fut posée, le 29 Mai 1913, par Sa Grandeur Monseigneur Villard, qui avait succédé sur le siège d'Autun au grand Cardinal Perraud et marqua toujours à notre Monastère un si paternel intérêt.

Cependant, la tâche de Mère Marie de Jésus devenait, avec les années, de plus en plus étendue, presque accablante pour ses forces physiques qui commençaient à diminuer. Elle avait tout à la fois le souci d'élever l'édifice matériel et celui de *tailler les pierres vivantes, travaillées et polies par sa*

main maternelle *et* si intimement *jointes* [1] par son cœur.

Des journées entières, parfois, se passaient pour elle, penchée sur le plan de la chapelle, à inspirer l'architecte et l'entrepreneur, ou encore sur le chantier, à surveiller, encourager les ouvriers. Sa présence, pour eux, était toujours une joie. Ils l'appelaient « notre Mère » et savaient la réclamer, par d'instantes demandes, à tous les échos du Couvent. Elle avait tellement le don de parler à tous... mais très particulièrement aux petits : aux enfants, aux pauvres, aux ouvriers. Il y a une langue faite de simplicité, de bonté, d'intérêt vrai, qui se fait toujours comprendre. Quand on la sait, on ouvre toutes les âmes.

Bientôt la guerre devait, hélas, laisser le chantier désert, l'œuvre inachevée, et disperser les ouvriers de la première heure. Mais ils ne cessèrent pas d'être l'objet de la sollicitude et de la prière de notre Mère vénérée. Elle aimait à travailler et à faire travailler ses filles pour eux, et jamais un secours matériel ni une parole sortie du cœur ne manquèrent à ces braves, dont plusieurs firent si héroïquement leur devoir.

Peu à peu, donc, le Monastère s'éleva. En Juillet 1914, il était terminé, à l'exception de l'infirmerie et de la chapelle, et la Communauté, d'abord resserrée dans une seule aile de bâtiment, put s'étendre plus à l'aise dans un Monastère régulier, propice au silence, au recueillement, à ce calme extérieur qui reflète si bien la paix profonde et lumineuse des âmes.

1. Hymne de la Dédicace.

CHAPITRE XIV

MÈRE MARIE DE JÉSUS AU MILIEU DE SES FILLES

Le cadre : le Monastère. — La vie d'intimité. — Le Noviciat. — Une des novices de notre Mère : Sœur Marie de la Croix.

Sur les pentes de la prairie semée d'arbres fruitiers et dominant la petite ville de Paray, au-dessus de ses bruits et de ses brouillards, plus loin de la terre et plus près du ciel, Mère Marie de Jésus avait assis fermement son Monastère. Entre les deux jardins, dont l'un approvisionne de fruits et de légumes l'humble table des Carmélites, et l'autre leur offre des coins solitaires et ombreux, de paisibles retraites, face à Dieu et aux lignes douces des monts du Charollais, les quatre bâtiments rectangulaires, traditionnels dans tous les Couvents du Carmel, encadrent le préau monastique, entouré de son cloître. Du puits qui se trouve à l'un des côtés de ce cloître, jaillit l'eau vive, cette eau que l'Église bénit, ce symbole admirable de la pureté, que François d'Assise appelait *sa sœur très humble, très précieuse et très chaste.*

Le cloître est pour toute moniale, un lieu sacré et consacré, un lieu où l'on ne passe qu'en silence et, le plus souvent, dans l'ordre des processions saintes. Au Carmel de Paray, les grandes salles conventuelles : la bibliothèque, le réfectoire, la salle de communauté, le noviciat, ouvrent sur ces portiques ; le chœur lui-même communique avec le cloître et l'empreint de son atmosphère divine. Des sentences, chères aux moines, nos ancêtres, sont inscrites sur les murailles,

pour rappeler sans cesse à l'âme quelques-unes de ces pénétrantes paroles qui semblent contenir et exprimer tout un monde de pensée et de communion à Dieu : *Beati qui habitant in domo tua, Domine : in sæcula sæculorum laudabunt te* [1]. — *Ubi charitas et amor, Deus ibi est* [2]. — *Demeurez dans mon amour* [3].

Comme on se sent dans la maison de Dieu ! Comme on sent que le Monastère est le centre sacré de la famille monastique ! Comme il en est aussi l'héritage le plus saint, celui qui devrait se transmettre de génération en génération !

L'atmosphère est toute brûlante de la supplication et de l'action de grâces, de la prière et de l'amour qui s'y élèvent vers le Seigneur. Une atmosphère morale n'a-t-elle pas son ardeur ou sa glace ? Ainsi nos cloîtres semblent vivants et animés par l'oraison et par la charité divine. La propreté, la symétrie, l'ordre, une sorte d'harmonie, en sont le seul luxe, mais l'âme y trouve sa paix et son repos, présage des demeures éternelles. La lumière, cette fille de Dieu, ce symbole vibrant de la Lumière incréée, se verse partout à flots.

Au milieu du préau, sur une croix de bois, s'élève un Christ de bronze, de grandeur naturelle, visible des fenêtres de toutes les cellules, image de Celui qui est bien le centre, le cœur, la vie du Monastère, de Celui vers qui convergent toute pensée et tout amour.

Comme cette maison de Dieu, où Dieu est le Maître, où tout lui appartient, est bien le signe de la famille religieuse, de la famille mystique, réunie sous la même grâce et sous le même appel ! C'est *Dieu qui réunit dans une même demeure ceux qui ont un même cœur* [4], comme Il assemble dans la maison commune les enfants d'une même race.

Ainsi notre Mère Fondatrice pouvait enfin abriter la descendance spirituelle que le Christ lui avait donnée...

1. Ps. LXXXIII, 5.
2. Antienne du *Mandatum*.
3. Jean, XV, 9.
4. Ps. LXVII, 7.

« *O maisons aimables et saintes !* s'écriait le Père Lacordaire. *On a bâti sur la terre d'augustes palais, on a élevé de sublimes sépultures, on a fait à Dieu des demeures presque divines, mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création du Monastère* [1]. »

Deux fois par jour, les Carmélites se réunissent pour goûter, dans la simplicité des rapports fraternels, la douceur de l'*Ecce quam bonum*... Dans les beaux et longs jours d'été, c'est au jardin qu'elles prennent souvent leur récréation du soir. La pente accentuée du sol a fait de ce jardin une sorte de colline accidentée, avec ses replis de terrain et ses échappées sur les grands horizons. Au lieu le plus élevé, d'où l'on peut jouir de l'œuvre de Dieu en demeurant à l'abri de tout regard, Mère Marie de Jésus a fait ménager un rond-point, protégé du soleil par l'ombre serrée d'un grand platane. Là encore, l'image du Maître domine, taillée dans la pierre tendre du pays par le ciseau de notre Sœur Anne de Saint Barthélemy. C'est Jésus priant au désert : *Et erat pernoctans in orationem Dei* [2], agenouillé devant son Père et le regard perdu dans la contemplation.

Les religieuses s'assemblent à ses pieds. L'atmosphère, brûlante parfois pendant le jour, a fraîchi ; la grande paix du soir commence à descendre ; les heures de prière et d'activité ont rempli les âmes de la joie de Dieu et de la joie du devoir et du dévouement fraternel. Elles vont se reposer les unes près des autres, les unes par les autres, communier entre elles et au cœur de leur Mère.

Les Sœurs font cercle sur des bancs rustiques autour de Mère Marie de Jésus ; tous les regards sont tournés vers elle... Avec cet art de la conversation qui suppose le don de s'approprier les idées, de les voir et de les exprimer, c'est elle qui dirige l'entretien, simple, intime, attachant... qui parle de Dieu, des événements divins du temps présent, qui sait dire

1. *Vie de Saint Dominique*, chap. VIII.
2. Luc, VI, 12.

les plus petites choses avec un charme tout thérésien. Les âmes, les cœurs, les intelligences sont à l'unisson ; la plus franche gaieté rafraîchit, détend, et dispose à reprendre ensuite plus facilement et à trouver plus remplie de Dieu l'austère et douce solitude.

Toute âme garde au fond d'elle-même un cœur d'enfant : les Carmélites le gardent plus que d'autres peut-être, parce qu'elles se renouvellent sans cesse à la source toujours vive des choses éternelles. Elles vont à ce Dieu qui fait aux siens une jeunesse sans déclin : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam* [1]. C'est à cette heure de communion qu'elles laissent jaillir leurs impressions, leurs pensées, avec la simplicité des âmes très proches du Christ.

Volontiers, notre Mère laisse parler ses filles, les interroge... C'est un échange continuel d'idées et de sentiments, mais un échange où la meilleure part lui revient, par les saintes attractions de son cœur de Prieure et de Mère. Souvent elle fait appel au jugement de la chère Mère Sous-Prieure, qui, sous la vivacité originale du tour et de l'expression, cache des trésors de bonté et d'expérience religieuse. Ensemble elles évoquent les communs souvenirs de leurs quarante années de vie consacrée, et rien n'est plus touchant que de voir l'une près de l'autre ces deux vénérables Mères, si différentes et si unies, qui n'ont qu'un seul cœur au service du Maître et de leur Monastère, et qu'aime à réunir aussi l'affection respectueuse de la Communauté.

Une sainte tendresse, une charité profonde, une gaieté franche et simple, tout cela et surtout ce sceau de l'esprit religieux qui marque si intimement les moindres détails de notre existence, reste pour nous lié au souvenir de ces récréations. Notre Mère en était comme le cœur, d'où toute vie reçoit l'impulsion et où se renouvelle le rythme de la vie.

On s'aimait... C'est tout dire d'un mot, et, comme l'a si

1. Ps. XLII, 4.

bien écrit le Père Lacordaire, « *l'amour est à lui-même sa récompense, sa joie, sa fortune et sa bénédiction* [1]. »

Pendant ces années fécondes, croissait autour de Mère Marie de Jésus, *tels de jeunes plants d'oliviers* [2], une jeunesse fervente et toujours plus nombreuse. Notre Révérende Mère, qui, depuis les débuts de la fondation, avait toujours conservé la haute main sur le Noviciat, sentit, quelques années, avant sa mort, que la tâche débordait non le dévouement, mais la capacité de travail d'une seule personne. Et, quel que fût son attrait naturel et surnaturel pour les âmes qui entraient dans la vie avec cette fraîcheur d'esprit et de cœur, cette générosité si bien en harmonie avec ses propres dons, Mère Marie de Jésus n'hésita pas à partager avec une de ses filles le soin très doux de les former.

Nous disons : partager, parce que celle qui eut l'honneur de recevoir des mains de notre Mère la direction du Noviciat et chercha à la décharger de tout souci et à ne lui laisser que la consolation de jouir du petit troupeau, ne formait véritablement qu'un cœur et qu'une âme avec sa Mère bien-aimée.

Mère Marie de Jésus, en l'accueillant au Carmel, lui avait donné, avec son propre nom, une part privilégiée d'affection et nous oserons dire de maternelle confiance. Elle l'avait associée de très près à sa vie : entre elles se resserraient de jour en jour des liens dont la douceur était aussi profonde et sacrée que la force. C'est ainsi que, depuis plusieurs années déjà, la plus étroite communion avait fondu l'âme de la nouvelle Maîtresse des novices à la grande âme rayonnante de notre Mère. Et il faut savoir ce qu'était le don de ce cœur généreux, l'abandon avec lequel Mère Marie de Jésus se livrait et provoquait le retour de la confiance et de l'affection, pour pressentir ce que pouvait être la grâce d'une telle inti-

1. Discours prononcé à la distribution des prix de Sorèze. *Œuvres complètes*, t. VII.
2. Ps. CXXVII, 4.

mité de vie, de travail, de préoccupations, cette union que rien d'humain ne peut exprimer : l'union au service du Maître. Quel amour saint et fort comme la mort contient ce seul mot !

La grande simplicité de Mère Marie de Jésus rendait faciles et exquis ces rapports continuels, faits d'un côté de tant de tendresse maternelle, de l'autre d'une filiale vénération, d'un désir plein d'amour d'écarter toute peine, tout souci, du chemin de notre Mère, et de lui faire douce la vie montante du soir.

L'amour vrai, parvenu à un certain degré de consommation, est un repos réciproque. Les âmes peuvent connaître ce repos dans leur vie avec Dieu ; elles peuvent le connaître aussi dans la communion des Saints. Notre Mère bien-aimée, nous osons l'espérer, a goûté, à la fin de sa vie, ce fruit de l'amour tout près des réalisations suprêmes.

Pour nous, comment nous souvenir de cette intimité sans avoir sur les lèvres la parole du Sage : *Je me reposerai auprès d'elle, car, à vivre avec elle, il n'y a que contentement et joie... Il y a un saint bonheur dans son amitié* [1].

Cette union atteignait surtout ces régions sacrées où les âmes vivent avec le Christ leur vie profonde. Aussi, lorsqu'il nous sera donné, bientôt, de retracer le mouvement intérieur de notre Mère, c'est à ces années de consommation où son âme a vécu si ouverte à l'âme de quelques-unes de ses filles, que nous nous reporterons avant tout.

En confiant à Sœur Marie de Jésus le soin du cher Noviciat qu'elle chérissait comme un benjamin et qui était l'une de ses meilleures joies maternelles, notre Révérende Mère en gardait donc, non pas la charge, mais, nous l'espérons, la douceur.

Chaque fois qu'elle le pouvait, parfois toutes les semaines, elle venait se reposer le cœur auprès de ses enfants. Quel

1. Sag., VIII, 16, 18.

tableau exquis et touchant que celui de cette Mère si sainte et tant aimée au milieu du nombreux essaim de ses dernières filles ! Dès qu'elle paraissait au seuil du noviciat, suivie de celle qui, pour le Maître et pour elle aussi, cultivait ces jeunes âmes, il se créait autour d'elle une atmosphère de joie, de respect, d'amour filial plein de vénération. Avec son sourire de bonté, elle arrêtait les yeux sur chacun de ses enfants. Le regard de notre Mère était incomparable... fait de finesse, de profondeur, de pénétration, et comme lumineux à force d'amour. Il disait tout ; il consolait de tout ; il exprimait en silence tant de choses maternelles et divines !

Alors, très simplement, sans préambule, sur le ton de la causerie toujours élevée, notre Mère bien-aimée commençait à parler de Dieu. Peu à peu, sa parole prenait une ampleur, une hauteur souvent admirables. Puis des expressions très simples, quoique toujours profondément dignes et religieuses, des images familières, venaient dire aux jeunes Sœurs : « C'est bien votre Mère qui vous parle. »

L'entretien avait peine à finir. Quand Mère Marie de Jésus avait terminé l'instruction, elle se commentait parfois elle-même avec plus d'abandon encore. Ses filles la questionnaient respectueusement et filialement, la remerciaient, lui redisaient quelque chose de la lumière de vie qu'elles avaient reçue, des nouveaux horizons qui s'étaient ouverts... Et notre chère et sainte Mère laissait la divine charité s'épancher de son cœur dans celui de ses enfants.

Quelles oraisons simples et vraies suivaient souvent ces colloques maternels !

Bien des âmes, ici, pourraient rendre témoignage du fruit de vie qu'ils ont porté. Nous ne saurions soulever le voile en ce qui concerne celles de nos Sœurs qui sont encore parmi nous, mais qu'il nous soit permis de dire quelques mots d'une des filles les plus aimées de Mère Marie de Jésus, Sœur Marie de la Croix, que les leçons de notre Mère vénérée devaient mener à une prompte et bien haute consommation [1].

1. Les pages qui vont suivre sont extraites en grande partie de la circulaire de Sœur Marie de la Croix.

Issue d'une vieille race bretonne où les traditions chevaleresques et chrétiennes s'étaient conservées intactes, notre jeune Sœur avait gardé de son ascendance familiale quelque chose de généreux et de vaillant, de fier et de décidé, tempéré par la paisible possession de soi des gens du Nord.

Dans ce milieu patriarcal, on avait servi Dieu et la France durant des générations entières, avec la foi profonde et la solide générosité des marins et des Bretons. On servait encore Dieu et la France parmi les sept enfants qui perpétuaient la sainte et forte tradition ancestrale. Aucun foyer ne pouvait mieux préparer cette âme aux rectitudes, aux énergies et aux fidélités de la vie religieuse.

Lorsqu'à vingt-sept ans, elle arriva parmi nous, Sœur Marie de la Croix se révéla aussitôt comme une nature virile, un peu absolue, chez qui la vigueur physique et la vigueur morale allaient de pair. Malgré les quelques saillies qui dénotaient la vivacité de son caractère, elle avait déjà cette possession d'elle-même, cette sûreté de jugement et cette discipline religieuse qui lui permirent d'entrer en quelque sorte de plain-pied dans notre haute et grande vie.

Tout en elle respirait la force de Dieu, depuis son maintien, qui n'avait jamais aucune négligence et révélait le sens continuel de sa consécration, jusqu'à sa parfaite régularité extérieure, fruit de l'ordre profond de sa vie intime. Un recueillement habituel, une vraie dignité monastique, répandaient autour d'elle un sentiment d'ardeur calme et de paix, surtout lorsque, sous l'influence de la formation que lui donna notre Mère, elle eut fondu ses premiers mouvements, naturellement impérieux, dans l'humilité du Christ. Quelle impression religieuse donnait alors en tout cette jeune Sœur qui aurait pu dire en vérité avec le Psalmiste : « *Mon âme est toujours entre mes mains* [1]. »

C'est au foyer du Noviciat que Sœur Marie de la Croix trouva l'atmosphère sacrée qui devait si vite la mûrir pour

1. Ps. CXVIII, 109.

le ciel. Comment pourrions-nous oublier le recueillement profond et très vivant tout ensemble qui se reflétait sur sa physionomie, tandis qu'elle écoutait la parole de notre Mère ; l'expression de bonheur, la flamme qui s'allumait soudain dans son regard, son tressaillement de joie devant les grands horizons divins et carmélitains. C'était une âme qui recevait admirablement. Elle s'assimilait d'une manière personnelle toute substance de vérité et d'amour.

Aussi quelle consolation pour Mère Marie de Jésus d'assister à la marche ascendante de cette enfant qu'elle a tant aimée, et qui avait en retour, à l'égard de sa Prieure, toutes les reconnaissances et toutes les fidélités.

Rarement, croyons-nous, l'esprit de l'Ordre, l'esprit d'Élie, de Sainte Thérèse et de Jean de la Croix, l'esprit de sacrifice et d'oraison dans l'intimité divine, a été donné à un degré aussi profond à une jeune religieuse. Dès qu'elle fut entrée au Carmel, Sœur Marie de la Croix ne voulut plus lire que nos Saints. Chacun de ses pas décisifs dans notre vie était fait avec un débordement de joie et d'action de grâces. Les moindres usages de l'Ordre, elle les a gardés héroïquement jusqu'au bout, et lorsque, défaillante, à la veille de retourner à Dieu, elle pouvait à peine porter à ses lèvres le breuvage qu'on lui présentait, notre chère petite Sœur faisait un effort suprême pour tenir encore à deux mains, comme une moniale, cette dernière coupe qu'elle devait boire ici-bas. Elle ajoutait en souriant à sa Maîtresse des novices, qui voulait l'en dispenser : « L'usage de notre saint Ordre ! »

Mais elle était avant tout vraie Carmélite par ses tendances les plus profondes. L'Esprit de Dieu la conduisait à l'œuvre parfaite, à l'œuvre intérieure.

Elle éprouvait une joie indicible à être pour l'Époux divin l'*hortus conclusus, le jardin fermé* [1], dont tous les aromates lui appartiennent.

La pensée que nous sommes vouées tout entières, quelles

1. Cant., IV, 12.

que soient nos occupations extérieures, à la contemplation, la ravissait. Que de fois elle nous a parlé, avec son ardeur intime et contenue, de ces fleurs des sommets inaccessibles qui naissent et meurent bien haut, près du ciel bleu, ne réjouissent que le regard du Seigneur et gardent pour Lui seul tout leur parfum.

Si bien douée qu'elle fût par la nature et par la grâce, Sœur Marie de la Croix vivait néanmoins sous la loi d'un effort moral et spirituel constant, et c'est dans ce travail intérieur que l'action de notre vénérée Mère fut sur elle si efficace.

La jeune Sœur avait, en effet, à *perdre sa vie*, suivant le mot énergique et profond de Notre-Seigneur, pour *trouver la vie* [1]... la vie substantielle et infinie. *Ce qui était mortel en elle* — et c'était la fierté excessive et la raideur parfois du caractère — *devait être absorbé par la vie* [2] ; ce qui était saint devait se purifier encore, jusqu'au point où la divine ressemblance est achevée et où l'on ne *vit* plus que Jésus-Christ.

Notre vénérée Mère eut la joie d'être l'instrument de la grâce dans la profonde transformation qui devait, en peu de temps, abattre la fierté de cette riche nature, la libérer d'elle-même et la rendre à merci à Celui qu'elle aimait.

C'est face au Christ crucifié que Mère Marie de Jésus conduisit cette âme qui avait besoin d'apprendre de Lui les grandes leçons de l'humilité. Et la contemplation persévérante du mystère de la Croix produisit ce véritable miracle : le changement complet d'un caractère. Devant les anéantissements et les souffrances du Maître, le désir brûlant s'éveilla, chez notre jeune Sœur, d'être avec Lui jusque là. Il lui semblait que Notre-Seigneur, dans le Chemin sanglant, s'adressait à elle directement, lui demandant de Le suivre.

Elle répondit à cet appel par une sorte de passion d'anéantissement et de sacrifice, où elle enfermait sa soif réparatrice, son besoin d'amour vrai et de ressemblance sacrée.

1. Matth., X, 39.
2. II Cor., V, 4.

Elle fit des actes d'humilité d'une force et d'une vertu vraiment héroïques. Elle demanda l'humiliation comme on demande le pain nécessaire à l'existence. Toutes les fautes de sa vie, même passée, lui étaient occasion de s'accuser avec une profondeur de vérité, avec des mots qui font frémir la nature. Elle ne se permettait aucune imperfection, si légère fût-elle, sans réparation. Avec émotion, Mère Marie de Jésus voyait maintenant en sa chère novice une sincérité d'abaissement qu'elle avait rarement, disait-elle, rencontrée à un tel degré.

Le grand Apôtre a écrit : *Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair* [1]. Sœur Marie de la Croix crucifia aussi la sienne avec une rare énergie, et, lorsque la mort l'eut touchée bien promptement, les religieuses qui l'ensevelirent trouvèrent avec respect sur ses membres consacrés la trace de l'amour crucifié qu'elle avait voulu prouver à son Dieu.

Quelques mois avant cette sainte mort, qui ne précéda que de six jours celle de Mère Marie de Jésus, la vie de notre chère Sœur devint tout à coup une ascension rapide vers le terme sacré par un sacrifice toujours plus complet, par une passion plus entière de communion au Maître humilié et immolé.

Elle donna ainsi à notre Mère vénérée, avec la dernière douleur qui devait la toucher ici-bas, la plus haute consolation que puisse connaître une âme de Prieure et de Mère, appelée à initier d'autres âmes à la sainteté.

Nous verrons bientôt la prompte consommation de cette jeune Carmélite qui réalisa si bien, à l'heure dernière, la sublime parole de l'Ecclésiastique : *Mon âme a loué le Seigneur jusqu'à la mort. Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum* [2].

1. Gal., V, 24.
2. Ecclésiastique, LI, 8.

CHAPITRE XV

LES CONFÉRENCES DE MÈRE MARIE DE JÉSUS AU CHAPITRE

Doctrine de mort et de dépouillement. — L'humilité. — La mort aux sensibilités imparfaites. — La force et la joie dans la souffrance. — Le silence. — La passion de la volonté de Dieu et de l'obéissance.

Par les quelques citations que nous avons faites au cours de ce récit, l'on aura pu se rendre déjà compte de ce qu'était la parole de notre Mère, haute et familière à la fois, d'une simplicité ravissante et cependant d'une saveur si personnelle.

Mère Marie de Jésus était accessible à toutes les âmes : les plus simples pouvaient toujours la suivre ; les plus hautes découvraient avec elle les grands horizons.

Mais, à cette heure où nous la voyons à l'apogée de sa vie de Prieure et de Fondatrice, il est temps, nous semble-t-il, de jeter un regard sur l'ensemble de la doctrine d'oraison qu'elle donnait à ses filles dans ses conférences du Chapitre.

Le mystère du Verbe Incarné, qu'elle mettait à la base de toute sa spiritualité, *ce mystère d'amour qui a été manifesté dans la chair, justifié par l'Esprit, révélé aux Anges, prêché aux nations, cru dans le monde, élevé enfin dans la gloire* [1], ce mystère qui est l'éternel mystère de notre amour à nous aussi, puisque *vivre pour nous, c'est le Christ* [2], lui apparaissait comme un mystère de mort et de vie.

1. I Tim., III, 16.
2. Phil., I, 21.

Ces deux éléments, exprimés si divinement par nos Saints : Jean de la Croix, le docteur de la mort et du dépouillement, et notre sainte Mère Thérèse, maîtresse de vie, de la *vie puisée avec joie aux sources du Sauveur* [1], ces deux éléments sont constitutifs de la marche du chrétien vers Dieu. Mais nulle part ils ne se compénètrent plus intimement et ne doivent atteindre des réalisations plus absolues que dans nos existences de Carmélites, où tous les actes spirituels prennent leur pleine valeur et doivent, par conséquent, exprimer d'une manière plus complète la communion à la mort et à la résurrection du Christ.

C'est seulement, nous disait notre Mère, lorsque, dans ces deux actes, l'âme est parfaite, que, passée dans la vie unitive, elle peut dire en vérité: *J'accomplis en moi ce qui manque à la Passion du Christ* [2]. Parole redoutable, parole de mort et parole de vie, qui ne peut être prononcée que par ceux qui ont communié à la mort et à la vie de Jésus-Christ.

Mère Marie de Jésus embrassait à la fois dans ses Chapitres tout ce qui est souffrance et abaissement, sacrifice et renoncement personnel, tout ce qui est vie aussi, vie du Christ jaillissant en nous, union profonde à son mystère, compréhension de lumière et embrassement d'amour, ascension dans laquelle, *de clarté en clarté, nous sommes transformés à l'image* [3] de Celui que nous aimons et qui nous a uniquement aimés.

Cette doctrine, que résume si bien l'admirable prière de Catherine de Sienne : « *O Dieu, faites-nous vivre morts dans la vraie et parfaite lumière,* » Mère Marie de Jésus l'entendait avec une grande profondeur. Déjà, en 1874, elle écrivait dans ses notes intimes : « J'ai reçu la vie en sa mort, et ce doit être une vie de mort en sa vie. » Et plus tard : « *L'amour est « fort comme la mort* [4]. Il faut poser le sceau de la mort de « Jésus sur toutes les sources de vie naturelle. »

1. Isaïe, XII, 3.
2. Col., I, 24.
3. II Cor., III, 18.
4. Cant., VIII, 6.

Poser le sceau de la mort de Jésus, qu'est-ce à dire, sinon *haïr sa propre âme* [1], *se renoncer soi-même* [2], *apprendre de Lui qu'Il est doux et humble de cœur* [3] ?

Il n'est pas de vertu dont notre Mère nous ait parlé avec des paroles plus brûlantes et, nous le sentions, plus vécues, que de l'humilité. Combien de fois ne nous a-t-elle pas répété : « La dernière place est le rendez-vous du Maître. Si l'on cher- « chait le Seigneur en descendant, comme la rencontre serait « facile ! Tout est possible à une âme qui se tient très bas et « qui aime. »

Ici comme partout, c'était au Verbe Incarné qu'elle nous conduisait, comme à la source de mort et de vie. « Le mou- « vement de l'Incarnation, nous disait-elle, c'est un mou- « vement d'anéantissement provoqué par un mouvement « d'amour. »

L'amour seul aussi peut, avec le regard sur le Verbe Incarné et Crucifié, humilié et anéanti, nous donner la passion de notre petitesse, nous rendre *humbles de cœur*, c'est-à-dire de sentiments, d'affections et de volonté.

« Voilà, nous disait notre Mère, tout le secret, toute « l'âme de notre vie : c'est *Lui* que nous suivons. Cela, c'est « emmenant ! Pour moi, ajoutait-elle avec simplicité, je « méditerais bien longtemps sur l'humilité, j'avoue que cela « ne me rendrait pas humble... tel est mon peu de vertu. « Mais si je vois mon Seigneur naître sur la paille, mourir « sur la Croix, se cacher pendant trente années dans l'obs- « curité d'une vie d'ouvrier, alors je comprends, j'ai faim et « soif de lui être semblable, et c'est Lui que j'embrasse avec « amour à travers tous les abaissements, toutes les croix, « toutes les soumissions. Je n'ai pas envie d'être humiliée, je « n'ai pas envie d'être pauvre, je n'ai pas envie d'être obéis- « sante, j'ai envie d'être Lui ! »

Parfois, sur ce grand sujet, la parole de notre Mère vénérée

1. Jean, XII, 25.
2. Matt., XVI, 24.
3. Matt., XI, 29.

prenait une sainte véhémence : « Si vous reculez devant un « acte d'humilité, nous disait-elle, vous n'avez donc pas « encore vu Jésus-Christ, vous n'avez donc pas encore connu « Jésus-Christ, vous n'avez donc pas encore aimé Jésus-« Christ ! Si vous l'aviez vu, connu, aimé, on serait obligé « de vous mettre une barrière pour vous empêcher d'aller « aux extrémités du sacrifice et du mépris de vous-même.

« Il y a des lampes ardentes dans le Cœur du Christ. Les « âmes peuvent s'y embraser si elles le veulent. C'est le prix « de l'humilité, c'est le prix du renoncement. Ils brûlent « vraiment d'amour et ils sont bienheureux, les cœurs qui « veulent s'anéantir pour Jésus-Christ. Alors, ce n'est pas « le support d'une petite meurtrissure d'amour-propre qui « leur suffit. Ils veulent l'abaissement profond, la souffrance « vraie. Ils ne peuvent pas se passer de ces deux grandes « choses vitales : l'humiliation et le sacrifice. »

Il suffisait d'entendre de tels accents pour comprendre que l'humilité n'était pas seulement, chez notre Mère, fille de lumière, de la pure lumière qui descend d'en haut, mais vertu d'amour dans son plein épanouissement. En elle, la mort avait déjà produit la vie. On la sentait entrée dans le Royaume, dans ces régions de l'amour unitif où les paroles changent de valeur et sont comme des signes qui se transfigurent.

Après avoir porté la vertu crucifiante du Christ dans le domaine de l'amour-propre, Mère Marie de Jésus cherchait à affranchir les âmes des sensibilités imparfaites qui les retiennent parfois dans la vie naturelle. Tout en sauvegardant les tendresses profondes, notre Mère voulait ses filles toujours au-dessus d'elles-mêmes, de leurs impressions et de leurs souffrances.

« Pour l'amour de Dieu, » leur disait-elle, reprenant avec sa force convaincante le mot de notre sainte Mère Thérèse, « ne soyez pas des femmes ! Pas de ces sensibilités qui sentent « la femme ! Sauvez-vous en Dieu de tout ce qui pourrait

« vous toucher rudement. Il faut vous échapper et chanter « tout le temps la parole du Psalmiste : *Moi, j'ai échappé aux « rets du chasseur* [1]. Délivrez-vous, mes Enfants, de tout ce « qui vous captive, vous attarde, vous abaisse. »

Elle disait encore : « Une religieuse occupée d'elle disperse « en des riens un cœur qui ne devrait regarder que Dieu. « Défaites-vous de toutes ces petitesses. Aimez à vous en « affranchir en vous répétant le colloque qui a lieu chaque « matin au pied de l'autel : *Pourquoi es-tu triste, ô mon « âme* [2] ? — Tu n'as le droit d'être triste que pour ce qui « offense ton Dieu.

« Le Seigneur porte la liberté avec Lui. Il élargit sa « demeure en ne permettant pas qu'elle soit occupée par des « mesquineries. Oh ! mes Enfants, grâce à Dieu, notre puis- « sance de souffrir a un autre objet que notre moi. Nous ne « devons avoir de peines que celles de Notre-Seigneur ; nous « ne devons être susceptibles qu'à l'égard des intérêts de « Dieu. Aimez Dieu, oubliez-vous vous-mêmes. Dieu tou- « jours en vue, le moi toujours en sacrifice. »

Et elle ajoutait : « Quand le Christ envahit vraiment une « âme, Il la fait passer de ce domaine où l'on s'occupe de soi, « où l'on est en sollicitude pour son corps ou pour son amour- « propre, à une vie au-dessus de la nature, à une vie où l'on « pense, où l'on sent, où l'on agit divinement. Aux choses de « ce monde, on dit, comme cette âme qui comprenait son « trésor : « Je viens de Dieu, je vais à Dieu, je porte Dieu... « Ne me touchez pas : je passe... »

« Il ne faut pas souffrir de souffrir... Il faut apprendre « à souffrir hors de soi... » C'était une de ses maximes favo- rites. Un amour généreux et allègre fut toujours, d'ailleurs, la caractéristique de sa propre marche vers Notre-Seigneur. Le regard sur soi lui faisait horreur. Elle donnait le spectacle bien rare d'une âme qui l'a entièrement perdu. Et cette leçon d'absolu dégagement d'elle-même, de force paisible et pro-

1. Ps. CXXIII, 7.
2. Ps. XLII, 5.

fonde, sa sainte mort devait nous la donner avec une inexprimable grandeur.

C'est que notre Mère avait dès longtemps trouvé dans le Verbe Incarné et surtout Crucifié sa loi de mort et de vie, de labeur et de repos : *In labore requies* [1]. Notre Christ ne s'est reposé que lorsqu'Il a pu dire sur la Croix : « *Tout est consommé.* » Dans sa soif de ressemblance, l'âme contemplative, l'âme épouse, l'âme victime, aspire aussi au repos du sacrifice plénier.

L'amour trouve parfois son terme dans l'extase, dans cette divine quiétude qui rassasie et éteint l'immensité de ses désirs. Mais il est un autre repos, plus âpre, cher à l'amour autant que le premier, plus que le premier peut-être : le repos sur la Croix. L'âme le goûte quand elle est totalement sortie d'elle-même dans la souffrance.

Mère Marie de Jésus avait, à cet égard, une expérience divine, qu'elle traduisait en d'admirables leçons : « *Sortez, « filles de Sion, et voyez votre Roi* [2] qui vient à vous, couronné « d'épines. — Voilà, » ajoutait-elle, « le diadème de votre « Époux ; voudriez-vous en porter un autre ? Je vous dirai, « employant la parole de Saint Paul : *Sortez, vous aussi, « hors du camp, sortez pour être crucifiées* [3]. Car il ne faut pas « demeurer en vous-mêmes avec votre souffrance : les heures « difficiles ou douloureuses, il faut les vivre hors de vous, « avec votre Crucifié. »

« Voyez Notre-Seigneur nous rachetant », disait-elle encore très souvent : « Il a peu pensé à sa souffrance, beaucoup « à son amour. C'est ainsi qu'une Carmélite souffre, et toutes « les Chroniques de notre saint Ordre sont là pour en témoi- « gner. »

Oserions-nous dire qu'elle en témoignait la première, notre Mère bien-aimée, elle qui s'écriait avec une sorte d'élan sacré : « Je vais à travers toutes les souffrances, je vais à la « recherche de mes amours. »

1. Prose *Veni Sancte Spiritus.*
2. Cant., III, 11.
3. Hébr., XIII, 13.

Non recuso laborem [1]. Elle aimait ce mot. Elle n'a jamais refusé ni le travail ni la douleur. Elle vivait au delà et elle pouvait dire à son Maître, en digne fille de Saint Jean de la Croix : *Laissez-moi m'approcher de vous et découvrir vos pieds divins. O Seigneur, ne me délaissez jamais, moi qui, pour vous, ai méprisé mon âme* [2].

Plus notre Mère vénérée avançait vers la consommation, plus sa parole se faisait vibrante et profonde pour nous parler de la souffrance. C'est qu'elle y avait puisé à un degré croissant le sens de la Croix, de l'incorporation par la Croix au Christ Jésus.

Elle mettait volontiers ses filles en garde contre l'étrange abus qu'on a fait parfois du mot de « victime ». Que d'âmes, en effet, ont cette parole sur les lèvres, qui ne sont victime en réalité que de leurs petites souffrances d'amour-propre ! Mais notre Mère avait puisé elle-même trop de grâces dans l'état d'hostie, depuis le jour où, dans sa jeunesse religieuse — c'était en 1888 — elle s'était offerte ainsi à Notre-Seigneur, pour ne pas comprendre la soif que les âmes généreuses ont d'oblation et d'oblation sacrifiée. Elle en parlait avec la force et la simplicité qui furent toujours son attitude devant la souffrance. « Les âmes hosties, » disait-elle, « ont une manière « de souffrir qui n'est pas celle des autres. On s'est livrée pour « tout, on est contente de tout, on est prête à tout. Quoi qu'il « advienne, on dit : *O bona Crux !* car il est toujours vrai, le « mot de Saint André : nous sommes rendus à Dieu par la « Croix, comme nous avons été rachetés par la Croix ; « c'est la Croix qui nous donne à Lui. »

Et encore : « La souffrance, cette terrible tentation, comme « l'appelle le Père Faber, il faut la porter debout. Il faut être « des victimes joyeuses, courageuses, embrasser nos petites « ou nos grandes croix avec un regard viril et généreux. »

Ces derniers mots la révèlent tout entière. La douleur la nourrissait de Dieu et de la force de Dieu. Dans ce même

1. Office de Saint Martin.
2. Prière de l'âme embrasée de l'amour divin. *Œuvres*, t. I, p. 478.

esprit de virilité sainte, elle nous disait encore : « Pour être « fort dans la souffrance, il faut savoir la garder entre Dieu « et soi. Jésus se taisait : c'est ce qui faisait la majesté de sa « douleur. Faisons-nous des âmes fortes, des âmes de Car- « mélites, silencieuses et joyeuses sous la Croix du Christ. »

Le silence ! C'était une des morts qu'elle demandait avec le plus d'instance à ses filles. Il nous semble que si nous devions résumer en trois mots toute la doctrine de notre Mère bien-aimée et les enseignements qui revenaient le plus souvent sur ses lèvres, ces trois mots seraient : Charité, Humilité, Silence. Elle a prêché le silence avec prédilection.

« Le silence, » disait Mère Marie de Jésus, « n'est pas seu- « lement notre loi : Il est la loi même et l'habitude de Dieu « dans sa vie intime, profonde, éternelle. De toute éternité, « il existe une vie intense qui va du Père au Fils et à l'Esprit « Saint, et cette vie se passe dans un silence absolu.

« Si Dieu sort de Lui — par bonté — dans l'acte créateur, « Il conserve cette habitude vitale. Quelle sobriété de parole : « *Que la lumière soit... Faisons l'homme à notre image et à « notre ressemblance.* La vie même qu'Il communique à la « nature organisée, c'est une vie silencieuse : la sève monte, « l'arbre bourgeonne et fructifie dans le silence.

« Si Dieu s'approche pour parler à ses créatures, c'est dans « le silence, suivant l'admirable parole de notre Père Saint « Jean de la Croix, qui nous révèle si bien la loi intérieure et « extérieure de la vie divine : « *Le Père a dit une parole, c'est « son Verbe et c'est son Fils ; Il la dit éternellement et dans un « éternel silence, et c'est dans le silence que l'âme l'entend* [1].

« C'est dans le silence du soir, à l'Éden, qu'Il se commu- « niquait à nos premiers parents, et dans le silence encore « qu'Il parle mystérieusement à nos âmes. Rappelez-vous « l'heure des paroles de Dieu...

« C'est dans le silence de la nuit que l'Ange vient à la

1. *Maximes.*

« Vierge et que le Verbe de Dieu se fait chair ; c'est dans le « silence que Marie garde son divin secret. A Nazareth, Marie « et Joseph ne parlent pas : Dieu est trop près.

« Né dans le profond silence de Noël, Jésus passera encore « dans le silence trente années de vie profondément cachée, « et s'Il doit en venir enfin à parler aux hommes, afin d'éta- « blir parmi eux le royaume de son Père, dès qu'Il a dit aux « foules sa parole de salut, Il se retire dans le silence du « désert ou de la montagne.

« La Passion tout entière s'écoule dans le silence. Seule, « l'obéissance due aux représentants, quoiqu'indignes, de « l'autorité, arrache à Jésus quelques paroles. Mais tout ce « qu'Il souffre, Il le souffre sans un mot : *Jesus autem tacebat* [1]. « Il se tait encore dans l'Eucharistie : Il veut unir le silence « à tous ses états. »

Et notre Mère se plaisait à analyser chacun des silences qu'à notre tour nous devons garder « pour donner lieu à la parole « de Dieu » : le silence de règle et le silence d'humilité, le silence de charité et le silence d'obéissance, le silence dans l'oraison, où parfois les âmes parlent trop, le silence de simplicité « qui consiste à n'avoir plus de retours sur soi-même, « à vivre sa grâce du moment présent, face à Dieu », le silence de victime, « qui garde notre souffrance toute vierge pour « Notre-Seigneur, par amour. »

Car « le silence, c'est de l'amour », nous disait-elle, « ou « c'est une précaution pour l'amour. C'est le secours que « nous donnons à Dieu pour qu'Il puisse nous combler « comme Il le veut. C'est le secours que nous donnons à nos « Sœurs pour les aider à demeurer avec Dieu.

« Il faut goûter, savoir par expérience la plénitude de vie « qu'apporte le silence ! Jusqu'à ce que nous soyons fondues « à jamais dans l'amour et la vision, tout notre mouvement « d'âme est là : faire le silence pour chercher à connaître « Dieu, à aimer Dieu.

1. Matth., XXVI, 63.

« Jamais une âme n'entend le Verbe de manière à le redire « en elle, vivant, si elle n'entre pas dans un de ces profonds « silences que connaissent tous les vrais contemplatifs.

« Nous lisons, chaque année, dans les Lamentations de « Jérémie : *Le solitaire s'asseyera et se taira* [1]. C'est quand il « s'assied et se tait que Dieu lui parle. Alors le Père fait « entendre cette parole : « Je dirai mon Verbe en toi. » Il « veut que nous l'entendions dans le silence et que nous le « répétions dans l'action de la vertu. »

Et, pénétrant dans les profondeurs de notre vocation : « Nous sommes venues », disait notre Mère tant aimée, avec un accent dont l'écho nous émeut encore, « nous sommes « venues pour nous asseoir aux pieds du Verbe et écouter » : *J'écouterai ce que le Seigneur me dira au fond du cœur* [2]. « Il faut entrer dans ces grands silences vivants ; il faut faire « de l'éternel dans son âme : il n'y a rien d'intéressant que « Dieu, rien qui doive entrer dans notre âme que Dieu... »

De telles paroles disent assez combien notre Mère avait vécu elle-même de cet esprit de silence des vrais contemplatifs. Elles disent la vérité expérimentale de ce petit mot bref et plein, trouvé dans ses notes intimes : « J'ai goûté la « pureté qu'il y a dans le silence. »

Mère Marie de Jésus demandait enfin à ses filles le mouvement dépouillant par excellence, où la mort et la vie se compénètrent, où l'âme a perdu sa propre voie pour entrer dans la voie, dans la lumière, dans la vérité de Dieu : la fusion de notre volonté à la sienne.

Tout être intelligent, a dit Thomassin, est une ressemblance divine appelée à se réaliser librement. Notre Mère vénérée avait le sens profond de cette parfaite obéissance au plan et aux vouloirs du Seigneur, par laquelle, seule, l'âme réalise sa ressemblance divine personnelle. Elle demandait à chacune de nous de se plonger dans l'adorable volonté, sainte

1. *Lamentations*, III, 28.
2. Ps. LXXXIV, 9.

et sanctifiante, de se fixer dans cette demeure très certaine de Dieu, avec toutes ses puissances, toutes ses vertus, toute son énergie d'amour et toutes ses actions. Elle aurait voulu nous voir, comme l'Aréopagite le dit du chœur angélique des Dominations, *incessamment avides de nous livrer à cette volonté* infiniment sage et aimante de notre Dieu. Elle nous répétait sans cesse que l'état d'union et les degrés les plus élevés de la vie spirituelle sont le couronnement de la perte généreuse de notre volonté en la volonté divine par la parfaite obéissance.

« L'obéissance », disait-elle en une belle parole, « c'est la « virginité de la volonté. »

L'obéissance, c'est l'acte d'adoration par excellence : « Adorer, c'est plus que se soumettre, c'est aimer, c'est faire la « volonté de Dieu avec un culte religieux et comme à genoux. « Ce qu'on peut faire de plus grand sur la terre, c'est d'obéir. « Là est le grand sommet, là est le ravissement de Dieu à « l'égard de sa créature... L'âme qui obéit a la certitude de « tenir Dieu et de lui faire faire tout ce qu'elle veut. »

Comme toujours, c'était aux mouvements les plus intimes du Cœur du Christ, aux états profonds du Verbe Incarné qu'elle appuyait ses enseignements ; « Reproduire Jésus, tout est là », nous disait notre Mère. « Et quelle est donc sa « parole à Lui, le Seigneur ? « Je fais toujours ce qui plait à « mon Père et je suis toujours avec Lui. » Voilà le fond de « l'âme du Christ.

« Et c'est une harmonie au Cœur de Dieu que ce chant « unique : « Oui, mon Dieu, oui, votre volonté soit faite en « moi, sur moi et sur ceux que j'aime, sans si, sans mais, « sans pourquoi. »

Puis elle descendait volontiers au détail pratique des réalisations. Que de fois elle nous a répété : « Le secret de la per- « fection, le voici : Ne faire, ne voir qu'une chose à la fois. « Faire ce que l'on fait — n'importe quoi, comme cela vient « de la volonté de Dieu — avec une simple vue de Dieu « qui est là, qui nous voit et qui nous bénit ! »

CHAPITRE XVI

LES CONFÉRENCES DE MÈRE MARIE DE JÉSUS AU CHAPITRE (Suite).

Doctrine de vie. — La communion au mystère du Verbe Incarné. — L'oraison. — L'amour. — La charité fraternelle. — La paix. — La joie. — La liberté d'esprit.

Nous venons de parcourir avec Mère Marie de Jésus les diverses morts d'où procède la vie qui ne meurt plus, la vie parfaite dans le Christ. Au fond, toutes ces morts particulières convergent vers une seule mort, c'est-à-dire vers le dégagement de toute créature, de toute volonté propre, de toute attache personnelle.

Il n'y a aussi qu'une seule vie, et c'est la vie divine, la vie suressentielle, la vie incréée, les relations mêmes des trois divines Personnes, auxquelles nous communions par le Verbe Incarné, notre Voie vers l'adorable Trinité.

Nous touchons ici au nœud de la pensée de notre Mère Fondatrice. Elle avait à un haut degré le sens de cette vérité fondamentale qui jette un jour si lumineux sur les plus grands problèmes qui préoccupent l'âme humaine : l'unité de la loi divine en toutes choses.

Elle aimait à retrouver dans les lignes de notre vie du Carmel l'empreinte de la loi de la vie trinitaire et la ressemblance de la loi de l'Incarnation. « Regardons, » nous disait-elle, « la « vie divine, telle qu'elle se passe au sein des Trois : Dieu se « connaît, Dieu s'aime. Un regard qui aboutit à l'amour,

« n'est-ce pas aussi toute notre existence de Carmélites ? « N'est-elle pas faite à l'image de la Trinité adorable ? Fixer « notre regard sur les choses éternelles, et un regard fécond « qui aboutit au don d'amour, au vouloir efficace... qu'il est « grand, ce mystère dont nous devons vivre !

« Mais voici que le Sauveur est venu pour manifester « cette loi de la Trinité Sainte et nous la rendre plus imitable. « *Dieu nous a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient en « Lui* —, ceux qui passent sous la loi du Christ et deviennent « conformes à l'image du Fils consubstantiel — *aient la vie « éternelle* [1].

« Pour nous, Carmélites, toute notre vie, c'est donc de « perpétuer l'Incarnation du Verbe. Un Saint, c'est le Verbe « continué : il achève l'Incarnation. Car l'Incarnation n'est « pas encore réalisée en ses profondeurs pour toutes les âmes ; « elle n'est pas faite quand elle n'est pas vécue, quand nous « ne portons pas dans notre âme et dans notre chair Jésus « Crucifié. Le corps mystique du Christ sera achevé lorsque « le dernier des élus entrera au ciel.

« Jésus veut nous faire passer de ce monde à son Père, de « notre misérable vie à sa vie divine, de notre moi au sien, « de notre orgueil à son humilité, de notre tiédeur à sa vie « d'amour, de notre méchanceté humaine à sa bonté divine. « Il veut nous faire des corps et des âmes purs comme le lis « des champs ou plutôt comme le Lis des cieux, comme Lui- « même, afin que, lorsque le Père éternel nous regardera, Il « ne voie plus en nous que son Fils bien-aimé. »

Et notre Mère ajoutait, avec son éloquence simple et entraînante : « Je ne me sens pas la grâce de vous dire : « Pratiquez jusqu'à l'héroïsme telle ou telle vertu. Mais je « veux vous montrer Jésus-Christ, je vous demande d'avoir « Jésus-Christ comme vertu. Il faut tous les jours nous « regarder, nous mirer en Lui, comme dit notre Père Saint « Jean de la Croix : *Allons nous voir dans votre beauté, sur la*

1. Jean, III, 16.

« *colline et sur la montagne, où coule l'eau fraîche et limpide* [1].

« Allons le voir dans l'humilité, la douceur de sa crèche, « dans les accroissements de sa vie d'enfance. Allons le voir « sur la montagne, sur cette montagne où Il prêche, où Il « se transfigure, où Il agonise, mais surtout où Il meurt. « C'est là qu'il faut planter trois tentes et demeurer avec « Lui. C'est là qu'*Il est constitué Roi* [2], pour nous apprendre, « de sa Croix, la plus grande perfection de toutes les vertus. »

On nous pardonnera cette longue citation : c'est la substance même, la plus profonde, des enseignements de notre Mère. Toute l'œuvre de mort et de vie qu'elle voulait accomplir en ses filles se résume en cet unique mot : la communion pleine au mystère du Verbe Incarné, contemplé de ce regard d'amour qui reçoit l'objet de la vision et qui l'exprime dans la vie.

« Il faut passer dans notre existence de Carmélites, » nous disait-elle, « du Christ crucifié au Christ glorifié. Vous ne « pouvez pas être crucifiées avec le Seigneur dans les lignes « d'abnégation et de mort qu'Il vous a données, si vous « n'êtes pas glorifiées avec Lui dans votre vie d'oraison. » Pour elle, l'oraison était l'élément lumineux et divin qui couvre nos austérités d'un vêtement de gloire, tel le manteau immaculé qui cache les plis sombres de notre bure carmélitaine.

Les leçons de Mère Marie de Jésus sur l'oraison étaient simples comme son âme et comme son élan vers Dieu. S'agissait-il de former les plus jeunes religieuses ? « En venant « à l'oraison, » leur disait-elle, « vous devez vous mettre en « présence non de quelque chose, mais de quelqu'un, vous « poser non face à une idée, mais face à un Être vivant, qui « vous écoute, qui vous parle, qui vous donne : face au Dieu « vivant. »

« Il faut, » disait-elle encore, « que notre oraison soit *notre*

1. *Cant. spirituel*, str. XXXVI.
2. Ps. II, 6.

« oraison, l'oraison de notre état, correspondant à la grâce « de Dieu sur nous dans le moment présent, à nos attraits, à « nos difficultés ou à nos fautes.

« Il faut aussi qu'elle soit vivante. En quelque état d'im- « puissance, de sécheresse ou de distraction que nous soyons, « nous pouvons toujours faire oraison en nous ramassant « dans notre foi et en nous jetant dans l'amour, de toute notre « volonté. L'âme peut, par l'acte de foi, entrer immédiate- « ment dans le recueillement qui fait toucher Dieu.

« Je ne sais pas de meilleur moyen, » disait-elle, « quand on « ne peut pas prier, que de faire un véritable acte de foi. Si « le premier ne réussit pas, faites-en un second : « Mon Dieu, « je crois fermement que vous êtes là, vous qui êtes mon Créa- « teur et mon Père, vous qui êtes né pour moi, qui êtes mort « pour moi... » On peut dire ainsi tout au long le *Credo*.

« Alors on entre dans la désolation consolée qui est déjà « de la vie. *Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait « mort* [1]. »

Tous ces mots étaient, pour cette âme de foi, d'une vérité profondément vécue. Notre Mère avait, en effet, dans les difficultés et les épreuves de la vie d'oraison, une énergie admirable, qu'elle s'efforçait de communiquer à ses filles. Que de fois ne nous a-t-elle pas répété : « C'est la prière d'ago- « nie qui sauve le monde ! Nos oraisons, même de grande souf- « france, ne nous laissent jamais sans une force divine. « Jamais on ne s'approche de Dieu sans que Dieu donne, si « sèche, si douloureuse que soit la prière. Ah ! venons-y « comme des affamées, comme des pauvres. S'il nous semble, « ensuite, n'avoir rien donné, nous avons toujours reçu, car « on ne peut s'approcher du feu sans être réchauffé. »

Mais l'oraison qui lui semblait par excellence celle d'une Carmélite, l'oraison qui ne doit jamais cesser, c'est l'oraison de regard et d'amour. Serions-nous dans notre vocation si les grands actes de contemplation et de charité n'étaient pas la vertu même de notre vie ?

1. Jean, XI, 25.

« La source jaillissante, » nous disait notre Mère vénérée, « est surtout pour nous dans l'acte permanent, continuel, de « notre âme fixée en Dieu par le regard. *Celui qui me mange « aura encore faim*, est-il dit dans la Sainte Écriture, *et celui « qui me boit aura encore soif* [1]. Cette faim, cette soif, cette « fixité du désir et du regard, c'est toute la vie intérieure de « Madeleine : c'est l'essence propre de notre vie du Carmel. « Et Jésus nous le rend par son divin regard fixé à son tour « sur notre âme.

« Lorsque vous regardez le Seigneur et que le Seigneur « vous regarde, votre âme touche Dieu, elle boit aux sources « de Dieu, elle s'échauffe et se remplit d'amour. Le Christ « est le foyer d'amour : on ne peut le regarder sans en être « brûlé. *Notre Dieu est un feu consumant* [2]. »

Sur ce sujet de l'oraison, Mère Marie de Jésus avait des mots exquis de simplicité et de vérité, qui révélaient le secret de ses intimités divines : « Qu'est-ce donc que l'état d'orai- « son ? C'est l'amour de Notre-Seigneur et l'amour de Dieu « qui nous fixe auprès de Lui, qui nous ramène sans cesse « sous son regard, qui fait que nous ne pouvons travailler, « que nous ne pouvons souffrir qu'à côté de Lui. Enfin, pour « tout dire d'un mot, c'est Lui toujours avec nous, et nous « toujours avec Lui. »

Et, pour terminer, comment ne pas citer une délicieuse définition que notre sainte Mère Thérèse n'aurait pas désavouée peut-être, et qui fait penser instinctivement à son mot charmant : *L'oraison est un commerce d'amitié avec Dieu.* « Faire oraison, » disait notre Mère, « c'est être intime avec « Notre-Seigneur. »

Nous avons parlé de la mort et de la vie. Un seul mouvement opère la mort et la vie : l'amour ; l'amour, vainqueur dans la mort et dans la vie, vainqueur de la mort et de la vie, force vitale des énergies divines de toutes les intelligences

1. Ecclésiastique, XXIV, 29.
2. Hébr., XII, 29.

qui se sont pénétrées de lumière, de tous les cœurs droits qui ont choisi le vrai et marché dans la suprême rectitude ; l'amour chaud, l'amour ardent, triomphant des ombres de la mort : *Quand même je traverserais les ombres de la mort, je ne craindrais rien, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi* [1].

L'amour, disait Saint François de Sales, *est fort comme la mort pour nous faire tout quitter ; il est magnifique comme la résurrection pour nous parer de gloire et d'honneur.*

La doctrine de Mère Marie de Jésus était au plus haut degré une doctrine d'amour.

« Où faut-il donc mener les âmes du Carmel ? » disait-elle souvent. — « Aux sources d'amour. Jésus veut se réfugier « dans les âmes qui aiment et prendre son repos d'amour « auprès d'elles. Il nous dit, en nous détachant de tout ce « qui passe : « Pense à moi, et je penserai à toi. » Et l'âme « qui obéit à ce commandement d'amour parfait obtient que « le ciel soit fait au fond de son cœur par une paix divine, « prélude des joies éternelles. Vers elle *le Seigneur incline « les cieux et il descend* : *Inclinavit cœlos et descendit* [2]. »

Notre Mère insistait avec une égale profondeur sur l'appel de l'amour incréé et sur la réponse de l'amour créé. Elle avait, pour nous parler du pas de Dieu vers sa créature, des mots si pénétrants, si vivants !... « Il me semble, » nous disait-elle une année au temps de la Passion, « il me semble « voir Notre-Seigneur sur les pentes du Calvaire, *bondissant « sur les montagnes, franchissant les collines* [3]. Rien n'arrête « sa course. — Où allez-vous, Seigneur ? — A ta recherche. « Je cherche mes épouses et je les trouverai au matin de ma « Résurrection, pour leur communiquer ma vie. — Le Sei- « gneur nous cherche d'une poursuite d'amour.

« *Si nous savions le don de Dieu* [4] !... le don de Dieu dans « nos vies de Carmélites !... » Et elle ajoutait avec tristesse :

1. Ps. XXII, 4.
2. Ps. XVII, 10.
3. Cant., II, 8.
4. Jean, IV, 10.

« Il y a des âmes qui n'ont jamais su le don de Dieu, qui ne le « sauront jamais, qui arriveront au jour de la mort sans avoir « connu l'amour de Dieu pour elles.

« Oh ! mes Sœurs, ajoutait-elle, *l'heure est venue de sortir « de notre sommeil* [1] et de contempler l'amour du Seigneur. « En venant au Carmel, nous avons voulu lui faire de notre « âme une libation d'amour, briser notre vase à ses pieds « pour Lui seul. C'est si beau, ce vase brisé, cette liqueur qui « s'écoule goutte à goutte aux pieds du Seigneur. C'est la vie « des âmes qui vivent en sacrifice et en amour.

« L'amour, pour une Carmélite, remplace tout le reste. « Ce que les âmes de la vie active donnent à Notre-Seigneur « en apostolat et en dévouement extérieur, une Carmélite « le lui donne en amour. » Et elle ajoutait, se peignant elle-même à son insu : « Sa vie est une vie donnée, une vie déli- « vrée, une vie toute divine. On est Carmélite pour aimer « Notre-Seigneur à la folie et laisser tomber tout le reste.

« Il passe constamment dans chacune de nos vies, nous « demandant : « Veux-tu me mettre au-dessus de tout ? » Il « faut lui faire toujours la même réponse : « *Oui, Seigneur, « vous savez bien que je vous aime* [2]. »

Pour elle, l'amour, *l'amour-prêtre* : *amor sacerdos*, avait tous les droits, toutes les puissances. Elle nous conseillait, à la moindre faute, de recourir à une « absolution d'amour », de nous plonger dans un « baptême d'amour ».

Nous l'entendons encore laisser échapper ce cri de son âme ardente : « Nous avons été créées pour aimer plus que les autres ; c'est pour aimer *plus* que nous sommes venues ! » Elle avait le sens si profond, notre vénérée Mère, que des Carmélites de Paray-le-Monial sont « posées, mises à part pour « aimer l'Amour... pour adorer l'amour du Cœur de Notre- « Seigneur, pour être sa proie ! »

S'il lui semblait qu'un instant baissait la flamme divine, elle trouvait aussitôt dans son propre cœur des industries

1. Rom., XIII, 11.
2. Jean, XXI, 15.

ravissantes pour la raviver. Nous n'en citerons qu'une, qui nous rappelle des souvenirs sacrés : « Aux heures d'obscurité « ou de dispersion où la parole intérieure se fait plus faible, » nous disait-elle, « annonçons à notre âme la présence de Dieu « par ce seul mot prononcé doucement et profondément : « Jésus-Christ. L'âme, alors, se recueille, tout se tait, tout « fait silence ; Il est là... Jésus-Christ. »

Lorsque notre Mère bien-aimée, mourante, l'âme déjà fermée aux choses de la terre, n'entendait plus que les choses divines et célestes, c'était par ce mot prononcé « doucement et profondément » que nous communiquions encore avec elle : « Jésus-Christ... » C'est le dernier mot qu'elle ait entendu et qui l'ait consolée ici-bas.

Sa mort a été pour nous, d'une manière émouvante, l'expression achevée de ce qu'elle nous avait prêché toute sa vie. Nous dirons plus tard comment sa dernière prière à ses filles, cette prière suprême que nous voudrions tant avoir exaucée, fut un appel à la charité.

L'apôtre Saint Jean, dans ses dernières années, ne savait répéter qu'une parole : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* » Plus elle approchait de sa fin, véritable consommation de charité parfaite, plus notre Mère redisait, elle aussi, le mot de l'amour.

Elle a tant porté dans son cœur, élargi par la présence rayonnante de Dieu, elle a tant porté le second amour, égal au premier, preuve du premier, divin comme le premier ! Elle a eu des trésors de charité filiale pour la Sainte Église : « L'Église, » nous disait-elle, « qu'il faut l'aimer ! Nous sommes « pour elle... »

En vraie fille de Sainte Thérèse, elle a eu le sens et la passion des âmes et elle allumait sôuvent notre flamme apostolique, nous disant : « Allons aux âmes, mes Sœurs, allons aux « âmes... non pas directement vers elles, mais directement « vers Dieu. »

En parlant de son enseignement de vie sur la charité,

nous insisterons surtout, cependant, sur ces échanges fraternels de la vie religieuse, sur cette communion des Saints plus intime, plus étroite, plus sacrée qu'aucune autre, parce qu'elle est établie entre âmes scellées pour le Christ.

« Toutes les perfections de Dieu sont admirables, » nous disait-elle, « mais elles ne sont pas toutes imitables. Il en est « que notre nature bornée ne peut reproduire. Celle qui est, « par excellence, le propre de Dieu et qui, en même temps, « se proportionne mieux qu'aucune autre à notre faiblesse « et se prête mieux à notre imitation, c'est sa bonté.

« Si vous voulez savoir où vous en êtes dans votre vie « d'âme, voyez où vous en êtes de la charité, je parle de la « charité positive, de la bénignité de Notre-Seigneur « enfin. »

Elle flétrissait constamment ce que le Père Gratry appelle *détruire en soi les émotions nécessaires de la vie.* « Parce que « nous sommes au désert, » disait-elle, « il est à craindre que « nous comprenions mal la vie érémitique, *l'esprit de mort,* « comme on dit au Carmel, et que, dans notre existence « fermée, la séparation, la mortification des relations dégé- « nère en quelque chose de dur. Oh ! comme c'est loin de la « charité de Notre-Seigneur ! Il ne faut jamais que, sous « prétexte d'oublier tout ce qui n'est pas Dieu, nous allions « à un idéal qui ne serait pas l'amour. *Celui qui n'aime pas ne « connaît pas Dieu, car Dieu est amour* [1].

« Ces âmes qui s'imaginent que la perfection consiste à « tuer le cœur, oublient que Saint Paul a condamné ceux qui « sont *sans affection* [2]. Ces âmes, elles ne savent pas l'amour !... « l'amour qui fait qu'on vit dans les autres plus qu'en soi, « l'amour qui fait comprendre que, dans une vie comme la « nôtre, tout est commun : les joies, les peines, les souffrances.

« Est-ce donc nous occuper de ce qui ne nous regarde pas « que d'avoir pour nos Sœurs, en toute occasion permise, une

1. Jean, IV, 8.
2. Rom., I, 31.

« parole affectueuse, un bon regard, une patience aimable, « une attitude où la cordialité se fait sentir ? »

Que de fois Mère Marie de Jésus, avec son grand cœur si chaud, si héroïquement bon, est revenue sur cet écueil que la vie érémitique pourrait offrir à certaines âmes ! Cette charité, non seulement effective et prouvée par le dévouement, mais affective et pleine de toutes les délicatesses, répondait au fond le plus intime de nature et de grâce de notre Révérende Mère. « Tout ce qui est en nous doit être humain au bon sens « du mot, » nous disait-elle. « Il est rapporté de notre sainte « Mère qu'elle était *tant divine qu'humaine.* Et pour moi, si « j'entrais en rapports avec vous sans vous aimer, c'est que « le Cœur de Notre-Seigneur ne battrait pas dans mon cœur, « c'est que je ne serais pas avec Dieu, et que Dieu ne serait « pas avec moi. »

On croit entendre l'écho des paroles de Sainte Thérèse elle-même : *Croyez-moi, ceux qui aiment Dieu par-dessus toutes choses et rapportent à Lui seul leurs autres affections, aiment aussi le prochain, et d'un amour plus grand, plus véritable, plus utile et avec plus d'ardeur que ne font les autres : enfin, c'est de l'amour* [1] !

Notre Mère voulait que nous ne voyions en toutes nos Sœurs que « Dieu participé » avec un profond respect pour leur être de grâce. « Regardez en chacune d'elles, » nous disait-elle volontiers, « non pas seulement la grâce qu'elle a « actuellement, mais celle qu'elle aura un jour et la gloire « qu'elle a déjà en Dieu. Dieu nous voit, » ajoutait-elle, « non comme nous sommes, mais comme nous serons quand « Il aura fini son œuvre en nous : voilà pourquoi Il nous « aime. La charité a le même regard. »

Elle voulait établir notre amour fraternel au-dessus de toutes les surprises, dans une région où les misères inévitables ici-bas, n'exercent plus d'influence. « Il faut faire dans la vie, » disait-elle, « certaines douloureuses expériences :

1. *Histoire de Sainte Thérèse, d'après les Bollandistes*, t. I, ch. XVI.

« l'expérience de nos propres imperfections pour affermir « l'humilité, et l'expérience parfois de celles des autres pour « nous fonder dans une charité supérieure à toutes les fra- « gilités humaines. »

A ces hauteurs et ainsi affranchi, le grand amour religieux exerce un rayonnement paisible et absolument saint. « Notre « devoir est de créer autour de nous une atmosphère qui « donne aux âmes la liberté divine, » disait notre Mère. Et encore ce mot que nous lui avons entendu répéter si souvent : « Dieu aime ceux qui procurent la paix ; ce sont les fils de sa « prédilection, les enfants créés à sa ressemblance ; ils « donnent de Dieu parce qu'ils ont Dieu. *Beati pacifici, quo-* « *niam filii Dei vocabuntur* [1]. »

La paix ! C'était encore une des grandes paroles de vie de Mère Marie de Jésus. Comme toujours, elle allait en chercher les suprêmes réalités dans la communion au Verbe Incarné. Elle avait goûté l'état de paix de son Seigneur. Elle savait que l'âme ne communie ici-bas à la paix glorieuse de la Résurrection que lorsqu'elle a su trouver la paix sur le Calvaire.

« Mes Sœurs, » aimait à nous dire notre Mère, « soyez « des âmes de paix. Les voies de Dieu sont dans la paix. »

« Si nous pouvions voir, » ajoutait-elle un jour, « comment le « Verbe se lève de cette paix éternelle où Il habite avec le « Père et l'Esprit Saint pour venir dans nos âmes !... Il « attend d'abord que notre demeure soit pacifiée. Mais alors « avec quelle abondance Il s'épanche ! Les missions divines « ne cessent jamais. Il n'est pas une âme en paix vers laquelle « la Trinité Sainte ne s'incline aussitôt pour se donner à elle. « La paix est le signe précurseur et immanquable des avène- « ments divins.

« La paix, c'est la force d'une âme qui se met au-dessus de « tout ce qui passe et qui regarde toutes choses en Dieu. »

Et, descendant sur le terrain pratique, comme elle le fai-

1. Matt., V, 9.

sait avec tant d'aisance maternelle : « La paix, pourquoi la « perd-on trop souvent ? — C'est qu'on est attaché. — A « quoi ? — A rien, ou à bien peu de chose. Mais qu'on touche « à un petit arrangement que nous avions fait, qu'on effleure « un peu notre amour-propre, quand nous ne sommes pas « entièrement détachées, nous perdons la paix. »

Elle terminait sur ce mot exquis : « Pour aller au Père, « vivons dans un ciel de paix. Laissons tomber tout ce qui « n'est pas l'Hôte de notre ciel : Dieu. »

Avec la paix, plus haut peut-être encore, notre Mère aurait voulu nous donner ce qu'elle possédait si admirablement elle-même, ce qu'elle appelait la science du Carmel et notre patrimoine de famille : la joie divine, ce fruit de la charité qui n'est pas distinct de l'amour, ainsi que l'enseigne le Docteur angélique : *Gaudium non est virtus a charitate distincta, sed quidam est charitatis actus seu effectus. — La joie n'est pas une vertu distincte de la charité, mais elle en est l'acte ou le fruit* [1].

Il semblait à Mère Marie de Jésus que le mot du Psalmiste avait été dit plus expressément pour nous que pour d'autres, et que les enfants du Carmel, par cela seul qu'ils sont voués à l'amour, devaient être par excellence *ce peuple bienheureux qui sait la jubilation* [2].

Quand elle nous parlait de la joie, elle semblait toucher aux cimes ; et, de fait, la joie n'est-elle pas la cime du don, comme elle est la suprême délicatesse de l'amour ?

Notre Mère, nous le dirons, ne comprenait guère dans le sacrifice que l'état de joie. Elle savait si bien elle-même ce que Saint Thomas encore appelle *la joie qui naît de la divine charité : Gaudium quod ex divina charitate procedit* [3] ! Aussi son âme débordait-elle quand elle nous définissait cette vertu de consommation.

1. Saint Thomas, *Somme théologique*, II, 2e part., quest. XXVIII, art. II.
2. Ps. LXXXVIII, 16.
3. Saint Thomas, *Somme théologique*, II, 2e part., quest. XXVIII, art. II.

« La joie spirituelle, c'est l'état foncier d'une âme complè-
« tement donnée, c'est le rayonnement de l'amour, c'est la
« fleur de la charité, c'est le ravissement de celui qui aime en
« celui qui est aimé, c'est quelque chose de céleste qui des-
« cend du Cœur de Dieu dans le cœur de l'homme et qui
« emporte le cœur de l'homme vers le Cœur de Dieu. La joie
« donne à l'âme quelque chose de léger et comme d'ailé ;
« elle la soulève au-dessus de la terre, de ses épreuves, de ses
« souffrances ; elle la laisse planer en Dieu seul. »

Combien Mère Marie de Jésus a aimé et répété l'admirable parole du Maître : *Entre dans la joie de ton Seigneur* [1] !...
« C'est le mot, » nous disait-elle, « qu'une Carmélite entend
« dès cette terre, car elle aime tant son Époux que l'éternel
« et indéfectible bonheur de Dieu est sa demeure et sa joie
« ici-bas déjà.

« Oh ! vivons notre vie dans les lignes joyeuses d'un amour
« qui donne. Aimons en vérité, c'est le secret de toute joie.
« Car aimer, c'est se donner, c'est s'absorber en Celui qu'on
« aime, c'est se mettre dans la bienheureuse incapacité de
« regarder sa propre souffrance, mais seulement son amour.

« Ce qui nous met dans la joie, c'est la vie vivement menée,
« c'est le sacrifice accompli généreusement, c'est l'austérité
« de la discipline intérieure. Si nous faisons un peu ce que
« nous voulons, si nous nous donnons à demi au devoir quo-
« tidien, si nous ne dépensons pas toute l'intensité d'action
« spirituelle dont nous sommes capables, nous sommes mal
« à l'aise, resserrées, sans joie et sans vigueur, et nous ne
« pouvons courir dans les voies de Dieu. »

« Nous devons la joie à Dieu, » aimait-elle à dire encore,
« nous devons la joie autour de nous, nous devons la joie
« à notre âme.

« Nous devons la joie à Dieu parce qu'Il est tout bien,
« toute bonté, toute beauté, tout amour ; Il est toujours
« Dieu et Il est toujours notre Dieu : il y a là pour nous une

1. Matt., XXV, 23.

« source intarissable de joie. Et puis *l'ami de l'Époux ne se « réjouit-il pas lorsqu'il entend la voix de l'Époux* [1] ? Cette « voix de l'Époux qu'entendait Jean-Baptiste, nous l'en- « tendons aussi, et elle nous fait sortir de nous dans la jubi- « lation.

« Nous devons aussi la joie à notre prochain : le don de soi « dans la joie, c'est le rayonnement de l'amour. Et nous ne « pouvons pas le connaître, si nous ne vivons pas hors de « nous-mêmes, des petites choses, des menues meurtrissures, « inévitables sur le chemin.

« Il faut aussi que nous donnions la joie à notre âme ; il « faut qu'elle chante toujours, puisque c'est toujours la « volonté du Bon Dieu qui se fait et son règne qui arrive « pour l'âme abandonnée à Lui. Quand nous sommes tristes, « c'est que nous sommes en nous-mêmes. Si nous étions tou- « jours en Dieu, nous serions toujours joyeuses. »

Faut-il ajouter une note d'amour qui ne pouvait manquer de s'harmoniser dans la vie et les enseignements de notre Mère avec la paix et la joie : c'est la liberté d'esprit.

« Rien n'est libre comme le saint amour, » aimait-elle à dire, « et il faut le rendre libre en nous. Nous sommes faites « pour la montagne, la montagne de la liberté d'esprit. Quand « on vit sur la montagne, on regarde de haut toutes les choses « basses, petites, inutiles ; on voit tous les orages sous ses « pieds. On se met en face de la volonté du Bon Dieu, et puis « on l'accomplit dans la paix. »

Mère Marie de Jésus avait, à la fin de sa vie surtout, cette liberté souveraine des âmes totalement dégagées, sûres de leur Dieu, sûres de leur amour. *Elle marchait dans un chemin spacieux* [2], suivant l'admirable parole du Psaume, et elle ne cessait de nous prêcher, à nous aussi, l'affranchissement de nous-mêmes dans une divine simplicité : « *Duc in altum... Allez au large* [3]. »

1. Jean, III, 29.
2. Ps. CXVIII, 45.
3. Luc, V, 4.

Nous ne savons si nous avons réussi à donner quelque idée de cet enseignement dilatant, fort et suave tout ensemble, fait de la plus lumineuse raison, mais bien plus encore des clartés souveraines de la foi et de l'amour. Ainsi notre Mère nous conduisait du renoncement absolu à la vie délivrée, libre et joyeuse. Elle aurait voulu apprendre aux âmes à prononcer sans cesse la double parole de mort et de vie, jusqu'à ce que, humbles, pauvres d'esprit, pures et nues, elles arrivent à la suprême simplicité qui permet au Christ d'apparaître enfin et de transparaître en elles : *Quand le Christ, votre Vie, apparaîtra, vous aussi, vous apparaîtrez dans la gloire* [1].

1. Col., III, 4.

CHAPITRE XVII

LES CONFÉRENCES DE MÈRE MARIE DE JÉSUS AU CHAPITRE (Suite).

Culte de Mère Marie de Jésus pour les mystères de l'année liturgique et pour la Sainte Écriture. — Son don d'expression.

On n'aurait pas une idée complète des enseignements de Mère Marie de Jésus si nous ne disions quelques mots encore de deux sentiments profonds qui s'y faisaient jour : nous voulons parler de son double culte pour les mystères de l'année liturgique et pour la Sainte Écriture.

L'une des grandeurs de la vie du Carmel, c'est qu'elle est projetée tout entière dans la vie même de l'Église et du Seigneur Jésus. Les événements qui nous sont propres ont disparu en quelque sorte devant les mystères du Christ toujours présents, toujours vivants, nous entraînant dans leur cycle et versant sur nous leurs richesses de lumière et d'amour, de joies et de souffrances divines.

Mère Marie de Jésus avait le sens de cette vie liturgique, toujours dans le présent, pour laquelle il n'y a ni passé ni avenir. « Ce n'est pas il y a vingt siècles, » nous disait-elle, « que Notre-Seigneur est né, c'est actuellement. « Il vit encore tout son mystère. Ce sont nos péchés qui ont « chargé ses épaules d'un fardeau plus lourd ; c'est notre « foi et notre amour d'aujourd'hui qui ont soulagé et consolé « son Cœur.

« Voyez : toutes les prières de l'Église parlent à Dieu de

« son Fils qui est né cette nuit, qui meurt en ce moment « pour nous sur la Croix, ou dont la Résurrection illumine « cette nuit glorieuse. La sainte liturgie dit toujours : « aujourd'hui. »

Notre Mère vénérée vivait sous cette acuité du moment présent, et elle avait le don de communiquer l'actualité de grâce de chacun des mystères qu'elle pénétrait si profondément.

Parmi eux, elle avait ses prédilections, motivées généralement, au cours de sa belle vie de Carmélite, par quelque lumière plus particulière, par quelque grâce plus intime, dont elle retrouvait chaque année le souvenir et le renouveau.

Combien elle a aimé l'Avent, la prière de l'Avent, toute de désir, d'humilité, de confiance ! Pour elle, c'était par excellence le temps de l'oraison. « L'oraison, » nous disait-elle, « c'est le « regard sur Dieu, sur Notre-Seigneur et surtout sur son « Cœur, sur les choses que le Verbe chantait dans l'âme du « Christ. Et l'oraison de l'Avent, c'est se pencher sur son « Cœur d'enfant caché en Marie et y découvrir le don de Dieu. « Oui, si nous voulons écouter le Verbe, il faut nous tenir aux « portes, contre le Cœur de Marie, afin d'entendre les batte- « ments du Cœur de Jésus. »

Le mystère de l'Incarnation était pour elle plus qu'une dévotion, nous l'avons dit : c'était sa vie. Mais, comme le Cardinal de Bérulle, elle avait un attrait particulier pour contempler le premier moment où l'Humanité du Verbe, « s'éveillant du néant, se vit unie à la Divinité et se trouva « face à Dieu, dans quelle humilité, quelle adoration et quelle « plénitude d'oblation ! »

Combien aussi notre Mère a aimé Noël, ce mystère de douceur, de silence et de joie !

Nous avons dit déjà son attrait pour l'Épiphanie, pour la retraite de Jésus au désert.

Mais, chaque année, quand revenait « la grande histoire, « toujours vivante, toujours sanctifiante, toujours trans- « formante », de la Passion du Seigneur, les Chapitres de

Mère Marie de Jésus se faisaient plus forts, plus beaux, plus vibrants surtout, qu'en aucun autre temps.

En 1916, moins d'un an avant sa mort, elle s'écriait, sous le coup d'une émotion profonde et avec une simplicité dont nous nous souviendrons toujours : « Il me semble que je n'ai « jamais compris, que je n'ai jamais vu... il me semble que c'est « la première fois que je m'aperçois que Notre-Seigneur « Jésus-Christ, mon Dieu, a souffert, qu'Il est mort pour « moi. »

« C'est si grand, si saint, » disait-elle encore, « d'habiter « dans l'immensité des douleurs du Christ ! Nous ne le pouvons « que dans un grand silence intérieur et extérieur, recueillies « jusqu'au fond de nous-mêmes, plongées dans ces réalités « dont notre âme pénétrée doit vivre. »

Tous les ans, le Chapitre du Vendredi Saint était d'une beauté et d'une force admirables. Aussi nous ne pouvons dire l'impression poignante qui serrait nos cœurs, six jours après la mort de notre Mère, lorsque, pour la première fois, nous ne la vîmes plus au milieu de nous, pour nous redire, de sa chère et grande voix, les souffrances du Maître. Les avons-nous jamais vécues, cependant, comme cette douloureuse année ?

Sainte et vénérée Mère ! Nous ne saurions oublier la joie qui la transfigurait dès l'aube de la Résurrection. A peine l'*Exultet* avait-il retenti, — cet *Exultet* qu'elle a tant aimé — que la divine allégresse qui déborde du mystère envahissait toute son âme : elle était littéralement transportée hors d'elle-même dans la joie du Seigneur.

Combien elle a goûté, et avec quels attraits toujours croissants, cette liturgie du Samedi Saint ! *Lumen Christi... O vere beata nox !* Que de fois, dans ses notes intimes, ces mots reviennent, avec une supplication ardente vers l'*Agneau Lumière* [1], comme elle disait, après l'Apocalypse.

Par un attrait semblable à celui qui la pressait au jour de

1. Apoc., XXI, 23.

l'Incarnation, notre Mère aimait à contempler, à l'aube pascale, le premier moment de la Résurrection, le premier mouvement de la sainte Humanité glorifiée vers la Trinité adorable.

Elle aimait à entrer dans ces plaies sacrées devenues des foyers de gloire et de lumière, à adorer ces divins stigmates transfigurés, à se mettre sous la puissance de vie qui s'en échappe. « Il me semble, » nous disait-elle, « que, dans la « communion du matin de Pâques, en touchant, non la « frange du vêtement du Maître, mais son propre Corps, « nous pouvons revivifier toute notre existence et ressus- « citer avec Notre-Seigneur. »

Elle connaissait ce très saint et très respectueux attouchement de l'amour qui va, non seulement au sacrement de l'humanité du Christ, mais, à travers ce voile glorieux, à sa vie divine, à la divinité elle-même.

Par-dessus tout, Mère Marie de Jésus aimait à contempler, dans la Résurrection, le double mystère de la recherche aimante de Jésus par les siens et des douces visites du Maître à ses amis. « On trouve, » disait-elle, « de délicieuses pages « d'Évangile sur les apparitions de ce saint temps. J'aime « beaucoup celles qui nous peignent le Seigneur apparaissant « aux Apôtres sur le rivage de la mer de Tibériade. Tout y est « plein, et plein d'amour : Jésus sur le rivage de la douce « éternité, si beau dans sa gloire encore voilée, reconnu par « Saint Jean ; sa question familière, d'une exquise bonté : « *Mes petits enfants, n'avez-vous rien à manger* [1] ? puis cet « interrogatoire sur l'amour, celui qu'Il nous pose sans « cesse... »

L'âme de notre Mère, pénétrée par le don de Piété, trouvait dans ces simples commentaires d'oraison, une onction toujours nouvelle.

C'est que la Sainte Écriture et particulièrement l'Évangile,

1. Jean, XXI, 5.

lui furent jusqu'à la fin une source de vie jaillissante. L'Évangile ne s'adresse-t-il pas aux âmes libérées, aux âmes parfaites, avec une parole qui est à part, qui est pour elles : les Béatitudes, les Conseils, les mots les plus divins de l'amour d'un Dieu ? Ne nous apporte-t-il pas, pure de tout alliage, la pensée même de Dieu... la pensée de Dieu sur la vie, sur la mort, sur l'amour ?

« *Mange ce livre* [1]. » Il semblait que la parole du Seigneur au Prophète avait été dite aussi à Mère Marie de Jésus, tant cet aliment céleste de la Sainte Écriture, « cette communion au Verbe et au Saint Esprit », comme elle aimait à l'appeler, avait pour elle toutes les saveurs et toutes les nourritures.

Elle ne souffrait pas qu'on amoindrît le sens de la parole sacrée, qu'on l'entendît autrement que dans l'absolu de la vérité divine. Après nous avoir cité l'admirable texte de Saint Jean : *Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi* [2] : « Pourquoi, » ajoutait-elle, « les saints Docteurs par-« lent-ils avec tant de force de l'unité de vie entre le Christ « et nous ? Parce qu'ils n'avaient pas peur de croire. Mais, « de nos jours, on diminue la parole évangélique, on n'ose pas « lui donner sa valeur absolue : on est écrasé devant tout « l'amour de Dieu pour nous, et on recule. Il est écrasant, « oui, mais il est vrai. »

Mère Marie de Jésus avait des applications ravissantes et tout originales des textes de la Sainte Écriture. Elle faisait passer en ses commentaires son cœur si pieux, son esprit ingénieux et fécond, dont la justesse était relevée d'une fleur de poésie.

Elle a tant aimé l'Évangile du Dimanche des Rameaux, avec l'épisode de l'ânesse que Notre-Seigneur ordonne à ses disciples d'aller détacher pour son service. Elle y voyait le symbole de l'âme choisie du milieu du monde pour passer à l'usage, « à tous les usages de Dieu. »

1. Ezéchiel, III, 1.
2. Jean, VI, 58.

Nous l'entendons encore, reprenant un à un tous les mots du récit sacré : « *Si quelqu'un vous demande : Que faites-vous ?* « *répondez : Le Seigneur en a besoin* [1]. Oui, » s'écriait-elle, « le « Seigneur a daigné avoir besoin de nous ! Notre rien, Dieu « l'a aimé, convoité... Comme ces deux pauvres montures « de son jour de triomphe, Il nous a vues *attachées entre deux* « *chemins* [2], hésitant peut-être entre Lui et le monde. Alors « Il nous a fait prendre le petit sentier étroit, en nous forti- « fiant dans la foi et dans l'amour. Il a dit : *Détachez-la*, et « tous les liens ont été brisés. Il a ajouté : *Amenez-la-moi* [3]. « Voilà pourquoi vous êtes dans sa maison, à son service, et « pourquoi vous verrez sa gloire dans Jérusalem. »

Jamais, non plus, notre Mère ne parlait mieux de la Sainte Vierge qu'en commentant les mots rares et pleins que l'Évangile a dits d'elle. Nous nous souvenons de ces quelques lignes sur la fuite en Égypte : « Jésus suffit à Marie... Elle le regarde, « elle l'aime : *O admirabile commercium* [4] !... *Prenez l'Enfant* « *et sa Mère* [5]. Alors il n'y a plus d'Égypte, il n'y a que le « ciel de la terre : Jésus et Marie. Avec eux, tout travail est « facile, toute solitude est comblée. »

Nous nous sommes attardées quelque temps sur les enseignements de notre Mère. Ses Chapitres étaient si bien « elle » ! C'était, sans préparation, le jet vivant de son âme et de son cœur.

On a pu remarquer, en passant, avec le son profond qu'ils rendent, le don d'expression que Dieu avait accordé à Mère Marie de Jésus, don inné chez elle, supérieur à toute culture, jaillissement qui charmait par sa spontanéité. Sa phrase avait une noblesse naturelle, s'alliant, sans l'ombre d'une recherche, à la simplicité du tour, parfois même à des incorrections charmantes. Son inspiration, toujours riche, se traduisait en un style coloré, facile et vivant, plein de grâce en ses brèves images.

1. Marc, XI, 3.
2. Id., 4.
3. Id., 2.
4. Antienne de la Circoncision.
5. Matth., II, 13.

Dieu l'avait créée vraie Carmélite et lui avait départi tous les dons propres aux âmes qu'Il appelle aux cimes du Carmel. Elle avait cet esprit de la montagne sainte où l'austérité se pare de fleurs, de la fleur de poésie.

Lorsque le Prophète nous parle de la montagne sacrée, il la décrit grande et magnifique : *La magnificence du Carmel lui est donnée, et, de là, ils verront la gloire du Seigneur, la beauté de notre Dieu* [1]. Et cependant cette montagne formidable s'est revêtue de grâces : *Le désert et la terre aride se réjouissent, la solitude est dans l'allégresse et fleurit comme le lis ; elle a germé des fleurs* [2]...

Les fils et les filles du Carmel ont souvent porté la ressemblance mystique des sommets qu'ils devaient habiter. Ils l'ont trouvée, cette ressemblance sacrée, d'une part, dans le don de force et d'austérité, signifié par la sublime vigueur de la solitude : *In silentio et in spe erit fortitudo vestra* [3], et, d'autre part, dans la grâce toujours fraîche de la poésie, symbolisée par les fleurs qui naissent au désert.

Notre sainte Mère Thérèse, notre Père Saint Jean de la Croix, Sainte Madeleine de Pazzi et jusqu'à nos dernières petites saintes, Élisabeth de la Trinité et surtout Thérèse de l'Enfant Jésus, ont reçu ce double héritage. Il était complet et très riche en notre Mère vénérée.

Partout, dans ses conférences spirituelles, dans ses lettres, dans les couplets qu'elle composait pour nous récréer aux jours de fête, elle unissait à une spiritualité éminemment puissante et solide un don de poésie, un peu incorrect parfois, mais si limpide, si jaillissant... Et puis, lorsque son âme était émue, lorsqu'elle atteignait, dans la simplicité, aux sources sublimes, elle chantait, et certains de ses Chapitres ont bien le son d'un chant de l'âme.

Ainsi se répètent les grâces de nos Saints dans les âmes vraiment filles et héritières de l'esprit du Carmel.

1. Isaïe, XXXV, 2.
2. Id., XXXV, 1.
3. Id., XXX, 15.

CHAPITRE XVIII

RAYONNEMENT PERSONNEL

La direction donnée par Mère Marie de Jésus. — La sainteté par le regard. — Confiance et dilatation. — Simplicité. — Foi en la grâce et respect du la grâce propre. — Les amitiés de Mère Marie de Jésus. — Son influence. — Sa correspondance. — Mort de Sœur Élisabeth de la Trinité et de Sœur Ange du Sacré-Cœur. — La guerre. — Les retraites du R. Père V.

Les emprunts que nous avons faits aux instructions de Mère Marie de Jésus indiquent assez quel fut le sens de la direction qu'elle imprimait autour d'elle.

Ame de lumière toujours, plus contemplative que moraliste, elle avait foi dans la puissance du regard ; elle montrait avant tout à ses filles les grandes réalités à vivre, elle mettait l'accent moins sur l'effort qui sépare que sur l'effort qui unit. Plus elle avançait dans l'existence, plus elle s'éloignait de l'esprit d'analyse, pour donner surtout aux âmes le regard lumineux, le regard hors de soi, qui est la grâce profonde de notre saint Ordre.

« Nous autres, Carmélites, » disait-elle, « nous nous faisons « saintes par le regard. C'est à force de fixer les yeux sur « Jésus-Christ que nous l'aimons jusqu'à nous transformer « en Lui. »

Pendant les cinq ou six dernières années de sa vie, Mère Marie de Jésus évolua dans un sens de plus en plus nettement carmélitain, et elle formait les âmes en les nourrissant toujours davantage de « notre pain », celui qui convient à des êtres créés pour le regard, pour le sacrifice d'amour, pour les

saintes intimités de la vie d'épouse avec le Christ. « Notre-« Seigneur, » nous disait-elle, « a soif d'être regardé. Et c'est le « regard de nos âmes sur Lui, ce regard divinement fécond, « qui, joint à l'action de la grâce, le fait naître, vivre, grandir « en nous. »

« Donnez-moi, » ajoutait-elle, « une âme qui regarde sans « cesse Jésus-Christ... Il est impossible que ses défauts ne « cèdent pas, qu'elle ne se sanctifie pas. Elle pourra, sans « doute, avoir des surprises, mais une faute consentie, mais « une infidélité ou une négligence habituelle, cette âme-là « en est délivrée. »

En effet, pour être vraiment contemplative, ne faut-il pas être déjà bien sortie de soi et bien affranchie de tout égoïsme ? Et même au point de vue des fidélités, les grandes fidélités intérieures du regard et de l'amour ne surpassent-elles pas en profondeur, en force d'union, en mérite et en difficulté, toutes les fidélités extérieures ? Une longue expérience des âmes avait enseigné à notre Mère la libération et parfois l'héroïsme qu'elles demandent.

Qu'on ne croie pas qu'une telle direction, moins préoccupée de détruire que d'édifier, d'attaquer les défauts en eux-mêmes que de prendre en Notre-Seigneur les vertus opposées, qu'on ne croie pas que cette spiritualité tout orientée vers la vie et vers le Christ vivant, n'exigeait pas des âmes de grandes profondeurs de dépouillement.

C'était une voie d'amour, et *il faut*, nous dit *l'Imitation, que celui qui aime embrasse avec joie tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer pour son Bien-Aimé* [1]. « Aimer, » nous apprenait notre Mère, « c'est donner, c'est se livrer, c'est se sacrifier. » Et cependant, *celui qui aime court, vole, il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point* [2].

Ce que Mère Marie de Jésus demandait avant tout à ses

1. *Imit. de J.-C.*, liv. III, ch. V.
2. Id.

filles, c'était de fortifier en elles la volonté, les hautes puissances du cœur, l'esprit de pénitence, et surtout d'aller à cette délivrance du moi, à cet *Egredere*, que ses paroles et bien plus encore sa vie n'ont cessé de nous enseigner.

Elle considérait la formation du caractère, la trempe de la volonté, comme l'une des plus saintes tâches que l'âme puisse entreprendre, une des plus profondes, une des plus fécondes dans l'ordre surnaturel. Sans cette discipline, ni les grandes fidélités, ni les affermissements solides, ni la vertu de force, ne semblaient possibles à notre Mère vénérée, et l'âme lui paraissait réduite aux efforts imparfaits d'une bonne volonté bien souvent insuffisante et limitée aux aspirations. La domination, la maîtrise de soi, nous disait-elle, voilà notre plus effective coopération à la grâce, voilà ce qu'il y a de plus personnel dans le travail de la sainteté.

Elle nous apprenait qu'on peut confirmer en soi des ardeurs volontaires, augmenter en son âme toutes les générosités, cultiver le cœur, accroître les grandes loyautés, les délicatesses de la conscience, recevoir et se donner à soi-même cette haute éducation morale qui libère l'âme de tout égoïsme et la fonde dans des habitudes de sainteté.

Notre Mère croyait profondément que la volonté, fortifiée par la répétition des actes courageux, devient la force irrésistible que nous admirons chez les Saints et chez les Martyrs. Ici, nous disait-elle, l'ambition est permise : nous devons vouloir nous faire un être d'élévation morale, de beauté, de noblesse et de pureté, nous soulever à des disciplines absolument humbles et généreuses. Elle aurait voulu, pour toutes ses filles, les couronnes que Dieu met sur les volontés indomptables, sur les volontés de ses Saints.

Cette transformation divine des énergies vitales dans l'âme d'une Carmélite est donc l'œuvre de la volonté, mais de la volonté actionnée par une passion, affermie dans les rigueurs, les énergies, les ardeurs de l'amour. Ainsi le dernier mot de la spiritualité de Mère Marie de Jésus était celui-ci : orienter une puissante volonté vers un grand amour, et, pour

cela, sortir de soi, être absorbé par ce Dieu en qui nous vivons.

Elle savait que les âmes complètement affranchies, complètement délivrées, sont des âmes toutes proches de la grande sainteté. Le péché des péchés, pour une fille de Sainte Thérèse, lui semblait être d'ordonner à elle-même sa vie, de se replier sur elle au lieu d'aller à Dieu, dégagée de toute chose et surtout de soi.

Notre vie n'est pas à nous, pensait-elle avec Saint Paul : nous avons été achetées d'un trop grand prix de sang, d'un trop grand prix d'amour. Notre vie est donnée en vérité, et il ne nous est pas permis d'y poser le signe de l'appartenance propre.

Notre Mère voulait, dans nos existences consacrées, la force du don et de la pénitence, et que chacun de nos moindres actes portât en lui la vigueur du sacrifice aimé et choisi.

Mais combien, dans ce mouvement généreux, elle savait épanouir et dilater les âmes ! Que le mot du Psalmiste était vrai dans sa bouche : *Tu, Domine, singulariter in spe constituisti me*[1] ! Elle avait pour elle-même et elle inspirait aux autres une telle confiance ; elle les mettait si simplement dans cet état où Dieu et l'âme sont en face l'un de l'autre pour se donner tout ! « Le péché, quand il est regretté et « réparé », nous disait-elle souvent, « ne gêne pas Notre-Sei- « gneur : ce qui le gêne, ce sont nos manques d'espérance. » Et elle aimait à commenter la grande parole de l'Apôtre : *L'espérance ne confond point*[2].

Son sens profond des miséricordes de Dieu lui faisait juger de tout en Celui qui a des patiences infinies. Jamais elle ne se lassait, dans ses contacts avec les âmes, ni de leurs défauts, ni de leurs lenteurs, ni des difficultés renaissantes de leur formation ; elle ne cessait jamais de les encourager. « Les « Saints », disait-elle, « ne se sont pas faits en un jour. *C'est « par la patience que la semence tombée dans une bonne terre*

1. Ps. IV, 10.
2. Rom., V, 5.

« *porte son fruit* [1] et produit cent pour un. La sainteté est « d'abord une toute petite plante, mais, avec le temps, elle « croît et elle fleurit Jésus-Christ. »

Quelques mots de cette direction simple et large suffisaient à mettre les cœurs bien près du Maître divin. Mère Marie de Jésus avait le don de prendre les âmes où elles sont pour les poser où est Jésus-Christ. « Dieu est simple parce qu'Il est « pur », aimait-elle à dire, « et la voie de la sainteté aussi est « très simple et va toujours s'élargissant. La voilà : regarder « Notre-Seigneur, l'aimer, tâcher de faire comme Lui. Tout « ce qu'Il a fait est vie, humilité et paix. »

Cette dilatation joyeuse semblait à notre Mère la divine conclusion de notre sacrifice, de notre offrande. Mais on se tromperait grandement si l'on pensait que cette vertu de joie, si chère à Mère Marie de Jésus, n'exigeait pas à ses yeux un esprit héroïque d'abnégation et d'oubli de soi.

Oui, sans doute, aucune joie n'est comparable à celle qui irradie notre ciel : joie d'aimer, joie d'appartenir à Dieu, de lui être consacrée, joie de vivre une vie de vérité, les yeux remplis des clartés sans déclin, joie divine de la communion et de l'intimité, joie de l'amour éternel commencé, joie de la communion des Saints, joie inénarrable de suivre le Seigneur jusqu'à la fin, jusqu'au Calvaire, joie au-dessus de tout autre joie de lui être épouse en vérité, joie que rien n'altère, que rien ne modifie, joie qui forme le sommet glorieux et immuable de notre vie intérieure... Mais comme il faut être mort à soi pour être ainsi constitué dans la joie et les intérêts du Maître ; comme il faut avoir connu le mystère de mort et de mortification du Christ ; comme il faut avoir pénétré loin dans son anéantissement et son sacrifice pour être établi dans sa joie immortelle ! *Que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite* [2]...

Notre Mère aimait à nous rappeler le mot ardent de l'Apôtre qui a porté si avant le flambeau dans les choses divines :

1. Luc, VIII, 15.
2. Jean, XV, 11.

Jésus, s'étant proposé la joie, a embrassé la Croix [1]. « C'est la parole de notre vie, c'est le fond de notre mystère », nous disait-elle.

Avons-nous réussi à donner quelque idée de la force et de la dilatation tout ensemble, dont cette grande âme cherchait à marquer les autres âmes, de ce mélange d'austérité et de joie, d'élévation et de simplicité qui donnait un cachet si personnel à sa direction ?

Dans son rôle d'éducatrice spirituelle, le don particulier de Mère Marie de Jésus était de former les âmes jeunes, qu'elle a toujours tant aimées. Nous n'avons qu'à évoquer le souvenir de notre chère Sœur Élisabeth de la Trinité pour saisir l'écho profond de sainteté que sa parole pouvait éveiller à jamais dans une vie.

Notre Mère possédait, d'ailleurs, une des plus grandes forces qui permettent d'agir sur les autres : la foi dans la grâce propre de chaque âme, le respect des voies de Dieu sur chacune.

Elle savait que, pour qu'un être trouve son harmonie supérieure et divine, il faut que tout devienne en lui un *Amen* aux dons particuliers qu'il a reçus ; elle savait que la sainteté est nécessairement, en même temps que la mort de tout égoïsme, l'exaltation des *dons meilleurs* [2], tels que Dieu les a voulus pour sa gloire.

Saint Paul a dit du Christ : *Toutes les promesses de Dieu sont « Oui » en Lui* [3]. Ne faut-il pas aussi que toutes les promesses, tous les dons de Dieu, toutes les semences divines, soient « *Oui* » en chaque âme sainte ?

Mère Marie de Jésus avait cette haute intelligence qui comprend et affermit la vie de grâce ; elle se souvenait qu'il n'est pas deux créatures qui aient besoin d'un pain identique.

L'intelligence surnaturelle, le don d'Intelligence, avec la profondeur soudaine de ses vues, existait chez elle à un haut

1. Hébr., XII, 2.
2. I Cor., XII, 31.
3. II Cor., I, 20.

degré. Il semblait souvent que son regard pénétrant lisait les âmes, ce qu'elles étaient, ce qu'elles seraient, sous une lumière de synthèse puissante : la lumière d'amour. Cette lumière grandit singulièrement encore dans les derniers jours de notre vénérée Mère. Mais, de tout temps, la promptitude et la justesse de ses intuitions nous étonnaient. Il lui arrivait de nous dire, avant que nous ayons pu lui exprimer un sentiment, une crainte : « Ne pensez pas cela, ne croyez pas cela : ce n'est pas juste. »

Elle excellait aussi à faire la clarté chez ses filles, en dehors de la direction proprement dite, par des mots rapides et pleins de l'Esprit de Dieu.

Il y avait chez elle cette rare aptitude des âmes destinées à en gouverner d'autres, de discerner les dons naturels et surnaturels même très cachés et de les faire passer à l'ordre des réalisations. C'est ainsi que notre Mère révéla en quelque sorte à elle-même une de nos Sœurs du voile blanc, Sœur Anne de Saint Barthélemy, en lui découvrant un remarquable talent de sculpture.

Cette chère Sœur se trouvait, jeune encore, par suite d'un asthme chronique, dans un douloureux état de santé qui la rendait incapable de se livrer à ses travaux habituels, et elle en était extrêmement attristée. Jadis, un acte de foi et d'obéissance avait appris à la Bienheureuse Mère Anne de Saint Barthélemy à écrire : le même acte de foi et d'obéissance enseigna à notre Sœur à sculpter. Sur un ordre de Mère Marie de Jésus, elle se mit à l'œuvre, sans principes, sans outils, si ce n'est les plus rudimentaires, mais Notre-Seigneur bénit la foi de la Mère et celle de la fille : le premier travail sorti des mains de cette dernière — un crucifix de buis — fut assez beau et expressif pour être offert au Cardinal Perraud, lors du cinquantième anniversaire de son sacerdoce.

Ce champ une fois ouvert à l'activité de notre chère Sœur, cette faculté de s'occuper d'une manière noble et utile au

service de son Monastère devait être pour elle une véritable grâce et la consolation merveilleuse de son infirmité. Souvent, un rayon de joie aide beaucoup au progrès spirituel, et certaines âmes en ont besoin pour s'épanouir et porter tous leurs fruits.

Il en fut ainsi pour Sœur Saint Barthélemy. Le cher travail dans lequel elle put mettre tout son cœur augmenta aussi en elle l'habitude du retour au foyer caché de la vie et la vision aimante du Christ, de cette Humanité sacrée *en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité* [1].

Ce que notre chère Sœur a le mieux exprimé dans les statues, groupes, bas et hauts reliefs qu'elle multipliait avec une étonnante rapidité, c'est le recueillement intime, le regard qui s'abaisse sous la force de l'action intérieure, les traits apaisés qui révèlent l'Hôte divin et trahissent la présence d'une grande pensée unique et absorbante. Seule, une orante, seule, une contemplative pouvait guider ainsi le ciseau, et si ces sculptures de premier jet manquent d'art étudié, si elles accusent parfois une ignorance sensible des règles de la perspective, l'âme ne leur fait jamais défaut, ni ce charme spécial qui se dégage des œuvres naïves et sincères des Primitifs.

Cette voie, que les intuitions de sa Prieure lui avaient ouverte, Sœur Saint Barthélemy la suivait avec le sentiment consolant d'accomplir un véritable apostolat, d'élever vers le Seigneur une louange que les années ne feraient point taire. Elle se sentait l'ouvrier obscur d'une œuvre qui n'allait qu'à Dieu et à sa gloire, et c'est ce qui lui donnait, au labeur, une sorte de surnaturelle énergie.

Ses sculptures, en réalité, étaient le fruit de sa prière et de sa souffrance. A la fin de sa vie surtout, le Maître seul sait au prix de quels efforts héroïques elle tenait parfois le marteau. Lorsqu'elle exécutait le grand Chemin de Croix qui doit orner notre future chapelle, à chacune des chutes du Seigneur, une violente crise d'asthme lui achetait la grâce de

1. Coloss., II, 9.

suivre son Maître sur la Voie du Calvaire et de parvenir à exprimer ses douleurs.

On retrouve, dans les travaux de notre chère Sœur, tous les attraits profonds de son cœur et de sa vie. Il s'en élève une harmonie, un chant de paix à la gloire de l'adorable volonté de Dieu.

Pour une âme religieuse, une œuvre d'art peut-elle être, d'ailleurs, autre chose qu'un acte saint, que la traduction d'une noble pensée vécue ?

Les Monastères seront toujours un foyer de beauté, parce qu'ils sont l'éternel foyer d'idéal. A côté des grands artistes, comme Fra Angelico, qui ont exprimé splendidement cet idéal divin, il y aura toujours des moines — et des moniales — qui, sans son génie, sauront cependant dire au monde quelque chose de ce qu'ils ont entrevu de Dieu, et poser sur leurs œuvres un reflet de leur contemplation intérieure. Ils se rattachent, quoique plus humblement, à la lignée des moines écrivains, musiciens, architectes, verriers, sculpteurs, peintres, comme ces religieux italiens ou flamands qui peignaient, à genoux, après la Communion.

Mère Marie de Jésus avait le sens de cette grande tradition monastique, et c'est pourquoi elle remerciait Dieu d'avoir éveillé auprès d'elle quelques dons qui pouvaient aller à la gloire de l'éternelle Beauté.

Mais après nous être attardées à retracer un peu ce que notre vénérée Mère fut pour ses filles, il est temps d'écouter en elle la voix de l'amitié, si puissante dans cette âme d'une exquise tendresse.

Nous avons déjà dit l'affection unique, qui, pendant près de quarante ans, lia Mère Marie de Jésus à M^me^ de V., son « amie-sœur », comme elle se plaisait à l'appeler. Ce fut une des plus douces jouissances de notre Mère, un des meilleurs repos de son cœur, pendant ces années où les heures du soir commençaient à s'annoncer. Mais « ne médisons pas de la « vieillesse », écrivait-elle à sa chère correspondante. « Non,

« Amie, votre amie est toujours jeune. Pensez donc, que sont « nos années ?... Elle a devant elle l'immortalité, son âme « acquiert de ce que le corps perd ; elle augmente en grâce, « en charité ; elle agrandit ses capacités d'éternel bonheur. »

Et elle lui disait ce mot ravissant : « Je prie le Cœur de Jésus « de vous envelopper de sa tendresse infinie et de vous faire « un soir de paix, de joie, d'action de grâces, dans l'intimité « de sa divine amitié. »

Ne semble-t-il pas que le sentiment si pur de l'amitié atteignait en notre Mère sa consommation ?

Nous avons dit comment, par une autre attention du Cœur de son Maître, Mère Marie de Jésus devait conserver jusqu'au bout, à ses côtés, l'amie des heures de jeunesse, la compagne si chère de sa vocation, dont le dévouement immuablement fidèle à elle et à son œuvre, la suivrait jusqu'à la tombe et au delà de la tombe.

Notre Mère Fondatrice connut encore, avec la Supérieure d'un des Monastères de Paray, la vénérée Mère de M., religieuse d'un esprit élevé et d'une grande délicatesse de sentiments, une de ces saintes amitiés sans ombre et sans déclin qui devaient la consoler jusqu'à la fin.

Sa fidélité d'affection envers tous ceux qui lui étaient chers fut, en effet, l'une des grandeurs et l'une des joies de sa vie. Lorsqu'elle avait donné une fois son cœur, elle semblait ne pas pouvoir retirer ou restreindre ce don. Combien ses filles en ont éprouvé la douceur et la grâce ! Se sentir toujours aimées et toujours aussi divinement, être assurées de se trouver toujours accueillies par le même rayonnement de bonté !... Il nous est impossible de dire le réconfort puisé dans cet amour sans cesse égal à lui-même et si profondément surnaturel.

Les affections nées du Christ, ordonnées à sa gloire, connaissent quelque chose de la sûreté et de la tendresse du Cœur même du Seigneur. Et la consommation de la vie spirituelle ne fait, semble-t-il, qu'épurer davantage ces sentiments et leur donner une onction encore plus pénétrante.

Il en a été ainsi du cœur de tous les Saints : notre Mère Sainte Thérèse, Sainte Chantal, Saint Bernard, Saint François d'Assise, presque tous les grands ouvriers du règne de Dieu, ont ineffablement aimé — surtout au terme de leur course — ceux qui leur étaient unis dans le service du Maître. Mère Marie de Jésus, pour qui Notre-Seigneur avait été si prodigue de tous les échanges de charité, devait encore, au déclin de sa vie, connaître une de ces amitiés parfaites, par des circonstances providentielles qui la mirent en rapports avec Mlle Élisabeth P.

Celle-ci était née d'une de ces familles patriarcales où les qualités de droiture, d'intelligence, de travail, comme les biens d'ici-bas, sont entièrement au service de Dieu, des âmes, de la patrie. A la mort du père de Mlle P., une multitude de pauvres étaient accourus, entourant le cercueil de cet homme de bien et révélant les immenses charités qu'il avait toujours ensevelies dans une admirable modestie. Comment un tel héritage n'aurait-il pas préparé Mlle Élisabeth à se vouer, elle aussi, tout entière, aux grandes causes divines et humaines ?

Dès qu'elle eut rencontré Mère Marie de Jésus, ces deux âmes s'aimèrent, chacune d'elles reconnaissant en l'autre la ressemblance de Jésus-Christ. Tel fut le secret de leur prompte intimité, des rapports de simplicité, de fidélité, d'ouverture, qui s'établirent entre elles, et de la noble confiance qu'elles se donnèrent mutuellement.

Nous croyons que, dans l'ordre moral, il est peu de choses plus belles et plus hautes que l'amitié, l'union des âmes au pur service de Dieu.

L'appui et la générosité de Mlle P. permirent à notre Mère Fondatrice de jeter les bases d'une œuvre dont elle entrevoyait depuis près de vingt ans la beauté et la valeur de glorification pour Dieu. Mais les réalisations demandées par une prière indéfectible lui avaient paru jusqu'alors impossibles.

Mlle Élisabeth, de son côté, portait au cœur, dès longtemps, le même secret d'amour. Au moment le plus désespéré

de la guerre, son âme s'éleva vers Dieu dans un de ces mouvements de foi héroïque, qui ont un pouvoir irrésistible sur le Cœur divin. Lorsque la foi atteint un certain degré de pureté et d'intensité, lorsqu'elle devient brûlante de charité, les accomplissements semblent infaillibles... *Domine, oculi tui respiciunt fidem. — Seigneur, vos yeux regardent la foi* [1] *!*

C'est à cette heure tragique que Mlle P. promit au Christ d'élever, dans un lieu cher à toute âme chrétienne et française, un Monastère de Carmélites, témoignage d'action de grâces *pour la victoire de la patrie.* Le triomphe de la France devait justifier cette magnanime espérance !

D'un même cœur, quelques-uns des plus proches parents de Mlle Élisabeth s'unissaient bientôt à elle pour coopérer généreusement aux réalisations.

On devine avec quelle reconnaissance et quelle émotion Mère Marie de Jésus entra dans ces sentiments. Dieu posait donc une fois de plus, sur les désirs de notre Mère, le signe certain de son intervention : Il réunissait toutes les marques de sa volonté, toutes les harmonies providentielles. Cette consolante certitude se trouva confirmée par l'approbation du Cardinal Amette, Archevêque de Paris, véritable Père et ami de notre Monastère. Mis au courant de nos espérances il ne les sanctionna pas seulement par sa bénédiction, mais il partagea d'une âme ardente et d'une ferme volonté ces projets et ces vœux. L'œuvre tant souhaitée pour la gloire de Notre-Seigneur et le service de notre Ordre avait désormais en lui le plus dévoué et le plus fidèle des protecteurs.

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu [2] *!* Que merveilleuses sont ses voies, et libérales les rétributions saintes qu'Il prépare à ses serviteurs !... Ceux qui n'ont rien voulu, rien désiré pour eux ici-bas, mais qui ont tout voulu, tout désiré pour le règne de leur Maître, peuvent-ils recevoir une récompense plus précieuse que la réalisation divine de leurs si purs désirs ?

1. Jérém., V, 3.
2. Rom., XI, 33.

C'est ainsi que notre Mère Fondatrice eut, avant de mourir, la douceur immense de voir blanchir la moisson. Si elle ne put elle-même lier les gerbes, elle reçut du moins l'assurance des accomplissements futurs. La fidélité de cœur de Mlle Élisabeth lui donna cette dernière grande joie !

L'œuvre de réparation et de pur amour de nos Monastères ne pouvait qu'être admirablement comprise dans la famille P., vrai sanctuaire de foi et d'esprit surnaturel.

Ces grands chrétiens savaient la valeur des vies immolées au service de Dieu, et leur action cachée dans la communion des Saints, action mystérieuse, sans doute, mais qui, suivant une belle parole du Père Gratry, *entre dans les âmes comme un fluide vivant, et comme une puissance qui les saisit.* Nulle force ne se perd : les forces spirituelles, les forces de lumière et d'amour moins que les autres. Combien d'âmes n'ont-elles pas appris près de nos grilles le secret de cette intime conversation avec le ciel, qui est l'éternel besoin de l'âme humaine — *Nostra autem conversatio in cœlis est* [1] — et reçu avec action de grâces quelque chose de la grande tradition d'oraison, dépôt sacré si cher à l'Ordre du Carmel !

Mère Marie de Jésus eut, par excellence, ce don de rayonnement. Sa riche nature, essentiellement communicative, diffusait sans cesse les clartés, les grâces divines, les trésors de son intelligence et de son cœur. Elle avait un attrait spécial pour la parabole du Semeur, et elle était bien, elle aussi, une semeuse.

Il serait impossible de dire combien elle a aimé et combien elle a donné.

Un grand nombre de personnes du monde et beaucoup d'âmes sacerdotales même, eurent recours à elle. Ce qu'elle a été pour toutes, les innombrables lettres de regret qui nous parviennent encore, les souvenirs de bonté et de sainteté qu'elle a laissés partout, le disent assez. Mère Marie de Jésus

1. Philipp., III, 20.

a trouvé, parmi les prêtres ou les pieux laïques, parmi les âmes consacrées et surtout chez certaines Prieures de notre saint Ordre à qui elle avait ouvert son grand cœur, elle a trouvé des amitiés et des reconnaissances à toute épreuve.

Il y avait en elle quelque chose de la générosité avec laquelle Dieu donne et se donne, quelque chose aussi de l'amour si personnel qui fait, de chacun de ceux qu'Il aime, « l'unique » pour son Cœur.

Elle sait maintenant, notre Mère bien-aimée, combien de pages divines elle a écrites dans la vie des autres, simplement par sa bienveillance compréhensive, par ses attentions délicates et ses paroles compatissantes, montant d'un cœur plein de charité. L'amour était sa réponse à tout. Elle triomphait de tout par l'amour.

Ce don de rayonnement allait si loin que, pendant les voyages imposés par les nécessités de sa fondation, elle répandait la bonté sur sa route, comme le soleil répand la chaleur et la clarté. Elle était si simple, si ouverte, elle inspirait tellement la confiance, que tous venaient à elle, et la quittaient dilatés, épanouis. Voyait-elle une physionomie attristée ? Son regard, qui distillait la bonté, son sourire indulgent, exprimaient déjà sa muette sympathie.

Il est dit de notre Mère Sainte Thérèse que, dans les temps où ses fondations la privaient momentanément de la clôture, sa charité prenait en quelque sorte sa revanche et trouvait mille moyens touchants de s'exercer.

A Salamanque, elle allait visiter et guérir l'une des femmes de la Comtesse de Monterey et, bientôt après, sa propre fille. A Burgos, la Sainte consolait chaque jour par sa présence les malades de l'Hôpital de la Conception. « Quand la sainte Mère Thérèse est là, disaient-ils, nous ne souffrons pas. »

Mère Marie de Jésus avait hérité de ce grand cœur maternel. Au cours d'un de ses voyages, pendant une longue attente, elle eut l'occasion de passer quelques heures auprès d'une pauvre vieille femme malade, accablée d'épreuves, et depuis longtemps éloignée de Dieu. La connaissance fut vite

faite : notre Mère était si bonne ! Quelles paroles de consolation le Maître lui inspira-t-Il ? Était-ce l'écho du mot de Sainte Thérèse à l'un des malheureux de l'hôpital de Burgos : « Mon pauvre enfant, ne voulez-vous pas souffrir de bon cœur pour l'amour de Dieu ? » Nous ne savons, mais lorsque Mère Marie de Jésus s'éloigna, la pitié céleste de son cœur avait fondu celui de la bonne vieille. Celle-ci lui avait fait toutes les confessions et toutes les promesses et pleurait de la voir partir, comme jadis les malades de Burgos, lorsque la Sainte les quittait.

Non moins que par sa présence, notre Mère rayonnait par ses lettres. Elle y déployait sans s'en douter — car tout, chez elle, jaillissait de source et comme à son insu — des dons si charmants d'esprit et de cœur, elle y laissait si bien transparaître son âme, qu'on ne connaîtrait pas tout entière Mère Marie de Jésus, si l'on ne parcourait ces pages intimes.

Nulle part peut-être, ses points de contact avec notre sainte Mère Thérèse n'apparaissent plus lumineux. C'est la même plume ailée, rapide et gracieuse, toujours si fine, si délicate, si naturelle, qui ne connaît pas le ton du sermon, mais passe avec un mot charmant, un mot de Dieu, à travers les menus incidents, les affaires en cours, les préoccupations générales ou particulières de l'heure présente.

Notre Mère n'écrit pas : elle parle, et avec un bon sens, une spontanéité, une franchise, qui captivent.

Jusqu'au bout, c'est une fraîcheur d'âme que les ans n'atteignent point, une grâce et une tendresse vraiment exquises. Son style jaillit, simple et limpide comme de l'eau de roche, coloré souvent d'un reflet de poésie et toujours d'un reflet divin.

De telles lettres mettent un rayon de soleil au ciel, souvent un peu sombre, des chères correspondantes de notre Mère. Pour tous ici-bas, la vie est riche en épreuves, et à qui les amis et les enfants de Mère Marie de Jésus apporteraient-ils leurs souffrances, sinon à ce cœur si bon ?

Comme elle sait vite leur faire « retrouver non le coin de « ciel bleu, mais le Dieu de ce ciel, si proche de nous quand Il « nous éprouve ! »

« Hélas ! » écrit-elle à une de ses filles spirituelles de prédilection, « ce que vous dites est vrai : La vie, vue de près, « est quelque chose de triste... Si nous essayions de la voir « de haut ? Dieu dirige tout au bien de ceux qui « l'aiment. »

« Accomplir son devoir difficilement, parce qu'à chaque « moment il a la teinte de la vie réelle, ce n'est pas rose ; « mais si, en ces parcelles de temps, on se fait un reposoir de « la Croix et de la volonté du Maître, c'est rose de sang et « d'amour. »

Les grandes sources de force auxquelles ces lettres délicates et encourageantes mènent les âmes, c'est toujours la foi et l'amour. Les deux dogmes préférés de Mère Marie de Jésus sont la présence toute proche de Dieu et sa *trop grande charité* : *Nimiam charitatem* [1].

« Voyons », écrit-elle à une de ses filles *extra muros*, « voyons, « que ce soient vos étrennes au Cœur de Jésus d'être brave, « courageuse, en vous affectionnant à cette pensée de foi « qu'*Il est toujours là*. Alors, ma fille chérie, pourquoi donc « sommes-nous triste, découragée, angoissée, comme si la « terre était vide ? Elle l'est, mais aussi elle est pleine du « Dieu du ciel... Voyez-vous, rien n'est bon comme de se « jeter en Lui pour se faire sauver de tout. »

« Je voudrais que vous aimiez beaucoup, beaucoup Notre- « Seigneur ; ce n'est qu'avec cela qu'on se tire de la vie. Sans « cela, la vie est la plus grande de toutes les misères. »

Et à une autre correspondante, notre Mère écrit : « C'est « si beau et si reposant, la réalité des choses divines ! Si « mon affection vous repose, Amie, c'est qu'elle est une réa- « lité ; c'est bon d'y croire mutuellement. Croyez aussi, en « multipliant à l'infini le résultat de l'expérience, que c'est

1. Ephés., II, 4.

« bon de croire que nous sommes aimés de Dieu infiniment. »

« Il y a bien des tristes réalités à voir en ce monde, c'est « vrai », écrit-elle un autre jour, « mais plus haut que le « monde, il y a Dieu, Dieu qui est vrai et qui nous aime.

« Mon Amie, sauvez-vous donc « chez vous ». Chez vous, « c'est ce fond de l'âme où Dieu est avec vous, où vous pour- « riez être si bien avec Lui. — Mais c'est tout noir là dedans, « me direz-vous. — Au premier abord, oui, la chambre est « obscure, parce que la petite lampe de la foi a la mèche fort « baissée ; petit à petit on s'accoutume à cette obscurité, et « à mesure qu'on y vit, tout s'éclaire. Votre lampe n'est pas « éteinte, allez ! Ce qui est vrai, c'est que nous ne vivons pas « assez de notre foi. Si nous en vivions, elle nous ferait vivre. « Et, croyez-moi, l'épreuve qui presse votre âme de partout, « dans le dessein de Dieu, doit vous jeter sur son Cœur. La « paix n'est que là. »

Il y a, dans les lettres de Mère Marie de Jésus, une simplicité d'affection, à la fois divine et humaine, si spontanée, si vivante, qu'en les lisant, on comprend, semble-t-il, les tendresses des Saints. Elle excelle à dire en même temps à ses amis qu'elle les aime de toute son âme et que Dieu les aime, Lui, à l'infini. « Qu'Il vous bénisse, » écrit-elle en terminant une de ses lettres, « avec son Cœur tout aimant, tout donnant, « tout débordant pour les siens, dont vous êtes... »

Et une autre fois : « Vous êtes en train de nous écrire de « bien belles choses sur le Rien ; vous serez une digne fille « de Saint Jean de la Croix. Je ne vous trouve pas si rien que « cela, car vous m'êtes beaucoup de choses... et à Jésus aussi, « et plus vous vous enfoncerez en l'amoureuse conviction « que vous n'êtes rien, plus Il vous réservera de surprises « divines. »

La sainte liturgie se reflète toujours dans les lettres de Mère Marie de Jésus, en quelques traits rapides, mais vivants.

Chaque année, à Noël, *le souverain petit Poupon qui est un vrai tire-cœur* [1] lui inspire des lignes charmantes, dignes de la

1. Saint François de Sales.

grâce naïve et tendre de Saint François de Sales : « Que Jésus « naisse en votre cœur et qu'Il s'y manifeste comme vous ne « l'avez encore pas vu ni connu. Je lui demande de vous « bénir avec sa petite main et je vous aime avec la première « flamme de son Cœur. »

Et une autre année : « Je vous embrasse de tout cœur au « nom du divin Enfant Jésus. Qu'Il soit votre trésor, votre « petit Frère, votre Époux, tout votre amour. »

La reconnaissance était parmi les dons les plus aimables de notre Mère vénérée, nous oserons même dire parmi les plus grands, car lorsqu'elle atteint certaines profondeurs et certaines fidélités, la reconnaissance ne peut jaillir que d'une grande âme. Pour exprimer sa gratitude, Mère Marie de Jésus avait souvent le même charme et, pour ainsi dire, le même « tour » que l'aimable Sainte d'Avila.

« Merci de vos délicatesses de cœur pour le cœur de votre « Mère, » écrit-elle à une de ses filles spirituelles. « Si bien « bâtie pour savoir aimer, comment n'arriveriez-vous pas « à être pour Jésus ce que vous êtes pour vos amis ? »

Une autre fois, remerciant une amie du Carmel qui avait offert des fruits aux religieuses pour la fête de Pâques : « Vous « imitez les Anges qui portèrent un repas à Notre-Seigneur « au désert après les quarante jours de jeûne », répond Mère Marie de Jésus. « Qu'Il vous le rende, chère Enfant, en vous « conviant à son festin et qu'Il vous en fasse goûter la douceur. »

La même affection généreuse avait voulu remplacer le pauvre petit livre d'Évangiles dont se servait notre Mère : « Quand je chercherai le Seigneur à travers ces lignes qui « renferment sa parole vivante, » écrit celle-ci, « je penserai « au cœur filial qui a voulu que j'aie de lui ce précieux sou- « venir. Merci ! C'est seulement trop beau comme reliure, « mais puisque le Verbe de Dieu est caché là, je n'ai point de « scrupule du soin avec lequel vous avez fait faire ce travail. »

On a pu le remarquer en passant : la plus aimable gaieté — cette gaieté fraîche et jeune, particulière aux âmes très simples — est un des charmes et une des vertus de cette corres-

pondance. On y trouve notre chère Mère toujours joyeuse, indulgente, supérieure aux petites difficultés, planant au dessus d'elles avec quelque chose d'aisé et de naturel.

Elle conte quelque part un malentendu et ajoute avec une aimable philosophie : « Mais *pax tibi*... cela ne fait rien. » Et ailleurs : « Une telle vous aime bien et moi aussi ; pardon- « nons-lui tous les tracas qu'elle nous a donnés. »

Ne croirait-on pas lire une ligne des lettres de notre sainte Mère Thérèse ?

Personne ne savait mieux que Mère Marie de Jésus juger de tout avec la patience supérieure des âmes qui voient de haut, avec des yeux de bonté.

Une part importante de sa correspondance s'adresse aux postulantes que Notre-Seigneur, nous l'avons dit, lui envoya si nombreuses, surtout aux derniers temps de sa vie. Notre Mère y montre à la fois sa sagesse, sa prudence et sa force.

Elle avait pour maxime, en matière de vocation, que les décisions doivent être mûries lentement et exécutées promptement.

« Pesez tout au poids de l'amour infini », écrivait-elle à l'une de nous, quelque peu incertaine encore sur sa voie ; « décidez-vous dans la paix, dans la calme réflexion, sous « la lumière de ceux qui vous conduisent. N'agissez pas dans « le doute. Le dégoût, la répugnance, l'agonie du cœur « peuvent se trouver d'accord avec la certitude, mais il faut « au fond de l'âme cette certitude d'appel, cette décision de « volonté qui restent comme un point d'appui en toutes les « épreuves ou tentations qui peuvent survenir. »

Et à une autre qui, en pleine lumière divine, n'avait plus qu'à passer à l'acte : « Craignez, mon Enfant, les atermoie- « ments sans fin, car l'âme s'énerve dans l'attente. Autant « il faut de prudence et de lenteur dans la décision, autant il « faut l'exécution prompte. Allons, courage, regardez plus « Dieu que vous-même ; songez plus à votre amour qu'à « votre sacrifice. Que Jésus vous soit fort plus que tout ce qui

« vous est fort. Votre prière sera votre aile d'ange gardien « pour ceux que vous laissez. »

Mais rien n'égale en charme divin, en grâce et en amour de sainteté les billets que Mère Marie de Jésus écrivait à ses filles : « Que j'aime à voir votre âme s'orienter toute à l'amour « du Seigneur Jésus ! Disons donc en vérité : « Mon amour, « c'est Jésus-Christ. » Il suffit à tout, à tous nos besoins, à « tout notre cœur. Il est bien vivant et Il est notre Vie. Il « est aussi notre pureté : elle émane de Lui comme le rayon « du soleil, et dès que votre amour se retire des créatures et « de vous-même pour se fixer en Lui, Il vous purifie et vous « fait toute sienne. »

Une autre fois elle écrit ce commentaire charmant d'un ou deux versets de Saint Jean : « Quand le Prêtre dit, avant la « Communion : *Ecce Agnus Dei*, le tabernacle est ouvert, « Jésus sort et Il va rentrer. Dites-lui : « *Maître, où est-ce que « vous logez* [1] *?* » Il vous répondra : « *Venez et voyez* [2] »... « et vous viendrez, et vous verrez, et vous resterez avec Lui « jusqu'au ciel sous sa tente eucharistique, et, qui sait ? « peut-être y reviendrons-nous ensemble faire notre Paradis « encore quelquefois. »

Souvent, au cours de ses retraites surtout, c'est une toute petite ligne, mais si pleine de grâce : « Si vous voulez trouver « votre Mère, allez au tabernacle, et faisons fête ensemble à « votre Époux et au mien. »

A une autre de ses filles, Mère Marie de Jésus envoie ce mot « du désert » : « Que vous dirai-je, mon Enfant, sinon : « Soyez de plus en plus à Lui... Ne vivez à la fois que la grâce « de chaque petit moment et recevez Jésus en communion, « en quelque véhicule qu'Il vous vienne. Sous chaque souf- « france, sous chaque impuissance, sous les menues humilia- « tions, sous les petits et grands devoirs, c'est Lui !... Ma « fille, vivez de foi, ayez vos deux yeux bien ouverts en ce

1. Jean, I, 38.
2. Id., 39.

« seul regard de foi, et dès que vous avez reconnu le Seigneur, « criez-le à votre âme, à votre cœur, à vos sens, à votre être « tout entier, pour qu'il se fasse en vous comme l'Invitatoire « d'un perpétuel *Venite Adoremus !*

« Alors ce sera la paix, le silence, le recueillement, en pré- « sence de Celui qui vous aime et vous demande de l'aimer « en faisant cette chose unique, si simple, si étendue, que je « vous donne comme dévotion pour toute votre vie : manger « Dieu sous le sacrement de sa volonté. »

Pendant les quelques absences qui se succédèrent après la fondation de Paray, Mère Marie de Jésus écrivait à ses filles des lettres collectives, vrais petits chefs-d'œuvre d'abandon, de simplicité et d'amour.

Elles seraient toutes à citer, si nous n'avions été entraînées bien loin déjà, au fil de cette eau courante et limpide.

Transcrivons seulement ce passage daté de Dijon, qui ne précéda que de quelques semaines la mort de notre angélique Sœur Élisabeth de la Trinité : « Mes Enfants, j'ai pensé à vous « autres toute la nuit ; j'aurais mieux fait de dormir, mais la « chaleur est tellement forte que ce n'est pas avant une heure « du matin que le sommeil vient.

« Je sors du Chapitre où j'ai parlé de ce beau passage que « je vous écrivais hier [1] ; je les ai menées voir *les sources* de la « foi, de la prière et de la volonté de Dieu.

« J'avais eu un beau sermon, moi, par le contact pris avec « Sœur Élisabeth de la Trinité. Cette petite Sœur est une « vraie sainte ; elle parle de sa mort prochaine avec une sim- « plicité ravissante, une sérénité et une paix toute joyeuse « et vit dans l'attente du Bon Dieu, dans la voie de l'abandon « et de l'amour. C'est une âme déjà entrée dans la retraite « éternelle. »

Mère Marie de Jésus écrivait ces lignes à la fin de Juillet

1. Allusion à quelques lignes de Sœur Élisabeth de la Trinité : « Je suis aux sources de la charité infinie. Je suis toujours près de Celui qui donne, parce qu'Il aime... Je suis sous le flot de la vie divine ; aussi je puis Lui dire que je l'aime... et que c'est vrai de sa vérité. »

1906, au cours du dernier voyage que les intérêts pressants de sa fondation l'obligèrent à faire à Dijon. Par une harmonie profonde et délicate, Dieu disposait ainsi toutes choses pour que Sœur Élisabeth de la Trinité revît encore une fois la Mère qui lui avait ouvert les grands horizons du Carmel. Les dernières paroles de vie, de mort, d'amour, d'éternité et, pour tout dire, de sainteté, furent échangées entre ces deux âmes, plus faites que jamais pour se comprendre.

La mort d'une Carmélite, c'est la fin du *Cantique des Cantiques*, la victoire de l'amour sur toutes choses ; c'est le voile enfin déchiré, l'embrassement de Dieu, aimé et servi comme les Bienheureux seuls savent l'aimer et le servir ; c'est la consommation du sacrifice par la Croix et par l'amour... Et la mort était bien près.

« Ma Mère, » dit Sœur Élisabeth à notre Mère bien-aimée qui la quittait avec une sainte émotion, « ma Mère, vous ne serez pas là, mais ne craignez rien : quand je monterai à Dieu, vous serez la première à le savoir, et personne n'en sera averti plus tôt que vous [1]. »

Mère Marie de Jésus reprit le chemin de Paray, ne croyant pas cependant le Seigneur si proche : « L'ange bat des ailes pour s'envoler, mais ce ne sera pas si vite », disait-elle à ses filles.

Or, le 9 Novembre, peu après l'Angelus du matin, notre Mère vénérée se préparait à se rendre au chœur lorsqu'elle entendit une voix intérieure qui articulait nettement : « Sœur Élisabeth est morte. » — « Non, non, se dit notre Mère à elle-même, cela n'est pas... Elle devait aller plus longtemps

1. Ces paroles sont rapportées de mémoire, telles que notre vénérée Mère nous les a dites bien souvent. Mère Marie de Jésus relatait ce même fait, quelques mois après la mort de Sœur Élisabeth de la Trinité, en écrivant à la R. Mère Prieure du Carmel de Dijon : « Elle (Sœur Élisabeth) me dit à plusieurs reprises : « Avant même que notre Mère vous ait envoyé la dépêche annonçant ma mort, vous la saurez. » De fait, le 9 Novembre, vers six heures et demie ou sept heures moins vingt, il me fut dit intérieurement : « Élisabeth est morte », et, comme je repoussais cela, j'en fus reprise avec une affirmation et une certitude de l'événement, que la dépêche vint confirmer à neuf heures et demie... »

encore. » Mais plus Mère Marie de Jésus luttait contre cette pensée, plus celle-ci s'imprimait avec une force irrésistible : « Je te dis que Sœur Élisabeth est morte. » En même temps, la présence spirituelle de notre sainte petite Sœur se faisait sentir à elle avec une telle intensité et une telle certitude que le moindre doute ne pouvait plus subsister.

Alors notre Mère, dans une émotion maternelle profonde, dans l'émotion aussi des choses divines touchées et perçues, se rendit au chœur et pria longtemps... Dans la matinée, une dépêche lui confirmait et la mort de Sœur Élisabeth de la Trinité et le moment précis où celle-ci était retournée à Dieu.

Ce n'était pas, disons-le en passant, la dernière expérience que notre Mère devait faire de la fidélité filiale de Sœur Élisabeth et des vivantes réalités de la communion des Saints.

***

Quelques années plus tard, le 11 Avril 1913, Mère Marie de Jésus offrait à Notre-Seigneur, dans son propre Monastère, une autre hostie d'agréable odeur, Sœur Ange du Sacré-Cœur, dont la vie n'avait été qu'un acte ininterrompu de fidélité.

Elle était de ces âmes dociles aux inspirations de la grâce, obéissantes aux attraits, aux appels d'En-haut, à qui la voix divine se fait entendre de plus en plus, car c'est la récompense de ceux qui l'écoutent avec amour. Jamais elle n'éteignit en elle la force délicate de l'Esprit : *Spiritum nolite extinguere* [1]... Mais, en vraie servante du Seigneur — *Ancilla Domini*, suivant le mot qu'elle a tant aimé — elle était toujours prête à répondre aux exigences du Maître par un vrai *Fiat*, verbe vivant, réalité de son assentiment à la parole intérieure.

Un amour d'épouse, et d'épouse absolument fidèle, telle était la demande de Dieu à cette âme ; telle fut la réponse de cette âme à Dieu. « Je viens, disait-elle dès son entrée au Carmel de Dijon, pour faire des délices à Notre-Seigneur. »

Désignée, encore postulante, pour la fondation de Paray, elle assistait, le 26 Juillet 1901, à la première Messe célébrée

1. Thessal., V, 19.

au petit Monastère. Et tandis que Sœur Ange du Sacré-Cœur suivait dans un profond recueillement les prières liturgiques, l'Esprit Saint projeta pour elle une lumière de vie sur ce mot de l'Épître : *Le cœur de son Époux se confie à elle* [1]. Aussitôt, elle comprit que Dieu lui révélait sa parole de sainteté. Épouse, elle entendit suivre son Époux dans tous ses états et se rendre capable d'entrer dans les confidences de son Cœur.

Par quels chemins providentiels ? Cette âme ne l'ignorait pas. Inondée de la clarté d'En-haut jusqu'à en souffrir, elle avait la vue très claire du sens simple et profond de sa vie : « Mes voies, écrivait-elle, seront des voies humiliées. Dieu se réserve cette conduite. Union, correspondance à son Cœur, voilà ma vie intérieure ; c'est dans l'humiliation qu'Il m'épousera. » Elle disait vrai. L'humiliation, cachée surtout, l'humiliation trouvée dans le mouvement même de l'âme vers Dieu à travers certaines luttes intimes, accompagna toujours cette parfaite religieuse.

Après avoir eu la grâce de compter parmi les premières professes de la Ruelle au Loup, Sœur Ange du Sacré-Cœur devait précéder toutes ses Sœurs dans la consommation dernière. « Mourir, écrivait-elle un jour, c'est être rappelé à Dieu. Nous devons mourir aussi simplement que nous répondons à tout appel divin. » C'est bien ainsi qu'à l'âge de trente-deux ans seulement, mais en pleine maturité spirituelle, elle passa, énergique et fidèle jusqu'à la fin, des mains de notre Mère aux mains du Père qui est aux cieux. Bienheureuses les âmes qui, retournant au Seigneur, ont vraiment rejoint leur terme sacré.

Ainsi les séparations à la fois douloureuses et consolantes se multipliaient pour Mère Marie de Jésus, et elle voyait du reste se réaliser la loi supérieure qui est celle du Christ et de tous ses Saints : plus la vie est montante, plus elle va vers des plénitudes absolues de don et de sacrifice.

1. Prov., XXXI, 1.

Les dernières années de l'existence de notre Révérende Mère lui réservèrent bien des souffrances.

La guerre en fut une, profondément sensible à son cœur de Française et aussi à son cœur de Mère, qui eut tant de fois à partager et à consoler nos douleurs.

C'était, pour elle, un nouveau Calvaire à gravir, chaque fois qu'il lui fallait annoncer à l'une de ses filles un sacrifice de sang. Presque toutes, nous fûmes frappées dans nos plus chères affections, et quelques-unes d'entre nous à bien des reprises. Combien souvent se renouvela pour notre Mère la glorieuse annonciation de douleur ! Elle allait à ce devoir crucifiant avec la force qui ne l'a jamais abandonnée, mais dans quelle délicatesse et quelle maternelle souffrance !

Aussitôt la déclaration de guerre, c'est en grande moniale et en grande Française que Mère Marie de Jésus sut parler et agir. Le Monastère devint une ruche de travail, d'activité fervente, hors les heures consacrées au service du Maître. Dieu seul peut savoir de quelle pitié, de quelle fierté, de quelle passion patriotique et religieuse était pénétré cet humble travail.

Le Seigneur aussi, Celui qui connaît, seul, jusqu'en ses lois dernières, la répercussion des forces morales dans la communion des Saints, sait avec quelle ardeur les cœurs et les âmes envoyaient leur prière vers ceux qui souffraient et tombaient pour la France... Prière qui était une vigilance continuelle, une garde, une défense, une imploration au Dieu de justice et d'amour.

Nous n'oublierons jamais l'atmosphère généreuse du Monastère pendant ces années d'épreuve. Enclosos dans la grâce de leur vocation plus fortement que dans leurs murs, les Carmélites priaient, se sacrifiaient, travaillaient, sans que jamais un seul instant l'acte d'amour se ralentît. Chacun de ceux qui luttaient ou mouraient pour la plus grande des causes après celle de Dieu, était cher à nos âmes à l'égal d'un frère de notre sang et de notre race. Si le cœur de la France a

battu sans cesse près des fils héroïques qui la défendaient, on peut dire que l'âme aussi de nos Monastères a été avec eux sans un instant de défaillance.

Nous avons éprouvé que c'est une grande chose que d'aimer ainsi. Nous avons connu presque tangiblement la puissance de la communion des Saints. Il nous est impossible de redire ces réalités profondes avec nos pauvres paroles. Mais tous ceux qui ont senti que la compassion, l'amour, l'admiration et la prière — la prière vraie, nourrie de sacrifice — sont des forces du Royaume de Dieu, tous ceux-là savent qu'en vivant dans cette générosité de cœur, les plus humbles peuvent donner quelque chose pour la rédemption de la patrie.

Les énergies morales ne sont-elles pas les grands leviers spirituels invisibles ? Seule, l'âme qui n'a jamais été réconfortée réellement par une atmosphère de compréhension, d'estime ou de haute et divine pitié, pourrait mépriser le don silencieux de l'amour. Ce don fervent et caché, combien nos cloîtres, les cloîtres fermés de l'oraison et de la pénitence, l'ont offert aux combattants !

N'est-ce pas dans ces sentiments que, pendant la longue et dure épreuve de la guerre, l'unité mystique s'est formée à travers la France ? L'union des cœurs dans le Cœur du Christ, telle était l'espérance la meilleure de la patrie saignante.

Plus que jamais, durant ces douloureux événements, Mère Marie de Jésus exprimait l'âme profonde de son Monastère. Sa générosité si française sut, pendant toute la durée des hostilités et malgré les deuils cruels et répétés qui frappaient autour d'elle, maintenir ses filles à la même hauteur de sacrifice et de prière. Cet esprit, elle en alimentait la flamme en de remarquables Chapitres, qu'elle multiplia pour tremper le courage et aviver l'élan des cœurs. Son caractère semblait encore grandi par la majesté des circonstances. Dans toutes les occasions graves, d'ailleurs, notre Mère donnait sa mesure en plénitude et son âme se levait tout entière dans une force agissante et une ampleur de vues d'une beauté singulière.

Chacune de nous a gardé le souvenir de ses accents d'alors : « Mes Sœurs, » nous disait-elle au lendemain de la déclaration de guerre, « dans ce drame terrible et divin auquel nous assis- « tons avec une telle intensité d'amour, de souffrance et de « prière, notre place est aux avant-postes, non du côté de la « terre, mais du côté du ciel. C'est dans ces heures d'angoisse « universelle que notre rôle grandit sans mesure.

« Nous autres, âmes contemplatives, nous pouvons, devant « les cieux ouverts, provoquer la miséricorde, apaiser la jus- « tice du Seigneur. Comme Saint Étienne, si le regard de notre « foi était assez perçant, *nous fixerions les yeux au ciel et y « verrions la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de son « Père* [1], intercédant pour nous sans intermission. Et vrai- « ment, le ciel n'est-il pas ouvert ? Il l'est devant la prière, il « l'est devant la foi. Nous y voyons Notre-Seigneur qui « défend la France avec son Cœur.

« Ah ! que ce grand signe du nouveau Labarum ne paraisse « pas vainement dans le ciel ! A cette heure, Dieu *a levé contre « les âmes consacrées l'étendard de l'amour* [2]. C'est à nous, à « force d'oraison et de sacrifice, à faire l'œuvre de rachat, « d'expiation, de réparation. » Et ce cri jaillissait de son cœur : « Mes Sœurs, épargnons du sang par de l'amour ! »

Puis, s'élevant encore plus haut, notre Mère ajoutait : « Dans cette crise douloureuse, le Seigneur est notre refuge « et nous sommes le sien. Malgré le bouleversement général, « nous restons séparées de tout et uniquement pour Lui, et « Il nous dit le mot si touchant : « Demeurez avec moi. »

« Oui, nous demeurerons avec Lui. Notre-Seigneur est « adorateur : avec Lui, nous adorerons les perfections divines. « Nous adorerons cette justice qui se manifeste si terrible ; « nous adorerons cette sainteté vers laquelle montent tant « d'héroïques offrandes de sang ; nous adorerons cette misé- « ricorde qui répand le salut à flots ; nous adorerons cet « amour toujours prêt à chercher et à ramener les enfants les

1. Act., VII, 55.
2. Cant., II, 4.

« plus rebelles. Nous donnerons à Dieu cette joie de com-
« prendre son action et d'être par état, en ce moment plus
« que jamais, ses adoratrices. C'est aux heures de crise, de
« souffrance et d'obscurité surtout, que *le Père cherche des*
« *adorateurs en esprit et en vérité* [1]. »

La meilleure consolation pour le cœur de Mère Marie de Jésus, le réconfort suprême qu'elle nous faisait partager, ce fut toujours l'atmosphère de paix, de charité, d'amour, le lien d'union resserré entre les âmes consacrées. Et lorsque l'annonce de quelque nouveau sacrifice venait nous toucher — un être cher, un frère, un parent, tombé pour la France : « Mes enfants, » disait-elle, « recueillons-nous, unissons-nous. Combien, sous
« le coup d'une épreuve qui nous atteint toutes, nous sentons
« que nous nous aimons mutuellement !... Jusque dans la
« souffrance, surtout dans la souffrance, c'est l'*Ecce quam*
« *bonum.* »

Pendant ces dures années de guerre, la flamme de la vie spirituelle fut avivée encore au Monastère par la parole sacerdotale, si aimée, du R. Père V.

Le grand moine qui, jadis, au début du priorat de notre Mère à Dijon, avait eu sur elle une si haute influence, était demeuré le fidèle et saint ami de la Mère et des filles. A plusieurs reprises, et déjà au petit Couvent de la Ruelle au Loup, il était venu prêcher de ces retraites d'où les âmes sortaient recueillies et vaillantes, fixées dans le grand silence contemplatif, et plus conscientes de l'amour infini qui est sur elles.

Puis ces liens, nés du Cœur du Christ, s'étaient fortifiés encore avec le temps, et, à la fin de la vie de Mère Marie de Jésus, presque chaque année ramenait au Monastère le Père et l'ami, si bien fait pour donner aux âmes du Carmel leur pain.

Les âmes, le R. Père V. les menait à la grande vision de l'éternelle charité, à Celui qui *nous a aimés le premier* [2], « qui

1. Jean, IV, 23.
2. I Jean, IV, 19.

se penche, qui abaisse ses hauteurs éternelles et qui, poussant nos portes, veut pénétrer au Saint des Saints de nos cœurs à chacun. »

C'étaient vraiment des heures de grâce, des heures sacrées, que celles où les Carmélites assemblées, ensevelies sous leurs longs voiles noirs, écoutaient, dans un silence plein de vie et d'amour, la parole de ce grand passionné du Christ. Cette parole, toujours originale, d'abord grave et lente, s'élevait bientôt, ardente comme un feu. Elle redisait l'ineffable paternité du Père qui nous cherche : *Pater quœrit* [1], les richesses de Celui qui nous ouvre le secret de Dieu : le Fils, qui, sachant tout du Père, peut tout nous apprendre de Lui, et nous introduit, sous le souffle de l'Esprit, en l'éternelle vie qui est sa vie : *In ipso vita* [2].

On a dit que les Saints sont les hommes d'une idée... Le R. Père V. marquait à jamais les âmes du sceau de la plus haute connaissance qui soit : l'éternelle charité de Dieu pour nous. *Deus caritas est* [3]. Il parlait avec cet accent qui crée, en ceux qui entendent, la foi triomphante, l'espérance qui ne défaut point, le recueillement enfin, tel que Hello le définissait d'un mot profond : *la victoire de l'unité dans le fond de l'âme.*

Le souvenir de ces retraites reste intimement lié pour nous à celui des dernières années de notre Mère vénérée. A l'heure où sa vie montait vers le terme, elles furent une de ses meilleures joies d'âme, en même temps que son cœur — ce grand cœur qui a toujours su garder les vraies fidélités — goûtait la douceur et la sécurité de cette haute amitié sacerdotale et monastique.

1. Jean, IV, 23.
2. Jean, I, 4.
3. I Jean, IV, 16.

CHAPITRE XIX

PORTRAIT MORAL

Mère Marie de Jésus aux derniers temps de sa vie. — Sa simplicité et sa noblesse. — L'élévation et l'équilibre de son esprit. — Sa bonté rayonnante. — Sa patience envers les âmes. — Sa générosité. — Son humilité. — Sa force dans l'exercice de sa charge.

A ce moment de notre simple récit, affluent à notre cœur les plus émouvants souvenirs. C'est la vision des années de grâce, des années privilégiées passées dans le rayonnement de notre Mère bien-aimée, qui se lève devant nous. Oui, privilège sacré d'avoir toutes, sauf quelques-unes des premières fondatrices, prononcé nos vœux entre ses mains, d'avoir mené avec elle notre sainte vie commune, d'avoir reçu en nos cœurs la divine tendresse de ses épanchements intimes.

Avec quelle vénération toutes ses filles se pressaient autour d'elle, lui composant comme *une couronne d'honneur* [1], toutes ses filles choisies par elle, reçues par elle, formées par elle à la passion du service de Dieu et de notre saint Ordre. Quelle douce fête nous était sa présence ! Lorsqu'aux derniers temps de sa vie, elle arrivait en récréation et que toute la Communauté l'entourait avec un respect ému, on songeait instinctivement au témoignage des Saints Livres : *Ses enfants se sont levés et l'ont déclarée bienheureuse* [2].

Rien ne peut exprimer le culte filial que nous lui portions, l'indicible confiance que nous avions, après Dieu, en notre

1. I Thess., II, 19.
2. Prov., XXXI, 28.

Mère bien-aimée, la profondeur de notre dévouement plein de reconnaissance et d'amour. Nous pouvions lui dire en toute vérité le mot touchant de Saint Paul : *Nous nous sommes données nous-mêmes, d'abord au Seigneur, puis à vous, par la volonté de Dieu* [1].

Nous la revoyons telle qu'elle était alors parmi nous, avec ce beau regard, franc et profond, tout illuminé d'une bonté singulière, qui contenait à la fois la force et la tendresse ; avec ce sourire maternel qui nous était si doux ; cette parole pleine de dignité, jamais banale, et toujours simple cependant. De grande taille, d'une vraie noblesse d'attitude et de maintien, le visage aux traits réguliers, le front élevé, notre Mère rayonnait souvent d'une beauté dont on sentait l'essence rare et précieuse, et qui semblait descendre de la cime de l'âme pour rejaillir sur le corps, cette beauté spirituelle qui a dû être celle des Saints et une si grande part de leur charme.

Des vertus naturelles très riches, des vertus surnaturelles meilleures, étaient en elle rehaussées de cette splendeur qui, de l'âme consommée en grâce, transparaît à l'extérieur.

Tout, en Mère Marie de Jésus, trahissait la plus lumineuse intelligence, la plus généreuse bonté, un grand cœur, un bon sens clair, ferme et droit, un don d'intuition très sûr, oserons-nous dire une « bonhomie » pleine de délicatesse... Qu'on nous pardonne ce mot qui nous vient spontanément sous la plume et qui exprime un peu cette qualité de simplicité et de naturel qui s'alliait chez elle à la dignité du caractère religieux.

Cette bonhomie ne nuisait en rien à une sorte de douce majesté qui, lorsque Mère Marie de Jésus était dans l'exercice de sa charge, au Chapitre par exemple, imposait le respect et donnait une impression grande et comme sacrée.

« Rien n'est calme et simple comme Dieu », a dit Lacor-

1. II Cor., VIII, 5.

daire. Notre Mère était trop près de Lui pour ne pas porter en toute sa personne ce sceau de paix et de simplicité. Elle avait quelque chose de libre et comme d'achevé et d'aisé dans sa forme de perfection. Rien ne sentait en elle la contrainte ni la peine ; on aurait dit que les plus hautes vertus lui étaient devenues spontanées.

Nous l'avons vue accomplir les actes les plus héroïques de patience, de support, de fermeté, d'abandon à la volonté divine, de pardon, sans que rien trahît l'ombre même d'un effort. Elle était le type achevé des âmes qui, à force d'amour, trouvent toujours *doux le joug du Seigneur et léger son fardeau* [1].

Aussi ne supportait-elle pas volontiers qne les autres l'estiment dur ou pénible ; elle ne comprenait guère qu'une vocation de Carmélite manque de joie.

Tout en connaissant les épreuves qui accompagnent souvent les voies spirituelles, son âme était donnée avec trop d'unité et de plénitude pour que bien des questions pussent exister pour elle. Combien de fois, à des demandes, à des propos, à des désirs, n'a-t-elle pas répondu : « La simplicité contient et dépasse tout cela ! »

Elle comprenait moins bien, peut-être, certaines épreuves prolongées, tant son mouvement intime était simple, et sa vie rayonnante de la joie d'appartenir à Dieu. Elle a eu peu de difficultés et de peines intérieures, car sa générosité habituelle la portait au delà de tout ce qui pouvait se référer à elle, et l'on peut dire que la face de son âme a cherché sans interruption la face du Seigneur : *Exquisivit te facies mea ; faciem tuam, Domine, requiram* [2].

La belle parole de Sainte Hildegarde semblait faite pour elle : *Je m'ignore totalement ; je ne me compte pour rien ; je me tourne vers le Dieu vivant* [3].

La fermeté de l'esprit, la clairvoyance, l'amour de la

1. Matt., XI, 30.
2. Ps. XXVI, 8.
3. *Analecta Sacra*, t. VIII, Epist. II.

vérité étaient, chez Mère Marie de Jésus, des traits caractéristiques.

Par la vigueur de son élan intérieur, elle s'élevait aux intuitions suprêmes. Son état d'âme n'avait de mesure et pour ainsi dire de rapport qu'avec tout ce qui est très haut, très simple et très grand, mais son exquise bonté la *faisait toute à tous* [1].

On ne pouvait l'approcher sans subir l'influence de cette âme si bien équilibrée en ses facultés, si fortement trempée, si grande en tout.

Chacune de ses paroles était comme pesée au poids du sanctuaire. Il y avait en elle une sagesse modératrice de tous ses mouvements qui faisait penser à l'épouse du *Cantique* : *Il a ordonné en moi la charité* [2].

Cette rectitude de regard et de volonté qui réglait ses actes aurait pu mettre sur ses lèvres le mot de notre Mère Sainte Thérèse : *Une fois la sainte volonté de Jésus-Christ connue, rien au monde ne peut m'empêcher de l'accomplir* [3]. Notre Mère y joignait la simplicité dans les plus héroïques élans de la vertu, réalisant ce type de la vraie Carmélite en qui la sainteté n'amoindrit jamais les noblesses ni les charmes innés. Et ces dons étaient couronnés par le plus éminent de tous : la bonté... une bonté unique, une bonté sans rivage.

Nous en avons trop parlé déjà, et cette générosité transparaît assez à travers toutes les lignes de la vie de Mère Marie de Jésus pour que nous veuillions y insister.

Elle possédait d'une manière exquise la bonté du cœur ; elle avait aussi, ce qui est plus rare encore, celle du regard. *La charité*, dit l'Apôtre, *ne pense point le mal... Elle croit tout, elle espère tout* [4]. Notre Mère ne voyait, ne croyait que le bien ; elle eût gagné toutes les âmes quelque peu nobles et généreuses, ne fût-ce que par la confiance qu'elle mettait

1. I Cor., IX, 22.
2. Cant., II, 4.
3. Ribera, *Vie de Sainte Thérèse*, liv. II, chap. XVIII.
4. I Cor., XIII, 5, 7.

en elles. Cette nature bienveillante avait d'ailleurs besoin, en retour, de la confiance et de l'affection d'autrui.

Une bonté profonde est nécessairement agissante. *Riche en tout*, comme parle encore Saint Paul, Mère Marie de Jésus *exerçait avec un cœur simple toutes sortes de charité* [1]. Nous pouvons en témoigner, nous qui avons été l'objet de ses attentions maternelles, nous qui la voyions, âgée et déjà bien souffrante, se rendre encore à la cuisine pour y apprêter de ses mains ce qui pouvait soulager et réconforter ses filles malades.

Connaître un besoin et chercher les moyens d'y remédier était tout un pour elle... Notre-Seigneur ne lui avait pas dit en vain : « Je veux te faire un cœur semblable au mien. »

Notre Mère était aussi souverainement patiente. Elle avait la force de cette vertu qui parachève la bonté. Elle savait espérer ; elle savait attendre les âmes et leur divine maturité ; elle était capable de la profondeur des longs desseins, lentement mûris, des longs services pour Dieu.

C'était une âme tellement dégagée d'elle-même qu'on la trouvait toujours au-dessus de la peine qu'on pouvait lui faire. Ses pardons étaient rapides et pléniers, ses miséricordes sans fond.

Dans certaines circonstances douloureuses de sa vie, elle a épuisé, avant d'en venir à des mesures nécessaires, tout le trésor d'indulgence qu'un cœur humain fondu au Cœur divin peut renfermer. Elle a eu des patiences qui ne se peuvent exprimer.

Mère Marie de Jésus connaissait toutes les grandes générosités spirituelles. Suivant le mot tant de fois redit par ses filles, elles ne pouvait rien garder pour elle. Ses lumières, elle les rayonnait ; ses joies, ses dévotions, ses mouvements de grâce, elle les partageait. *Ce que j'ai reçu, je le communique sans envie et je n'en cache point les trésors* [2], pouvait-elle dire avec la Sainte Écriture.

1. II Cor., IX, 11.
2. Sagesse, VII, 13.

Rarement notre Mère achevait une lecture en cours : presque toujours le livre, avant d'être terminé, passait entre les mains d'une de ses filles, pour peu qu'un désir ait été exprimé devant elle ou pressenti par son cœur. Il n'était pas jusqu'aux moindres objets à son usage qu'elle ne prît plaisir à mettre à l'usage d'autrui.

Nous avons dit qu'elle donnait sans compter, et Notre-Seigneur, d'ailleurs, lui rendait la pareille.

Rien n'égalait son désintéressement, quand il s'agissait de l'entrée des sujets. Même dans les temps les plus héroïques de la Ruelle au Loup, une vocation qui se présentait à elle dans la sainte pauvreté évangélique était, par cela même, semblait-il, l'objet de sa prédilection.

Mère Marie de Jésus avait une générosité plus haute encore : celle de la promptitude et de l'énergie du sacrifice. Elle ne connaissait, vis-à-vis de son Dieu, que les dons absolus, immédiats et parfaits. Elle les offrait avec une spontanéité et une plénitude d'amour qui devaient ravir le Cœur de son Maître.

« Je ne comprends pas, » disait-elle bien souvent dans l'intimité à ses filles, « qu'avec dix minutes d'oraison, une Car-« mélite qui a vu la volonté de Dieu puisse faire question « de quoi que ce soit. Savoir ce que Dieu veut, c'est tout ce « qui importe à l'âme qui l'aime. »

Aussi ne pouvait-elle accepter la pensée de ces marchandages, de ces lenteurs, de ces hésitations dans le sacrifice, qui déflorent tant d'actes de vertu et leur enlèvent tout leur parfum d'amour. Plutôt que de donner de la sorte à Dieu, notre Mère préférait presque qu'on ne donne pas. Elle ne comprenait que *le donateur joyeux* [1].

Il était impossible d'être à la fois plus pauvre et plus libérale que Mère Marie de Jésus, et elle était en cela vraie fille de Sainte Thérèse, si détachée, elle aussi, et si généreuse.

Très pauvre, notre Mère était cependant très libre dans

1. II Cor., IX, 7.

l'usage du nécessaire ; libre comme peuvent être ceux qui ne tiennent à rien, hormis Dieu.

Un jour qu'un beau meuble nous avait été donné, elle estima simplement qu'il était plus pauvre de le garder que de le vendre — on devine avec quelle perte — pour le remplacer par un meuble plus grossier.

Détachée de tout et de son œuvre, elle l'était au point de nous dire, en des heures angoissantes pour l'avenir des Congrégations religieuses et de nos Monastères : « Saint Ignace « demandait un quart d'heure d'oraison pour consentir à la « ruine de la Compagnie de Jésus. Il me semble, avec la grâce « de Dieu, que, si sa volonté m'envoyait en exil, je ne détour- « nerais pas la tête pour regarder le Monastère que j'ai « élevé. »

Nous osons dire que, surtout dans les dernières années où elle nous apparaissait comme consommée et transfigurée par l'approche de l'Époux, il n'y eut rien de plus thérésien que son esprit. Et en relisant les ouvrages de notre sainte Réformatrice, en nous reportant aux traits, aux souvenirs qu'elle a laissés, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître à quel point Mère Marie de Jésus fut de sa filiation spirituelle.

Fille de Sainte Thérèse, elle l'était encore par la ravissante humilité qui s'alliait si bien chez elle à la dignité, à la sainte fierté d'une moniale.

Trois jours avant sa mort, quelques heures avant d'être foudroyée par le mal qui nous l'a ravie, notre Mère vénérée trahissait encore son ignorance complète d'elle-même. Une Sœur, en passant, lui disait un peu tristement : « Ma Mère, je suis la plus misérable de la Communauté. »

« Vous le sentez, mon Enfant ? Il ne faut pas vous en faire « de la peine, » reprit notre Mère avec sa simplicité ordinaire... « Moi aussi, je sens que je suis la plus misérable de la « Communauté ; c'est le fond de mon âme que je vous dis là. « Je vois toutes les Sœurs venir à moi, et je me sens moindre

« qu'elles toutes. C'est la vérité. Mais c'est très bon, ce sen-
« timent-là. »

En réalité, son cœur battait déjà ce double rythme qui est au cœur des Saints, dans la lumière, et dont un battement dit : « Amour ! Aimons l'Amour qui nous a tant aimés ! » tandis que l'autre répète, dans le prosternement de l'humilité : « Saint ! Saint ! Saint ! »

Ce sont ces deux traits, humilité, amour, qui donnent aux Saints un type universel, une similitude constante avec le Cœur adorable de notre Christ. Ils demeurent, ces deux traits, dans l'extrême diversité des caractères, des grâces, des formes de vie, des états d'oraison, les bases de ressemblance sacrée qui se retrouvent toujours, comme la communion essentielle à la sainteté du Seigneur Jésus.

* * *

Nous avons parlé de la généreuse bonté de notre Mère. Quoiqu'extrême, cette bonté ne dégénéra jamais en faiblesse et, dans les choses importantes, Mère Marie de Jésus était d'une vigueur d'âme et de volonté qui étonnait ses filles.

Elle avait, quand il le fallait, la force divine, la force inflexible de l'amour, et cette haine du mal, cette haine sacrée, qui est une vertu si rare, et sans laquelle il n'y a pas d'amour vrai. Nous comprenions alors combien est grande la force de Dieu dans l'âme d'une véritable Carmélite.

Notre Mère n'ignorait donc pas — loin de là — ce que c'est que reprendre, et nous dirons d'elle ce qu'une de nos anciennes Mères affirmait de Sainte Thérèse, qu'*elle s'entendait à le faire* [1]. On peut en croire notre témoignage, à nous qui en avons goûté.

Quoique sa voie la plus ordinaire fût la bonté, elle savait humilier et, lorsqu'elle jugeait à propos de le faire, elle le faisait profondément, mais avec tant de discernement des âmes, avec un si grand amour de fond, qu'il était impossible, sous cette rigueur, de ne pas sentir la motion surnaturelle. Elle était alors visiblement livrée à l'Esprit de Sagesse et de

1. *Autobiographie inédite de la Vénérable Anne de Saint Augustin.*

Force, et nous ne nous étonnions pas si ses répréhensions produisaient souvent des fruits immédiats de grâce.

Au Chapitre, deux ou trois fois où elle eut quelque sujet un peu sérieux de mécontentement, elle s'exprima avec tant de fermeté, elle fut d'une telle sévérité que nous en avons toutes gardé le souvenir. Elle avait la majesté d'une âme qui sert absolument l'idéal le plus saint et le plus élevé.

Elle n'admettait pas qu'une réparation fût différée ou imparfaite, et, un jour, qu'une novice avait hésité à accomplir immédiatement un acte de pénitence et d'humilité qui lui était demandé, quelle ne fut pas notre confusion et surtout celle de la jeune Sœur, en voyant notre Révérende Mère qui, déjà infirme, se levait avec peine, venir se prosterner devant chacune de nous, pour nous baiser les pieds et nous demander pardon. On devine si celle dont elle prenait la place et qui avait manqué de prompte générosité, conjurait maintenant notre Mère de la laisser réparer sa faute.

Des actes semblables ont été fréquents dans la vie de Mère Marie de Jésus.

Comme nos Saints, elle entretenait autour d'elle une atmosphère d'amour humble et vaillant. Puisse le petit Carmel que notre Mère Fondatrice a tant aimé, vivre toujours de l'âme qu'elle a cherché à lui donner et garder l'empreinte de son âme à elle, si forte et si bonne !

Elle y a laissé une de ces impressions divines qui, au lieu de s'affaiblir, suivant la loi du temps, augmentent incessamment, suivant la loi de l'éternité.

CHAPITRE XX

LA VIE INTÉRIEURE AUX ANNÉES DE CONSOMMATION

Simplicité suprême. — Liberté d'esprit. — Vertus théologales au degré unitif. — Possession par l'Esprit Saint. — Don de Force et passion de la pénitence. — Dons de Sagesse et de Piété.

Après nous être essayées à retracer le portrait moral de Mère Marie de Jésus, il nous semble que, de ce faisceau de dons naturels et surnaturels, monte comme *l'odeur d'un champ plein que le Seigneur a béni* [1].

Mais il est un domaine plus intime encore que nous n'abordons qu'avec un respect saint, c'est celui de la vie intérieure de notre Mère pendant ces dernières années qui la préparaient à l'union éternelle.

On a écrit : « Il n'y a qu'une chose profondément intéressante dans la vie des Saints : c'est l'histoire de leur oraison. » Nous ne pourrons pas tout retracer de l'oraison de Mère Marie de Jésus : nous ne savons pas tout *le secret du Roi* [2]... Mais nous dirons du moins quelque chose de ce que nos yeux ont vu, de ce que nos cœurs, si filialement unis au sien, ont recueilli au contact quotidien de cette Mère bien-aimée. Nous tâcherons de la faire vivre comme nous l'avons vue vivre, nous qui, durant cette période qui couronna son existence, avons eu la grâce de partager de si près ses pensées et de recevoir du meilleur de son âme.

1. Gen., XXVII, 27.
2. Tobie, XII, 7.

La vie intérieure de Mère Marie de Jésus avait toujours été profondément simple et vraie, mais elle se simplifia encore à mesure qu'elle approchait de son terme sacré. Comme pour beaucoup de Saints et d'âmes très aimées du Maître, la dernière consommation de notre Mère fut une consommation de pure simplicité. Elle était merveilleusement établie dans *la paix, le divin calme* dont parle l'Aréopagite, *pacifique harmonie dans la simplicité parfaite de son principe* [1].

Mère Marie de Jésus avait voulu Dieu pour son partage et son unique héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei* [2], elle l'avait voulu longtemps et dans une absolue vérité : le Seigneur lui répondait en l'attirant de plus en plus dans un mouvement unitif. Elle vivait désormais, comme le dit notre Père Saint Jean de la Croix, *accompagnée de je ne sais quelle respiration pleine d'amour, qui dilate la vie de l'esprit* [3].

Tout est unifié pour les âmes qui sont à Dieu à ces degrés consommants, pour celles dont les affections, les intentions, dont l'être, ne se reposent plus qu'en Dieu. L'objet unique simplifie tout, rapporte tout à lui.

En quelle simplicité et pureté notre Mère n'était-elle pas établie ! Simplicité et pureté seules capables de refléter comme en un miroir l'image de Dieu, simplicité et pureté qui sont vraiment l'acte le plus glorieux de la nature libre, de la nature intelligente, glorifiant la pureté et la simplicité divines.

Notre Mère bien-aimée était habituellement, à la fin de sa vie, dans cet état d'oraison que notre Père Saint Jean de la Croix décrit ainsi : *Le Seigneur répand alors secrètement et tranquillement dans l'âme la sagesse et la lumière, sans qu'il se fasse en elle beaucoup d'actes distincts, formulés ou réitérés* [4].

1. *Noms divins*, ch. XI,
2. Ps. XV, 5.
3. *Vive Flamme d'amour*, str. III, vers III, paragr. 7.
4. *Id.*, str. III, vers III, paragr. 6.

L'heure venait où il lui était dit : *Pour vous, ô bien-aimée, laissez de côté les sens et les opérations de l'entendement, tout ce qui est matériel et intellectuel... et, d'un essor surnaturel, allez vous unir aussi intimement qu'il est possible à Celui qui est élevé au-dessus de toute essence et de toute notion* [1].

Cette voie de simplicité était riche pour notre Mère de tous les trésors divins, jusqu'à la faire *entrer* parfois, comme dit Saint Bonaventure, *dans le nuage où réside Dieu* [2], jusqu'à l'élever à cette connaissance obscure qui s'étend au delà de tout ce que l'intelligence peut saisir, au delà de ce que les mots humains peuvent exprimer.

Comment redire ces opérations de la grâce ?

Rien, là, ne peut devenir l'objet d'une parole ni d'une conception. La certitude est puisée dans la ténèbre, car Dieu est situé trop haut au-dessus de l'esprit, et tout ce qui peut être formulé est sans proportion avec Lui [3]. Mais l'âme se repose — et notre Mère l'éprouvait d'une manière ineffable — en Celui qui la dépasse et la comble tout ensemble : *elle trouve la paix, la certitude de Dieu avec elle ; elle trouve l'Emmanuel* [4].

Quelques-uns, dit Tauler, *reçoivent l'Esprit Saint dans les sens par des formes et des images. D'autres intellectuellement, et dès lors d'une manière plus parfaite, c'est-à-dire dans les puissances supérieures, très au-dessus des sens. D'autres enfin le reçoivent de plus dans cet abîme secret, dans ce royaume caché, dans ce fond délicieux, qui est la plus noble partie de l'âme et l'image de la très Sainte Trinité. C'est là que le Saint-Esprit a sa vraie demeure et que l'homme reçoit ses dons d'une manière toute divine* [5].

C'est là aussi que Mère Marie de Jésus avait trouvé sa demeure de paix. Cet état de repos d'amour en Dieu, dans une simplicité sacrée, a été l'une des manifestations caractéris-

1. Saint Denys l'Aréop., *Théol. Mystique*, ch. I.
2. *De Sept Itiner. ætern.* V Itin., 6 Dist.
3. Bienheureuse Angèle de Foligno, *Le Livre des Visions et Instructions*. Traduction de Hello, ch. XXVI.
4. *Id.*
5. Tauler, 1er *Sermon pour la Pentecôte.*

tiques de l'action de la grâce dans l'âme de notre Mère. Suivant la belle parole de l'Écriture, *l'Esprit du Seigneur la conduisait au repos* [1].

Au début de ces années dont nous essayons de faire revivre l'âme intime, elle écrivait dans ses notes personnelles : « Que « cette dernière période de ma vie soit comme le sabbat de « Dieu en mon âme, jusqu'à ce qu'Il vienne. »

C'était bien le sabbat, en effet, le repos réciproque, le repos de paix, de fidélité et d'amour, de Dieu dans son œuvre accomplie, et de l'âme de Mère Marie de Jésus en son Dieu, sur le Cœur de son Christ. Lorsque l'amour est vainqueur, que la lutte est finie, que l'hostie est parfaite, alors s'établit entre l'âme et Dieu ce suprême amour de consommation : l'amour de complaisance ; alors se réalise l'admirable parole du Prophète : *Le Seigneur mettra son plaisir en toi, et comme la fiancée fait la joie du fiancé, ainsi tu seras la joie de ton Dieu* [2].

Notre Mère a connu cet état, elle a connu cette paix et cette simplicité. Elle a pu dire avec l'épouse du Cantique : *Facta sum coram eo quasi pacem reperiens. — J'ai été faite en sa présence comme celle qui a trouvé la paix* [3].

Ces états sont des états de libération. Dans sa jeunesse religieuse, la grande parole de Mère Marie de Jésus, « sa parole de virginité », comme elle disait, avait été « l'amour séparant ». Dans ses dernières années, Notre-Seigneur lui donna toutes les saintes libertés de l'amour unissant.

Devant cette liberté d'esprit, cette simplification de plus en plus grande de tous les moyens, cette confiance absolue, cette sécurité de l'âme qui a trouvé son Dieu et ne peut plus douter ni de Lui ni de son propre amour, on songeait instinctivement à la parole du Psaume : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur* [4].

1. Isaïe, LXIII, 14.
2. Isaïe, LXII, 4, 5.
3. Cant. VIII, 10.
4. Ps. CXVIII, 32.

Là où est l'Esprit du Seigneur, a dit l'Apôtre, *là est la liberté* [1]. Mère Marie de Jésus a fini sa vie dans une liberté divine. C'était l'âme la plus large, la plus pacifiée, la plus franche dans ses mouvements : une âme délivrée, une âme passée en Dieu.

Il est beau et consolant de contempler ce couronnement d'une existence toute de foi et de fidélité. Oh ! quelle n'est pas la vertu unitive de notre vie du Carmel, quand une âme est assez généreuse pour la vivre dans sa plénitude !

A l'une de ses filles qui lui demandait, peu avant sa mort, après qu'elle avait touché à tant d'âmes consacrées : « Ma Mère, où vont les vies de Carmélites vécues dans la vérité ? Où se consomment-elles ? » notre Mère répondit cette simple parole : « Ou bien, si telle est la volonté de Dieu, ces vies con-« duisent à l'union mystique, ou bien les accroissements des « vertus théologales y deviennent tels, que la vie de foi se « transfigure et semble presque faire luire l'aube de la « vision. »

Au fond, c'est toujours aux réalités unitives que tend directement notre grande vie. Vécue normalement, c'est-à-dire dans la loyauté, la droiture et la vérité, elle doit, normalement aussi, aboutir à la perfection de la charité, à la splendeur de l'union divine. Pour les âmes qui l'embrassent avec un regard simple et pur, avec une volonté trempée, elle est la voie royale, la voie sans ombre, le commencement de l'éternelle vie : *Inchoatio vitæ æternæ*, suivant la belle parole de Saint Thomas.

Toute l'histoire intérieure de Mère Marie de Jésus est là, avec tant d'autres, pour en témoigner. Et c'est par l'héroïsme de la vie de foi, d'espérance et de charité, que notre Mère s'est attiré le don toujours gratuit de l'union de contemplation et de clarté avec Celui dont la très pure essence est lumière.

Elle-même semble avoir retracé l'histoire de son âme dans

1. II Cor., III, 17.

cette définition qu'elle nous donnait un jour : « La contem-« plation, c'est la foi illuminée par une grâce spéciale qui « nous fait voir Dieu et les choses de Dieu, qui nous repose en « Dieu par le regard sur Lui et par la conscience de son « regard sur nous. »

Il nous est impossible de redire la place que la foi, que les vertus théologales ont tenue dans l'existence de Mère Marie de Jésus. Pour elle, c'étaient en vérité des actes, des actes de force, des actes intenses, les actes essentiels de la vie.

Elle aimait par-dessus tout la parole du Prophète : *Sponsabo te mihi in fide* [1], et ses notes intimes reviennent constamment à cette demande : « Seigneur, donnez-moi la vision « dans la foi, l'extase dans la foi ; confirmez votre alliance « par la foi ; donnez-vous à moi dans la foi. » — « L'âme sent, » écrivait-elle, « qu'il y a là, fermés, des trésors cachés de vie ; « elle se trouve sur ce terrain où il y a Dieu *infailliblement.* »

Rien ne peut exprimer non plus la force vivante de son espérance et de son amour, depuis le jour où elle s'écriait, aux heures les plus désespérées de sa fondation : « Parce que « nous n'avons que Dieu, nous avons confiance », jusqu'à celui où, dans les années du soir, elle jetait au Seigneur ce beau cri d'amour : « Mon Dieu, c'est *à froid* que je vous le « dis : je veux vous aimer ou mourir. »

Mais, à certaines heures, la charité divine l'irradiait visiblement. Elle semblait ne plus vivre que de l'amour de son Dieu, ne pouvoir plus donner que l'amour de son Dieu.

Les paroles de notre Père Saint Jean de la Croix nous reviennent ici comme naturellement à l'esprit, tant elles nous semblent exprimer profondément l'état où nous voyions alors notre Mère : *Ces âmes se portent vers Dieu, toutes plongées qu'elles sont en Lui, et deviennent à leur tour des lampes ardentes parmi les splendeurs des lampes divines, en renvoyant à leur Bien-Aimé la même lumière, la même chaleur d'amour qu'elles reçoivent de Lui... On dirait un cristal qui, pénétré des*

1. Osée, II, 10.

rayons du soleil, lui renvoie ses propres splendeurs... Et, bien que ce mystère ne s'accomplisse pas avec une perfection aussi consommée que dans l'autre vie, l'âme, si j'ose le dire, n'en est pas moins devenue comme l'ombre de Dieu. Leurs deux volontés ne sont plus qu'une seule et même volonté ; elle fait en Dieu et par Dieu ce que Dieu fait par Lui-même en elle [1].

Avec l'amour héroïque, Mère Marie de Jésus avait cette confiance qui a le pouvoir de tout arracher au Père qui est aux cieux. Un jour, tenaillée par l'inquiétude pour la vie d'une de ses filles les plus chères, elle entra au chœur un instant et nous l'en vîmes sortir, la physionomie sereine et apaisée. « Je viens de la confier à Notre-Seigneur, » nous dit-elle, « je « Lui ai dit de la soigner Lui-même ; je ne crains plus rien. »

Cette vie consommée dans la perfection des vertus théologales, cette vie entièrement ordonnée à la gloire et à l'amour de Dieu et dans laquelle il n'y avait plus que la substance du don, était couronnée, au delà même de l'ordre des vertus, par l'effusion singulière des dons de l'Esprit Saint. Mère Marie de Jésus avait toujours vécu sous une emprise particulière de l'Esprit de Dieu, mais celle-ci devint de plus en plus puissante avec l'approche de la consommation de plus en plus intime aussi, et conduisant cette âme, toujours si simple pourtant, aux grâces réservées. Elle connaissait ces onctions dont parle notre Père Saint Jean de la Croix, *onctions très mystérieuses, très délicates de l'Esprit Saint qui, étant Dieu, agit et opère en Dieu et inonde l'âme secrètement de richesses, de dons et de grâces dans une mesure qui ne se peut dire* [2].

L'Esprit qui la possédait était avant tout un Esprit de Force, de Piété et de Sagesse. En vivant près de notre Mère, on songeait instinctivement à la parole de Saint Paul : *Dieu*

1. *Vive Flamme d'amour*, str. III, vers V et VI.
2. *Vive Flamme d'amour*, str. III, vers III, parag. 7.

ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de force, d'amour et de modération [1].

La force de l'Esprit divin se trahissait dans sa vie intérieure par l'indomptable énergie d'amour qui, « aux heures « d'échéance où Notre-Seigneur lui rappelait qu'elle s'était « donnée à Lui et réclamait d'elle des sacrifices de cœur, « d'âme, d'esprit », lui faisait toujours répondre avec David : *J'ai été livrée et je ne m'échapperai pas* [2].

Cette force d'âme semblait croître avec la gravité des circonstances : plus celles-ci étaient grandes ou douloureuses, plus notre Mère paraissait de pair avec elles, manifestement portée par l'Esprit de Dieu. « *En cette vie de labeur*, aurait-elle dit volontiers avec Saint François Xavier, *il n'y a pas de meilleur repos que d'être en péril pour le service de Dieu.* »

Suivant un mot qu'elle a beaucoup aimé, c'était « une âme toujours debout ». Elle avait au suprême degré *ce cœur grand et cette âme voulante* [3] dont il est parlé au Livre des Machabées, et les activités de sa vie intérieure le prouvent plus encore que celles, si énergiques pourtant, de sa vie de Prieure et de Fondatrice.

Elle écrivait ce mot révélateur : « Celui qui ne sait pas « souffrir un peu fort dans son âme n'a pas l'expérience d'une « certaine présence de Dieu plus profonde. »

Mère Marie de Jésus témoignait encore de ce don de Force par l'admirable générosité qu'elle a gardée jusqu'à la fin dans l'exercice de la pénitence. Dans ses dernières années, lorsque, déjà affaiblie par bien des infirmités, notre Mère vénérée connaissait la longue souffrance qui épuise et qui est pour tant d'âmes une redoutable épreuve, elle se haussait à cette passion de sacrifice et de divine charité qui est la meilleure part d'une vie de Carmélite. Plus elle avançait vers le terme, plus elle savait de science expérimentale que, s'il est un don

1. II Tim., I, 7.
2. Ps. LXXXVII, 9.
3. II Mach., I, 3.

digne de Dieu, c'est le pur amour, c'est l'amour crucifié, et qu'il n'est pas ici-bas d'offrande semblable.

Parfois, le soir, elle emmenait au chœur une de ses filles pour prier longuement et souffrir avec elle. Il arrivait que la nuit tout entière s'écoulait dans les quatorze stations de la Voie douloureuse, et, comme Marie sur les pas de son divin Fils, nous aurions pu suivre la trace sanglante des pas de l'épouse du Christ.

On n'ose redire ces intimités saintes de la Croix et nous y touchons à peine, sachant combien notre Mère désirait les ensevelir dans un éternel silence. Il y a comme une divine pudeur qui voile ces profondeurs de la vivante communion à la Passion du Maître.

Cependant, nous savons aussi quelle est la vertu de la Croix et comment *la parole de la Croix, qui est une folie pour ceux qui périssent, est pour nous la force de Dieu* [1].

Oui, *Jésus-Christ crucifié, scandale et folie pour le monde, est la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés* [2]... Et qui doit connaître, mieux qu'une Carmélite, l'efficacité unique de cette communion à la Croix ? Les Saints, nous le savons, ont trouvé la vie dans cet embrassement du Crucifié. Ils ont regardé les réalités de la Passion et, dans une étreinte d'amour, ils sont venus leur demander la vie.

Notre Mère, pourtant si sage, avait appris dès longtemps à connaître ces divines folies : *Scire Jesum Christum, et hunc crucifixum* [3]. Ses filles l'ont vue, tant que sa santé épuisée n'a pas mis un obstacle absolu à quelques-uns de ses attraits profonds, se porter à tous les actes les plus forts de la pénitence monastique : coucher sur la planche ou à terre, passer des nuits entières de veille et de macérations, se livrer à de longues et sanglantes disciplines, se soumettre à des jeûnes d'une extrême rigueur, surtout pendant ses retraites.

1. I Cor., I, 18.
2. I Cor., I, 23, 24.
3. I Cor., II, 2.

« L'âme, » aimait-elle à dire, « court au-devant de ce qui la « libère, au-devant de ce qui l'unit au Seigneur en faisant « souffrir son corps. »

Jusqu'en ses dernières années d'épuisement, elle pratiquait encore certains des actes les plus rudes de la pénitence, et nous l'avons vue soulevée, transfigurée par cette sorte d'extase de la souffrance qui fait que l'âme, sortie de tout ce qu'elle peut éprouver en son propre corps, ne ressent plus, en quelque sorte, dans une communion ineffable, que la souffrance du Christ. Par là, notre Mère se rattachait à la meilleure tradition de notre Ordre, et, avec ce mélange de prudence et d'élan qui la caractérisait, elle savait non seulement vivre ces choses, mais les comprendre et les autoriser chez les autres. Elle aurait craint, disait-elle, en agissant autrement, d'affadir le sel du sacrifice, d'affaiblir la vertu de Dieu et ces transports de l'amour pénitent qui, depuis l'origine, ont été l'une des gloires des filles de Sainte Thérèse.

« L'esprit est aux sources », disait souvent Mère Marie de Jésus. Oui, cet esprit de feu, cet esprit d'amour, cette passion d'immolation, est aux sources de notre vie. C'est la grâce de nos Saints, depuis l'esprit de zèle et de flamme de notre Père Élie, jusqu'au grand cri si connu qui s'échappait du cœur transverbéré de notre Mère Sainte Thérèse : « *Ou souffrir ou mourir* », jusqu'aux ardeurs de Madeleine de Pazzi parcourant les cloîtres de son Monastère, ravie hors d'elle-même et ne pouvant retenir ces mots de douleur : « *L'amour n'est pas aimé !* »

Cet esprit de l'Ordre, comme notre Mère l'avait reçu ! Comme il vivait en elle ! Comme elle savait transmettre ce dépôt sacré et boire elle-même au calice admirable qui enivre les Saints : *Calix meus inebrians quam præclarus est* [1].

Il est vrai que, sous la double effusion des dons de Sagesse et de Piété, l'onction divine jaillissait d'une manière habituelle en son être sanctifié, marqué du sceau du Christ.

1. Ps. XXII, 5.

L'onction, cet élément impondérable en apparence, est une des forces secrètes du Royaume de Dieu. C'est elle *qui enseigne toutes choses* [1] et donne toutes choses en plénitude. Et, seules, les âmes dans lesquelles l'élément sensible, l'élément affectif, épuré et transformé, est entré dans la vraie vie, seules, ces âmes portent en elles le sentiment constant de l'amour qui reçoit et donne divinement. Seules, elles connaissent ce goût de Dieu et des choses de Dieu, ce repos sacré, dont il est dit dans le *Cantique* : « *A l'ombre de celui que j'avais désiré, je me suis reposée, et son fruit est doux à ma bouche* [2]. »

N'est-ce pas l'action du Saint Esprit qui est rendue par cette ombre mystérieuse ?... C'était visiblement à cette ombre que Mère Marie de Jésus connaissait tous les goûts célestes du don d'amour : goûts de sacrifice, goûts d'immolation, goût divin de l'humilité, goût de la louange et de l'adoration, goût de toutes les œuvres de la charité, goût de Dieu, de sa volonté, de tout ce qu'Il est, de tout ce qu'Il fait, de tout ce qu'Il aime.

Elle avait au plus haut degré l'esprit d'amour, l'esprit filial, et, jusque dans ses heures difficiles ou douloureuses, elle retrouvait toujours au fond de son âme cette paix qui naît de la stabilité dans le bien et qui est, à elle seule, une onction et une force céleste.

Quelques lignes de l'Aréopagite nous semblent résumer admirablement l'état de cette âme toute proche des réalités éternelles. *Il est dit*, écrit-il : « *Le Roi passera ; Il les fera asseoir et les servira* [3]. » Pour Saint Denys, ces mots s'appliquent à la fois aux Bienheureux dans le ciel et *aux esprits des justes enrichis de tous les dons parfaits.*

Quand on dit qu'ils s'assoieront, je crois, ajoute-t-il, *qu'on veut figurer la fin de leurs travaux multipliés, leur vie calme et*

1. I Jean, II, 27.
2. Cant., II, 3.
3. Luc, XII, 37.

tranquille, leur divin état dans la lumière et dans la région des vivants, leur félicité sainte, la pure et abondante possession de tous les trésors célestes qui les plonge dans un océan d'allégresse. Et c'est Jésus qui les réjouit, les fait asseoir et les sert, qui leur donne cet éternel repas et leur distribue les flots de ce bonheur si plein [1].

1. *Lettre à l'Évêque Titus.*

CHAPITRE XXI

LE SOIR

1915-1917

Approche de la mort. — Faveur singulière. — Dernière Dévotion du *Désert*. — Dernières intimités. — Mort de Sœur Marie de la Croix.

Nous assistions avec un respect ému et avec une sorte de crainte parfois, à l'envahissement graduel du cœur et de la vie de notre Mère par la grâce et la charité ineffable du Christ.

Dans l'âme sainte qui achève sa carrière ici-bas, toutes les vertus, toutes les beautés se confondent dans une extrême simplicité, et l'approche de la consommation se sent à une sorte d'harmonie souveraine qui fait entendre déjà un son d'éternité.

Parfois, nous étions prises d'une angoisse instinctive, qui nous rendait infiniment plus chère encore celle que nous aurions voulu chacune conserver à notre Monastère au prix de notre propre vie.

Après une retraite que notre Mère fit en Janvier 1915, l'emprise divine devint si sensible, les pressentiments secrets que le Maître donne parfois Lui-même, si pressants, que plusieurs d'entre nous vécurent dès lors dans la certitude que cette retraite serait la dernière faite ici-bas par notre Mère vénérée.

Sa santé, toujours délicate, de plus en plus brisée, ne donnait cependant aucune inquiétude immédiate, mais nous

savions bien que, chez les Saints et chez les bien-aimés du Christ, ce n'est jamais le corps qui fait la loi à l'âme, mais bien l'âme qui marque son heure au corps.

Hélas ! toute notre sollicitude filiale ne pouvait défendre notre Mère contre une diminution progressive de ses forces physiques.

Dans les fidélités qui l'entourèrent alors et jusqu'à la fin, nous ne pouvons oublier la part humble et pleine d'amour qui revient à une de nos chères petites Sœurs du voile blanc, Sœur Marie de l'Incarnation, dont la vie religieuse s'est écoulée en grande partie auprès de Mère Marie de Jésus, dans les soins les plus constants et les plus attentifs. Elle était toujours là, toujours prête à s'offrir, à rendre les menus services dont le meilleur prix est dans la délicatesse de cœur qu'ils révèlent. C'était comme une garde d'affection et de dévouement que cette enfant qu'a tant aimée notre Mère ne cessait de monter auprès d'elle, humble, fidèle et filiale.

Au début de Novembre de cette même année, un cas de grippe infectieuse s'étant déclaré dans notre Monastère, notre Révérende Mère fut atteinte du mal et, en peu de jours, celui-ci fit de tels ravages sur cet organisme affaibli que, le 9 Novembre, à l'anniversaire de la mort de Sœur Élisabeth de la Trinité, nous nous crûmes à la veille de perdre celle qui nous était si chère.

Un mieux se produisit cependant, et peu à peu la malade reprit une partie de ses forces, mais elle restait au fond irrémédiablement atteinte par l'intoxication latente prête à se réveiller à la moindre occasion.

Le 9 Février suivant, sous une autre forme, le mal se reproduisit en une crise subite d'une extrême violence. Pendant quelques heures, notre Mère fut aux portes de la mort. Absolument lucide, dans une paix et une force d'âme inexprimables au milieu de très vives souffrances, elle était prête à tout dans une entière simplicité. Comme ceux qu'un grand amour absorbe, elle n'avait point de peine à détourner son regard de ce qui n'était pas lui.

Nous eûmes l'impression à ce moment d'un des actes les plus parfaits et les plus consommés qui puissent être offerts à Dieu.

Désormais le terme de l'existence terrestre de Mère Marie de Jésus approchait. Comme Gertrude, la vierge d'Eisleben, qu'elle avait tant aimée, elle pouvait chanter au Seigneur son cantique du soir :

« *O Jésus, mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de votre vue à l'heure de mon départ.*

O mon Jésus du soir... par votre seul regard si pur, si plein de charmes, montrez-moi le chemin pour le voyage éternel.

Dites-moi de votre voix limpide et mélodieuse comme une douce musique : « *Voici l'Époux ! Il arrive. C'est moi ! qui viens à toi pour les noces éternelles* [1]. »

L'Époux, en effet, allait venir confirmer cette âme sainte par une faveur ineffable, sorte d'annonciation du dernier « Veni ». Les opérations de la grâce sont si merveilleuses dans les âmes aimées de Dieu, les exemples de cet ordre ont été si fréquents au Carmel qu'il nous a semblé devoir relater simplement cette faveur singulière.

Le 10 Février, donc, au lendemain de la crise où nous avions tremblé pour elle, notre Mère vénérée se trouva comme attirée et soulevée hors d'elle-même par l'amour et par un sentiment indicible de la présence du Maître Saint... Notre-Seigneur était là, se montrant à elle, couronné d'épines, portant sa Croix, ses plaies glorifiées resplendissantes de clarté.

Il se tenait à deux mètres du lit où elle devait expirer quelques mois plus tard, et cette vision béatifiante inonda notre Mère d'une telle joie céleste que son visage se transfigura pour ainsi dire sous le rayonnement divin. Pendant quelques minutes, sa physionomie devint étincelante : comme *la nouvelle Jérusalem, parée pour son Époux* [2], Mère Marie de

1. Traduit des Exercices de Sainte Gertrude par le Comte Lafont, *La Table de la Cène.*
2. Apoc., XXI, 2.

Jésus était *illuminée de la clarté de Dieu* [1], ornée d'une beauté inconnue, d'une expression de paix et d'ardeur profonde, de cette noblesse, de cette majesté qui resplendit sur le front des Saints.

Il est dit de notre Mère Sainte Thérèse qu'à l'heure où elle allait expirer, *son visage devint admirablement beau* et qu'*il brillait comme un astre embrasé* [2]. Il y avait quelque chose de cet embrasement sur les traits de notre Mère, à l'approche de l'Époux, du divin *Soleil de justice*. Pendant plusieurs jours, elle en garda le reflet céleste, mais plus que jamais, en elle, l'humilité égalait l'amour.

Dès lors, l'union qu'elle contracta avec Notre-Seigneur fut si intime que rien ne put l'interrompre, dans l'état crucifié devenu jusqu'à la fin la part de notre chère et vénérée Mère. Son corps brisé ne devait connaître désormais que la grâce de la Croix, *mais ses lèvres*, suivant la belle parole de Sainte Catherine de Sienne, *ne se séparèrent plus de la source inépuisable* [3].

Le rayonnement divin dont nous avons parlé se fit sentir à tous nos cœurs d'une manière bien émouvante quelques jours après.

C'était le 15 Février. On se rappelle avec quelle dévotion Mère Marie de Jésus préparait toujours à cette date à Notre-Seigneur un repas qui fêtait sa sortie du désert.

Cette année, notre chère Mère, hors d'état de se rendre au réfectoire, devrait-elle renoncer à la douceur d'offrir à Jésus pour la vingtième fois, l'hospitalité de Béthanie ? Elle ne put s'y résoudre. On para de plantes vertes sa grande infirmerie, on y dressa une table bien ornée, car elle voulait, de son fauteuil de malade, servir encore de ses mains le Seigneur.

Grande fut l'émotion de la Communauté en rentrant pour la première fois dans ce sanctuaire où, quelques jours avant,

1. Apoc., XXI, 11.
2. Supplément à la *Vie de Sainte Thérèse* par elle-même.
3. Dialogue. — *Don des Larmes*, ch. IX.

la mort avait semblé si proche de notre Mère ; plus profonde encore notre impression lorsque, dans le silence général, la voix de la chère malade s'éleva tout à coup vers le Maître divin, traduisant tout haut les sentiments de son cœur dans une prière intime, spontanée, véritable offrande de fidélité et d'amour qui révélait les dernières intimités de ces heures de consommation.

Les larmes coulèrent de nos yeux : une telle simplicité, nous le sentions bien, ne pouvait être que le prélude du ciel.

Cependant, Dieu devait nous laisser une année encore notre Mère bien-aimée. Sa santé, quoique déclinant, ne donnait point encore les signes de la fin ; elle-même ne pressentait pas sa mort prochaine... Il nous semblait pourtant, par une sorte de douloureuse intuition, que le Seigneur l'appelait, que nos saintes premières Mères voulaient en leur société céleste cette âme en qui la charité divine avait fait toute son œuvre. Mais, jour par jour, nous espérions soutenir comme Jacob la lutte contre Dieu et Lui arracher par grâce un peu de vie encore.

Nous entourions d'une vénération plus émue, plus filiale que jamais cette Mère si chère, dont l'existence tout entière s'était épuisée au service du Maître et de son Ordre. « *Jésus-Amour*, pouvait-elle dire à cette heure avec Sainte Catherine de Sienne, *ma vie s'est distillée goutte à goutte pour Toi et pour l'Église, ta douce épouse.* »

De cette dernière phase de la vie de notre Mère, nous devions garder — et quelques-unes d'entre nous particulièrement — un souvenir touchant et comme sacré. Une sainte intimité avec celles de ses filles qui eurent la joie de la servir et de l'entourer plus spécialement, fut, en effet, sa consolation et la leur pendant cette période si proche de l'amour éternel.

Notre-Seigneur, à l'heure *de passer de ce monde à son Père* [1],

1. Jean, XII, 1.

redoublait de tendresse en ses épanchements avec ses Apôtres, et, dans l'institution du banquet eucharistique, on peut dire que cette charité du Maître pour les siens a pris toutes les douceurs et toutes les délicatesses. *Jésus, ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin* [1].

L'amour se survit à lui-même. Qu'est-ce que l'Eucharistie, sinon cette survivance de l'amour, ce miracle de l'amour qui découvre le secret de se donner toujours ? Physiquement épuisée, Mère Marie de Jésus trouvait aussi dans son cœur ces suprêmes ressources du don, et du don le plus aimant qu'elle nous eût encore fait connaître. Ces derniers temps de sa vie nous laissent un souvenir ému, qui dépasse tous ceux que nous avons conservés de cette chère et sainte Mère.

Tout près d'elle et surtout bien près de son cœur, veillait toujours l'affection filiale et généreuse à qui elle devait l'achèvement du Monastère. Sœur Cécile de la Trinité avait, comme consommation de longues années de fidélité constante, la joie et la récompense d'entourer sans cesse Mère Marie de Jésus des attentions les plus délicates et surtout du don meilleur de son amour. Dieu avait mis sur la Mère et sur la fille la grâce privilégiée des compréhensions saintes.

Combien, dans cette vie de communion avec notre Mère, nous sentions la réalité des promesses du Maître, et que notre amour, c'est bien le même amour dont Il nous a aimés ! N'y a-t-il pas une sorte de parfum du Christ qui s'épanche ?

Celle qui écrit ces lignes et qu'unissaient à notre Mère vénérée des échanges si confiants et si sûrs, des harmonies si douces en leur force divine, les voyait se couronner, à cette heure, par une de ces célestes intimités, telles que les Saints en ont laissé le souvenir sur la terre. Personne n'a plus et mieux aimé, personne n'a été plus aimé que les âmes consommées en Dieu. Comme le Maître, dans ses derniers colloques, semble ne plus pouvoir contenir sa tendresse et la laisse déborder sur les siens, ainsi en est-il souvent au soir de la vie

1. Jean, XII, 1.

de ses Saints. Nous ne nous y trompions pas et, dans ces épanchements, nous croyions souvent entendre, avec une crainte émue, l'écho de la parole du Seigneur : « *Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de temps à passer avec vous* [1]. »

L'heure de la séparation approchait, en effet, mais jusqu'au bout, Mère Marie de Jésus devait se donner et donner Dieu à ses filles. Quinze jours avant sa mort, elle nous fit encore un Chapitre qui nous a laissé un souvenir inoubliable. Elle avait pris pour thème *la Parole de la Croix, Verbum crucis* [2], « cette parole qui vient à nous », disait-elle, « *aiguë, pénétrante comme un glaive à deux tranchants* [3], quand le « Bon Dieu nous appelle à souffrir près de Lui, non pas « comme nous pensons, mais comme Il a voulu. Il n'y a rien », ajoutait-elle, « qui rende l'âme libre, qui la fasse reine, qui « lui ouvre les portes de Dieu comme la parole de la Croix. »

Hélas ! c'était le testament suprême de notre Mère et notre préparation immédiate au sacrifice.

Huit jours après, le 20 Mars, une épidémie de pneumonie infectieuse s'abattit sur la Communauté. Sœur Marie de la Croix, cette fille si aimée de Mère Marie de Jésus, dont la courte vie religieuse avait déjà donné, nous l'avons dit, de grandes promesses pour le service de Notre-Seigneur et de notre Monastère, était atteinte du mal avec une extrême violence.

Nous fûmes saisies aussitôt d'une double inquiétude, d'abord pour notre chère petite Sœur, puis pour notre Révérende Mère qui, nous le savions, était hors d'état de supporter la moindre récidive de maladie grave.

Nos instances pour la tenir le plus possible éloignée du foyer de la contagion furent inutiles. Non contente de veiller elle-même à l'installation de notre chère malade à l'infirmerie, elle alla, suivant sa douce habitude, lui porter le matin la

1. Jean, XIII, 33.
2. I Cor., I, 18.
3. Hébr., IV, 12.

présence de Notre-Seigneur, en achevant longuement son action de grâces auprès d'elle.

Oserions-nous regretter ces saintes hardiesses qui devaient donner tant de grandeur à la mort de notre Mère ?... Elle est retournée à Dieu dans l'exercice héroïque de sa charge et de son amour maternel, et c'est bien pour nous la plus haute des consolations.

Ce que fut l'échange de ces deux âmes, si près l'une et l'autre de leur éternité, ce que fut ce colloque intime, seuls, Dieu et ces âmes passées en Lui pourraient le redire. Il dura une heure et demie. Peut-être nous sera-t-il permis de nous ressouvenir des paroles qu'échangeaient Monique et Augustin, s'entretenant pour la dernière fois du ciel : « *Oubliant le passé pour ne plus penser qu'à l'au-delà, nous aspirions des lèvres de l'âme à ces sources sublimes de vie qui sont en vous, ô mon Dieu... Et nous eûmes vers la vraie vie, inépuisable, éternelle, un tel élan d'amour que nous y touchâmes en quelque sorte, par un bond de notre cœur.* »

Le dénouement se précipita pour Sœur Marie de la Croix avec une rapidité effrayante. Trois jours après l'intime entretien dont nous venons de parler et tandis que la mort était, en réalité, imminente, les médecins écartaient encore énergiquement l'idée d'un péril prochain ; notre chère Sœur elle-même ne cessait de nous répéter : « Je me sens bien malade, mais pas en danger. »

Tout à coup, dans la sainte nuit du 25 Mars, un peu avant minuit, alors que rien jusqu'alors ne pouvait faire supposer l'approche de l'éternité, l'expression des traits, jusque là si vivants malgré la souffrance, changea ; l'auguste pâleur de la mort couvrit le visage de Sœur Marie de la Croix. C'était l'heure du suprême combat, ou plutôt l'éternelle rencontre avec Celui qu'elle avait servi avec une si généreuse fidélité.

S'apercevant que le dernier moment venait, la Sœur Maîtresse des novices pria aussitôt l'infirmière qui veillait avec elle d'aller avertir notre Révérende Mère et de faire chercher immédiatement un prêtre pour lui renouveler encore

la grâce des sacrements. Elle resta seule alors quelques minutes avec Sœur Marie de la Croix.

Pensant que cette âme méritait d'entendre la parole suprême : *Voici l'Époux qui vient, allez au-devant de Lui* [1], et d'offrir, au dernier instant, le sacrifice de sa vie : « Mon Enfant, lui dit sa Maîtresse, nous avons espéré jusqu'ici que vous guéririez et que Notre-Seigneur vous garderait à nous, mais je vous trouve bien mal depuis quelques minutes. Je crois que l'heure de votre entrée dans l'éternité est proche... Ne voulez-vous pas, mon Enfant bien-aimée, vous qui avez renouvelé tant de fois entre mes pauvres mains vos actes d'offrande au Christ, ne voulez-vous pas maintenant offrir, par pur amour, l'oblation suprême et dernière, avec le sacrifice de votre vie ? »

Immédiatement, cette âme qui était si absolument à Jésus-Christ, se souleva aux dispositions les plus parfaites. Elle entrait vraiment vivante dans les puissances du Seigneur par la beauté et la générosité de son mouvement. Son visage s'empourpra : « Oh ! dit-elle à celle qui lui représentait alors Notre-Seigneur, vous avez été mon Prêtre... Vous l'êtes encore à cette heure dernière. » Puis étendant les bras en croix pour répondre à l'appel de son Maître crucifié : « Oh ! oui, ma vie !... J'offre ma vie à Notre-Seigneur !... Je n'ai voulu vivre que pour Lui... Je fais pour Lui, par pur amour, le sacrifice de mon être. »

« Offrez-vous tout entière, mon Enfant, reprit sa Maîtresse, offrez votre vie en union au grand sacrifice d'amour infini de Jésus sur la Croix. » — « Et au mystère de son Incarnation », ajouta la chère mourante. « Oui, j'offre ma vie pour l'Église... pour notre saint Ordre... pour notre Révérende Mère bien-aimée... pour vous, dit-elle avec une expression de profonde affection, pour le Monastère, pour nos Sœurs du Noviciat... Oh ! reprit-elle encore, dites-leur que je les aime toutes et chacune. »

1. Matt., XXV, 6.

A ce moment, la Maîtresse des novices qui avait la consolation d'assister à cette fin vraiment céleste, eut une impression très vive de la présence du Maître Saint. « Voici, dit-elle alors à notre chère Sœur, voici le Christ Époux qui vient... Voici, mon Enfant, que va vous apparaître l'éternelle beauté de Celui que vous avez tant aimé... Vous allez voir la Face de Votre Dieu. »

Alors, le regard de la chère mourante prit une expression extatique. Elle se souleva dans un suprême effort, dans une suprême prière : « O Beauté ! ô Amour ! ô Jésus-Christ ! » murmura-t-elle avec une indicible ardeur. Ce furent ses dernières paroles.

Elle eut encore la force de jeter un regard chargé de reconnaissance et d'affection filiale vers notre Mère Fondatrice qui arrivait en hâte, suivie de quelques religieuses. Peu d'instants après, Sœur Marie de la Croix avait vu la Face de son Dieu.

C'était le 25 Mars, Dimanche de la Passion, presque à l'heure de l'Incarnation du Verbe.

En perdant cette fille qui s'était donnée à Dieu et à elle avec tant de plénitude et qui lui promettait tant de joies, Mère Marie de Jésus était atteinte en plein cœur. Cependant elle demeura forte de la force de Dieu ; il semblait seulement que l'excès de sa souffrance se transformait en excès d'amour pour son Maître et pour chacune de nous.

La Communauté traversait une de ces heures douloureuses où se fait sentir plus fortement encore la puissance des liens monastiques. Une de nos Sœurs, qui avait contracté le mal au chevet de Sœur Marie de la Croix, paraissait sur le point de la suivre dans le sacrifice dernier ; l'état de quelques autres donnait des craintes... Un flot d'angoisse montait à tous les cœurs, mais surtout à celui de notre Mère : où le fléau s'arrêterait-il ?

Mère Marie de Jésus sentait combien les âmes avaient besoin de se serrer près d'elle. Aussi, la veille de l'enterre-

ment de Sœur Marie de la Croix, après la collation, voulut-elle, quoique brisée par la fatigue, réunir la Communauté, qui devait, jusqu'au bout, trouver son appui auprès du grand cœur maternel.

Avec sa fermeté ordinaire, elle nous reparla de notre bien-aimée petite Sœur, des dernières fidélités de cette âme pendant sa courte maladie, au cours de laquelle on n'avait pu relever une imperfection, et surtout de cette mort si paisible, si sainte, si lumineuse, couronnement suprême qui transformait la douleur même de notre Mère en action de grâces et en joie divine : *Bienheureux ceux qui ont été appelés* ainsi *au souper des noces de l'Agneau* [1].

Hélas ! ces épanchements étaient pour nous les derniers avant que nous nous retrouvions autour de notre Mère vénérée, réunies pour les heures du grand sacrifice.

1. Apoc., XIX, 9.

CHAPITRE XXII

LA CONSOMMATION

Derniers jours de Mère Marie de Jésus. — L'Extrême-Onction. — L'agonie. — Le dernier Pater. — Le Viatique. — Sainte mort de Mère Marie de Jésus. — Douleur de ses filles. — Suprêmes consolations.

L'âme arrivée à la perfection et à la consommation de l'amour, dit notre Père Saint Jean de la Croix, *ne peut rester longtemps, soit en cette vie, soit en l'autre, sans voir la face de Dieu* [1].

En un instant de grâce, Mère Marie de Jésus avait entrevu son Maître en ce monde ; le moment venait du face à face éternel.

Comment retracer ces heures d'angoisse inoubliable, au souvenir desquelles nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer la scène évangélique de la venue de l'Époux : *Au milieu de la nuit, un cri se fit entendre : Voici l'Époux qui vient, allez au-devant de lui : Ecce sponsus venit, exite obviam ei... Alors toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes* [2].

C'était dans la nuit du 27 au 28 Mars. Sœur Marie de la Croix n'avait pas encore été conduite au lieu de son dernier repos. Brisées de souffrance, nous entourions de prière son cercueil. Celle de nos Sœurs dont l'état donnait tant d'inquiétudes devait être administrée le lendemain. Dans cette atmosphère de douleur intense, subitement, la Communauté,

1. *Maximes.*
2. Matt., XXV, 6, 7.

en grande partie debout pour la veillée funèbre, apprit dans le silence la terrible nouvelle : notre Mère était frappée à mort. Elle venait d'être foudroyée par la grippe infectieuse ; une pneumonie se déclarait ; le médecin, appelé en toute hâte, ne laissait plus aucun espoir : la chère malade était perdue !

La mort venait si rapidement qu'au matin du Mercredi 28, il fut impossible de retarder, même de quelques heures, le réconfort suprême de l'Extrême-Onction. Tandis qu'une partie de la Communauté chantait au chœur l'Office des défunts qui précédait l'enterrement de Sœur Marie de la Croix, la Mère Sous-Prieure, les infirmières et plusieurs religieuses entouraient la vénérée malade, qui recevait le Sacrement des mourants.

Notre Mère bien-aimée semblait reposer dans la paix. Ni l'angoisse physique qu'elle devait éprouver — les crises d'étouffement se succédant sans trêve — ni l'acuité de la souffrance, rien ne put altérer cette paix souveraine.

A l'arrivée du prêtre portant les huiles consacrées, la chère mourante, selon nos grands usages monastiques, demanda pardon aux Sœurs présentes. Elle de qui nous n'avions jamais reçu que des leçons de sainteté et d'amour, elle qui était notre Mère, *cette Mère admirable et digne du souvenir des bons* [1], recueillait ses dernières forces pour accomplir cet acte d'humilité. Un sentiment profond d'affection, de simplicité, d'abaissement, inspirait ses paroles.

Ses filles présentèrent ensuite au prêtre les membres de leur Mère pour les saintes onctions. L'intensité de son recueillement et de son union à Dieu était visible.

Elle trouva encore la force de remercier elle-même M. le Chanoine D., Curé de la Basilique, qui lui témoignait ainsi jusqu'au bout ce dévouement paternel et sacerdotal si cher toujours à notre Monastère.

Le Sacrement des mourants, l'onction suprême, laissa sur

1. II Mach., VII, 20.

le visage de notre Mère une sorte de céleste clarté. C'était le dernier sceau d'amour posé sur elle.

Elle avait reçu l'onction du Baptême et en avait gardé toujours le surnaturel parfum. Elle avait reçu l'onction de la Confirmation, et cette seconde grâce avait été comme une empreinte spéciale sur sa vie. Maintenant elle recevait la troisième onction, mystérieuse et profonde, lui enseignant le secret de la vie et de la mort, lui ouvrant les portes de la souveraine connaissance : *Pour vous, vous avez reçu l'onction du Saint, et vous connaissez toutes choses* [1].

A une heure de l'après-midi, après que nous eûmes conduit notre Sœur Marie de la Croix à son dernier repos, la Communauté fut introduite auprès de la bien-aimée mourante. Douleur indicible pour tous les cœurs de retrouver, transformée par ce mal foudroyant, celle que nous avions quittée, la veille, si pleine de vie encore.

« Ma Mère, » lui dit Sœur Marie de Jésus, « la Communauté est là ; voulez-vous bénir vos enfants ? » Et la chère malade, levant sur nous cette main défaillante qui tenait la Croix, répondit d'une voix encore distincte : « Je les bénis d'une bénédiction de paix et d'amour. »

Elle était plus préoccupée de notre peine que de son propre état : « Mes pauvres petits enfants », nous disait-elle, « il ne faut pas vous inquiéter. » Elle appela successivement quelques-unes d'entre nous près de son lit de mourante, murmurant encore des mots de bonté, d'affection, qui nous entraient comme des traits dans l'âme.

Pauvre Mère ! La majesté de la mort couvrait déjà son front ; mais les ravages du mal n'avaient pas éteint le reflet de Dieu dans ses yeux et sur sa physionomie tant aimée. Nous l'entourions comme les enfants de Jacob entouraient leur père mourant, et nous lui demandâmes, nous aussi, son testament suprême. Alors elle prononça lentement et très

1. I Jean, II, 20.

bas ces trois mots que nous avons reçus comme le plus précieux des héritages : « L'obéissance... les traditions de l'Ordre... l'union des cœurs. » Mots simples et sacrés, que nous supplions le Seigneur de rendre efficaces, comme le sont les paroles de ses Saints.

Tandis que nous étions toutes réunies autour d'elle, un des Chapelains de la Basilique de Paray-le-Monial, pour qui la chère malade eut encore un mot de touchante reconnaissance, lui apporta le saint Viatique. « Ma Mère, » lui dit une de ses filles, « c'est le grand Amour qui vient à vous. »

Le contact divin sembla la ranimer et nous reprîmes une lueur d'espoir. Notre Mère, cependant, de son coup d'œil si net, jugeait clairement la situation. Jamais elle n'avait craint la mort ; elle ne l'avait jamais désirée non plus, car il lui semblait que sa tâche n'était pas finie. *Non recuso laborem* [1] : c'était le mouvement intime de son âme généreuse. Mais, aussitôt que la *réponse de mort* [2] dont parle l'Apôtre se fût fait entendre, elle s'arrêta tout à coup et s'orienta vers l'éternité avec une énergie, une rectitude admirables.

Les Machabées allaient à la mort, disant : *Mourons dans notre simplicité* [3]. Nous ne voyons pas de plus belle image de la marche consciente de notre Mère vers Dieu. Elle est allée à Lui dans une force et une simplicité divines. Son Maître l'appelait. Elle n'eut qu'un mot pour lui répondre : *Adsum.* — *Me voici* [4].

Dès lors, les choses de la vie terrestre disparurent pour elle comme des ombres : *Sicut umbra prætereunt* [5]. Il ne lui fallut que quelques instants pour les régler et n'être plus qu'aux choses du ciel.

Elle avait près d'elle, ne la quittant ni jour ni nuit, Sœur Marie de Jésus, une de ses filles les plus chères, qui avait eu

1. Office de Saint Martin.
2. II Cor., I, 9.
3. I Mach., II, 37.
4. Genèse, XXII, 1.
5. Ps. CXLIII, 4.

l'honneur et la grâce de son intimité. En quelques minutes inoubliables — minutes illuminées par la clarté de l'éternité — elle lui confia tout, lui éclaira le présent et l'avenir par des lumières qui n'étaient plus de la terre. Elle lui dit les derniers mots d'amour maternel et de confiance qui peuvent se dire ici-bas. Elle en reçut les promesses sacrées dont elle avait besoin pour pouvoir désormais fermer les yeux à tout ce qui passe.

Puis elle appela Sœur Cécile de la Trinité, qui, depuis des années, l'entourait avec une tendresse et un dévouement inlassables, lui rendant de ses mains, avec un saint respect, tous les services que l'amour peut rendre. Notre Mère l'avait toujours tant aimée et elle avait tant aimé notre Mère !...

La chère mourante confia donc ces deux âmes l'une à l'autre ; toutes deux reçurent ensemble cette dernière demande d'un dévouement complet à l'œuvre que Mère Marie de Jésus laissait inachevée ; ensemble, elle les bénit d'une profonde bénédiction, sceau suprême que rien désormais ne pourrait rompre.

A partir de ce moment, elle s'enferma dans le silence des forts et ne parla plus de son retour à Dieu. L'acte de sa consommation était posé. Dans cette agonie si grande et si simple, la majesté du silence ne pouvait manquer. C'était le silence du Calvaire, interrompu seulement de loin en loin par de brèves paroles... mais c'était aussi la paix inexprimable, la force divine des trois heures sublimes de la Croix... et, pour nous, toutes les douleurs et toutes les communions de Marie, de Jean et de Madeleine.

A un moment, cependant, dans ce silence plein de Dieu, nous entendîmes la voix de notre Mère s'élever. Elle retrouvait ses forces pour dire une dernière fois la prière unique : *le Pater*.

Nous écoutions les grandes paroles, celles que le Maître de la vie et de la mort, le Christ, nous a enseignées :

Pater noster... O Paternité ineffable, recevez-nous, au grand passage, dans l'abîme de votre bonté.

Que votre Nom soit sanctifié, une dernière fois sur la terre et bientôt au ciel.

Voici votre Royaume qui vient, et moi, je vais à votre Royaume.

Que votre volonté soit faite : je le dis en union avec le *Fiat* de votre Fils à l'agonie.

Donnez-moi une dernière fois *le Pain supersubstantiel, aujourd'hui*, en ce dernier jour de ma vie.

Et pardonnez-nous, ô mon Père, *pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Et, deux fois, elle répéta : *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Délivrez-nous du mal, et donnez-nous le Bien pour l'éternité.

Et que ma mort soit le dernier *Amen* que je vous dis ici-bas... Qui, mon Dieu ; *oui, Père* [1]... Donnez-moi *l'Amen* éternel, *l'Amen* que chantent les Bienheureux... *Dicentes : Amen. Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro, in sæcula sæculorum. Amen* [2].

Nous entendions ainsi les paroles divines, les paroles immortelles. Elles prenaient pour nous un sens nouveau. Elles s'irradiaient de la clarté qui n'est plus d'ici-bas, au seuil de la Maison du Père, à l'approche de la lumière sans ombre et de l'amour sans déclin.

Cependant, la nuit était venue, avec cette atmosphère plus recueillie qu'elle crée dans les âmes, et c'était vraiment une veillée sainte, dans l'attente de l'Époux, que nous faisions autour de notre chère mourante.

Un Père Trappiste, à qui la guerre permettait, depuis quelque temps, de nous consacrer son ministère dévoué, passa la soirée avec nous, pour assister cette Mère bien-aimée. Il lui renouvela d'abord la grâce de l'absolution, puis demeura quelque temps auprès d'elle en oraison. Nous n'oublierons jamais la majesté de cette nuit.

1. Matt., XI, 26.
2. Apoc., VII, 12.

Dans la grande pièce où vivait habituellement notre Mère, où l'on avait dressé son lit, ses filles à genoux, le voile baissé, priaient en silence. En vain les heures s'écoulaient... aucune d'entre nous n'aurait voulu s'éloigner de ce lit qui ressemblait à un autel. Cette incessante prière devait se continuer, indéfectible comme l'amour de nos cœurs. Seuls, les exercices de Communauté se poursuivaient avec une absolue régularité : fidélité rendue à Dieu et à la chère mourante.

A minuit, avant de se retirer, le Père Trappiste, dont l'émotion religieuse était presque aussi grande que la nôtre, proposa d'apporter à notre Mère le Pain de la vie éternelle : « Ma Mère, lui dit l'une d'entre nous, voudriez-vous recevoir Notre-Seigneur ? » Et elle, qui semblait absorbée comme le sont souvent les grands malades, tressaillit à ce mot : « Oh ! oui », répondit-elle avec joie. Le Révérend Père se rendit alors à la chapelle et y prit le Très Saint Sacrement, qui vint, à cette heure sacrée de minuit, consoler et fortifier notre Mère bien-aimée.

Cependant, elle s'inquiétait de nous voir demeurer jour et nuit auprès de son lit : « Mes petits enfants », nous disait-elle avec une tendresse infinie, « il faut aller vous reposer. » Et assez souvent elle reprenait ce mot maternel, s'adressant surtout à celles d'entre nous qui ne la quittèrent pas, et à qui ces trois jours d'agonie n'apparaissent plus que comme un seul jour ou une seule nuit de douleur.

Une grande partie de la Communauté se retira cependant, par obéissance, pour revenir deux ou trois heures plus tard, et la chère malade resta entourée seulement de quelques religieuses. « Ma Mère, lui dit alors l'une d'elles, si vous voulez, nous allons renouveler nos vœux toutes ensemble auprès de vous. »

Notre Mère se recueillit ; elle voulait non seulement recevoir les vœux de ses filles, mais prononcer les siens pour la dernière fois.

Alors, autour de ce lit qui était bien l'autel du sacrifice, les Sœurs s'agenouillèrent, tendirent vers la chère mourante

leurs mains jointes, et la Mère et les filles, d'une seule voix, commencèrent la formule sainte. « Je, Sœur Marie de Jésus, » disait à cette heure suprême notre bien-aimée Mère, « pro- « mets pauvreté, chasteté, obéissance, à Dieu Notre-Sei- « gneur et à la Bienheureuse Vierge Marie... et ce jusqu'à la « mort. »

Quand ce mot, qui pénétra nos cœurs d'un glaive, fut prononcé : « jusqu'à la mort », notre Mère leva encore sur nous cette main bénissante qui avait tenu la nôtre au jour de notre profession et qui tiendra nos âmes jusqu'à l'éternité.

A trois reprises, en cette nuit, la Communauté fut rappelée. Il semblait toujours que le dernier instant était venu ; mais les soins incessants prodigués à notre bien-aimée malade parvenaient à la prolonger. Elle se laissait faire avec une douceur inaltérable, disant « Oui » à tout, témoignant sa reconnaissance chaque fois que nous réussissions à la soulager un peu.

La parole devenait plus facile, mais la pneumonie, avec toutes les angoisses de l'asphyxie, gagnait d'une manière effrayante.

La chère mourante demeurait paisible, sans une plainte, liée en quelque sorte, mais parfaitement résignée à cet état d'impuissance douloureuse, — calme et forte jusque dans les ombres de la mort : *Lors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que Vous êtes avec moi* [1].

Toute cette journée du Jeudi fut cruelle à nos cœurs. Afin de laisser plus de repos à la malade, les Sœurs se retirèrent, quelques-unes seulement restant auprès d'elle. C'étaient, avec les infirmières qui ne la quittaient pas, la Mère Sous-Prieure et une ou deux des plus anciennes religieuses. Avec quelle tendresse notre Mère cherchait du regard la fidèle amie, la compagne de plus de quarante années de vie monastique, celle qui lui était si chère et qui est maintenant pour

1. Ps. XXII, 4.

nous le meilleur des traits d'union entre le passé et le présent.

Autour de ce lit de mourante, c'était toujours le même religieux silence. De temps en temps seulement, une parole disant l'affection de nos cœurs, une invocation pieuse que nous suggérions à notre Mère et à laquelle, parfois, elle acquiesçait fortement : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie...* — « Oui, oui, » accentuait-elle. Et surtout le grand Nom qui rend Dieu présent et qu'elle a tant aimé : *Jésus-Christ !*

Une de ses filles lui fit part du désir de la Communauté de promettre de nombreuses messes d'action de grâces si Notre-Seigneur la guérissait... « Et même s'Il ne veut pas vous guérir, ma Mère, nous les ferons dire pour vous. » Cette parole fut une dernière joie pour notre Mère.

— « Vous ne me laisserez pas trop longtemps en purgatoire », dit-elle encore, répétant la touchante demande de notre sainte Mère Thérèse à ses filles[1]. — « Mais, ma Mère, reprit celle d'entre nous à qui elle faisait avec tant d'humilité cette prière suppliante, vous n'avez jamais offensé volontairement le Bon Dieu. »

— « C'est vrai », répondit-elle, se rendant à elle-même ce témoignage, à l'heure dernière, avec sa simplicité habituelle et une sorte de naïveté que nous retrouvions quelquefois dans son âme et jusque sur ses traits ; « c'est vrai... mais j'ai été si longtemps Prieure ! »

A ce moment de grande souffrance, elle restait vaillante et presque joyeuse sous l'étreinte de la Croix. A l'une de ses filles qui lui disait : « Quelle lourde Croix, ma Mère ! » elle répondait : « La Croix n'est jamais trop lourde. » A une autre qui exprimait sa sollicitude filiale : « Ma Mère, comme vous souffrez ! » — « Jamais trop ! » disait-elle.

Ces deux mots, c'est le cri de son cœur, c'est toute la vie de notre Mère. Jamais la Croix ne lui a été trop lourde. Jamais Notre-Seigneur ne lui a trop demandé. Jamais elle

1. Épilogue du *Château intérieur*.

n'a eu l'ombre d'une plainte à son service, mais seulement une débordement d'action de grâces et d'amour.

Dans ces dernières paroles, jaillissant instinctivement de son âme, comment ne pas entendre l'écho des mots ardents de notre sainte Mère Thérèse : *Jamais assez pour Lui ! Jamais trop de travaux ! Jamais trop de douleur !* C'est l'hérédité des Saints.

Vers le soir de ce jour, la Communauté fut rappelée auprès de la bien-aimée mourante. Le dénouement semblait approcher. L'oxygène constamment renouvelé venait à peine en aide à la respiration haletante. Pas une minute pourtant, les facultés ne baissèrent.

C'est alors que nous demandâmes à notre Mère la dernière bénédiction qu'elle devait nous donner ici-bas.

Aussitôt, elle fit sur nous le geste sacré qui avait fait descendre si souvent dans nos âmes la paix et la joie de Dieu. Avec nous, elle bénit son cher Carmel de Dijon, qui devait jusqu'au bout occuper son cœur fidèle. Elle bénit aussi l'œuvre projetée pour la gloire de Dieu et de l'Ordre, qui avait été la profonde pensée de la fin de sa vie.

Elle eut un mot encore, une bénédiction pleine de délicate reconnaissance pour notre chère Fondatrice, accourue pour partager avec nous ces douleurs et ces grâces suprêmes.

La nuit se passa dans la souffrance et dans la prière continuelle. Le jour qui commençait à poindre était celui de la Compassion de la Sainte Vierge. Ce devait être le dernier que notre Mère passerait tout entier ici-bas. Cette longue agonie, sans espoir du côté de la terre, allait prendre fin.

Dès le matin, on annonça à la bien-aimée malade la fête de douleur qui s'harmonisait si bien avec le mouvement de nos âmes. Elle s'unit avec une attention et une ferveur marquées aux invocations que nous faisions pour elle à la Vierge douloureuse, toute passée dans la souffrance de son Fils.

La Communauté étant allée vers le matin prendre un peu

de repos, le Révérend Père Trappiste vint, à cinq heures, apporter à notre Mère la Sainte Communion. C'était la suprême rencontre avant le face à face éternel.

Oserons-nous retracer cette scène touchante, cette dernière Communion de notre Mère bien-aimée, communion aussi de nos âmes à la sienne, dans l'unité du sacrement divin ?

Deux des filles de Mère Marie de Jésus l'entouraient à cette heure, celles-là qu'elle avait réunies dans la même bénédiction d'amour, Sœur Marie de Jésus et Sœur Cécile de la Trinité. Spontanément, le Prêtre partagea en trois le Pain eucharistique, et la Mère et les filles communièrent ensemble à cette dernière Hostie, *mystère de bonté, signe d'unité, lien de charité* [1], sceau posé à jamais sur un amour plus fort que la mort.

A l'heure de la séparation, avant le vide inexprimable dont l'approche faisait fléchir non pas nos âmes, mais nos cœurs, la délicatesse infinie du Maître nous faisait sentir ainsi que nous étions à jamais appuyées sur Lui et sur la Mère bien-aimée qui est en Lui et qui est avec nous.

Cette journée augmenta les souffrances de notre chère mourante et les nôtres. Elle ne parlait plus, ou à peine... Jusqu'au bout, nous lui répétions les courtes prières qui lui étaient familières. « *Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous !* » lui suggérait une de ses filles. Et elle, de reprendre avec un accent qui disait les appels de l'âme aux portes de la mort : « Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de moi ! »

Ce fut la dernière ou l'une des dernières paroles que nous entendîmes sortir de ses lèvres.

A six heures du soir, l'agonie, la grande agonie commença. Notre chère mourante, les yeux déjà clos, entrait dans cette mystérieuse solitude où les affections les plus saintes ne peuvent suivre l'être le plus tendrement aimé et demeurent impuissantes. Elle respirait d'une respiration bruyante et

1. Saint Augustin.

cadencée... râles profonds qui devaient durer quinze longues heures.

Nous l'entourions ; notre prière ne cessait pas. Tout soulagement humain était impossible. Nous ne pouvions plus que demander pour elle la paix — la paix de Dieu.

Sur le matin du Samedi, M. le Curé de la Basilique vint encore lui donner une dernière absolution, au nom de ce Jésus qu'elle avait tant aimé. Puis, peu à peu, le râle s'affaiblit... Nous nous rapprochâmes instinctivement, redisant encore les prières des mourants, si souvent répétées pendant ces trois jours, auprès de ce lit d'agonie.

Soudain sa physionomie changea : elle prit une expression de beauté plus austère, comme si l'empreinte de l'heure suprême, avec sa gravité divine, se posait sur elle ; puis ses traits se détendirent dans une sérénité profonde. La respiration faiblit encore, et un soupir très doux fut le dernier.

Le Cœur de Jésus venait de recevoir notre Mère bien-aimée. Cette âme toute faite de lumière et de bonté était passée à la clarté qui ne défaut point, à l'éternel amour.

Il était à peine dix heures du matin. C'était un Samedi, le 31 Mars 1917, fête de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse.

Nous n'essaierons pas de retracer notre douleur. Les sentiments trop intenses ne s'expriment pas.

Dieu est là, d'ailleurs, Dieu est là toujours, dans la mort comme dans la vie, et Il donne toutes les forces. Mais, quelles que fussent les séparations que nous avions pu connaître dans le passé, elles ne nous paraissaient rien auprès de celle-là !

Les filles de Mère Marie de Jésus lui fermèrent pieusement les yeux, et la Communauté vint, d'un mouvement spontané, lui baiser la main.

Aussitôt que la mort l'eut touchée, une beauté singulière se répandit sur ses traits. C'était à la fois la douceur, la paix indicible et une souveraine majesté : ce quelque chose de grand que son âme, en passant, avait laissé empreint sur son front. Il y avait une telle sérénité, une telle expression de

béatitude recueillie sur ce visage bien-aimé que nous ne pouvions nous défendre de mettre sur ces lèvres à jamais closes le grand cri d'amour du Psalmiste : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* [1]. Elle semblait rassasiée, parce qu'enfin lui était apparue la gloire de son Dieu.

Portée avec un respect saint par ses Carmélites, notre Mère vénérée vint reposer au chœur où nous chantâmes, à travers nos larmes, un premier office des défunts. L'annonce de sa mort s'était répandue comme un trait. Une heure après, notre petite chapelle était plus pleine qu'aux plus grands jours de fête, et, lorsque la grille s'ouvrit, un mouvement profond se fit parmi la foule, et les sanglots éclatèrent.

L'on venait et l'on revenait devant notre pauvre grille, prier longtemps, sans pouvoir détacher les yeux de cette grande figure de moniale qui, jusque dans la mort, respirait tant de noblesse et de bonté. On faisait toucher à ce corps sanctifié par la prière et la pénitence, des chapelets, des images, des médailles ; il y avait autant de vénération que d'amour dans les actes de foi et de respect dont Mère Marie de Jésus recevait l'hommage suprême. Tous ceux qui l'avaient connue la pleuraient.

Le lendemain ramenait une fête chère entre toutes à notre Mère bien-aimée : ce Dimanche des Rameaux dont elle avait, comme notre sainte Mère Thérèse, le culte profond. Elle était si heureuse, chaque année, d'offrir au Maître Saint le repos d'amour que Jérusalem, au soir de son triomphe, lui avait refusé !

Nous allâmes, bien émues, recevoir les rameaux bénits et chacune de nous, instinctivement, détacha du sien une petite branche qu'elle déposait avec respect près du corps de notre vénérée Mère, première couronne sacrée que lui tressaient ses filles.

Le Mardi 3 Avril, après une cérémonie funèbre qui fut un admirable hommage d'amour et de vénération, celle que

1. Ps. XVI, 15.

nous avons tant aimée, *qui est dans nos cœurs à la mort et à la vie* [1], allait reposer dans le petit caveau mortuaire où, six jours auparavant, l'avait précédée notre chère Sœur Marie de la Croix.

« *Dieu ne retire pas ses dons, Il les augmente* », disait le Père Gratry. La mort n'atteint pas la maternité spirituelle : elle détruit ce qui est corruptible, mais elle consomme tout ce qui est surnaturel et divin.

Elle a laissé sur nous la sagesse, la bonté, la divine charité de cette âme qui a été notre Mère, qui l'est et le sera dans l'éternité. En Dieu, nous conservons cette affection toute sainte qui a le droit et le devoir de continuer à vivre. Dans la profondeur même de notre sacrifice, nous sentons que l'auguste bénédiction de cette grande Prieure, de cette Mère incomparable, repose sur chacune de nous, avec la lumière de son regard.

Nous sommes heureuses, au delà de notre douleur toujours vivante, de savoir notre Mère tant aimée, abîmée dans le Cœur du Christ, devenue une pure louange de gloire à l'adorable Trinité, à qui elle avait consacré ici-bas son œuvre et sa vie. Il nous semble pressentir quelque chose du souverain échange d'amour qui doit exister maintenant entre cette très sainte âme et son Dieu.

Nous regardons vers la vie éternelle, la vie pleine et sans fin. Nous nous souvenons, divine consolation, de la parole d'amour ineffable que vous avez dite, Seigneur, sur vos Saints : *Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire* [2].

Là où vous êtes, Seigneur, la Mère que nous pleurons — mais comme pleurent ceux qui ont le regard voyant de la foi et de l'amour — là où vous êtes, nous savons qu'elle est avec

1. II Cor., VII, 3.
2. Jean, XVII, 24.

vous. Être avec vous, ici-bas ou là-haut, c'est la vie éternelle, et c'est la suprême communion de tous ceux qui, dans la voie ou dans la patrie, n'ont qu'une même demeure : *Manete in dilectione mea... Demeurez dans mon amour* [1].

1. Jean, XV, 9.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Son Éminence le Cardinal Secrétaire d'État.. VII

Approbation de Sa Grandeur Mgr Chassagnon, Évêque d'Autun, Chalon et Mâcon..... IX

Approbation de Sa Grandeur Mgr Berthoin..... XI

LETTRES D'APPROBATION XII

A la mémoire de Son Éminence le Cardinal Amette, Archevêque de Paris..... XLI

PRÉFACE, par M. Ch. Sauvé, S.S..... XLIII

AVANT-PROPOS I

CHAPITRE I. — ENFANCE ET JEUNESSE (1853-1872)... 3

Enfance de Mlle Mercier. — Traditions familiales. — Premier appel et premières grâces. — Mort des parents de Mlle Mercier. — La vocation du Carmel.

CHAPITRE II. — L'AUBE DE LA VIE DU CARMEL (1872-1874) 20

Entrée au Carmel de Dijon. — Prise d'habit. — Profession. — Premier appel surnaturel du Cœur de Notre-Seigneur.

CHAPITRE III. — JEUNESSE RELIGIEUSE (1874-1881).. 34

Premières années de vie monastique de Sœur Marie de Jésus. — Sa charité. — Son humilité. — Son rayonnement. — Débuts d'une amitié sainte.

CHAPITRE IV. — VIE INTÉRIEURE..... 44

La vie spirituelle des premières années religieuses. — Note de paix et de joie. — L'oraison de Sœur Marie

de Jésus. — Ses retraites. — Son don de contrition. — Ses dévotions. — Son amour des âmes. — Sa pénitence.

CHAPITRE V. — Les Années de la divine croissance (1881-1889)..... 62

Sœur Marie de Jésus chargée partiellement du noviciat. — Sœur Clémence de Jésus. — Le R. Père Rollin. — Vœu du plus parfait. — Dépouillement héroïque. — Mort de la R. Mère Marie de la Trinité.

CHAPITRE VI. — Sous-priorat (1889-1895)..... 73

Amour de la Règle. — L'Office divin. — Esprit de réparation. — Lectures. — Notre-Dame de Grâce.

CHAPITRE VII. — Priorat (1895-1901)..... 85

Hautes qualités de Mère Marie de Jésus comme Prieure. — Vie intérieure. — Les Chemins de Croix. — Relations avec des prêtres et des religieux éminents. — La dévotion du *Désert*. — Agrandissement du Carmel de Dijon.

CHAPITRE VIII. — Priorat (suite)..... 106

Recherche et exhumation des corps des Carmélites mortes avant la Révolution. — Retour au Carmel des restes de la R. Mère Marie de la Trinité. — Culte de la Bienheureuse Jeanne de Toulouse.

CHAPITRE IX. — Projets de fondation (1900)..... 123

Visite de Notre-Dame d'Étang. — Projet de fondation à Velars. — Affluence des vocations. — Sœur Élisabeth de la Trinité. — Échec du projet de fondation.

CHAPITRE X. — L'Aube de la fondation de Paray-le-Monial (1900-1901)..... 134

Demande d'autorisation au Cardinal Perraud. — Obstacles. — Grande retraite de Mère Marie de Jésus. — La fondation acceptée. — Voyages à Paray. — Achat de la petite maison de la Ruelle au Loup. — Épreuves de la dernière heure. — Départ de Dijon.

CHAPITRE XI. — La Fondation (1901) 158

Paray-le-Monial dans le passé. — Arrivée des Fondatrices dans la cité du Sacré Cœur. — Le Cardinal Perraud. — Heures d'angoisse et d'héroïque confiance. — Voyages à Dijon et à Autun. — Le Carmel de la Sainte Trinité. — Prise de possession du petit Monastère. — Voyages à Paris et à Chalon.

CHAPITRE XII. — La Vie a la Ruelle au Loup (1901-1906) 180

Héroïque pauvreté. — Tendresses de la Providence. — Bonté du Cardinal Perraud. — Mère Marie de Jésus dépose sa charge de Prieure du Carmel de Dijon.

CHAPITRE XIII. — Fondation du Monastère définitif (1906-1914) 197

L'emplacement du Carmel. — Générosité de Mère Marie de Jésus. — Érection d'une première aile du Monastère. — Transfert au nouveau Carmel. — Les vocations. — Achèvement des bâtiments.

CHAPITRE XIV. — Mère Marie de Jésus au milieu de ses filles 211

Le cadre : le Monastère. — La vie d'intimité. — Le Noviciat. — Une des novices de notre Mère : Sœur Marie de la Croix.

CHAPITRE XV. — Les Conférences de Mère Marie de Jésus au Chapitre 223

Doctrine de mort et de dépouillement. — L'humilité. — La mort aux sensibilités imparfaites. — La force et la joie dans la souffrance. — Le silence. — La passion de la volonté de Dieu et de l'obéissance.

CHAPITRE XVI. — Les Conférences de Mère Marie de Jésus au Chapitre (suite) 233

Doctrine de vie. — La communion au mystère du Verbe Incarné. — L'oraison. — L'amour. — La charité fraternelle. — La paix. — La joie. — La liberté d'esprit.

CHAPITRE XVII. — Les Conférences de Mère Marie de Jésus au Chapitre (suite)..... 248

Culte de Mère Marie de Jésus pour les mystères de l'année liturgique et pour la Sainte Écriture. — Son don d'expression.

CHAPITRE XVIII. — Rayonnement personnel..... 255

La direction donnée par Mère Marie de Jésus. — La sainteté par le regard. — Confiance et dilatation. — Simplicité. — Foi en la grâce et respect de la grâce propre. — Les amitiés de Mère Marie de Jésus. — Son influence. — Sa correspondance. — Mort de Sœur Élisabeth de la Trinité et de Sœur Ange du Sacré-Cœur. — La guerre. — Les retraites du R. Père V.

CHAPITRE XIX. — Portrait moral..... 284

Mère Marie de Jésus aux derniers temps de sa vie. — Sa simplicité et sa noblesse. — L'élévation et l'équilibre de son esprit. — Sa bonté rayonnante. — Sa patience envers les âmes. — Sa générosité. — Son humilité. — Sa force dans l'exercice de sa charge.

CHAPITRE XX. — La Vie intérieure aux années de consommation 293

Simplicité suprême. — Liberté d'esprit. — Vertus théologales au degré unitif. — Possession par l'Esprit Saint. — Don de Force et passion de la pénitence. — Dons de Sagesse et de Piété.

CHAPITRE XXI. — Le Soir (1915-1917)..... 305

Approche de la mort. — Faveur singulière. — Dernière dévotion du *Désert*. — Dernières intimités. — Mort de Sœur Marie de la Croix.

CHAPITRE XXII. — La Consommation..... 316

Derniers jours de Mère Marie de Jésus. — L'Extrême-Onction. — L'agonie. — Le dernier Pater. — Le Viatique. — Sainte mort de Mère Marie de Jésus. — Douleur de ses filles. — Suprêmes consolations.

22700